



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

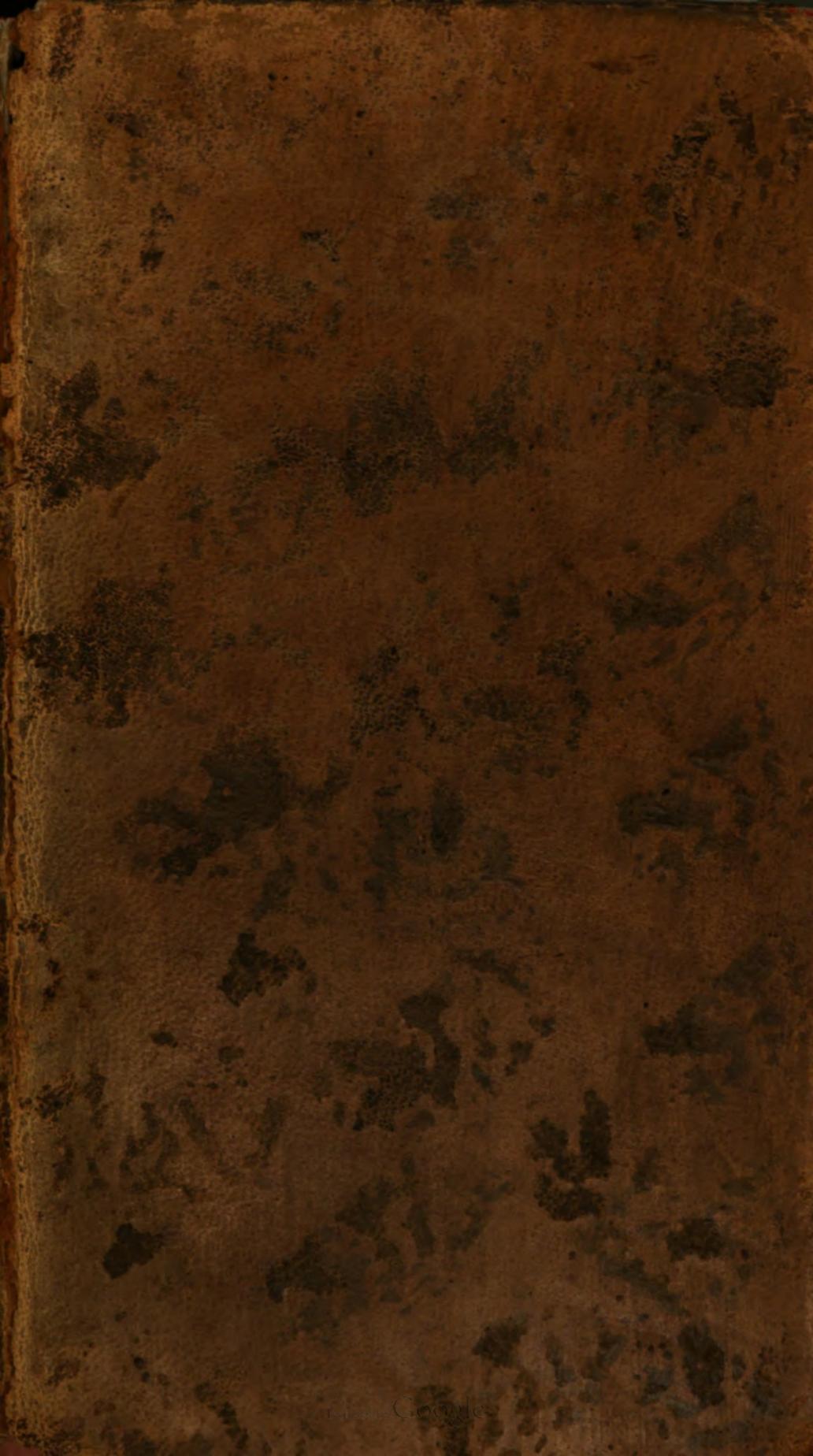
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

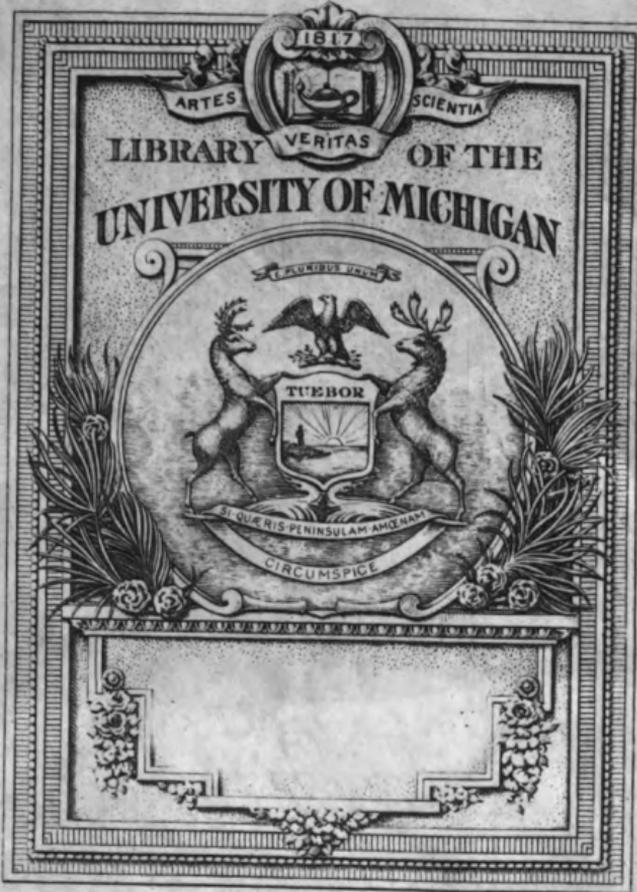
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







840.6
M558

MERCURE

DE FRANCE,

DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

A O U S T , 1771.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A P A R I S ,

Chez LACOMBE, Libraire, Rue
Christine, près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège de Roi.

AVERTISSEMENT.

C'EST au Sieur LACOMBE libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 livres que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, Libraire, à Paris, rue Christine.

Compl. sets
highly
7/10-13/1
24009

On trouve aussi chez le même Libraire
les Journaux suivans.

- JOURNAL DES SÇAVANS, *in-4°* ou *in-12*, 14 vol.
par an à Paris. 16 liv.
Franc de port en Province, 20 l. 4 s.
L'AVANTCOUREUR, feuille qui paroît le Lundi
de chaque semaine, & qui donne la notice
des nouveautés des Sciences, des Arts, &c.
L'abonnement, soit à Paris, soit pour la Pro-
vince, port franc par la poste, est de 12 liv.
JOURNAL ECCLESIASTIQUE, par M. l'Abbé Dic-
nouart; de 14 vol. par an, à Paris, 9 liv. 16 s.
En Province, port franc par la poste, 14 liv.
GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE; il en
paroît deux feuilles par semaine, port franc
par la poste; aux DEUX-PONTS; ou à PARIS,
chez Lacombe, libraire, & aux BUREAUX DE
CORRESPONDANCE. Prix, 18 liv.
GAZETTE POLITIQUE des DEUX-PONTS, dont il
paroît deux feuilles par semaine; on souscrit
à PARIS, au bureau général des gazettes étran-
geres, rue de la Jussienne. 36 liv.
L'OBSERVATEUR FRANÇOIS A LONDRES, com-
posé de 24 parties ou cahiers de 6 feuilles cha-
cun; ou huit vol. par an. Il en paroît un cahier
le 1^r, & le 15 de chaque mois. Franc de
port à Paris, 30 liv.
Et franc de port par la poste en province, 36 liv.
EPHÉMÉRIDES DU CITOYEN ou Bibliothèque rai-
sonnée des Sciences morales & politiques. *in-12*
12 vol. par an port franc, à Paris, 18 liv.
En Province, 24 liv.
LE SPECTATEUR FRANÇOIS, 15 cahiers par an,
à Paris, 9 liv.
En Province, 12 liv.

A ij

Nouveautés chez le même Libraire.

- HISTOIRE** de l'Ordre du St Esprit, par
M. de St Foix, le 2^e. vol. br. 2 l.
- Les douze Césars* de Suétone, traduits par
M. de la Harpe, 2 vol. in-8^o. brochés 8 l.
- L'Ecole Dramatique de l'Homme*, in-8^o.
broch. 3 l. 10 s.
- Histoire des Philosophes anciens*, avec leurs
Portraits, 2 vol. in-12. br. 5 liv.
- Dict. Lyrique*, 2 vol br. 15 l.
- Supplément du Dict. Lyrique*, 2 vol. br. 15 l.
- Tomes III & IVe. du Recueil philosophique**
de Bouillon, in-12. br. 3 l. 12 s.
- Tome Ve.** 1 l. 16 s.
- Dictionnaire portatif de commerce*, 1770,
4 vol. in-8^o. gr. format rel. 20 l.
- Essai sur les erreurs & superstitions anciennes*
& modernes, 2 vol. in-8^o. br. 4 l.
- Mémoire sur les Haras*, 1 l. 4 s.
- Les Caractères modernes*, 2 vol. br. 3 l.
- Maximes de guerre* du C. de Kevenhuller, 1 l. 10 s.
- Système du Monde*, 30 s.
- Satyres de Juvenal* ; par M. Dufaulx,
in-8^o. rel. 7 l.
- Dict. de Morale*, 2 in-8^o. rel. 9 l.

G R A V U R E S.

- Sept Estampes de St Gregoire*, d'après Van-
loo 24 l.
- Deux grands Paysages*, d'après Diétrici, 12 l.
- Le Roi de la Fève*, d'après Jordans, 4 l.
- Le Jugement de Paris*, d'après le Trevi-
sain, 1 l. 16 s.



M E R C U R E
D E F R A N C E .
A O U S T , 1 7 7 1 .

P I È C E S F U G I T I V E S
E N V E R S E T E N P R O S E .

E P I T R E A F I N È T T E .

V I E N S , mon aimable Finette ,
Dans ce fortuné séjour :
Viens embelir ma retraite ;
Digne objet de mon amour !
Je languis dans cet asyle ;
Sois sensible à mon tourment ;
Et , loin du bruit de la ville ,
Viens rendre heureux ton amant

A iij

6 **MERCURE DE FRANCE.**

L'ennui, ce monstre farouche
Qui dans Paris suit nos pas,
L'ennui de son regard louche
Ne nous attristera pas :
Que sur toute autre retraite
Il exerce son pouvoir ;
Mais qu'il respecte un boudoir,
Un boudoir, où ma Finette,
Bravant l'art & l'étiquette,
N'a pas besoin de toilette
Et peut plaire sans miroir.

Mais il faut de la journée
Te tracer ici l'emploi :
Combien elle est fortunée
Quand on la passe avec toi !
Tu captives par tes graces ;
Tu fais naître les desirs,
Et tu fixes sur tes traces
L'essaim léger des plaisirs.

A la ville l'on sommeille
Pendant la moitié du jour ;
Et par étiquette on veille
En attendant son retour ;

A O U S T. 1771.

7

Mais aux champs c'est le contraire :
Le matin sur la fougere
On badine avec l'amour.
Quand l'aurore , aux doigts de roses ;
Eclairera l'horison ,
Des fleurs dans la nuit écloses
Nous ferons une moisson :
De cent façons différentes
J'unirai ces fleurs charmantes
Dont j'envirai le destin :
De mon aimable conquête
J'en décorerai la tête ;
J'en parfumerai le sein.
Puis dans un riant bocage ;
Ombragé d'arbres épais ,
Nous irons prendre le frais
Et jouir du doux ramage
Des oiseaux du voisinage ;
Qui se content tour-à-tour
Leur tournent & leur amour ;
Chacun selon son langage.
Sur de légers chalumeaux
Je chanterai ma Finette ,

A iv

8 **MERCURE DE FRANCE.**

Ou bien , prenant ma mufette,
J'imiterai ces oifeaux.

Quel repas est préférable
A ce déjeuner charmant ,
Où près d'un objet aimable
Qu'anime le sentiment ,
Des fruits qu'offre la nature
On favoure les douceurs ,
Où , couchés sur la verdure ,
On respire l'odeur pure
Qu'exhalent partout les fleurs !

Mais déjà l'ardeur brûlante
Du soleil se fait sentir ,
Et la chaleur accablante
Nous oblige de le fuir ;
Pour charmer notre loisir
Une lecture amusante
Aussitôt viendra s'offrir.
Aujourd'hui Buffon , Voltaire ,
Marmontel ou la Bruyere
Occuperont nos momens :
Une autrefois de Moliere
Les tableaux intéressans ,

De Corneille à l'ame fiere
Les sublimes sentimens,
Du peintre de Zénobie
Les caractères frappans,
Du tendre auteur d'Athalie
Les ouvrages séduifans
Dans nos cœurs par leur magie
Porteront de doux élans.
Souvent Regnard, Fontenelle,
La Fontaine & Montesquieu,
Gresset, Dorat & Chaulieu,
Quinault, Bernard & Chapelle
Entr'eux tiendront le milieu.
Ces agréables ouvrages
Auront des charmes pour nous;
Mais la morale des sages
Ne nous rendra pas moins fous.

Quand l'astre qui nous éclaire
Inclinera ses chevaux
Vers l'occident barrière,
Nous irons voir les troupeaux
S'occuper à leur pature,
Les brebis & les agneaux

A v

10 **MERCURE DE FRANCE.**

Se jouer sur la verdure ,
Et le bœuf , las des travaux
De l'utile agriculture ,
Ruminer sa nourriture ,
Ou boire à de clairs ruisseaux
Une onde saillante & pure..
Quels délicieux tableaux !
A tout instant la nature
Offre des charmes nouveaux :

Au retour de la prairie
Sur un tapis de gazon ,
Avec Hytas & Sylvie ,
Lucas , Perette & Fanchon ;
Et toute une compagnie
De robustes vigneron ,
A la face rebondie ,
Tous les soirs nous danserons !
Ce bal rustique & champêtre
Vaut bien ces bals fastueux
Où , sous un masque odieux ;
On cherche à se reconnoître :
L'ennui préside à ces jeux
Et ratement la saillie
Bannit la mélancolie

Qui siège sur tous les yeux.
A nos fêtes la licence
N'alarme point la pudeur ;
L'amour y règne en vainqueur ;
La gaité sans pétulance
Entretient la belle humeur :
On y brave la cadence ;
Mais on y rit de bon cœur.

Tels sont les plaisirs du sage ;
Tels sont ces charmans plaisirs
Dont on jouit au village :
Dans mon petit hermitage
Ils prévindront tes desirs.
Ne tardes pas davantage
A venir combler mes vœux :
Entreprends en ces beaux lieux
Un devot pelerinage ;
Mais qu'amour soit du voyage ;
Sans lui peut-on être heureux ?
Hâte-toi : viens , ma Finette ;
Je t'attends de jour en jour ,
Et j'embellis ma retraite
Pour y recevoir l'amour.

Par M. Willemain d'Abancourt.

C A P R I C E.

LA raison & l'amour se disputoient mon cœur :
 La raison triomphoit de son jeune adversaire ;
 Mais j'aperçus ma Glicère ,
 Et l'amour fut le vainqueur.

Par le même.

LE ROSSIGNOL & LA PIVOINE.

Fable imitée de l'allemand.

LE Rossignol , au chant mélodieux ,
 Et la Pivoine , au superbe plumage ,
 Avoient ensemble entrepris un voyage :
 Ils arrivent bientôt dans un bois spacieux ,
 Où la Pivoine attire tous les yeux
 Par la beauté de son plumage.
 On prit pour son valet le Rossignol honteux ;
 Mais , indigné de cet outrage ,
 Il fit entendre son ramage ,
 Et fut enfin vengé d'un injuste mépris.

Dans le monde ainsi la Pivoine

Assez souvent obtient le prix ;
On sçait pourtant que les habits
Ne font pas le moine.

Par le même.

L'HEUREUSE PERSÉVÉRANCE.

Conte qui n'en est pas un.

L'ESPÉRANCE semble être descendue du Ciel à la suite de l'amour pour consoler les humains des maux que ce dieu pourroit leur faire ; elle accompagne sans cesse les amans ; elle s'insinue dans leur cœur ; elle échauffe leur imagination ; elle multiplie leurs idées ; il n'est point de beauté qu'elle ne promette de fléchir , point de coquettes qu'elle ne prétende fixer , point d'obstacles qu'elle ne se propose de vaincre ; c'est un rêve délicieux qui , laissant loin derrière lui la froide réalité , vous fait jouir à chaque moment du bonheur de plusieurs siècles.

O vous qui lisez cette histoire ! si des obstacles invincibles enchaînoient loin de vous l'objet de votre tendresse , si un amour constant mais malheureux ne sembloit

14 MERCURE DE FRANCE.

vous promettre qu'un avenir affligeant ; consolez-vous par l'espérance ; il ne faudra peut-être qu'un moment , un hasard , un événement imprévu pour vous rendre le bonheur après lequel vous soupirez. En amour , il ne faut jamais désespérer de son sort : qui l'éprouva davantage que Salvador , fils du Roi de l'isle de Ceylan ? Il perdit en une nuit son pere , sa famille , son royaume. Les Portugais , qui venoient de découvrir les Indes & de conquérir l'isle de Ceylan , l'envoyerent à Lisbonne où il trouva de nouveaux malheurs que l'amour lui préparoit. De tous les seigneurs Portugais qui accueillirent Salvador , le comte d'Almodovar est celui qui s'empressa le plus d'obtenir son amitié. Ce seigneur étoit riche , puissant à la cour ; mais fier , ambitieux , d'une vertu sévère , facile à croire le mal , ennemi de son siècle & des hommes , disposé à trouver du crime en toutes choses , & ne supposant point chez les autres les vertus qu'il sentoit dans son cœur. Il sollicitoit la vice-royauté des Indes , & dans l'espérance que Salvador pourroit lui être utile un jour , il ne négligea rien pour gagner sa confiance ; il n'eut pas de peine à réussir : les malheureux volent au-devant des conso-

lations & baissent avec transport la main qui essuie leurs larmes. Leur liaison devint si intime que Salvador n'hésita point d'accepter un logement chez le comte. Le premier objet qui frappa sa vue fut la fille de son nouvel ami ; c'étoit la plus belle personne du Portugal ; il n'est pas possible d'imaginer autant de charmes & de graces que dona Isabelle en réunissoit. Elle avoit l'air noble & doux , la taille majestueuse , les yeux pleins de feu & sa tête étoit ornée de cheveux cendrés qu'elle prenoit soin de tresser elle-même : elle étoit telle , en un mot , que paroîtroit une divinité si elle descendoit sur terre ; son pere lui dit en lui présentant Salvador : *Ma fille , je vous présente un de mes amis que je desire être le vôtre ; il a éprouvé de grands malheurs jusqu'à présent , vous m'aidez à le consoler.* Dona Isabelle fit une réponse vague & honnête , mais Salvador n'eut pas la force de parler. La vue d'Isabelle fit sur lui une impression profonde ; une douce émotion fit tressaillir tout son corps ; un rouge vif couvrit son visage ; ses yeux s'enflammerent & devinrent humides ; il voulut les fixer sur Isabelle , mais ils se baissèrent aussi-tôt comme s'ils n'avoient pu soutenir l'éclat de tant de

16 MERCURE DE FRANCE.

charmes. Il essaia de les relever, mais ils se baissèrent encore; son ame enivrée du plaisir d'un coup-d'œil sembloit l'avoir abandonné; il demeura immobile, confondu, plongé dans un extase ravissant. Momens délicieux que les ames sensibles n'éprouvent qu'une fois, & que les ames froides n'éprouvent jamais!

Salvador sentit son cœur pour la première fois. Un feu dévorant qui circuloit dans ses veines lui apprit qu'il aimoit déjà; il en fut effraïé, mais il n'étoit plus tems; un coup-d'œil l'avoit enflammé pour le reste de sa vie. C'est le sort des grandes passions de naître en un instant. Le Comte apperçut son embarras, & l'attribua à l'idée de ses malheurs qu'il venoit de renouveler. Il lui en fit des excuses obligantes, & pour le distraire il l'entraîna dans le jardin. Prenez possession, mon cher Salvador, lui dit-il, de toute ma maison; regardez-la comme la vôtre, regardez-moi comme votre père; mon âge & votre amitié me permettent d'en prendre le titre. Je n'ai que deux enfans: ils seront heureux de vous avoir pour frere. Mon fils est à son régiment; vous avez vu ma fille; sa figure est bien, son ame est encore plus belle. Je me suis plû à la for-

mer, & je la remplis toute entière. Je veux la marier avant de passer aux Indes : vous m'aidez à choisir un gendre.

Ce dernier mot fit frémir Salvador ; il porta dans son cœur une lumière affreuse qui lui découvrit les dangers de son amour, semblable à l'éclair qui, dans une nuit orageuse, montre au voyageur égaré les précipices qui l'entourent. Dès ce moment il résolut de combattre son amour, mais il combattit en vain. Peut-on lutter contre sa destinée ? Son âme ardente & sensible résista sans succès au sentiment qui la subjugoit. Les réflexions qu'il faisoit pour détruire sa tendresse ne faisoient que l'augmenter. Tous les jours il voyoit Isabelle, tous les jours il lui parloit : il puisoit dans ses yeux le feu qui le dévorait. Les sons de sa guitare ou de sa voix le touchoient jusqu'au cœur ; l'odeur des fleurs qu'elle portoit sur son sein le faisoit tressaillir ; tous ses sens s'enivroient d'amour, & jamais sa passion n'étoit plus violente que lorsque sa foible raison vouloit la maîtriser.

L'amour faisoit aussi des progrès dans le cœur d'Isabelle ; ses yeux se fixoient sur ceux de Salvador & se plaisoient à les rencontrer ; une secrète inquiétude l'agi-

18 MERCURE DE FRANCE.

toit dans son absence , & les jours qu'ils passioient ensemble , s'écouloient comme des momens. La confiance la plus intime s'établit entr'eux. Leur bouche ne sçut jamais le secret de leur cœur ; leurs yeux seuls en étoient les dépositaires , leurs yeux se rendoient compte mutuellement de leurs pensées & de leurs desirs ; le plaisir de se voir ne leur en laissoit pas désirer d'autre. Malheur aux siècles & aux nations chez qui le spectacle de deux amans jeunes & vertueux ne seroit plus qu'un tableau froid & chimérique !

Il ne manquoit au bonheur de Salvador & d'Isabelle que quelques circonstances qui leur en fit connoître le prix : un jour que Salvador avoit le cœur , l'esprit & les yeux pleins de sa tendresse , il rencontra Isabelle qui montoit dans son appartement : le désordre d'une toilette à moitié faite sembloit donner plus d'éclat à ses charmes. Jamais elle ne lui avoit paru si belle : il offrit de lui donner la main ; il tressaillit en prenant la sienne ; il la ferra doucement ; il crut la sentir palpiter , & dans son transport il y colla avidement deux lèvres brûlantes. Isabelle émue , rougit & se retira.

Salvador , ivre de plaisir , resta confon-

du regret d'avoir pu déplaire à ce qu'il aimoit : il fut long-tems sans vouloir paroître devant elle , il redoutoit ses regards & il avoit raison. Isabelle se croyoit offensée ; elle étoit tendre , mais vertueuse , & la témérité de son amant lui paroissoit inexcusable ; cependant le hasard lui procura l'occasion de s'excuser. Les comédiens de la cour donnerent au Public une pièce nouvelle. Le comte d'Almodovar pria Salvador , qui avoit assisté à la première représentation , de lui en faire l'analyse devant Isabelle & une nombreuse compagnie ; le sujet de la pièce étoit précisément une brouillerie entre deux amans , occasionnée par un baiser indiscret. Salvador fit valoir les excuses du berger avec tant d'art & tant de chaleur ; il le peignit si tendre & si affligé que la compagnie auroit trouvé mauvais que la bergere ne lui eut pas pardonné. Isabelle apperçut que Salvador plaidoit sa cause ; elle fut touchée de ses regrets , du tout qu'il donnoit à ses excuses , & d'un coup-d'œil elle lui annonça son pardon.

Le calme qui se rétablit entr'eux ne leur procura point un bonheur solide. Une foule d'amans se présenta pour Isabelle ; ils lui convenoient tous pour l'âge,

la fortune & la naissance. Isabelle ne fut que médiocrement alarmée des vœux qu'on lui adressa : elle comptoit sur la tendresse de son pere pour éloigner un engagement qui lui déplaisoit ; mais Salvador fut désespéré, à la crainte de perdre l'objet de sa tendresse. Mille remords vinrent se réunir pour le tourmenter. Il se reprochoit d'être un obstacle au bonheur d'Isabelle, de mettre le trouble dans une famille, de séduire la fille de son ami ; il regarda sa passion comme un crime, & il résolut d'en triompher. Il ne vit plus Isabelle ou la vit rarement ; mais les efforts qu'il faisoit pour dompter son penchant le jetterent dans une noire mélancolie & altererent sa santé ; Isabelle s'en aperçut & en fut effrayée. A quelque prix que ce fût elle voulut le rappeler à la vie ; elle lui écrivit un billet qu'elle confia à la discrétion d'un esclave. Salvador le reçut avec un trouble qui n'annonçoit pas les progrès de sa guérison : *Votre état me fait frémir, lui disoit-elle, conservez-vous pour moi, & répétez quelque fois ce charmant couplet que je chante avec autant de plaisir que de vérité.*

L'estime a commencé nos feux ;
L'amitié l'a suivie ;

L'amour a couronné nos vœux ,

J'aime , & c'est pour la vie.

Salvador lut ce billet avec transport , il le mouilla de ses larmes & le ferra sur son sein. Il savouroit ainsi le bonheur de plaire à ce qu'il aimoit. Lorsqu'on vint le prier de passer chez le pere d'Isabelle. Venez , mon cher Salvador , lui dit-il en l'appercevant , venez consoler votre ami, jamais il n'en eut plus besoin. Vous connoissiez mes vœux pour Isabelle & le desir que j'avois de la marier avant de passer aux Indes. Les partis les plus avantageux se sont présentés ; j'ai donné mon suffrage à plusieurs ; mais ma fille n'en veut accepter aucun ; ma fille , qui mettoit autrefois son bonheur à me plaire , m'oppose aujourd'hui une résistance qui m'étonne. Son ame simple & naïve me paroît sombre ; peut-être son cœur n'est-il plus neuf ; peut-être quelque lâche séducteur... mais je me défie de mes conjectures ; c'est à vous à éclaircir mes doutes. Isabelle vous estime ; elle vous accordera peut-être la confiance qu'elle refuse à son pere. Sondez son cœur ; lisez dans son ame , & si quelque sentiment dont elle dût rougir y avoit fait des impressions

22 MERCURE DE FRANCE.

profondes, chargez - vous de la guérir ; épargnez - lui & à son pere les malheurs qui suivroient un attachement indigne d'elle & de moi.

Le Comte s'attendrit en prononçant ces paroles , quelques larmes coulèrent de ses yeux , il serra tendrement Salvador dans ses bras ; Salvador , confus , humilié du discours qu'il venoit d'entendre, se reprochoit amerement les malheurs dont il étoit confident ; il alloit tout avouer lorsque le comte reprit ainsi la parole : mais vous , mon cher Salvador , qui vous attendrissiez sur mes malheurs , quelle cause a redoublé les vôtres ; vous êtes tombé dans une tristesse qui m'afflige , vous traînez avec vous un chagrin dévorant ; votre santé se détruit : j'ai respecté jusqu'à présent le secret de votre douleur , mais , si je puis la soulager ce secret est un crime aux yeux de l'amitié ; mon amitié ne vous est-elle plus agréable , ma fille auroit elle oublié les égards qu'elle vous doit ; mes amis , mes domestiques vous auroient-ils manqué ? avez-vous fait quelque perte considérable ? parlez , mon cher ami , ma fortune , mon sang est à vous ; vous serez satisfait sur tous les points. Etes-vous impatient de

ne point obtenir les indemnités que le Roi vous avoit promis pour vous dédommager de la perte de vos états ; vous devez compter sur ses promesses, & je vais tout employer pour les faire effectuer, Salvador pénétré d'un discours aussi touchant, honteux de déchirer le cœur d'un ami si généreux, hésita long-temps s'il tomberoit à ses pieds pour lui ouvrir son cœur, mais il craignit de faire dans le sien une plaie trop profonde, il eut la téméraire espérance de se bannir lui-même du cœur d'Isabelle & de la rendre docile aux volontés de son père ; il rejeta le motif de sa douleur sur l'éloignement où il étoit de sa patrie, sur le souvenir de ses malheurs passés, & sur mille circonstances qu'il n'étoit pas au pouvoir du Comte d'adoucir ; il le remercia affectueusement de son amitié, & le quitta après mille protestations de reconnoissance.

Cependant l'esclave qui avoit porté le billet d'Isabelle à Salvador avoit eu l'indiscrétion de le lire, la réflexion l'effraya sur ce qu'il contenoit, il fut se jeter aux pieds de son maître, il avoua la commission, dont il avoit été chargé, ce qu'il avoit lû dans le billet, le trouble, la

24 MERCURE DE FRANCE.

joie , la vivacité avec laquelle Salvador l'avoit lû ; il versa dans le cœur de ce pere rendre tous les poisons de la haine , de la jalousie , de la fureur : voilà donc , dit le Comte , le misérable qui m'a enlevé le cœur de ma fille , qui a empoisonné ses jours , qui a trahi l'amitié & violé les droits de l'hospitalité ; le malheureux ! avec quel art il essuyoit les larmes que lui seul faisoit couler ! Avec quelle perfidie il recevoit mes caresses ! Comme il jouissoit en paix du fruit de ses forfaits ! qu'il sorte de ma maison , dit-il , à ses esclaves & qu'il n'y paroisse jamais. Dans l'accès de sa colère il lui écrivit ce billet ;

» Vous avez trahi mon amitié & ma con-
» fiance , sortez d'une maison dont vous
» faites l'opprobre , & ne reparaissez ja-
» mais devant un ami si cruellement ou-
» tragé. » Le comte d'Almodovar ne mettoit point de bornes à sa colère parce qu'il ne croyoit pas que Salvador en eut mis à sa passion : le mépris qu'il faisoit des hommes de son siècle , & l'espèce de haine qu'il leur portoit , se réunirent sur Salvador & sur Isabelle. Il auroit pû d'un mot se convaincre de leur innocence , mais sa fierté naturelle , & la sévérité de ses principes étoient également choqués ,

&

& il s'exposa à faire injure à sa fille pour, avoir droit de haïr un ami. Salvador fut accablé de douleur, mais il reçut son exil sans murmurer contre le pere d'Isabelle, il n'accusoit que lui seul de tant de malheurs, il ne balançoit point d'aller chercher un azile loin du quartier que le Comte habitoit, & il prit une résolution dont il ne s'est point départi dans la suite, de ne jamais venir par sa présence troubler le repos d'Isabelle, ou aigrir la douleur de son pere.

Isabelle apprit l'absence de Salvador sans en savoir les circonstances, elle n'osoit en parler à personne & personne n'osoit lui en parler; tantôt elle le plaignoit du sort rigoureux dont elle craignoit qu'il ne fût accablé; tantôt elle murmuroit de son indifférence, elle l'accusoit de la fuir, de la haïr peut-être. » S'il m'aimoit encore, disoit-elle, ses yeux ne rencontreroient ils jamais les miens? ne le verrois-je ni dans les remples, ni aux promenades, ni aux spectacles? l'amour ne lui suggéreroit-il pas les moyens de me dire qu'il aime? »

Cependant Isabelle rejettoit constamment tous les vœux qui lui étoient offerts; elle éluoit avec art les instances

B

26 MERCURE DE FRANCE.

que son pere lui faisoit d'accepter un époux ; elle savoit que Salvador avoit des droits à faire valoir à la cour , que le Roi lui avoit fait de grandes promesses, & elle espéroit que pour peu que les graces qu'il en obtiendrait fussent proportionnées à sa naissance & à la perte de ses états , il seroit bientôt en état de lui offrir une main que son pere même la presseroit d'accepter.

Salvador dans sa solitude s'occupoit à-peu-près des mêmes pensées : l'image d'Isabelle le suivoit en tous lieux , il voyoit par-tout ses yeux , ses traits , sa taille majestueuse , sa physionomie qui avoit quelque chose de divin ; il n'auroit pas voulu , pour le bonheur d'Isabelle , qu'elle s'occupât de lui , mais il désiroit qu'elle ne le crût point infidelle ; il répétoit mille fois par jour cette chanson qu'il avoit reçue d'elle , il l'écrivoit sur les sables du Tage , & la gravoit sur l'écorce des orangers qui bordent ce fleuve , il aimoit à répéter *j'aime , & c'est pour la vie*. Il connoissoit la fermeté & les vues du Comte d'Almodovar , il ne se flattoit point de posséder un jour Isabelle ; cependant il n'y voyoit pas d'obstacles invincibles , son cœur s'ouvroit à l'espé-

rance, il redoubloit ses sollicitations auprès du Roi ; & dans l'espérance d'en obtenir quelques graces qui l'approchassent d'Isabelle, il voyoit souvent les Ministres & ne leur demandoit plus avec le ton de fermeté que lui inspiroient autrefois & sa naissance, & la justice de ses prétentions ; l'amour qui adoucit les cœurs les plus sauvages, avoit assoupli son caractère ; il étoit devenu un sollicitateur assidu, empressé, peut-être rampant, car rien ne lui paroïssoit humiliant quand il pensoit qu'il avoit perdu Isabelle. Il étoit un jour à l'audience de Don Diégue de Mello, grand Amiral, lorsqu'une dame qu'il avoit connue autrefois & qui attendoit comme lui le moment de voir l'Amiral, vint l'aborder. C'étoit une ancienne amie du Comte d'Almodovar ; elle avoit sçû une partie de l'histoire de Salvador qui l'avoit touchée, & soit curiosité, soit sensibilité pour ses malheurs, elle lui parla d'Isabelle, lui apprit que sa santé s'affoiblissoit tous les jours, qu'elle refusoit constamment tous les vœux qui lui étoient offerts ; elle lui promit enfin de le rappeler à Isabelle, en y mettant toute la discrétion nécessaire pour ménager sa délicatesse. Salvador accepta cette offre avec transport,

28. MERCURE DE FRANCE.

le jour & le lieu furent assignés pour avoir la réponse, il vola au rendez-vous; mais quelle fut sa douleur d'apprendre qu'Isabelle l'avoit entendu nommer avec indifférence, qu'elle avoit paru douter qu'il prît intérêt à sa conversation, & qu'enfin elle lui faisoit dire qu'elle étoit entièrement guérie!

Ciel, disoit-il! se peut il qu'Isabelle soit tout à la fois légère, injuste & barbare! Qu'elle eut cessé de m'aimer, si son indifférence avoit assuré son bonheur, je ne m'en plaindrois pas; mais qu'elle me soupçonne de ne prendre aucun intérêt à ses jours, qu'elle me fasse annoncer son changement, qu'elle même se plaise à enfoncer dans mon cœur le trait qui le déchire, c'est le comble du malheur, & je ne puis y résister. Fuyons des lieux que la sensibilité n'habite point, puisqu'elle n'est plus dans le cœur d'Isabelle.

En effet il jetta les yeux sur le monde pour savoir dans quel lieu il iroit ensevelir ses malheurs; mais son choix ne fut point incertain, un secret penchant ramène les hommes à leur patrie. Il se souvint que parmi les peuples de l'Inde alliés de ses ayeux, les Marattes étoient les plus nombreux, les plus courageux & les

plus propres à servir sa passion , parce qu'ils faisoient une guerre continuelle aux Portugais ; il résolut d'aller leur demander un azile & des armes ; il profita d'un vaisseau qui partoit pour l'Inde , & arriva enfin chez ce peuple guerrier où il comptoit trouver l'occasion de venger sur les Portugais son pere , son amour & son pays : il fit bientôt connoître son courage & sa naissance ; ce qu'il avoit appris en Europe de l'art militaire lui servoit à discipliner des troupes , il cherchoit la mort dans toutes les occasions & ne trouvoit que de la gloire. Qu'un homme qui veut mourir devient facilement un Héros ! Les Indiens regardèrent Salvador comme un Ange envoyé par le ciel pour garantir leur liberté & leur pays , ils crurent qu'un Roi tel que lui assureroit leur bonheur , & un cri unanime de la nation le plaça sur le trône ; il y monta avec joie dans l'espérance de pouvoir le partager avec Isabelle. « Enfin, dit-il , j'ai donc un trône à offrir à la personne du monde qui en est la plus digne ; Souveraine absolue de mon cœur , elle le deviendra d'un grand pays , mais ce pays est encore trop petit , je voudrois être le Roi de la terre pour avoir plus de mérite à lui offrir mon Empire. »

30 MERCURE DE FRANCE.

Salvador s'occupoit ainsi du plaisir de donner une Couronne à son amante , mais il étoit embarrassé des moyens de la lui faire agréer ; la guerre cruelle que les Portugais faisoient aux Marattes , & surtout la distance immense qui le séparoit d'Isabelle , mettoient de grands obstacles à ses vœux : il croyoit Isabelle à Lisbonne , & il étoit dans l'erreur ; elle avoit traversé la vaste étendue des mers , elle habitoit le même continent que lui , elle respiroit presque le même air : le Comte d'Almodovar avoit enfin obtenu la vice-royauté des Indes qu'il sollicitoit depuis long-temps ; il étoit arrivé à Goa ; il se hâtoit de la faire fortifier pour résister aux attaques dont les Marattes la menaçoient ; sa fille toujours persévérante dans sa passion l'y avoit accompagné en soupirant ; elle croyoit s'éloigner de son amant , & elle ne s'attendoit point à le retrouver au milieu d'une catastrophe affreuse.

A peine Salvador eut-il pris possession de la souveraineté qu'il ne put refuser à ses sujets de faire une entreprise qui devoit décider de la liberté des Indes. A la tête d'une armée nombreuse il osa mettre le siège devant Goa , c'étoit la capitale

des Portugais. La nature & l'art l'avoient fortifiée , mais que peuvent les forteresses contre le courage ? Celui des Marattes tenoit de la férocité ; la résistance des Portugais augmentoit leur acharnement , la fureur & la rage passèrent dans tous les cœurs , le cri général fut de donner l'assaut : rien ne put résister aux efforts des Marattes , ils renversèrent les obstacles , forcèrent les remparts , passèrent tout ce qui se rencontra au fil de l'épée ; en un moment les maisons furent pillées , le sang coula dans les rues , mille cris d'horreur se firent entendre de toutes parts.

Dans ce désordre affreux Salvador n'étoit point entendu , il s'efforçoit en vain d'arrêter une multitude de furieux , il ne connoissoit point le Viceroi , il ignoroit quel danger menaçoit la vie d'Isabelle , il ne s'attendoit point au spectacle cruel qui alloit l'effrayer ; ce ne fut que par générosité qu'il essaya de sauver le gouverneur de la fureur des troupes , il courut à son palais ; mais les portes étoient déjà enfoncées ; les Marattes avoient pénétré dans l'appartement du Viceroi , ses domestiques étoient massacrés autour de lui , lui-même ne faisoit plus qu'une

32 **MERCURE DE FRANCE.**

foible résistance ; sa fille que ses pleurs , sa beauté , son désordre , sa jeunesse , rendoient plus intéressante , s'élançoit entre les soldats & son pere , pour lui servir de bouclier & mourir la première. D'impitoyables soldats alloient percer son sein ; déjà les haches étoient levées , Salvador arrive , il reconnoit Isabelle , & plus prompt que l'éclair , il va parer le coup qui alloit la percer. Arrêtez compagnons , s'écria-t-il. A ces mots les Marattes étonnés reculent , Salvador se précipite aux pieds de son amante. Isabelle qui en croit à peine ses yeux , tombe évanouie entre les bras de son pere. Le Comte qui la soutenoit d'une main sembloit repousser de l'autre son généreux ami. Les Marattes attendris de ce spectacle , se retirèrent par respect , Isabelle s'ouvrit les yeux pour s'assurer de son bonheur.

Pour le Comte toujours fidelle à sa haine , il ne voyoit qu'en frémissant l'ennemi le plus cruel qu'il crût avoir dans le monde : il alloit exhaler toute sa fureur , mais Salvador ne lui en donna pas le temps , il lui dit rapidement que » jamais il n'avoit trahi l'amitié , qu'à la vérité il avoit aimé Isabelle , qu'il l'aimoit encore , mais qu'il

n'avoit point eu la témérité de le lui dire ; au surplus , ajouta-t-il , ma flamme est légitime, je suis Roi des Marattes, & je puis, en offrant ma main à l'adorable Isabelle , partager avec elle un des premiers trônes de l'Inde ; en comblant mes vœux vous rendez le bonheur à un ami qui n'a jamais cessé de l'être ; vous pacifiez à jamais le Portugal & les Indes ; je ne veux point me prévaloir d'une victoire qui a menacé vos jours ; je renonce à ma conquête , je restitue aux Portugais les pays que je leur ai enlevés , j'y en ajouterai d'autres s'il le faut, & je vous laisse en un mot libre & plus libre que moi. »

Le Comte pénétré de la générosité de Salvador , honteux d'avoir pû un moment lui refuser son amitié , se précipita dans ses bras , le pria d'oublier le passé & lui accorda sa fille avec joie : celle d'Isabelle & de Salvador fut extrême , & pour ne pas différer leur bonheur , le jour de leur hymen fut fixé au lendemain.

En un moment le trouble & le carnage furent apaisés. L'alliance de Salvador & d'Isabelle réunit les vainqueurs & les vaincus ; les Marattes consentirent qu'on restituât Goa aux Portugais, en considération du Vice-roi. Le Comte d'Almodovar

B v

34 MERCURE DE FRANCE.

paroissoit confus des torts qu'il avoit eus autrefois avec ses enfans.

Salvador qui n'appercevoit que son amante, ne pouvoit en croire ses yeux, & doutoit, si ce qui se passoit n'étoit point un songe. Pour Isabelle, que la joie embellissoit encore, elle regardoit son amant, elle embrassoit son pere, & elle disoit tout bas en montant à l'autel : *Je le savois bien que la persévérance mène au bonheur.*

*VERS à Mademoiselle de * * *, qui avoit raconté à l'Auteur de quelle maniere elle avoit été sauvée des flammes, lors du tremblement de terre de Lisbonne.*

J'EN pleure encor, belle Egérie ;

Ton recit a navré mon cœur.

Eh ! quoi, dans ce jour plein d'horreur,

Où des flancs entr'ouverts de la terre en furie

Le trépas élançé ravageoit ta patrie,

Autour de ton berceau le souffre destructeur

Alloit. . . Feux, arrêtez ! mort, suspens ta rigueur !

Un jour dans cet enfant les myrthes de Cythère
Seront unis au voile de Pallas ;

Phébus lui remettra le sceptre littéraire...

Mort cruelle , ne frappe pas ,

Tu punirois toute la terre.

Mais quels dieux tout-à-coup précipitent leurs
pas ?

Ils courent t'arracher à la flamme homicide.

Un intérêt pressant les guide.

Escorté des jeux & des ris ,

L'amour vint conserver son plus brillant ouvra-
ge ;

La vertu , sa fidèle image ,

Et Phébus , l'ornement de ses bosquets fleuris.

Dans ses bras la chaste déesse

Emporte ton corps innocent ;

Le dieu qui préside au Permesse ,

Te soutient de son luth brillant :

Le tendre amour marche devant :

Il te devra ses palmes les plus belles ;

Avant le bienfait même il est reconnoissant.

Vainement les flammes cruelles

Sur toi fondent en pétillant ,

Il les écarte avec ses aîles.

B vj

36 MERCURE DE FRANCE.

Amitié, tu souris à cet effort charmant.

« Bon, dis-tu, la voilà sauvée ;

» Triomphez, sublimes mortels !

» Ah, le Ciel l'avoit réservée

» Pour relever l'honneur de mes autels.

» Il est un jeune enfant, un peu plus âgé qu'elle ;

» Son cœur fut paîtri de ma main.

» Un jour viendra, marqué par le destin ;

» Où doucement liés d'une chaîne éternelle,

» La confiance mutuelle

» Agitera leur tendre sein :

» Ils verront fuir l'infortune cruelle ;

» Et les plaisirs voleront pas effain.

» Heureux couple, croissez ! envain le sort bi-

» farte

» Plaçz votre berceau dans des lieux différens ;

» Ah ! leur éloignement barbare

» Ne sauroit déranger mes projets éclatans.

» Le Tage coule loin du Veane ; (1)

» Mais si l'amitié l'ordonne,

» Leurs fiots unis auront le même cours :

(1) Le Veane ou l'Uveane, petite rivière qui traverse Aubagne, patrie de l'auteur.

» Deux cœurs faits pour s'aimer se retrouvent tou-
» jours. »

Le Veauue ! dieux, quel nom a frappé mon oreille !
Mes yeux virent le jour sur les bords enchanteurs.
Dans mon cœur palpitant quel doux espoir s'é-
veille !..

Si c'étoit moi !.. trop flatteuses erreurs ,
Ah , cessez de m'offrir une si vaine image.
Tant de bonheur ne m'est pas destiné.
O toi , dont les vertus entraînent mon hommage ,
Nomme le mortel fortuné ,
Qui peut s'énergueillir d'un aussi beau présage.

LE DERVIS VOYAGEUR.

Fable orientale.

UN Dervis parcourant l'Asie
Arrive à Balke, entre au palais des Rois ;
D'une superbe galerie
Pour s'héberger le saint homme a fait choix ;
La natte s'y déroule, & le voilà par terre.
Le Sultan passe, & d'un air de courroux
Que sans façon les grands ont avec nous ;

38 **MERCURE DE FRANCE.**

Faquin ! dit-il , comment peut-il se faire

Qu'à tes regards mon auguste sérail

Paroisse un caravanserail ?

Qu'est-il donc ? lui répond gaîment le solitaire ;

Il servit de logis à tes prédécesseurs ,

C'est le tien aujourd'hui ; dans la suite il doit être

Le logis de tes successeurs.

Un caravanserail ne peut se reconnoître

Qu'aux mêmes traits ; de ceux qui doivent naître

Il sera la demeure ; il en servit aux morts ,

Il en sert aux vivans ; sous de parçils rapports

La chose me paroît la même.

Et le Sultan de rire à ce propos ,

Et ses flatteurs qui crioient anathême

Contre l'audace des dévots ,

D'être étonnés & de rire de même.

Vous qui parlez à des Sultans ,

Cet apologue est fait pour vous instruire ,

Employez , croiez-moi , peu de raisonnemens ;

Mais n'en redoutez rien si vous les faites rire.

Par M. B.

TRADUCTION libre de l'Ode d'Horace.

Eheu ! fugaces, Posthume, Posthume, &c.

ODE 14 du livre 2.

HELAS ! qu'un prompt trépas finit nos desti-
nés!

Plus vîtes que l'éclair & le cours des torrens,
Posthume, nous voyons nos rapides années
Fondre & s'anéantir dans l'abyme des tems.

L'auguste piété, la brillante richesse
Ne peuvent, d'un instant, reculer notre sort ;
Le tems vole à grand pas, amène la vieillesse,
Et de ses bras glacés nous tombons dans la mort.

Shûte fatale, hélas ! mais trop inévitable !
De victimes envain nous chargeons ses autels ;
Rien ne sauroit fléchir ce monstre inexorable,
Rien ne peut de sa faulx garantir les mortels.

Enfin, c'est une loi. Tous les fils de la terre,
Monarques ou Bergers, libres ou dans les fers,
Doivent tous à la mort un tribut nécessaire,
Et la même rançon au nocher des enfers.

40 MERCURE DE FRANCE.

Loin des doubles fureurs de Mars & d'Amphitrite,
Crassus, dans un palais, s'endort en sûreté ;
Mais, pour hâter l'instant qu'il craint & qu'il
 évite,
Le trépas est d'accord avec la volupté.

Le vapoureux Damis , tremblant aux vents
 d'automne,
Croit sentir l'aquilon dans le moindre zéphir ;
Dans un réduit bien clos , l'insensé se cantonne,
L'air n'y pénètre plus , la mort vient l'y saisir.

Oui! tous du Styx affreux verront les eaux dor-
 mantes ,
Et ces lieux où jamais ne luissent de beaux jours ;
Et Sisiphe courbé qui , de ses mains tremblantes ,
Roule avec peine un roc qui retombe toujours.

Cessons de nous bercer d'une espérance vaine ;
La terre n'est pour nous qu'un séjour passager ;
Maisonnettes , palais , hameaux , riche domaine ;
De maître également , doivent un jour changer.

O vous , à mes plaisirs , qui prêtâtes votre om-
 bre ,
Arbres que j'ai plantés , mes confidens discrets ,

Hélas ! aucun de vous , dans le royaume sombre ,
Ne m'accompagnera que le triste cyprès.

O comble d'infortune ! ô ma belle maîtresse !
De tes divins appas un autre jouira !
O vins , où je puisois la plus douce allégresse ;
Un avide héritier , à longs traits , vous boira :

*Par M. l'Abbé Aleaume , conseiller
au parlement de Rouen.*

*ÉPIÏRE à M. l'Abbé de l'Isle , pour le
remercier d'un exemplaire de ses Géor-
giques.*

J'AVOIS du goût pour les fleurettes
Du fol amour, du bel esprit ;
Et j'admirois , dans un écrit ,
Le vain éclat de ces bluettes ;
Mais le présent que vous me faites ,
D'un goût frivole me guérit ;
Au lieu des choses joliettes ;
Désormais les beautés parfaites
Près de moi seront en crédit.
De notre langue fastueuse ,

42 **MERCURE DE FRANCE.**

Qui , jusqu'aux rustiques travaux ,
Rougissoit d'abaisser sa fierté dédaigneuse ;
Votre muse enrichit l'indigence orgueilleuse ,
Et traduit comme sçut imiter Despréaux.
Virgile entier renaît sous vos brillans pinceaux ;
Et cette fidèle copie
De ses admirables tableaux
Plâit à la France qui s'ennuie
De tant de plats originaux.
Jouissez bien d'une gloire si douce ,
La critique a rendu vos droits plus assurés ;
Tel l'arbre vigoureux rit des vents conjurés ,
Et s'affermir par la secousse
Des fiers assauts qu'ils ont livrés.
Ami , que n'ai-je la cassette
Qu'Alexandre prit autrefois
Sur le plus opulent des Rois ,
Après la fameuse défaite !
Vous savez que ce conquérant ,
Pour les deux chefs-d'œuvre d'Homère ,
Réserva ce coffre brillant ;
Moi , j'y mettrois votre présent ,
Et , pour jouir du solide agrément
D'une muse à la fois & brillante & sévère ,
Je l'en retirerois souvent.

Par le même.

*L' I M P R U D E N C E.**Conte moral.*

ELÉONOR avoit une de ces figures qui, sans être fort régulières, plaisent & séduisent : née avec un cœur simple & vertueux on voyoit chaque jour éclore en elle toutes les qualités propres à rendre un époux heureux. L'orgueil qu'inspire la fortune, les louanges, la flatterie & plus encore les mauvais exemples de la Marquise de C... sa mere, corrompirent bientôt ses heureuses dispositions. Celle-ci avoit la manie singulière de se croire un bel-esprit : tantôt on la voyoit entrer en lice avec des sçavans, s'égarer & se perdre dans des disputes métaphysiques : une autre fois elle protégeoit un jeune auteur, lisoit quelques brochures qu'il lui apportoit, & dans son enthousiasme elle se regardoit comme l'arbitre du bon goût.

Eléonor venoit assidûment aux conférences qu'on tenoit dans l'appartement de la Marquise; à mesure qu'elle croissoit, les mêmes inclinations qu'avoit sa mere se fortifioient en elle; mais les succès ne

24 MERCURE DE FRANCE.

répondoient point à ses vœux. Eléonor parloit fort difficilement : souvent , au milieu de la conversation , elle s'interrompoit : former deux ou trois phrases de suite étoit pour elle un ouvrage bien pénible : une timidité naturelle augmentoit encore l'embarras de sa langue. La Marquise étoit désespérée : elle ne cessoit de prêcher sa fille ; & dans son délire scientifique , elle lui citoit l'exemple des Sévigné , des Scuderi , des Deshoulières , &c. « Comment ton imagination glacée ,
» lui disoit-elle , n'est-elle pas échauffée ,
» enflammée par la lecture des ouvrages
» de ces femmes incomparables ? Vois de
» quelle gloire elles se sont couvertes !
» veux-tu , en vivant oisive , aller grossir
» la foule de ces femmes ordinaires dont
» l'unique talent est de se parer & d'em-
» prunter de l'art , des charmes que la na-
» ture leur a refusés , ou de celles qui
» vieillissent dans les détails obscurs d'une
» occupation domestique ? Une femme
» n'est estimable qu'autant qu'elle a d'es-
» prit. »

Tels étoient les propos qu'à chaque instant la Marquise tenoit à Eléonor : elle ignoroit combien il est dangereux de vouloir donner trop d'esprit aux femmes : la na-

être les fit pour plaire & non pour devenir sçavantes. L'oubli des devoirs attachés à leur condition est le fruit d'un goût déplacé pour les sciences. Les égaremens de l'esprit produisent ordinairement ceux du cœur. Une fille qui cherche à s'instruire ne s'instruit que trop souvent aux dépens de sa vertu.

L'occasion favorisa bientôt la Marquise : Monrose, jeune homme de condition, mais sans mœurs, lui parut propre à inspirer à sa fille l'amour des belles-lettres. Ce Monrose étoit un de ces êtres superficiels qui inondent nos villes & qui n'en imposent qu'à la multitude : il avoit une imagination vive & ardente : il parloit avec beaucoup d'aisance & raisonnoit sur tout sans rien savoir à fond. La lecture des romans faisoit sa principale occupation. Il fut enchanté des vues que la Marquise avoit sur lui ; depuis long-tems il briguoit sa bienveillance & aspiroit secrètement au bonheur de plaire à Eléonor ; il avoit même déjà fait quelques tentatives auprès d'elle qui lui avoient assez bien réussi ; mais Eléonor étoit une riche héritière, & lui avoit dissipé une bonne partie de son patrimoine ; il craignoit que l'inégalité de fortune ne

46 MERCURE DE FRANCE.

devînt un obstacle à ses desirs. Quelle fut sa joie & combien sa confiance augmenta lorsqu'il vit qu'il lui étoit permis d'entretenir souvent sa chere Eléonor ! avec quel succès il employa, pour lui donner de l'amour, les momens que la Marquise croyoit qu'il consacroit à l'étude ! « Monrose, disoit - elle, je trouve » que ma fille s'énonce avec plus de facilité ; son esprit commence à se développer ; ses idées sont plus nettes & plus » vives. »

Monrose l'entretenoit dans cette fatale illusion : il voyoit avec plaisir les progrès que sa jeune élève faisoit dans la science de l'amour ; il échauffoit son imagination en lui lisant des romans ; il avoit le soin de s'arrêter sur les endroits les plus passionnés pour les faire sentir à Eléonor ; elle l'écoutoit avec avidité & se laissoit aller insensiblement aux attraits de la séduction. Déjà on s'écrivoit de part & d'autre des lettres fort tendres. On se voyoit souvent, sous prétexte d'acquérir de l'esprit, & plus on se voyoit, plus on s'aimoit.

Le Marquis de C... homme pétulant & d'un esprit très borné, en avoit cependant assez pour connoître les défauts de

son épouse ; il s'emportoit contre elle & lui reprochoit avec aigreur sa conduite ; il aimoit sincèrement les enfans ; il s'intéressoit vivement à leur bonheur ; il ne regardoit pas d'un œil aussi indifférent que la Marquise les démarches de Monrose auprès d'Eléonor ; il lui défendit expressément de recevoir ses visites. Eléonor, à cet ordre, parut consternée : l'amour avoit fait une trop profonde blessure à son cœur : rien n'étoit capable d'opérer sa guérison.

Les brusqueries du Marquis & l'air triste d'Eléonor firent bientôt connoître à Monrose qu'il s'élevoit quelque orage contre son bonheur ; ce qui acheva de le confirmer dans cette idée, c'est la froideur avec laquelle la Marquise le recevoit : elle avoit enfin reconnu que ses assiduités auprès de sa fille pouvoient tirer à conséquence. Monrose avoit fondé ses principales espérances sur la confiance que cette mere aveugle lui témoignoit ; cependant en homme habile & consommé dans l'art de l'intrigue, il prit une autre route pour parvenir à son but. Il connoissoit le cœur d'Eléonor : il en étoit aimé : il convint avec elle qu'il cesseroit d'aller chez la Marquise ; mais, avant de se séparer, on

48 MERCURE DE FRANCE

songea aux moyens d'entretenir un commerce de lettres.

Monrose ne parut plus aux assemblées qui se tenoient chez la Marquise. Il écrivoit tous les jours à Eléonor & tâchoit de la disposer insensiblement à des entrevues secrètes. Il savoit par expérience que l'amour s'irrite par les difficultés, & qu'une fille qui franchit une fois les premières bornes de la pudeur, court d'elle-même ensuite au précipice. Eléonor, après bien des réflexions, des craintes, des incertitudes, & après avoir écouté & lutté long-tems contre le murmure de la vertu, céda enfin aux désirs de son amant. Ils se virent pendant plusieurs mois sans que rien troublât leur bonheur. Monrose, pour plaire à Eléonor, étoit fort réservé : il calmoit la violence de ses désirs ; cependant il ne vouloit pas manquer l'occasion de couronner ses vœux : on pouvoit découvrir le mystere des rendez-vous & ruiner entièrement ses espérances. Pénétré de ces réflexions, il proposa à Eléonor de se promener dans un labyrinthe de charmilles que la Marquise entretenoit avec beaucoup de soins. Plusieurs jets d'eau qui s'élevoient à une hauteur prodigieuse & retomboient avec fracas, des allées couvertes

vertes à perte de vue & où regnoit une continuelle fraîcheur, des bancs de gazon dispersés çà & là, tout contribuoit à rendre ces endroits délicieux & à en faire autant de retraites propres à l'amour. Eléonor n'entra qu'en tremblant avec Monrose dans ces lieux qui devoient être le tombeau de son innocence; elle avoit un pressentiment secret des malheurs qui l'y attendoient.

A mesure que nos deux jeunes amans s'enfonçoient dans cette agréable solitude, Monrose devenoit plus tendre, plus empressé; Eléonor plus timide, plus foible. Après quelques tours de promenade l'un & l'autre s'asséyent. Eléonor promenoit autour d'elle des regards inquiets: à peine osoit-elle lever les yeux sur Monrose. « Vous me haïssez donc, lui dit-il? » Cruelle, est-ce ainsi que vous récompensez mon amour? » Il se jette aussi tôt à ses pieds, prend une de ses mains & l'arrose de ses larmes (qu'un amant dans cette situation est à craindre!) Eléonor étoit dans une grande émotion: son cœur éprouvoit la plus vive agitation: elle pouvoit à peine respirer: sa vertu l'abandonnoit. Quelques pleurs qui s'échaperent malgré elle furent le signal de sa défaite.

C

50 MERCURE DE FRANCE.

Montrose s'applaudissoit en secret de son triomphe : son bonheur lui paroissoit certain : un mariage avantageux alloit réparer les désordres de sa fortune occasionnés par les écarts d'une jeune fille libertine. Eléonor, de son côté, ne tarda pas à être inconsolable : elle étoit déchirée par tous les remords qui suivent ordinairement les plaisirs & la perte de la vertu : elle n'osoit plus paroître devant sa mere : comment lui avouer sa faute ? A quels reproches n'alloit-elle pas s'exposer ? cependant son état ne lui permettoit pas de déguiser plus long-tems : de jour en jour les marques de son déshonneur se faisoient appercevoir : encouragée par les sollicitations de son amant, elle alla en tremblant dans la chambre de sa mere & elle lui révéla le fatal secret avec toute la honte qu'inspire l'aveu d'une mauvaise action. La Marquise entra dans une grande fureur & chassa Eléonor de sa présence ; elle reconnut, mais trop tard, la dangereuse illusion qui l'avoit abusée ; elle sentit ses torts, & elle se hâta de les réparer par un mariage mal assorti qui fût généralement désapprouvé & très-malheureux.

*Par M. Jaymebon, fils, président au
grenier à sel d'Argenton en Berry.*

N A R C I S S E.

Imitation de la quatrième Nuit d'Young.

ECARTANT loin de moi l'assemblage bizarre
 Des rêves insensés où le sommeil m'égare,
 Je me reveille encor, lorsque du haut des airs
 De son obscurité la nuit ceint l'Univers.
 De ma foible raison le seul flambeau m'éclaire.
 Hélas! toujours rongé d'une douleur amère,
 Je sens qu'au sein des nuits environné d'horreurs,
 Si j'entr'ouvre les yeux, c'est pour verser des
 pleurs.

L'amant impatient, plein d'une heureuse attente
 Vole aux lieux fortunés qu'a prescrits son amante.
 Exact autant que lui, mon cœur, mon triste cœur
 Se trouve au rendez-vous où l'attend la douleur.
 Voici l'heure funeste où la nuit les rassemble,
 Où ce cœur & mes maux s'entretiennent ensem-
 ble.

Souveraine des nuits, tendre divinité,
 Toi, qui fais inspirer la sensibilité
 Qui, sur un char d'argent, dans une paix pro-
 fonde

C ij

52 MERCURE DE FRANCE.

Regnes avec éclat sur les flambeaux du monde ;
Descends, inspire - moi des chants dignes des
cieux ,

Tu vois de tous côtés leurs cours harmonieux.
Rivale du soleil, quand la nuit te rappelle ,
Tu conduis à ton tour leur marche solennelle ;
Fais passer dans mes vers leurs accords ravissans ;
Ils vont toucher les cœurs par de plaintifs accens.

Ah! déjà je succombe à la mélancolie ,
De ses traits pénétrans mon ame est attendrie.
Oui, mon sujet te plaît, je pleure une beauté
Qui m'offroit ta douceur & ta simplicité.
Chere Narcisse, hélas! triste, pâle & tremblante
Je crois t'entendre encor d'une voix expirante
Dire: « Il est nuit pour moi, pour moi tout est
» flétri ,

» Jeunesse, espoir, bonheur, tout est enseveli. »
Non, la nuit du cercueil où repose ta cendre
Ne fut jamais si noire, ô malheureux Philandre.
Par-tout enveloppé de mortelles vapeurs
Je ne vois qu'un tissu, qu'un cercle de malheurs.
Rarement ils sont seuls, ils accourent en presse,
Ils aiment à nous suivre, à nous poigner sans
cesse.

A peine ton tombeau se referme, ô mon fils,
 Que tous deux, mes enfans, je vous vois réunis;
 La gâité, la jeunesse, une voix séduisante,
 Un cœur fait pour aimer, une beauté touchante;
 Narcisse avoit ces dons, s'élevoit sous mes yeux;
 Le Ciel, par ses faveurs, remplissoit tous mes
 vœux,

Je ne possédois point d'espérances plus cheres;
 J'étois, j'étois enfin le plus heureux des pères.
 Titre brillant & vain qui m'a trop abusé!
 Sous son éclat flatteur l'abîme s'est creusé.
 La mort fit signe au ver d'attaquer cette rose,
 Et le ver l'a piquée à peine encore éclose.

Dès que je vis les yeux presque éteints, languis-
 sans,

Ne jeter, ne rouler que des regards mourans :
 Qu'elle ne m'offrit plus qu'une bouche stérile,
 Et peu d'attachement aux objets de la vie,
 Lorsque je vis enfin l'ame des assistans
 Se remplir tour-à-tour de noirs pressentimens ;
 Cœurs sensibles, jugez de mon impatience
 A fuir, à l'arracher des lieux de sa naissance,
 De ces climats glacés sur qui les vents du Nord
 Soufflent à tout moment & le froid & la mort.

54 MERCURE DE FRANCE.

Je crus que du soleil le regard salutaire

Ranimeroit en elle une force dernière.

Quelle erreur ! insensible aux plus tendres appas ,

Il la laissa languir & sécher dans mes bras ,

Il la laissa tomber comme il laisse une plante

Se-courber , se flétrir sur sa tige mourante.

Narcisse , souviens-toi par quels coups acca-
blans ,

Je te vis vers la tombe avancer à pas lents :

De ces coups inouis le souvenir m'effraie ,

Ils font saigner mon cœur , ils en rouvrent la
plaie.

Leur souvenir cruel comme un vautour rongeur

S'acharne incessamment à dévorer mon cœur.

Eh ! qui peut résister au fardeau qui m'accable ?

La source de mes pleurs devient inépuisable.

Par la réflexion leur cours toujours grossi

Arrose nuit & jour un visage flétri,

A ne plus en verser vainement je m'excite ,

Je sens gonfler mon cœur , ma douleur s'en irrite.

A pleurer avec moi vous trouvez des douceurs ;

Mais rien ne peut , amis , réparer mes malheurs.

Je veux que l'Univers , témoin de ma tristesse ,

Jette un œil attendri sur ma sombre vieillesse.

Narcisse, sa beauté, ses vertus & sa mort
 Attendront les cœurs sur mon malheureux sort.
 Au milieu des plaisirs, dans la fougue de l'âge,
 Devenu tout-à-coup moins ardent, moins vo-
 lage,

On verra le jeune homme occupé de nos maux
 Rêver mélancolique au milieu des tombeaux.

*Par M. de Launey d'Isigny en
 Basse Normandie.*

A l'Auteur de l'HOMME MORAL;

M. l'Abbé de Crillon.

ILLUSTRE & docte Abbé, dont le style enchan-
 teur

De l'humaine nature établit la grandeur;

Peintre de la vertu, ton cœur fut ton modèle;

Que j'aime à contempler l'homme, image fidèle

De son auguste Créateur;

Paraissez aimable pudeur,

Et venez colorer le front de l'innocence;

Et vous céleste bienfaisance,

Portez en tous lieux le bonheur.

C iv

56 MERCURE DE FRANCE.

Tendre amour, ton flambeau découvre aux yeux
du sage,

L'objet dont le Ciel a fait choix ;

De l'amisié sincère il écoute la voix :

Il rend à la justice un éternel hommage ;

Son cœur est échauffé du plus noble courage ;

La prudence le guide & lui dicte ses lois.

Que ce portrait sublime, ennoblit la nature &

Au feu de tes pinceaux divins,

Mon ame s'élève, s'épure :

Que j'aime l'homme que tu peins !

Mais lorsque tes crayons nous tracent la foiblesse,

L'amour-propre caché sous un masque trompeur,

L'ardente ambition, qui desire sans cesse,

La licence éveillant l'audace & la fureur,

La colere portant un poignard homicide,

La sombre jalousie étouffant la raison,

L'envie au regard louche, au teint pâle & livide,

La basse flatterie offrant un doux poison,

Lorsque je vois hélas ! l'avarice sordide,

Ou le luxe insolent corrompre tous les cœurs ;

Et l'irreligion, que la volupté guide,

Regner impunément sur les débris des mœurs ;

Confus, humilié, je me dis à moi-même,

Est-ce là ce mortel vanté,
 L'ouvrage de l'Être Suprême ?
 Je ne vois plus en lui qu'un monstre détesté,
 De vices, de forfaits criminel assemblage ;
 Mais quoi ? de ce triste naufrage
 Nul mortel n'est-il excepté ?
 Quoi ! tu n'aurois tracé que la trompeuse image
 D'un cœur sensible & généreux.
 Ah ! s'il n'existoit plus de mortel vertueux,
 Aurions-nous ton ouvrage ?

Par M. de G...

M A D R I G A L.

*A Mlle le Chantre, jeune Musicienne
 d'un mérite distingué.*

Tu réunis à l'esprit, la sagesse,
 Mille talens, mille charmes divers.
 Ta voix, tes yeux inspirent la tendresse,
 Chaque cœur vole au-devant de tes fers.
 Tu nous ravis ainsi qu'une autre fée ;
 Chacun t'admire & t'aime tour-à-tour.

C v

58 MERCURE DE FRANCE.

Lorsqu'on t'entend, on te prend pour Orphée,
Lorsqu'on te voit, on te prend pour l'Amour.

*Par M. d'Azemar, lieutenant au
régiment de Touraine.*

LA VENGEANCE INUTILE.

FACHÉ contre ma bergere,

J'osai me plaindre un jour

A l'Amour

De son humeur sévère.

Quoi, me dit en riant

Ce dieu charmant,

L'inhumaine

Méprise tes feux ?

Romps ta chaîne,

Formes d'autres nœuds.

J'ai tenté l'entreprise,

Mais inutilement :

Quand on aime Céphise ;

Peut-on être inconstant ?

Par le même.

LE PLAISIR D'AIMER.**ROMANCE.**

SUR L'AIR : *Jusque dans la moindre chose, &c.*

TOI, dont le dieu de Cythère
Forma les traits enchanteurs,
Aimable & jeune Glicère,
Pourquoi fuis-tu ses douceurs ?
Ah ! ... L'amant le plus sincère
T'auroit bientôt sif charmet,
S'il avoit le don de plaire
Comme il a celui d'aimer.

C'est dans la plus vive flâme
Qu'on trouve le vrai bonheur ;
Que l'amour regne en ton ame
Comme il régne dans mon cœur.
Il te combla sans partage
De ses dons les plus charmans :
Tu lui dois le rendre hommage
Des beaux jours de ton printemps.

C v j

60. MERCURE DE FRANCE.

Vois comme la jeune Rose
Qui vient de s'épanouir
Cède à l'ardeur qu'elle cause
Au tendre & badin zéphir ;
Vois les oiseaux à l'ombrage
Se livrer à leur penchant :
Leurs plaisirs t'offrent l'image
De ceux qu'on goûte en aimant,

Par le même.

C O N T E.

AGNÈS, d'un œil content, voyoit déjà paroître
Ses jeunes & tendres appas ;
Quinze printems l'avoient vu croître,
Et son cœur soupiroit pour le jeune Licas.
Un jour à sa maman austère
Agnès parut le sein à demi-nud,
Pourquoi n'avoir pas de fichu,
Lui dit-elle, d'un ton sévère ?
Agnès répond, en soupirant tout bas ;
De beaux habits pour moi vous êtes trop avare,
Et si je cache mes appas,
Avec quoi, voulez-vous, Maman, que je me
pare.

*Par M. Couret de Villeneuve,
fils, à Orléans.*



iere
let,
le la
elui
e la
pre-
ien,
ari,
, ri-
est
le,



duc.

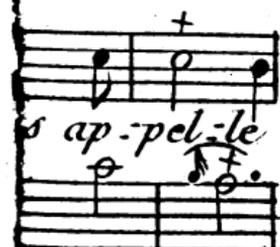
ex.

si

le

Vore.

A **G**
S
C
 Et fon
U
A
P
L
 Agn
 De bea
 Et
 Avec q



s ap-pel-le

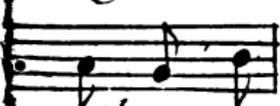
-veau choix,



sa voix: voix.



ous enfla: mer



e ardeur nou:



est être fidel:



jours aimer,



ours ai-mer.

L'EXPLICATION du mot de la première énigme du Mercure du mois de Juillet, second volume, est *Épingle*; celui de la seconde est la *Mouche* de toilette; celui de la troisième est *Silence*; celui de la quatrième est *Duchesse*. Le mot du premier logogryphe est *Chiendent*, *chien*, *dent*. Celui du second est *Mariage*, *mari*, *âge*, *ame*, *ami*, *mer*, *air*, *amer*, *rage*, *ri-me*, *ire*, *ramage*. Celui du quatrième est *glaive*, *gale*, *lie*, *âge*, *gai*, *agile*, *il*, *le*, *la*, *ave*, *vil*, *va*, *Eva*.

É N I G M E

Des couleurs de l'Iris quelquefois revêtu,
 Je plonge au fond des eaux, ou plane dans la nue.
 Par moi l'esprit s'annonce & parle à tous les yeux.
 J'orne le dieu charmant qui préside à Cithère,
 L'oiseau fier & hardi qui porte le tonnerre,
 L'Africain, l'Indoustan, le messager des cieux.
 Fléau du malfaiteur, fléau de l'innocence,
 Je fais le bien, le mal également;
 Et je puis consoler l'amant

62 MERCURE DE FRANCE.

Dans les disgrâces de l'absence,
Par moi, plus d'un gueux s'enrichit,
Plus d'un plaifant se divertit,
Plus d'une belle s'enlaidit,
Plus d'un marchand perd son crédit.
Point d'acte important dans la vie,
Point de solide engagement,
Point de traité, point de serment
Que je ne ratifie.
Arbitre des destins du monde,
J'unis d'un trait les peuples & les rois,
Je fers à publier les lois,
Et sur moi leur vigueur se fonde.
Quelque juste que soit pourtant cette peinture,
Etre fluët, chetif & de mince encolure,
Jouet des zéphirs & du vent,
Vrai symbole de l'inconstance,
Je n'ai par moi nulle excellence
Et ne suis qu'un foible instrument.

Par M. Candelen.

 A U T R E.

ENFANT des éléments ils me font tous la guerre;
 Je nais sur terre & pérís dans les flots,
 Mon sein, pour mes rivaux, recelle le tonnerre,
 Et les dons de Cérès pour mes chers commençaux:
 Preux chevalier errant ma devise est la gloire,
 J'affronte les périls; je vole à la victoire,
 Je me nomme César, Louis ou la valeur;
 Quoique pesant de corps je suis très-grand mar-
 cheur,
 Et pour servir Bellone en ma course funeste,
 Une aiguille me guide, un soufle fait le reste.

Par M. Rozier, ancien cap. d'infanterie.

A U T R E.

Imitée de Scaliger.

CHAMPIONNE inflexible, immobile guer-
 riere,
 Je combats sans plier, sans tourner le derrière.
 L'ennemi qui me frappe est blessé de ses coups;

64 MERCURE DE FRANCE.

Avec lui cependant j'ai toujours le dessous.

Or, vous saurez, lecteur, que ce digne adve-
saire

Est mon frere,

Ou du moins mon parent, puisqu'une même
main

Nous pâtrit d'un même levain.

*Par Mlle Bordier, à Bonneval
en Beauce.*

A U T R E.

SUIS-JE plante, suis-je arbrisseau ?

La chose est assez équivoque :

Loin que la froidure me choque ;

Je n'en parois que plus vif & plus beau.

La terre par qui tout végète,

Ne me reçoit point dans son sein ;

Ma propagation secrète,

D'aucun mortel n'a recours à la main :

C'est en certains endroits où le hasard me jete ;

Que se fait mon accroissement ;

Mais qui me fournit l'aliment ?

Oh ! c'est une autre affaire ;
Si je découvrois ce mystere ,
Que te resteroit-il , lecteur , à deviner ?
Envain tu voudrois combiner ;
Car dans mon nom je ne vois rien à faire.

Par M. Mustel, étudiant à Rouen.

L O G O G R Y P H E.

Si vous avez des minéraux
Une connoissance légère ,
Par les plus faciles canaux
Vous allez trouver le mystere.

Sous un de mes traits principaux
Pour me montrer dans cette classe ;
Ma couleur , entre les métaux ,
Occupe la premiere place.

Ce n'est point tout ce que je vauz :
Parmi les plantes vulnéraires ,
Qui ne fait , contre certains maux ,
Que mes effets sont salutaires ?

66 MERCURE DE FRANCE.

Sur ma queue, * à travers les mers,
Pour être maîtres de ma tête,
On en voit bien dans l'Univers
Qui vont affronter la tempête.

Par M. F. . N. . . à Amiens.

A U T R E.

DE ma tête, il n'est pas facile
De marquer la concavité;
Comme en dangers elle est fertile;
L'accès en doit être évité.

Ma queue est plus ou moins charmante
Selon les différens objets,
Et du sexe qui nous enchante
Son coloris fait les attraits.

Si l'on veut, après cette esquisse,
Faire jouer d'autres ressorts,
Qu'on rapproche, qu'on réunisse
Tous la masse de mon corps.

* Dans un sens poétique & par métaphore.

Souvent alors, d'une bergere
Je fixe les soins les plus doux,
Et mon inconstance légère
Quelquefois la met en courroux.

Envain, de ce qui me compose,
Prétendrait-on compter les pieds?
Le grand nombre que j'en expose,
Pourroit produire des milliers.

Par le même.

A U T R E.

JE suis un être fort utile,
Et par fois je ne suis qu'habile:
Souvent aussi de mes travaux
Sans mon aveu résultent bien des maux.
Mon état est fort ordinaire
Et même parmi le vulgaire;
J'ai pour parens des demi-dieux,
Tout mortel que je suis, j'en fais un peu plus qu'eux:
J'ai huit pieds: j'aime la cadence:
Je ne suis guères musicien,
Et rarement propre à la danse.

68 MERCURE DE FRANCE.

A mon col brille bel & bien

Ce qui vaut en amour mieux que belles paroles :

Enfin ce qui (sans hyperboles)

Donne les graces , le-maintien ,

Les talens , la vertu , les degrés aux écoles ,

Et qui , tout bien prisé , vaut un peu plus que
rien.

Si l'on m'ôte le chef & qu'en deux on me coupe ,

La terre quelque tems me porte dans son sein ;

Puis après , la faucille en main ,

Sur moi , des paysans en troupe ,

Viennent à qui mieux mieux

Fondre dès le matin.

Si l'on m'ôte deux pieds & qu'on renverse l'ordre ,

Des six que l'on m'aura laissés

Je donne , non pas le mot mordre ,

Mais un mot qu'aux siècles passés ,

On croioit désigner l'action d'une brute

Ou d'un insecte seulement ,

Et qui peut bien présentement ,

Sans cependant qu'on s'en rebute ,

Se prendie au figuré pour peindre justement

Ce que plus d'un mortel , sans faire la culbute ,

Fait du matin au soir & toujours gravement ;

Mais si tu veux à cinq pieds me réduire ,
Crains de m'avoir pour compagnon ;
Je suis un mal difficile à détruire ,
On me craint comme le charbon.
Si tu m'ôtes six pieds je suis dans la grammaire ,
Tu me nommes à chaque instant ;
Où si tu le veux autrement ,
Car mon bonheur est de te plaire ,
Je suis un signe , un caractère
Qu'on appelle note en chantant.

*Par M. le Chevalier de D**.*

A U T R E.

D'UNE admirable république ,
Je suis l'ouvrage merveilleux ;
A former ma douce fabrique ,
Chaque membre est industrieux ,
On dirait que Flore elle-même
A , dans sa bienfaisance extrême ,
Choisi ces zélés artisans ,
Pour mieux nous rendre ses présents.
Lecteur , je suis tout autre chose ,

70 MERCURE DE FRANCE.

Par un très-léger changement :
 Mon horrible métamorphose
 Me rend cruelle très-souvent ;
 Je mords , j'arrache , je déchire ,
 Tant que je puisse assez détruire ,
 Hélas ! qui ? mes propres égaux ;
 Ceux avec lesquels je suis née ;
 Telle est ma triste destinée !
 Mes dents sont autant de bourreaux
 Qui retranchent de leur espèce ,
 A force de les mettre en pièce :
 Qui peut ne me pas concevoir ?
 Je suis si facile à savoir ;
 Que je n'ai pas besoin de dire
 Que quatre doivent me suffire :
 Oui , quatre lettres font mon nom ;
 En Languedoc j'ai du renom ;
 Dans le sens anagrammatique ,
 J'habite en plus d'une boutique.

Par M. . . . de Savigny.

 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Observations sur toutes les parties de la physique & de l'histoire naturelle, extraites & recueillies des meilleurs mémoires; tome IV. in-12. A Paris, rue Dauphine, chez Jombert, pere, libraire du Roi pour le génie & l'artillerie.

LE premier volume de cette collection utile parut en 1719; on l'attribue au P. Bougeant. Les deux suivans furent publiés en 1726 & en 1730. M. Grozellier, qui en est l'éditeur, ainsi que du quatrième volume que nous annonçons, a écarté de sa collection tout esprit de système, & ne s'est occupé qu'à rassembler des matériaux prêts à être mis en œuvre par ceux qui voudront par la suite établir quelque hypothèse. C'étoit aussi le conseil que le sage Fontenelle avoit donné à M. Grozellier lui-même. « Ne faisons » point de système, lui disoit-il, nous ne » sommes point assez riches pour cela; » faisons beaucoup d'expériences, amassons des faits; peut-être viendra-t-il

» dans la suite quelque genie heureux
 » qui , profitant des découvertes que l'on
 » aura faites avant lui , pourra former un
 » systême ; mais jusqu'ici nous n'avons
 » pas assez de richesses. »

Comme l'éditeur cite exactement les sources où il a puisé , c'est au lecteur à s'attacher principalement aux faits qui lui paroîtront les mieux prouvés.

Les faits concernant l'histoire naturelle des animaux ne sont pas les moins curieux de ce recueil. Il y a des animaux , nous dit-on , qui aiment l'or. Quand le coq ou l'épervier voient un grain d'or , ils le devorent aussi tôt. On en dit autant des canards. Aldrovandus rapporte sur ce sujet une histoire qui révèle un merveilleux secret pour s'enrichir. Un pauvre homme s'aperçut un jour que , dans la fiente de certains canards qui barbottoient le long d'une rivière , il y avoit de petits grains brillans comme de l'or. Il jugea que ces grains pouvoient venir du sable que les canards avaloient en barbotant. Dans cette pensée ; il fit achat de plusieurs canards , qu'il mit le long de la rivière , & eut soin de tenir toutes les nuits un drap étendu par terre dans l'endroit où ces canards se retiroient. Tous les matins il

il venoit faire sa visite, & il trouvoit dans son drap une grande quantité d'or. Il s'enrichit considérablement par ce moyen, & devint le plus opulent de sa province.

Journal des Sçavans, de 1703.

On voit dans les étangs & dans les fossés qui environnent le château de Fontainebleau, des carpes monstrueuses dont quelques-unes, à ce que l'on prétend, y sont depuis plus de cent ans; mais si on rejette ce fait, les écailles blanches de plusieurs de ces carpes & leurs mouvemens lents prouvent assez du moins que les poissons ont leur vieillesse comme les hommes. Columelle rapporte à ce sujet que, de son tems, on trouva un certain poisson dans l'étang de César qui étoit auprès de Paulipille, qui avoit vécu soixante ans; & Gesner raconte que dans un étang qui est en Suabe près d'Hailbrun, on prit, en 1447, un poisson qui portoit à ses nageoires une bague avec cette inscription : *Je suis le premier poisson que Frédéric II, Empereur, mit en cet étang, le 5 Octobre 1203*, d'où l'on peut conclure que ce poisson avoit vécu plus de deux cens seize ans. *Voyage d'Italie, traduit de l'anglois de Richard Lassels.*

M. le Comte d'Aligny, seigneur de la

D

74 MERCURE DE FRANCE.

terre de Bouze, à une lieue de Beaune en Bourgogne, avoit un ânon de deux ans fort & vigoureux. Cet animal alla un jour, selon sa coutume; paître le matin dans le parc du château. Il mourut deux heures après. Comme il n'avoit paru en lui aucun signe de maladie, & qu'au contraire on l'avoit vu ce jour-là même sauter & gambader dans le pré, on voulut savoir quelle avoit été la cause de sa mort. On le fit donc ouvrir, & l'on trouva dans son estomac cent cinquante jeunes frêlons qui n'avoient que la moitié de la grosseur ordinaire. Il y en avoit encore une trentaine tous vivans. L'animal, en broutant l'herbe dans le pré, avoit mangé un nid de frêlons, enveloppé dans de la mousse; ces frêlons avoient dévoré dans deux heures l'estomac de l'ânon. M. d'Aligny se transporta dans le parc, y trouva les restes du nid, & plusieurs jeunes frêlons qui voltigeoient autour. C'est de ce seigneur que M. Grozellier tient cette observation.

Madame la Comtesse d'Aligny a aussi rapporté qu'étant malade de la petite vérole, elle avoit une chatte qui ne la quitta point pendant tout le tems de sa maladie; qu'elle se tenoit toujours couchée sur son

lit; qu'elle la nourrissoit très-bien, & lui donnoit les restes de tout ce qu'on lui apportoit à manger, ce qui auroit dû l'engraisser beaucoup; cependant cette chate, qui dormoit presque toujours, devint si maigre, qu'elle mourut au bout de trois semaines, avant même que la Dame fût relevée de sa maladie. On n'a pas douté que ce ne fut le venin de la petite vérole qui, ayant attaqué cet animal, l'avoit ainsi amaigri, & avoit causé sa mort. Cette observation rend assez probable ce que disent quelques auteurs sur la transmission des maladies aux animaux. On assure assez communément que les chiens prennent la goutte en couchant avec des goutteux.

Quoique l'éditeur ne se rende pas garant des faits qu'il rapporte, il y en a plusieurs cependant qu'il auroit dû rejeter comme contraires à toute bonne physique, & qui ne peuvent être placés que dans la classe des tours d'adresse; tel est celui qu'il rapporte du chevalier Borry. Cet alchimiste se vançoit qu'après avoir exprimé seulement par la trituration le suc de quelque simple que ce soit & l'avoit mis dans une bouteille à long col, il le convertissoit en une terre sèche qui,

D ij

76 MERCURE DE FRANCE.

soumise à la chaleur du bain , faisoit paroître la figure du simple. Le chevalier Borry ajoutoit qu'au lieu du suc, ayant mis plusieurs fois dans cette bouteille de la terre fraîche de cimetiere , il avoit vu mille spectres & mille fantômes. Ceux qui amusent le Public à Paris sur les boulevards par des recreations de physique , font cette espèce de résurrection ou de palingénésie par le moyen d'une sorte d'encre glutineuse & sans couleur avec laquelle ils tracent sur un papier le dessin de la fleur ou de la plante qu'ils desirerent faire reparoître. Ils répandent dessus ce papier quelque terre, sable ou poussiere colorée réduite en poudre très - fine. Ils secouent le papier & l'on conçoit que le dessin tracé, étant formé d'une espèce de glu , doit rester coloré & faire voir la figure de la plante brûlée. Quelquefois l'on se sert de la limaille de fer mêlée dans de la terre ou dans la cendre de la plante , & au moyen d'une pierre d'aimant on réussit aisément à séparer cette limaille & à lui faire prendre la forme de la plante. Tout ceci est masqué par plusieurs préparations & par différens tours de mains qui rendent ce spectacle assez récréatif , mais l'amusement est tout le

profit qu'on peut tirer de semblables expériences.

Précis national ou tableau de la Société dans ses détails. A Paris, chez l'Esclapart, libraire, rue de la Harpe, près le collège d'Harcourt; Tilliard, libraire, quai des Augustins; Hérisant, imprimeur du cabinet du Roi, & libraire, rue St Jacques, & au cabinet littéraire pont Notre-Dame. Prix, 12 liv.

Ce tableau ou cette carte qui est composée de plusieurs feuilles, a environ neuf pieds de long sur quatre & demi de haut. On debite aussi cette carte sous le format *in folio*. Le tableau de la Société qu'elle présente est distribué sur trois colonnes. La première offre le modèle du dénombrement des habitans & des biens de la campagne; la seconde, le modèle du dénombrement des habitans des villes, repartis selon leur état & leur fortune; la troisième rassemble tout ce qui a rapport aux ports de mer. On se rappelle en voyant cette carte celle que feu M. Pesselier avoit dressée. On a fait quelques corrections & quelques augmentations dans celle que nous annonçons, mais qui ont besoin des

développemens que l'auteur nous promet.

Observations sur les maladies des armées dans les camps & dans les garnisons, avec des mémoires sur les substances septiques & anti-septiques, lus à la société royale; par M. Pringle, chevalier baronet de la Grande-Bretagne, & médecin ordinaire de la Reine. Seconde édition, revue, corrigée & augmentée sur la septième édition angloise; 2 vol. in-12. A Paris, chez Ganeau, libraire, rue St Severin, aux armes de Dombes & à St Louis.

Ce bon ouvrage est le fruit d'une étude éclairée par la saine physique, & il est appuyé sur des observations constantes. L'habile médecin, après avoir divisé & rangé par classes les maladies qui sont communes à la vie militaire, en examine les causes générales, c'est-à-dire celles qui dépendent de l'air, du régime & des autres circonstances comprises communément, quoiqu'improprement, sous le nom de *non-naturels*. Quelques lecteurs feront sans doute surpris de voir les hôpitaux dont l'unique destination est de servir au rétablissement & à la conserva-

tion de la santé, rangés dans cet ouvrage au nombre des principales causes des maladies qui détruisent les armées. L'auteur n'y a sans doute été déterminé que par les observations sur le mauvais air & sur les autres inconvéniens inséparables des hôpitaux.

L'explication des causes générales des maladies des armées est suivie de l'exposition des moyens d'en écarter quelques-unes & de rendre les autres moins dangereuses. Cette seconde partie de l'ouvrage est terminée par une comparaison des diverses quantités de malades en différentes saisons, afin qu'un général puisse savoir avec quelque degré de certitude le nombre de troupes sur lequel il peut compter en quelque tems que ce soit.

La troisième & dernière partie de l'ouvrage est principalement destinée à éclairer la pratique. Elle regarde particulièrement le médecin ou ceux qui ont fait une étude suivie de la médecine. M. le chevalier Pringle a joint aux observations sur les maladies des armées une suite d'expériences sur les substances septiques & anti-septiques, avec des remarques sur leur usage dans la théorie de la médecine.

Div

86 MERCURE DE FRANCE.

On a beaucoup accueilli les premières éditions de cet ouvrage. Les changemens & les additions considérables faites dans celle-ci rendront les observations de M. Pringle encore plus utiles aux médecins, aux physiciens & même aux officiers qui ont souvent moins à combattre contre des troupes ennemies que contre les intempéries des saisons & les maladies pestilentielles qui ravagent les armées.

Bibliothèque de Société, contenant des mélanges intéressans de littérature & de morale; une élite de bons mots, d'anecdotes, de traits d'humanité; un choix d'observations & de jeux de physique; quelques causes & procès peu connus; des poésies dans tous les genres; des contes en prose, puisés dans les meilleures sources; enfin des divertissemens de société; 4 vol. in-12. petit format. A Londres; & se trouve à Paris, chez Delalain, libraire, rue & à côté de la Comédie Française.

On peut comparer cette Bibliothèque à une conversation de gens joyeux & qui, doués d'une bonne mémoire, cherchoient à égayer leurs propos par le récit de divers traits ou anecdotes. Comme dans la so-

ciété il se trouve des personnes de différens goûts & de différens caractères, on a cherché ici à les contenter par un mélange aussi varié qu'agréable. La première partie de cette bibliothèque présente des morceaux de littérature & de morale, tirés ou traduits de plusieurs auteurs. Voici quelques pensées détachées du docteur Swift.

La seconde moitié de la vie d'un homme sage est employée à se délivrer des folies, des préjugés & des fausses opinions qu'il a contractées dans la première.

Quand il paroît dans le monde un véritable génie, le vrai signe pour le reconnoître est que tous les sots se liguent contre lui.

Malgré toutes les prétentions des poëtes, il est certain qu'ils ne donnent l'immortalité qu'à eux-mêmes. C'est Homère & Virgile; & non Achille ni Enée, qui nous inspirent du respect & de l'admiration. Il en est tout autrement des historiens : notre attention tombe entièrement sur les actions, les personnes & les événemens qui nous sont représentés, & nous pensons peu aux auteurs.

D v

82 MERCURE DE FRANCE.

La raison pour laquelle on voit si peu de mariages heureux , c'est que les jeunes filles emploient tout leur tems à faire des filets , & qu'elles ne pensent point à faire des cages.

Dans un chapitre de cette bibliothèque on a donné l'origine de plusieurs proverbes ou de façons de parler proverbiales , de celle-ci , par exemple , *il est sur un grand pied dans le monde*. Autrefois , nous dit-on , on estimoit beaucoup en France un grand pied ; & la longueur des souliers , sur tout dans le quatorzième siècle , étoit la mesure de la distinction. Les souliers d'un prince avoient deux pieds & demi de long ; ceux d'un haut baron , deux pieds : Le simple chevalier étoit réduit à un pied & demi ; & c'est delà que nous est restée l'expression ; *Il est sur un grand pied dans le monde*. Cette expression , quelle que soit son origine , a souvent fait naître des plaisanteries. Un bossu , qui favoit l'histoire apparemment , voulut un jour faire usage de ce proverbe contre un homme qui avoit un pied très-grand , mais sans aucune prétention à la noblesse. *Il faut avouer* , lui dit-il , *que vous êtes , Monsieur , sur un grand pied dans le monde* ;

de. L'homme au grand pied se contenta de lui répondre froidement. *Il est vrai, Monsieur, que la fortune ne m'a pas tourné le dos.*

Ces sortes de reparties ne manquent point dans cette bibliothèque. On y trouvera encore une assez bonne provision d'anecdotes, de naïvetés, faillies, gasconades, grace aux recueils qui en ont déjà été publiés & dont l'éditeur a sçu faire son profit. On disoit à un Gascon qui étoit dans un embarras : *Faites reculer votre cheval.* « Il est du pays, dit-il; il ne recule point. »

Un Officier Gascon demandant à un ministre de la guerre ses appointemens, lui représenta qu'il étoit en danger de mourir de faim; ce ministre lui voyant un visage plein & vermeil, lui répondit que son visage le démentoit : « Ne vous y méprenez pas, Monsieur, lui dit le Gascon; ce visage n'est pas à moi, je le dois à mon hôtesse qui me fait crédit depuis long tems. »

Un Gascon ayant reçu des coups de bâton, dont il étoit menacé depuis long-tems, se consola en disant : « Bon, me voilà guéri de la peur. »

D vj

84 MERCURE DE FRANCE.

Parmi les anecdotes il y en a plusieurs qui regardent Baurru, que les mémoires du tems nous dépeignent comme un bel esprit : cependant à en juger par les différens traits que l'on rapporte de lui, c'étoit une espèce de turlupin, un plaisant de profession & de ces gens qui se chargent volontiers de faire rire les compagnies où ils se trouvent.

M. de Montholon affectoit une façon de parler singulière. Un jour qu'il faisoit sa cour à la Reine Anne d'Autriche avec Baurru, la Reine lui demanda lequel il préféroit de son cheval Alezan ou de son cheval Pie. « Madame, dit-il, dans un » jour d'affaire, quand je suis sur mon che- » val Alezan, je n'en descendrois pas pour » monter mon cheval Pie; & quand je suis » sur mon cheval Pie, je n'en descendrois » pas pour monter sur mon cheval Ale- » zan. » La conversation changea.

De quelques exemples imités & de plusieurs autres qui ne le seront pas : c'est le titre d'un chapitre particulier de cette collection. Une Reine qui étonna l'Europe par un mélange de foiblesses & de grandes vertus, Christine, avoit agréé l'hommage du poëme d'Alaric par Scu-

deri. Elle avoit même destiné à l'auteur pour récompense une chaîne d'or de mille pistoles. Mais elle eût désiré que Scuderi retranchât quelques louanges qu'il avoit données au comte de la Gardie qui étoit tombé dans la disgrâce de cette Princesse. Il osa déclarer que des présens plus riches encore ne le détermineroient pas à cette lâche complaisance, & Christine ne lui donna rien. L'éditeur auroit dû rapporter les propres paroles de Scuderi qui répondit « que quand la chaîne d'or seroit aussi » grosse & aussi pesante que celle dont » il est fait mention dans l'histoire des » Incas, il ne détruiroit jamais l'autel où » il avoit sacrifié. » Ce trait seroit dans tous les livres s'il n'étoit pas d'un rimeur ignoré. Je voudrois, ajoute l'auteur de cette bibliothêque, que le chantre immortel d'Enée ne fût pas pour les sentimens au-dessous du chantre d'Alaric. Virgile eut la foiblesse de retrancher de ses Géorgiques l'éloge de Gallus son ami, qu'Auguste avoit disgracié. Mais le reproche que l'on fait ici au chantre de l'Énéide est-il bien fondé ? L'histoire fait mention que Gallus conspira contre Auguste son bienfaiteur, & Virgile en pré-

86 MERCURE DE FRANCE.

sentant ses poésies à ce prince pouvoit-il lui mettre sous les yeux les louanges d'un sujet ingrat & rebelle? On a blâmé avec plus de justice Virgile d'avoir trop souvent fait usage de cette maxime de Platon, *de servir les dieux selon le goût du pays*. Il ne cessa de flatter la folie d'Auguste qui vouloit que ses sujets l'honorassent comme un dieu.

La physique & même la chymie contribuent à varier & à enrichir cette bibliothèque. Elles sont ici dépouillées de toutes leurs épines. Les articles qu'elles présentent sont proprement des espèces de récréations de physique qui ne rendront certainement pas les lecteurs meilleurs physiciens, mais qui pourront les amuser, & c'est sans doute le principal objet de l'éditeur. Le dernier volume rassemble des contes en vers & en prose, des épigrammes, des madrigaux & autres poésies légères telles que celles-ci.

Ne cherchons point un vain détour

Pour excuser notre foiblesse ;

Les premiers soupirs de l'amour

Sont les derniers de la sagesse.

*A Mademoiselle de St C***, en lui en-
voyant des mirabelles de Metz.*

Perette, vous avez six ans,
Et les goûts de cet heureux âge:
Le bonbon doit être un hommage
Pour vous au-dessus des amans.
De votre mine enchanteresse,
Quelqu'autre un jour vous parlera;
Mais que de peines il faudra
Pour obtenir votre tendresse!
Trop éloigné de mon printems,
Je n'en pourrai plus prendre aucunes,
Et je veux profiter du tems
Où vous la donnez pour des prunes.

*Recueil des pièces qui ont remporté les prix
de l'Académie royale des Sciences, de-
puis leur fondation en 1720; tom. VII,
in-4°. qui contient une partie de pièces
de 1753, celles de 1756 & 1757, &
le reste de celles de 1760. A Paris,
chez Panckoucke, rue des Poitevins à
l'hôtel de Thou.*

Les deux premiers mémoires de ce
volume ont concouru pour le prix de 1753

88. MERCURE DE FRANCE.

dont le sujet étoit : « La maniere la plus
» avantageuse de suppléer à l'action du
» vent sur les grands vaisseaux. » On exa-
mine dans le mémoire suivant la théorie
des inégalités de la terre. Le quatrième
& le cinquième mémoires agitent cette
question : « Quelle est la meilleure ma-
» niere de diminuer le roulis & le tan-
» gage d'un navire, sans qu'il perde sen-
» siblement par cette diminution aucune
» des bonnes qualités que sa construction
» doit lui donner ? » En 1760 on proposa
l'examen des altérations du moyen mou-
vement des planètes. Il y a un mémoire
sur cet objet, c'est le sixieme de ce volu-
me. Les deux derniers mémoires contien-
nent des recherches sur les altérations que
la résistance de l'Ether peut produire dans
le moyen mouvement des planètes.

La fondation du prix de l'académie, par
M. Rouillé de Mestay, est une époque
intéressante dans l'histoire des sciences ;
elle a produit des recherches estimables
sur les plus belles parties de la physique
céleste & de la théorie de la navigation.
Nos connoissances sur les effets de l'at-
traction, ajoute M. de la Lande, éditeur
de ce volume, sont dues en grande partie
à ce bel établissement ; & il n'y a guères

de recueil aussi intéressant que celui que nous continuons de donner au Public. On sera peut-être surpris que l'exemple de M. Rouillé de Meslay n'ait déterminé personne à le suivre & à contribuer, par quelque établissement du même genre, aux progrès de nos sciences. Ces études aussi difficiles & aussi rares qu'elles sont curieuses & importantes, ont besoin de l'émulation & des secours que procurent de semblables institutions.

Agriculture complete, ou l'art d'améliorer les terres, contenant la maniere d'enclore les terres; des pâturages & des prairies; comment on doit faire le foin; des différentes graines de foin; des terres labourables; du labour; de la semaille des bleds; des fumiers & autres amendemens; des différentes espèces de bleds & de grains, comme pois, fèves, lentilles; de la façon de les ménager & de les employer; du chanvre, du lin, du houblon; des différentes façons de faire la drêche: traduit de l'anglois de Mortimer; seconde édition; 4 vol. in-12. avec figures, 10 liv. reliés. A Paris, chez Saugrain, jeune, libraire, quai des Augustins.

90 **MERCURE DE FRANCE.**

Ce livre d'agriculture est un traité pratique de toute l'économie champêtre. L'auteur Anglois, bien différent de nos agriculteurs théoriciens qui, le plus souvent, n'ont jamais semé ou labouré que dans une caisse, a toujours vécu à la campagne, occupé à faire valoir ses propres terres. Les préceptes qu'il donne sont le résultat d'une pratique constante & bien préférable sans doute à ces spéculations plus curieuses qu'utiles que le fermier ne réalise jamais qu'à ses dépens. La traduction françoise a d'ailleurs été revue par un homme instruit qui, pour rendre cet ouvrage plus utile à nos fermiers, a quelquefois rectifié ou éclairci les observations du cultivateur Anglois, & a ajouté plusieurs instructions sur différentes productions particulières à la France & que l'Angleterre ne possède point, telles que le raisin & l'olive.

Traité complet de Chirurgie, contenant des observations & des réflexions sur toutes les maladies chirurgicales, & sur la manière de les traiter; par M. Guillaume Mauquest de la Motte, chirurgien juré à Valognes, & chirurgien de l'hôpital des troupes du Roi, en

basse Normandie, établi audit lieu; troisième édition, revue, corrigée & augmentée de notes critiques, par M. Sabatier, professeur royal en anatomie, chirurgien - major en survivance de l'hôtel royal des Invalides; 2 vol. in-8°. A Paris, chez P. Fr. Didot, jeune, libraire, quai des Augustins, à St Augustin; & chez d'Houry, imprimeur, rue de la V. Bouclerie.

Ce traité, publié pour la première fois en 1722, fut réimprimé dix ans après avec des augmentations; & il a toujours été très-accueilli parce que les raisonnemens qu'il contient sont fondés sur l'expérience, & que les préceptes y sont confirmés par l'observation. Le nouvel éditeur, pour rendre ce traité encore plus utile, plus commode aux étudiants, a corrigé quelques expressions obscures ou vicieuses des premières éditions; & il a fait usage de ce que des expériences plus suivies nous ont appris, pour rectifier sur plusieurs points importans le jugement de l'auteur.

Code des Seigneurs hauts-justiciers & féodaux ou maximes concernant les fiefs & droits féodaux, les justices seigneur-

92 MERCURE DE FRANCE.

riales, & les droits qui appartiennent aux seigneurs à cause de leur justice en pays coutumier; nouvelle édition, revue, corrigée & considérablement augmentée; par M. Henriquez, avocat au parlement; vol. *in-12*. A Senlis, chez N. Desrocques; & à Paris, chez Saillant & Nyon, libraires, rue St Jean-de-Beauvais.

La matiere des fiefs est une des plus épineuses de la jurisprudence. M. Henriquez, pour mettre cette matiere plus à la portée des propriétaires & des administrateurs de terres, l'a réduite en maximes claires, précises & dépouillées de toutes discussions. Il indique simplement au bas de chaque maxime les sources où elles ont été puisées, afin que l'on puisse y avoir recours au besoin. La nouvelle édition de ce code sera d'autant plus accueillie que l'auteur y a fait des additions utiles. La plupart sont relatives au droit d'amortissement, aux parages qui ont lieu dans quelques coutumes; aux armoiries, point d'honneur, patronage, droits de formariage & de forfuyance, &c. Un chapitre particulier de ce code traite de l'administration des communautés d'habitans, objet étranger aux matieres féodales, mais

utile aux seigneurs qui résident dans leurs terres & desirent d'être éclairés sur le parti qu'ils doivent prendre dans les contestations qui s'élevent au sujet des affaires de ces communautés.

Les Economiques, par L. D. H.; troisième & quatrième parties en 2 vol. in-12. A Amsterdam; & se trouve à Paris, chez Humblot, libraire, rue St Jacques, près St Yves.

Les instructions contenues dans les deux dernières parties de ces entretiens sur la doctrine économique regardent particulièrement la classe stérile & ceux qui sont chargés de la partie de l'administration. Le nom de *stérile* est une dénomination adoptée par les économistes & par laquelle ils désignent la classe des fabricans & de tous ceux qui mettent en œuvre ou préparent les productions de la nature, pour les distinguer de ceux qui travaillent directement & immédiatement à aider ou à multiplier ces mêmes productions, & qu'ils appellent pour cette raison la classe productrice.

On se convaincra de plus en plus en lisant ces entretiens que les différentes classes de la société sont également dé-

94 MERCURE DE FRANCE.

pendantes les unes des autres par le cercle des travaux & des dépenses, & que le bonheur par conséquent de chaque individu réside essentiellement dans l'amour de l'ordre & des lois.

Essai d'une nouvelle Minéralogie, traduit du suédois & de l'allemand de M. Wiedman, &c. par M. Dreux, fils, apothicaire de l'Hôtel Dieu de Paris; vol. in-8°. petit format. A Paris, chez P. Fr. Didot le jeune, libraire, quai des Augustins.

Cet écrit, publié il y a quelques années à Stockolm en langue suédoise, sous le titre d'*Essai de Minéralogie*, est attribué à M. Cronstedt, savant distingué & actuellement revêtu de la charge de grand-maître des mines dans la Dalécarlie & la Westmanie. Cet essai mérite d'autant plus l'attention des amateurs de l'histoire naturelle, que le Naturaliste Suédois s'est appliqué à leur faire étudier la minéralogie en physicien, & à leur rendre cette étude plus facile en le débarassant de cette multitude de noms & de divisions dont on l'a surchargée jusqu'à présent.

On distribue à l'adresse ci-dessus le deuxième volume in-4°. de la Pharma-

copée du collège royal des médecins de Londres, traduite de l'anglois sur la seconde édition donnée avec des remarques, par le docteur H. Pemberton, professeur en médecine au collège de Gresham; augmentée de plusieurs notes & observations, & d'un nombre de procédés intéressans, avec les vertus & les doses des médicamens. Le tome troisième & dernier de cet important ouvrage est actuellement sous presse.

Antonii de Haen, consiliarii & archiatři S. C. R. A. majestatis necnon medicinæ practicæ in universitate Vindobonensi professoris primarii, Ratio medendi in nosocomio practico; tomus septimus, partes XII & XIII complectens. Quibus accessit ejusdem auctoris DE HAEN, ad apologeticam Balthasaris - Ludovici TRALLES epistolam, RESPONSIO, in qua agitur de variolarum inoculatione & curatione.

Le même libraire a reçu quelques exemplaires des ouvrages suivans : la Médecine vétérinaire, par M. Vitel, contenant l'exposition de la structure du cheval & du bœuf, 3 vol. in-8°. Lyon, 1771; prix 18 liv. broché & 21 liv. rel.

Commentaires sur les Aphorismes de

96 MERCURE DE FRANCE.

Boerhaave sur la connoissance & la cure des maladies, traduits en françois par M. Moublet, 6 vol. in-12. contenant le traité complet des fièvres; Lyon, 1770; prix, 15 liv. rel.

De la Fermentation des Vins & de la meilleure maniere de faire de l'eau-de-vie, in-8°. Lyon, 1770; prix, 3 liv. br.

Nouveau Traité du Jeu des Echecs, par le Sr A. D. Philidor, proposé par souscription.

Un problème très-difficile à résoudre, ce seroit de trouver un nouveau jeu qui exigeât de la réflexion, & qui ne fût ni dames, ni carres, ni dez, ni aucun des moyens usités. Combien la difficulté n'augmenteroit-elle pas, si à cette première condition on en ajoutoit une seconde? c'est que le nouveau Jeu inventé fût plus varié, plus parfait que le jeu des échecs.

Le premier pas vers la solution de ce problème seroit de considérer les élémens généraux qu'il est possible de combiner, afin d'obtenir le jeu nouveau que l'on chercheroit. Ces élémens généraux sont le nombre, la forme, le mouvement, le sens & l'espace: on concevra tout-à-coup, toute

toute l'étendue & toute la beauté du jeu d'échecs, si l'on considère que de cinq élémens avec lesquels la nature exécute toute ses opérations, il y en a quatre d'employés; le *nombre* dans les pièces, la *forme*, dans la diversité des pièces, le *mouvement*, dans la marche des pièces, l'*espace*, dans la division de l'échiquier. Il n'y a que le tems seul de négligé; & le tems n'est rien, ni pour la nature, ni pour le jeu des échecs.

Ce jeu est le seul où l'homme puisse être flatté de quelque célébrité, parce qu'il occupe dans un degré supérieur son esprit, sa pénétration & son génie. Il n'y commet aucune faute qu'il puisse excuser.

Moins il y a de hasard dans un jeu, plus il intéresse l'amour-propre. Or, il n'y a de hasard dans ce jeu que celui qui naît d'une disposition accidentelle de la tête, qui peut être plus ou moins libre. Celui qui est capable de donner au jeu des échecs toute l'attention qu'il exige, est capable des opérations de l'entendement les plus fortes & les plus compliquées. S'il est vrai, comme l'un des premiers génies* du siècle passé l'a dit, que les hommes n'ont

* Leibnitz.

98 MERCURE DE FRANCE.

point montré plus de sagacité en aucune chose que dans l'invention des jeux , c'est sur-tout du jeu d'échecs que ce mot doit être entendu.

Ce jeu dédommage du tems qu'on y donne , par l'habitude qu'on y contracte nécessairement de s'appliquer , & de s'appliquer long-tems & avec force. C'est peut-être un des meilleurs remèdes à la paresse d'esprit , & l'un des principaux avantages que la jeunesse retire de l'application aux sciences.

Les hommes élevés aux fonctions de la société les plus distinguées , ont excepté le jeu d'échecs du dédain qu'ils ont eu de presque tous les autres jeux : c'est le seul qui n'ait pas besoin du risque de gagner ou de perdre une grande somme d'or , pour intéresser vivement & celui qui joue & celui qui regarde jouer : c'est le seul qui rassemble un grand nombre de spectateurs autour de deux bons joueurs qui ne jouent que pour la gloire de se vaincre , de préférence sur les joueurs médiocres , qui ne jouent que pour la honte de se ruiner.

Le Sr Philidor , encouragé par l'esprit généreux & réfléchi de la nation angloise , publia à Londres , en 1749 , un traité sur

les échecs, où l'on vit que ce jeu étoit susceptible de principes généraux, tant sur la force des pièces en particulier, que sur leurs dispositions & sur la valeur des Pions.

L'auteur, qui s'est fait connoître depuis dans sa patrie par un talent qui le place au rang des compositeurs de musique, & dans presque toutes les contrées de l'Europe, par la maniere supérieure dont il joue aux échecs, étoit trop jeune lorsqu'il publia son traité, pour qu'il se promît de donner à son ouvrage toute la perfection qu'on y pouvoit desirer; mais l'indulgence de la nation angloise fut proportionnée à la difficulté de l'entreprise & à la jeunesse de l'auteur.

Si l'homme par excellence qui a fait lui seul trois grandes découvertes, dont chacune auroit suffi à immortaliser un nom, le principe de la gravitation, le calcul de l'infini & la nature de la lumière & des couleurs, eût encore inventé les échecs, on ne croiroit pas nuire à sa mémoire, en ajoutant à la fin de son éloge, *& il inventa les échecs* : il n'appartenoit donc guères à un enfant d'écrire d'un jeu dont l'invention n'étoit pas même au-dessous de Newton, & qui offre souvent des coups tout

aussi difficiles à résoudre que les problèmes de géométrie les plus compliqués.

Le Sr Philidor a depuis acquis de nouvelles lumières, fait de nouvelles découvertes, & il desireroit publier par souscription une seconde édition de son ouvrage considérablement augmentée, corrigée & enrichie de toutes les fins de parties nécessaires à connoître ; enfin, un traité complet & digne de ceux qui aimeront encore à jouer aux échecs dans le tems à venir.

Conditions.

I°. Le nom des souscripteurs sera imprimé à la tête de l'ouvrage, à moins que l'on ne reçoive des ordres contraires.

II°. L'ouvrage sera imprimé en françois ou en anglois sur le plus beau papier, format *in-4°*.

III°. L'édition françoise sera imprimée à Paris, & l'édition angloise à Londres. On pourra souscrire pour un exemplaire françois ou anglois, à la volonté des souscripteurs.

IV°. On ne recevra des souscriptions que jusqu'à la fin de Janvier 1772.

V°. L'ouvrage sera délivré aux souscripteurs dans le courant de Mars 1772.

A O U S T. 1771. 101

VI^o. Le prix de la souscription fera de 24 liv. tournois, argent de France, que l'on paiera en souscrivant.

-On pourra souscrire à *Paris*, chez l'auteur, & chez Lacombe, libraire; rue Christine; à *Lyon*, chez Rosset; à *Bordeaux*, chez les Freres Labottiere; à *Rouen*, chez Hérault; à *Londres*, chez Pierre Emeslay, vis-à-vis Southampton Street dans le Strand; à *Edimbourg*, chez Kincaid & Creech; & à *Dublin*, chez Ewing; à *Francfort*, chez Essinger; à *Manheim*, chez Fontaine; à *Dresde*, chez Georges Conrard Walther; à *Berlin*, chez Pitra, & à *Vienne*, chez Trattner; à *Amsterdam*, chez Van Hareveld; à *la Haye*, chez Gosse junior, & Daniel Pinet; à *Turin*, chez les Freres Reycends; à *Varsovie*, chez les principaux libraires, & aux *Deux-Ponts*, au bureau de la gazette, pour toute l'Allemagne.

Les Soliloques ou Entretien avec soi-même, par le Comte de Shaftesbury, traduits de l'anglois par M. Sinson. A Londres; & se trouve à Paris, chez Des Ventes de la Doué, libraire, rue St Jacques, vis-à-vis le collège de Louis le Grand.

E iij

Nous ne pouvons mieux faire connoître cet ouvrage & son auteur qu'en transcrivant ici le discours qui précède la traduction & qui contient des détails curieux sur la vie & les œuvres du célèbre philosophe Shaftesbury.

« La personne & les ouvrages de Shaftesbury sont trop connus pour que je m'arrête long-tems sur ces deux objets. Quelques mots suffisent pour rappeler des écrits si estimés des littérateurs & des philosophes & un nom si chéri des cœurs vertueux.

« Antoine Athlei Cooper, Comte de Shaftesbury, fils du comte de Shaftesbury, & petit fils de celui qui a rendu ce nom fameux dans l'histoire d'Angleterre, nâquit à Londres le 26 Février 1671. Sa mere étoit fille du comte de Rutland; son pere n'eut d'autre mérite que celui d'avoir donné le jour à notre philosophe. Lorsque Shaftesbury vint au monde, son ayeul qui se piquoit d'être physionomiste, crut démêler dans ses traits quelque chose d'extraordinaire qu'il prit pour l'empreinte du génie. Prévenu de cette idée, il résolut de lui donner l'éducation la plus propre à favoriser d'aussi heureuses dispositions.

» Peut-être créa-t il les talens de son pe-
 » tit-fils en ne pensant qu'à les dévelop-
 » per. Ainsi cet homme destiné à donner
 » les exemples les plus touchans & les
 » préceptes les plus sublimes de vertu,
 » dut son existence physique & morale à
 » l'un des plus grands scélérats qui aient
 » deshonoré l'humanité; car telle est la
 » mémoire qu'a laissée son grand-père.
 » Les historiens les plus impartiaux re-
 » présentent l'ayeul de Shaftesbury com-
 » me un homme qui réunissoit les vices
 » les plus odieux aux talens les plus émi-
 » nens. Fourbe habile, orateur éloquent,
 » fécond en ressources, factieux, hardi,
 » il changea aussi fréquemment de parti
 » que son intérêt l'exigeoit; mais il eut
 » toujours l'adresse de le faire assez à
 » propos pour jouir de la plus grande
 » considération dans celui qu'il embras-
 » soit. Il n'avoit pas plus de mœurs que
 » de probité. Fameux par sa duplicité sous
 » les Fairfax & les Cromwells, il se fit re-
 » marquer par ses débauches dans la cour
 » plus que voluptueuse de Charles II.
 » Enfin détesté de tous les partis qu'il
 » avoit trahis tour-à-tour, désespéré du
 » peu de succès d'une conspiration qu'il
 » avoit tramée, il passa en Hollande pour

104 MERCURE DE FRANCE.

» éviter la peine due à ses crimes , & y
» mourut bientôt de rage de voir ses pro-
» jets frustrés. L'éducation de Shaftesbu-
» ry ne souffrit ni de la fuite ni de la
» mort de son àïeul. Son pere la continua
» sur le plan qui lui en avoit été tracé.
» Ainsi que Montagne , notre philosophe
» apprit le grec & le latin dès sa plus ten-
» dre enfance sous des maîtres qui par-
» loient continuellement ces langues avec
» lui. A onze ans il étoit en état d'enten-
» dre tout ce qui a été écrit dans l'une &
» l'autre langue. Telle est sans doute la
» cause du goût qu'il eut toujours pour
» les ouvrages des anciens que personne
» n'estime plus que ceux qui les ont le
» plus médités , & qui sont le plus en état
» de les apprécier. A douze ans son pere
» l'envoya à un collège d'où il le retira
» à seize pour le faire voyager. Shaftes-
» bury parcourut l'Allemagne , l'Italie &
» la France. Les arts , les sciences , les
» mœurs des peuples , & sur-tout le ca-
» ractere des hommes furent les grands
» objets dont il s'occupa dans des voya-
» ges faits à l'âge où les passions ont le
» plus d'empire sur les âmes vulgaires.
» Ce jeune philosophe prit en Italie le
» goût le plus vif pour les beaux arts. Il

» se fit distinguer à Paris par l'aménité de
 » ses mœurs & la facilité avec laquelle il
 » s'exprimoit en françois. On remarque
 » aussi qu'il excelloit dans tous les exer-
 » cices convenables à son âge & à son
 » rang. De retour dans sa patrie, au bout
 » de trois ans, on voulut, quoiqu'il n'en
 » eût pas encore vingt, l'élire membre du
 » parlement. Mais il connoissoit trop les
 » devoirs auxquels un pareil honneur
 » l'engageoit pour ne pas le refuser. Il
 » vouloit auparavant s'en rendre digne.
 » Il ne croyoit pas avoir acquis assez d'ex-
 » périence pour occuper une place si im-
 » portante. Pendant les cinq années sui-
 » vantes, les lettres, la philosophie fu-
 » rent, avec l'étude de la politique, ses
 » seules occupations. Enfin au bout de ce
 » tems il céda aux sollicitations de ses
 » amis & de ses concitoyens, & accepta
 » dans le parlement une place qui vint à
 » vacquer par la mort du chevalier Jean
 » Trenchard. Il défendit toujours dans
 » cette assemblée les droits de la nation
 » & consacra toute son éloquence au sou-
 » tien des droits & de la liberté de ses
 » compatriotes. On admira sur-tout sa
 » présence d'esprit & son adresse dans une
 » occasion fort importante. Il s'agissoit

E v

» de décider si l'on permettoit à ceux qui
 » étoient accusés de haute trahison de fai-
 » re plaider leur cause par des avocats. Il
 » avoit fait pour l'affirmative un fort beau
 » discours dont plusieurs personnes aux-
 » quelles il l'avoit montré attendoient le
 » plus grand succès. Mais lorsqu'il fut
 » question de le prononcer il fut intimi-
 » dé ou plutôt parut l'être au point de ne
 » pouvoir proférer un seul mot. L'assem-
 » blée, après lui avoir laissé le tems de
 » revenir de son trouble, demanda tout
 » haut qu'il parlât. Il se rendit à ses ins-
 » tances & dit : Messieurs, si moi qui ne
 » parle aujourd'hui que pour donner mon
 » avis sur un *bill*, je suis si intimidé que
 » je me trouve hors d'état de dire la
 » moindre chose de ce que je m'étois
 » proposé de dire, quelle doit être la situa-
 » tion d'un homme réduit à défendre sa
 » propre vie ? Cette maniere naturelle de
 » faire sentir la nécessité de l'avis qu'il
 » proposoit, produisit plus d'effet qu'on
 » n'eut pû en attendre des meilleures rai-
 » sons par les plus habiles orateurs ; le
 » *bill* eut tous les suffrages. Shaftesbury
 » appuya avec le même zèle & presque
 » toujours avec un égal succès toutes les
 » propositions qui pouvoient tendre à

» rendre sa nation plus libre & plus flo-
 » rissante. Bientôt l'exactitude avec la-
 » quelle il remplissoit ses devoirs dans
 » ces tems de tumulte où les séances
 » étoient fréquentes & longues, altéra sa
 » santé trop foible pour résister à tant de
 » fatigues; car soit que l'activité de son
 » esprit & de son imagination détruisit
 » ses organes, trop foibles pour résister
 » à leurs impressions, soit que la nature
 » avare eut repris sur son corps ce qu'elle
 » lui avoit accordé du côté de l'esprit,
 » jamais il ne fut d'un tempérament vi-
 » goureux. Ces motifs l'empêcherent,
 » après la clôture du parlement, de se
 » mettre sur les rangs pour l'élection sui-
 » vante. A peine se vit-il débarrassé du
 » fardeau que l'amour de la patrie lui
 » avoit imposé, que son goût pour l'étude
 » & les voyages le reprit. Il passa en Hol-
 » lande qui étoit alors l'asyle & le séjour
 » de plusieurs savans. Il y vit fréquem-
 » ment Leclerc & Bayle qui firent de lui
 » tout le cas que son génie & ses rares
 » qualités méritoient. Il se lia plus inti-
 » mement avec Bayle, dont la trempe
 » d'esprit philosophique lui plût davan-
 » tage. Il ne cessa même jamais d'entre-
 » tenir avec cet illustre réfugié une cor-

» res pondance qu'il accompagnoit sou-
 » vent de ses bienfaits. Pendant son ab-
 » sence le fameux Foland publia à son
 » insçu & d'après des copies très-impar-
 » faites, *les recherches sur le mérite & la*
 » *vertu*. C'étoit l'ouvrage de sa jeunesse
 » & même de son enfance; à peine avoit-
 » il vingt ans lorsqu'il les composa. Aussi
 » fut-il très-mauvais gré à l'éditeur de les
 » avoir fait paroître; non qu'il en désa-
 » vouât les principes; mais il ne les trou-
 » voit pas aussi bien présentés qu'il auroit
 » pû le faire lui-même avec plus de tems
 » & de travail. Il repassa à Londres dès
 » qu'il apprit cette nouvelle, & retira du
 » libraire tous les exemplaires qui n'é-
 » toient pas vendus. La mort de son pere
 » suivit de près son retour dans sa patrie.
 » Cet événement le mit en possession de
 » grands biens, & d'un titre qui le ren-
 » gagea dans la carrière politique. Ce-
 » pendant il se soucioit si peu de ces nou-
 » veaux honneurs, qu'il négligea de se
 » rendre à la chambre haute à la première
 » séance qu'il y eut après qu'il fut devenu
 » Pair. Ce ne fut que quelque tems après
 » & à la sollicitation du lord Sommers
 » qu'il y parut pour appuyer quelques
 » projets qu'il regardoit comme utiles à

» sa patrie. Son éloquence & son crédit
 » contribuèrent beaucoup à faire réussir
 » celui de la grande alliance. Le Roi Guil-
 » laume lui en attribua tout le succès.
 » Après la mort de ce Prince, Shaftes-
 » bury, persuadé qu'il n'étoit pas agréable
 » au nouveau gouvernement qui lui avoit
 » déjà fait essuyer plusieurs injustices, se
 » retira en Hollande & n'en revint que
 » lorsqu'il crut les esprits assez calmés
 » pour le laisser vivre en paix dans sa pa-
 » trie. C'est à son retour qu'il publia les
 » traités séparés que nous avons de lui,
 » & que l'on a réunis sous le nom de *Ca-*
 » *ractéristiques*. Le *Soliloque* ou *l'Avis à un*
 » *Auteur* est le dernier de ses traités phi-
 » losophiques, & celui qu'il a fini avec le
 » plus de soin. On peut le regarder comme
 » l'esprit & l'abregé de tous les autres écrits.
 » Il semble qu'il se soit plû à présenter
 » sous ce titre la réunion de ses principes,
 » de son goût, & de ses règles de morale.
 » A peine avoit-il mis la dernière main
 » à cet ouvrage favori que sa santé épuisée
 » par ses travaux & ses méditations con-
 » tinuelles, empira visiblement. Bientôt
 » il tomba dans une telle foiblesse qu'il lui
 » fut absolument impossible de soutenir la
 » moindre application. Les Médecins lui

110 MERCURE DE FRANCE.

» conseillèrent alors de partir pour l'Ita-
» lie ; ils espérèrent qu'un air plus chaud
» ranimeroit ses esprits & lui donneroit
» une nouvelle vigueur , mais tous ces
» soins furent vains. La maladie avoit
» fait trop de progrès. Il mourut à Naples
» le 7 Mars 1713 , après y avoir languï
» dix huit mois. Pendant les deux der-
» nières années de sa vie , il abandonna
» toute étude abstraite & se livra entière-
» ment, pour occuper son loisir, à l'amour
» qu'il avoit toujours eu pour les arts
» agréables. C'est dans ce temps qu'il
» écrivit son *jugement sur Hercule* & la
» *lettre sur le dessin*. Trois ans avant sa
» mort il avoit épousé une fille de Tho-
» mas Ewer son parent. Il eut de ce ma-
» riage un fils qui est le Comte de Shaf-
» tesbury d'aujourd'hui. Tous les écrits
» de notre auteur respirent la vertu. Sa
» douce philosophie , image fidèle de son
» caractère , pénétré d'amour pour l'hu-
» manité , inspire la sensibilité , la bien-
» veillance & toutes les autres vertus so-
» ciales dont elle fait sentir à chaque instant
» le charme & la nécessité. Il a saisi mieux
» qu'aucun autre écrivain moderne la ma-
» nière des Socrates , des Platons , des
» Xénophons , des Marc-Aureles , dont

» il étoit l'admirateur passionné. Ses ou-
 » vrages, peu susceptibles d'analyse, ne sont
 » pour ainsi dire qu'une suite de senti-
 » mens vertueux exprimés avec la chaleur
 » de l'enthousiasme & toujours variés par
 » la fécondité de son génie. De fréquen-
 » tes digressions sur des matières de goût
 » & sur les beaux arts, les graces du sty-
 » le, le ton d'un homme de Cour, l'é-
 » rudition la plus gracieuse, en rendent la
 » lecture extrêmement agréable. Ses grands
 » principes sont qu'il y a une Providence
 » qui gouverne tout l'univers, & que cette
 » Providence a fait de l'homme un être
 » politique qui ne peut trouver son bon-
 » heur que dans l'exercice des vertus so-
 » ciales. D'après ce principe il appelle
 » bonne ou vertueuse toute action qui a
 » pour objet le bien public, & mau-
 » vaise ou vicieuse toute action qui n'a
 » pour objet que l'intérêt propre. Il re-
 » garde le vice & la vertu comme des
 » réalités qui doivent toujours être
 » les mêmes dans tous les temps & dans
 » tous les lieux. Il en conclut qu'un hom-
 » me doué d'un jugement sain peut, en
 » suivant simplement les règles du bon
 » sens, non seulement trouver les prin-
 » cipes du beau & de l'honnête dans la

» morale & dans les productions de l'art
 » & de la nature , mais même se gou-
 » verner par le moyen de sa raison avec
 » autant de facilité qu'un bon écuyer di-
 » rige , à l'aide du mord , les mouve-
 » mens d'un cheval bien dressé. Des cinq
 » traités séparés qui composent les *Ca-*
 » *ractéristiques* , les *Soliloques* , ou les *Con-*
 » *seils à un auteur* , sont les plus modérés ,
 » encore ont ils besoin d'un peu d'indul-
 » gence dans quelques morceaux où l'au-
 » teur s'abandonnant à la hardiesse de son
 » génie & à la haine que ses compa-
 » triotes ont toujours eue contre les Fran-
 » çois , choque quelques opinions res-
 » pectées & parle avec tout le fiel d'un
 » ennemi , d'une nation rivale , dont il
 » n'eût pas dit tant de mal s'il n'en eût
 » senti la supériorité en tout genre. Je
 » n'ai pas manqué , à chacun des mor-
 » ceaux qui eussent pû être mal interpré-
 » tés , de faire des notes dans lesquelles
 » je réfute l'auteur. On trouvera dans cet
 » ouvrage les regles de goût les plus jus-
 » tes , mêlées avec la morale la plus pure.
 » Shaftesbury établit sur-tout les rapports
 » que ces deux choses ont entre-elles &
 » finit par démontrer qu'avant d'être bon
 » auteur il faut être honnête homme , &

» qu'il n'est pas de vrais talens sans hon-
 » nêteté. Ses recherches profondes sur tous
 » les genres de littérature des anciens ,
 » ainsi que sur leur éloquence & leur
 » philosophie , l'espèce de vénération
 » avec laquelle il parle de ces restes pré-
 » cieux, seront sûrement goûtées des ama-
 » teurs de l'antiquité , & par conséquent
 » de tous ceux de la saine littérature. Il
 » me reste un mot à dire de ma traduc-
 » tion: je l'ai faite avec toute l'exactitude
 » dont j'ai été capable. Je ne me suis écar-
 » té de la fidélité rigoureuse que l'on doit
 » à un original du mérite de Shaftes-
 » bury , que lorsque le génie de notre
 » langue ne m'a pas permis de me servir
 » des métaphores qu'il emploie. Alors
 » j'ai tâché d'y suppléer par d'autres fi-
 » gures , ce qui ne m'est arrivé que très-
 » rarement ; car quoique je sois persuadé
 » qu'en fait de traduction , *c'est la lettre*
 » *qui tue* , je crois aussi que l'on doit lais-
 » ser , autant qu'il est possible , la teinte
 » & les traits qui caractérisent le génie
 » d'un auteur & d'une nation. Malgré
 » tous les efforts que j'ai faits pour ren-
 » dre les beautés de l'auteur Anglois ,
 » ceux qui pourront le lire dans sa lan-
 » gue verront combien je suis resté loia

» de la perfection de cet original vrai-
 » ment inimitable ; & ils ne feront sûre-
 » ment pas ceux qui auront le moins d'in-
 » dulgence pour mon travail. La magie
 » du style & l'énergie d'expression de Shaf-
 » tesbury ne sont pas des choses faciles à
 » faire sentir dans notre langue. Le fa-
 » meux le Clerc regardoit la traduction
 » de cet ouvrage comme une des entre-
 » prises les plus difficiles de la littérature.
 » Il a même prouvé, autant qu'il étoit en
 » lui, ce qu'il avançoit par la façon dont
 » il a rendu les différens morceaux qu'il
 » en a cités dans ses Journaux. J'ai tout
 » sacrifié à la justesse du sens & à la clar-
 » té de l'expression. Je n'ai pas craint de
 » faire quelquefois des phrases un peu
 » longues. Un style soutenu convient
 » mieux à la majesté philosophique que
 » la manière légère & sautillante que
 » quelques personnes semblent vouloir
 » introduire dans les ouvrages les plus
 » sérieux. Les pas de celui qui veut at-
 » teindre au sommet d'une montagne es-
 » carpée , doivent être plus marqués que
 » ceux de la bergere qui foule à peine
 » l'herbe sur laquelle elle marche en ca-
 » dence. »

Recueil des œuvres de Madame du Bocage
des académies de Padoue, Bologne,
Rome, Lyon & Rouen, augmenté de
l'imitation en vers du Poëme d'Abel.
A Lyon.

Cette édition qui, par la beauté de l'exécution typographique, l'emporte sur toutes les précédentes, se trouve à Lyon chez les freres Perisse, rue Merciere, & à Paris chez Bailly, quai des Augustins & chez la veuve Duchesne rue S. Jacques. Quant aux ouvrages, il y a long-temps que l'opinion publique est fixée sur leur mérite, & ce que nous dirions n'y pourroit rien ajouter.

Géographie de Virgile ou notice des lieux dont il est parlé dans les ouvrages de ce poëte, accompagnée d'une carte géographique. A Paris, chez Brocas libraire, au chef S. Jean, rue S. Jacques, chez Barbou rue des Mathurins, chez d'Hourri rue de la vieille Bouclerie, & chez l'auteur rue des Sept-Voies au collège de Rheims.

Cette Géographie peut être très-utile aux jeunes étudiants pour l'intelligence des poëtes & des historiens latins, & il

est à présumer que les maîtres en prescri-
ront l'usage à leurs élèves. La carte a été
dressée par M. Buache.

Début poétique, par M. Gilbert ; in-8°.
A Paris, chez Lejay, rue St Jacques,
au dessus de celle des Mathurins.

Ce debut poétique, ou pour parler plus
correctement, ces essais d'une jeune muse
annoncent du talent, de l'imagination &
de l'esprit. On y lit des héroïdes, des épîtres
& quelques morceaux de poésies légères ;
mais l'héroïde paroît être le genre favori
de M. G. C'est aussi celui qui se prête le
mieux à l'effervescence de d'un cœur qui,
fortement échauffé d'un objet, cherche à
exhaler les sentimens que cet objet lui a
fait naître. L'Héroïde de Didon à Enée
est la première de ce recueil. *Didon assou-
pie se réveille en fureur* :

Il fuit ! . . . volez , soldats ; des glaives ! des flam-
beaux !

Egorgez les Troyens, embrasez leurs vaisseaux ;
Leur Roi, son fils, que tout sous vos armes suc-
combe ,

Et qu'à leurs corps sanglans la mer serve de tom-
be ! . . .

Arrêtez ; j'aime Enée , on court l'assassiner ;

Malheureuse ! & c'est moi qui viens de l'ordonner ?

Non. . . « Mais avec regret je te fuis, chère amante,

» Dit-il ; le Ciel le veut, il faut que j'y consente. »

Eh ! que me fait ce Ciel, & son ordre odieux ?

Amant, je t'aurois vu défobéir aux dieux ?

Vas, tu n'es qu'un ingrat qui m'abuse & m'offense. . .

Moi, j'abhorre le Ciel, s'il prescrit l'inconstance ;
Et dût-il m'accabler du poids de son courroux,

Avant de te trahir, j'aurois bravé ses coups :

Ton ame, pour répondre aux feux de ta maîtresse,

Trop promptement aux dieux immole sa tendresse ;

Non, tu n'aimes jamais. . . Mais lis, lis, inconstant,

A qui t'a donné tout, donne au moins un instant.

Vois comme au loin des mers la fureur se déploie ;

Vois ces montagnes d'eau, rouler, chercher leur proie,

S'élançer à grands bruits dans le vuide des airs,

Se briser, retomber dans l'abîme des mers :

Vois ces rocs, dont le front sembloit braver l'orage,

Arrachés par les vents, fondre sur le rivage ;

Rien n'est calme, tout meurt, le jour est sans flambeau,

118 MERCURE DE FRANCE.

L'hiver a fait du monde un immense tombeau ;
Et tu fuis ! & tu crois voguer en assurance ,
Toi qui cent fois des flots éprouvas l'inconstance, &c.

Il regne en général , dans cette héroïde, qui a plus de 400 vers , un ton de déclamation qui la dépare. Ce n'est pas la Reine de Carthage qui parle ici, c'est un jeune poëte qui s'essaie pour les jeux de Melpomène.

L'auteur se plaint dans sa préface de ce que la poësie est avilie , & de ce que le jargon de l'Abbé *Quille* a pris parmi nous la place du langage des dieux. Ce reproche pourroit faire croire aux étrangers qui liront cette préface que ce jargon a eu effectivement quelque vogue parmi nous, tandis qu'il est toujours resté dans la classe de ces niaiseries imaginées pour amuser le peuple & faire rire ceux qui , ayant peu de ressources dans l'esprit , s'occupent de quolibets & de jeux de mots.

Mémoires d'un Américain, avec une description de la Prusse & de l'Isle de St Domingue ; par l'auteur des lettres d'Affi à Zurac, & de celles d'un Philosophe sensible ; deux parties in-12. A

Laufanne ; & se trouve à Paris , chez la
V. Regnard & Demonville , libraires,
grand'salle du Palais & rue basse des
Ursins.

« Je suis né dans cette vaste contrée ,
» dont le farouche Européen , plus terri-
» ble que la foudre , fit disparaître &
» anéantir les nombreux habitans. A pei-
» ne mon cœur s'étoit il ouvert au senti-
» ment le plus doux , que mes parens sa-
» crifierent le plaisir de voir leur enfant
» croître & s'élever sous leurs yeux au
» triste avantage de lui donner une édu-
» cation plus brillante. » Un oncle de ce
jeune homme l'emmena en France. Après
quelques années ordinairement perdues
pour la jeunesse , il embrasse l'état mili-
taire. Découragé & humilié de plusieurs
défaites , il quitte le service & se rend à
Paris. « Il y avoit à peine six mois que j'y
» demeurois , lorsque j'appris que mon
» pere avoit été empoisonné par un de ses
» négres. Je ne dirai point quel fut mon
» désespoir. Pénétré de la mort de ce
» tendre pere , mon cœur jectoit les con-
» solations de l'amitié ; j'imaginois voir
» ce respectable vieillard lutter contre la
» mort , & expirer dans les plus cruels
» tourmens. L'amour devoit jeter un

120 MERCURE DE FRANCE.

» voile sur cet affreux tableau. Hélas ! ce
» dieu trop puissant se plaît à lancer ses
» traits à l'ame attristée qui repose dans
» le sein de la douleur. J'étois lié depuis
» long-tems avec une femme douce, hon-
» nête, qu'un esprit philosophique sem-
» bloit élever au-dessus de son sexe ; elle
» prenoit soin d'une jeune personne qui
» étoit encore parée de ces graces si tou-
» chantes de l'enfance. Sa démarche étoit
» noble & son regard doux & majestueux :
» quelquefois je surprinois ses yeux s'ar-
» rêter sur moi ; elle les détournoit aussitôt
» en rougissant. Je crus m'appercevoir
» qu'elle souffroit, & l'idée de ses peines
» me fit oublier les miennes. Sa voix étoit
» belle & étendue ; elle se plaisoit à lui
» donner ces inflexions perçantes qui ex-
» priment si bien le cri de la douleur ; il
» m'étoit impossible de l'entendre sans
» être attendri. Ses sons plaintifs déchir-
» roient mon ame ; j'éprouvois le pou-
» voir de cet art enchanteur qui élève en
» nous des mouvemens si variés, & qui
» se succèdent si rapidement. Tous les
» jours je goûtois un plaisir plus vif près de
» cette aimable enfant. Je ne pus surmon-
» ter plus long-tems la passion qui s'éle-
» voit dans mon cœur. J'allai trouver
» mon

» mon amie : O vous , lui dis je du ton
 » le plus touchant , qui avez été ma con-
 » solatrice , vous qui avez daigné tarir la
 » source de mes larmes , j'implore aujour-
 » d'hui vos bontés : mon bonheur est dans
 » vos mains. J'adore cette jeune person-
 » ne dont vous avez formé le cœur , &
 » que la nature a comblée de ses dons. Si
 » je ne puis obtenir sa main , je le sens ,
 » hélas ! oui j'en suis sûr , je serai le plus
 » malheureux des hommes. Mon ami ,
 » me répondit cette femme honnête , un
 » obstacle insurmontable s'oppose à votre
 » bonheur : cette enfant que vous aimez
 » ne peut être à vous ; elle est sans fortu-
 » ne. Ah ! que m'importe , lui repliquai-
 » je ? C'est elle seule que je désire. Son
 » ame belle & compatissante , ses talens ,
 » son air doux & tendre , l'amour qu'elle
 » aura peut être pour son époux , ne sont-
 » ce pas là des biens mille fois plus pré-
 » cieux que ceux qu'ambitionnent les
 » hommes ? Voilà , reprit - elle , le lan-
 » gage d'un amant passionné. Dans son
 » délire , il n'écoute que son amour : tous
 » ses desirs se portent vers celle qui en
 » est l'objet ; mais bientôt l'illusion dis-
 » paroît , les regrets succèdent à son en-
 » chantement , il ne voit plus dans son

F

122 MERCURE DE FRANCE.

» épouse qu'une fille indigente.» Le
jeune Américain chercha à dissiper les
craintes de son amie, mais envain. Ce-
pendant l'espérance n'étoit point effacée
de son cœur. « Tous les jours, continue-
» t-il, je voyois le digne objet de mes
» desirs, celle qui m'enchantoit; quel-
» quefois je mêlois ma voix à la sienne:
» son visage alors s'embellissoit du rouge
» le plus tendre; ses yeux s'arrêtoient
» languissamment sur moi; sa voix de-
» venoit tremblante, & étoit entrecou-
» pée par ses soupirs. Ah! que son em-
» barras me touchoit! Quelle douceur
» j'éprouvois à la rassurer! sa main pres-
» sée dans les miennes étoit couverte de
» baisers; si je l'approchois de mon cœur,
» un doux saisissement le faisoit palpiter;
» le feu de mes yeux, mon trouble, tout
» lui prouvoit l'ardeur de mon amour.
» Un jour que je lui en donnois les plus
» tendres assurances, elle fixa sur moi ses
» regards, puis les détourna en soupirant
» & s'éloigna. Je la vis rougir, & couvrir
» de ses mains son visage inondé de
» pleurs. Ah! quel homme eût pu la voir
» & rester insensible! un charme dévo-
» rant sembloit se répandre sur toute sa
» personne. Emu, transporté, je volai à

» ses gencoux. Belle Julie, lui dis - je,
 » pourquoi me dérobez-vous ces pleurs?
 » Pourquoi ne les versez-vous pas dans
 » mon sein, dans le sein de celui qui
 » vous adore, de celui qui veut s'unir à
 » vous & ne connoît de peines que les
 » vôtres? Hélas! quelle main les essuiera
 » si vous refusez celle de votre époux?
 » Mon époux, répéta-t-elle! ah! jamais,
 » jamais vous ne serez le mien. Le Ciel
 » injuste... O ma mere... ma mere...
 » s'écria-t-elle d'une voix entrecoupée,
 » que ne m'avez-vous étouffée en nais-
 » sant, puisque la honte, puisque le mé-
 » pris devoient couvrir votre malheu-
 » reuse fille. »

On ne verra point sans attendrissement
 le tableau touchant que cette vertueuse
 fille, cédant aux prieres de son amant,
 fait de ses maheurs & de ceux d'une mere
 infortunée que le désespoir conduisit au
 tombeau. Le seul crime de cette mere fut
 d'avoir eu un cœur trop sensible & de
 s'être fiée à un homme perfide qui lui avoit
 promis sa foi. Le triste fruit de cette
 union, la sensible Julie voit son amour
 couronné par le jeune Américain; mais
 en est-elle plus heureuse? L'ignominie
 que le préjugé a répandue sur sa naissance

124 MERCURE DE FRANCE.

réjaillit sur son époux. Sa famille le rejette de son sein ; il est obligé d'errer de contrées en contrées pour chercher par son travail une foible subsistance. Les scènes de douleur qui s'ouvrent ici & que l'auteur de ces mémoires décrit avec énergie sont bien capables de faire faire des réflexions aux lecteurs , à ceux sur-tout qui ignorent le danger qu'il y a souvent de braver le préjugé le plus injuste , & de ne pas mettre un frein à des desirs qui ne sont point approuvés par ceux qui ont droit de nous demander compte de nos actions. Le jeune Américain n'oppose à son affreuse destinée que la patience & le courage. Las enfin de lutter contre le malheur & le dédain de ceux qui se disoient ses amis , il engage sa chère compagne à aller s'offrir aux regards de leurs parens qui sont à St Domingue. Cette épouse le suit sans craindre les dangers de la navigation. Lorsque la vie est remplie d'amertumes , la mort peut-elle être effrayante ? Il arrive avec elle à St Domingue , mais pour y éprouver tout ce qui peut déchirer le cœur tendre & sensible d'un fils & d'un époux. Sa mere , dont l'esprit étoit aigri par des ames viles & intéressées à s'approprier la succes-

sion , refuse non - seulement de voir la
 femme que son fils s'est choisie ; elle veut
 encore l'éloigner lui - même de ses yeux
 & lui refuser le doux nom de fils parce
 qu'il est trop vertueux pour abandonner
 celle qui s'est fiée à sa foi. C'est alors que
 cette malheureuse épouse sent encore plus
 vivement son infortune. Elle a pu parta-
 ger avec son époux les fatigues & l'indi-
 gence ; mais elle succombe à l'idée de le
 voir persécuté à cause d'elle. Cependant
 l'espoir d'un sort plus heureux n'étoit
 point encore banni du cœur du jeune
 Américain ; & pouvoir-il l'être tant qu'il
 lui restoit une mere ? Des impressions
 étrangères peuvent pour quelque tems
 arrêter les effets de la piété maternelle ;
 mais une mere est toujours mere , & celle-
 ci avant que de mourir rendit sa tendresse
 à son fils , révoqua le testament qui le
 deshéritoit & bénit celle qu'il s'étoit choi-
 sie pour compagne. Ce fils passe ainsi de
 l'extrême misère à la plus grande opu-
 lence ; & c'est alors même que le malheur
 qui n'avoit cessé de le poursuivre l'acca-
 ble du coup le plus funeste. La mort lui
 enleva celle pour qui il avoit tout sacrifié
 & dans le moment où cette femme ai-
 mante & sensible , après avoir partagé ses

326 MERCURE DE FRANCE.

infortunés , alloit goûter avec lui les douceurs d'une vie aisée & tranquille.
« Depuis l'affreux moment, s'écrie-t-il
« dans ses mémoires, où un son lugubre
« vint frapper mon oreille attentive, &
« appela dans la tombe tout ce qui me
« restoit du charme de ma vie, mon cœur
« est écrasé sous le sentiment de la dou-
« leur. Semblable à l'esclave gémissant qui
« traîne avec peine la chaîne qu'il ne peut
« briser, & qu'il baigne de ses pleurs, je
« parcours à pas lents ma triste solitude :
« la tête penchée, l'œil éteint & fixé sur
« la terre, je n'ose jouir de l'aspect du
« Ciel ; mes regards sont blessés de son
« éclat ; le pâle flambeau qui luit dans
« les ténèbres est l'astre qui me plaît da-
« vantage. Pendant que toute la nature
« repose, moi seul j'erre au loin, & je
« reviens fatigué m'asseoir sur la pierre
« qui dérobe à mes yeux cette fleur si
« brillante que la mort a flétrie de son
« souffle empoisonné. Si le sommeil
« vient quelquefois fermer mes yeux ap-
« pesantis, mon ame semble fuir aussi-
« tôt dans le sein de la douleur. A peine
« l'oiseau s'est-il élancé dans les airs, que
« je vais m'enfermer dans la sombre fo-
« rêt qu'il vient de quitter. Je voudrois

» approcher de ce terme qui effraie les
 » timides mortels; je sourirois à l'aspect
 » de la mort, comme l'enfant égaré qui
 » voit sa mere qui le cherche & lui tend
 » les bras. Etre puissant dont le souffle
 » anime tout ce qui respire, éteins le
 » flambeau de ma mourante vie; daigne
 » attirer vers toi le malheureux qui ram-
 » pe sur la terre, réunis-le à celle qui fa-
 » soit tout son bonheur. »

Les vœux de cet époux trop tendre & digne d'un meilleur sort furent exaucés. Ses amis n'eurent pas la douceur de le voir survivre long-tems à celle que la douleur, que l'indigence & un préjugé cruel avoient conduite au tombeau.

Il y a du sentiment & de l'intérêt dans ces mémoires. La description que l'auteur nous donne de la Prusse, du Brandebourg, de l'Isle de St Domingue, &c. & la peinture qu'il nous fait des mœurs de leurs habitans y jettent de la variété. Mais le style de ces mémoires est-il celui qui leur convient le mieux? Il est chargé d'images & de comparaisons qui distraient le lecteur & lui ôtent souvent l'idée de croire que c'est l'infortuné Américain qui ait lui-même écrit les mémoires que l'on nous donne sous son nom.

Fiv

Almanach général des Marchands & Négocians de la France & de l'Europe, ou
Etat annuel du Commerce & des Commerçans de toutes les villes du royaume & des principales de l'Europe.

Cet ouvrage est annoncé pour le premier Janvier 1772 : le titre seul de l'ouvrage en indique les avantages : le *Prospectus* qui se distribue actuellement les développe : on ne sauroit mieux faire que d'en extraire les principaux articles.

« On donnera, y est-il dit, dans cet ouvrage une idée du commerce propre à chaque contrée, & résultant de la fertilité de son territoire & de l'industrie de ses habitans.

« On se propose également d'y donner l'énumération de tous les particuliers qui, dans l'étendue du royaume & dans les principales villes de l'étranger, mettent un certain nombre de valeurs dans le commerce.

« Chaque négociant, chaque marchand trouvera également dans cet ouvrage à se faire connoître & à se procurer à son tout des connoissances.

« Le même avantage aura lieu pour toutes les personnes en général qui ont

» quelque objet à faire entrer dans le com-
 » merce , & à qui souvent il ne manque
 » que des moyens de les mettre sous les
 » yeux du Public pour en obtenir le plus
 » grand débit. Il sera utile à tous les ta-
 » lens qui voudront sortir de l'obscurité
 » à laquelle les circonstances de la posi-
 » tion & de l'habitation sembloient les
 » condamner. Tous ceux qui voudront en
 » faire usage auront une voie simple, sû-
 » re & facile pour avertir le négociant de
 » la France & de l'Europe entière de s'a-
 » dresser à eux, relativement aux objets
 » qui les concerneront.

» Les indications qu'ils donneront étant
 » déposées dans un livre généralement
 » répandu, seront sans cesse reproduites
 » sous les yeux des personnes intéressées,
 » & n'auront pas le sort de ces affiches fu-
 » gitives qui passent & s'égarant le mo-
 » ment d'après celui où elles ont été
 » reçues.

» Ce sera sur-tout une facilité pour tous
 » ceux qui ignorent souvent le siège d'un
 » genre particulier de commerce qui, fan-
 » te de connoître les sources, sont obligés
 » de prendre leurs marchandises de la se-
 » conde ou de la troisième main, ou qui
 » ne connoissant qu'une seule fabrique,

130. MERCURE DE FRANCE.

» sont privés de la faculté du choix, &
» se trouvent dans la nécessité de suivre
» les conditions qu'on juge à-propos de
» leur imposer.

» Les personnes qui désireront d'être
» employées dans l'Almanach général du
» Commerce sont priées d'indiquer, avec
» la plus grande exactitude, leurs noms,
» leurs demeures & les objets qu'elles ont
» à annoncer, en distinguant, autant qu'il
» sera possible, les qualités, les aunages,
» les poids, les mesures & les prix des
» différentes marchandises : elles sont
» priées aussi d'entrer dans le détail des
» moyens dont elles comptent se servir
» pour les envois, & généralement de
» toutes les circonstances dont la vue du
» *Prospectus* leur fera naître l'idée.

» Elles voudront bien, à cet effet, faire
» parvenir incessamment, leurs notes
» par les voies les moins coûteuses à
» Paris. »

» L'adresse est aux *Auteurs de l'Alma-*
» *nach du Commerce*, chez M. Sementery
» *négociant, quai de la Mégisserie, à Paris.*

Il y a lieu de croire que si l'exécution
répond au plan de cet ouvrage, il devien-
dra bientôt le manuel nécessaire de tous
ceux qui entrent pour quelque chose dans

quelque objet de commerce, tant en France que chez l'Etranger.

Expériences sur la bonification de tous les Vins, lors de la fermentation, ou l'art de faire le vin, à l'usage de tous les vignobles du royaume, avec les principes les plus essentiels sur la manière de gouverner ses vins, par M. Maupin; seconde édition, revue, corrigée & augmentée. A Paris, chez Mufier, fils, libraire, quai des Augustins.

Les procédés que l'auteur propose dans cet ouvrage pour améliorer tous les vins, & singulièrement les vins qui en ont le plus de besoin, sont appuyés sur des expériences qui semblent si décisives, qu'on ne peut trop desirer qu'ils soient généralement adoptés. S'ils ont réussi dans plusieurs vignobles, comme il paroît par l'ouvrage que nous annonçons, & par les essais rapportés dans les Gazettes d'Agriculture des 20 Avril & 15 Juin derniers, pourquoi ne réussiroient-ils pas dans tous les vignobles? Et s'ils peuvent y réussir, pourquoi ne les y adopteroit-on pas?

*Avis sur les Voyages in-4°. & la collection
académique.*

La diminution de près de moitié, accordée sur les Voyages *in 4°*. 17 vol. ; *in-12*. 76 vol., & la Collection académique 13 vol. *in-4°*. n'aura plus lieu à la fin d'Août 1771. Il faut s'adresser à Paris, hôtel de Thou, rue des Poitevins.

RÉFLEXIONS sur Plutarque.

Par M. T. D. L.

Il est des hommes qu'on ne peut pas nommer sans aussitôt s'entretenir d'eux, des livres qu'on ne peut ouvrir sans en lire plusieurs pages. Plutarque est de ce nombre. Il est peu d'écrivains aussi sensés que lui ; il n'en est aucun qui le soit plus. Par-tout on le voit pénétré d'amour, d'enthousiasme pour la vertu à cause d'elle-même, bien plus que pour la gloire (souvent bien infortunée) qu'elle procure toujours à ses fidèles partisans. Le premier motif est sans contredit bien plus pur, mais l'autre pourtant mérite encore de grands éloges parce qu'il n'agit jamais que sur une grande ame.

Le lecteur, à qui il reste des semences d'honneur, se sent transformer, enflammer d'un feu divin, & pénétré des actes de vertu qu'il voit décrits, il veut en produire de semblables sans passer pour imitateur, pour me servir de la pensée de Plutarque dans son bel exorde de la vie de Pé-

riclès. J'ai toujours lu avec admiration ce morceau de morale sublime ; mais j'avoue que j'y vois à regret l'auteur affecter un grand mépris pour les favoris des beaux arts & des mules , les Phidias , les Polyclètes , les Anacréon. Que n'oseront pas les Midas quand ils auront un pareil appui ? La philosophie peut quelquefois dérider son front : *Narratur & prisca Catonis — Sapè mero caluisse virtus* (Horace , ode 21 , lib. 3.) Mais la défense des grands artistes meneroit nécessairement à une dissertation ; car tels sont les jugemens des gens de génie que lors même qu'on les croit faux , ce n'est pas d'un mot qu'on les détruit , il faut des raisonnemens.

Plutarque est encore précieux pour le choix & la justesse de ses comparaisons. Il y a toujours un rapport admirable dans l'ensemble , & chaque partie des objets qui sont mis en comparaison. Après avoir convaincu l'esprit du lecteur , il saisit son imagination , & donnant , pour ainsi dire , un corps à ses idées , il achève de les persuader. Il ne s'énonce point avec emphase ; toujours naturel il est simplement noble , & la rhétorique chez lui n'est point un art de convention. Jamais il n'emploie de fleurs artificielles , ses graces ne sont point de celles qui ne tiennent qu'à son siècle , à son pays , que la mode a fait naître , que la mode détruit & qui accoutumant l'esprit à varier suivant ses caprices , le corrompent pour jamais. Malheur à ceux que ces charlatans de la littérature persuaderont que le goût est une chose arbitraire : l'anéantissement journalier de tant d'ouvrages construits sur ce système , & la conservation de tous ceux qui portent le sceau du bon goût , doivent être un préservatif contre ce poison.

Il est vrai que lorsqu'on est bien pénétré de cet auteur & de ceux de nos jours qui lui ressemblent, on devient difficile. Avec Montaigne *on a dédain de ces menues pointes & allusions verbales qui naquirent depuis ces bonnes gens dont tout épigramme, non la queue seulement, mais la tête, l'estomach & les pieds.* Cette délicatesse fait une perte de plaisirs, il faut l'avouer; mais cette perte n'est que pour ceux qui les prennent au nombre & non à la valeur.

L'impartialité de Plutarque n'est pas une de ses moindres qualités. Né à Chéronée en Béotie, il étoit ainsi originaire de Grèce, ce pays où on diroit que les muses ont pris plaisir à résider; si fertile en sages & en guerriers; qui produisoit les Solon, les Lycurgue, Photion recréé pour ainsi dire de nos jours dans un ouvrage digne de Socrate, qui fut la patrie de Cimon, de Périclès, de Philopoemen, &c. Tant de grands hommes, l'amour de son pays si naturel, le besoin qu'il avoit qu'on lui rappelât son ancien lustre, l'envie de lui attirer de la considération par celle qu'il avoit eue autrefois; cet amour propre si commun qui fait rejaillir sur soi le lustre éclatant des ancêtres, auroient pu aveugler l'historien & en faire un panégyriste fade & menteur; comme on voit des gentilshommes fainéans & obscurs aller fouiller au-delà des bornes de la vérité historique pour se trouver des ayeux, & étaler avec le plus grand faste un mérite emprunté; mais ce ne sont que ceux qui ont besoin du secours des autres qui dorment dans ces excès. Ils ne voient pas qu'un point obscur au milieu d'une lumière très-éclatante est encore plus obscur. Que vos sentimens, vos actions vantent votre mérite, leur dirois-je, je me chargerai de vanter celui de vos ancêtres.

Mutarque n'avoit pas besoin de ces petits moyens. Digne de tenir sa place parmi les hommes illustres de son pays, il lui suffisoit d'exposer naïvement leur histoire. La justesse de son esprit l'empêchoit de prendre le change sur la valeur réelle d'une action. Il savoit apprécier ce que l'opinion y pouvoit ajouter, & il est un exemple que la prévention, même pour la patrie, ne doit point autoriser une injustice. Delà vient qu'il n'emploie jamais la subtilité pour faire valoir un Grec aux dépens d'un Romain. Il retrace la vie & les mœurs de ses héros avec tant de vérité, qu'on croiroit vivre avec eux. Il semble que si on les avoit hantés, si on avoit étudié leur conduite, leurs habitudes, on ne les connoitroit pas mieux. Peintre habile il a l'art de saisir les traits qui doivent faire effet. Et quelle différence de touche suivant les sujets : je dirois presque que le guerrier a son costume & le législateur le sien. On suit Philopoemen dans toutes ses entreprises ; avec lui on rêve sur les différentes évolutions, on perfectionne, si même ne crée pas la tactique des Grecs, & on se persuade que l'art de la guerre retire de grands avantages de la théorie, pourvu qu'on soit réservé sur l'introduction des systèmes, qui promettent toujours plus qu'ils ne tiennent : comme le projet d'un palais, ou d'une machine qui trompe bien souvent à l'exécution, quoiqu'il soit séduisant dans le dessein, si l'artiste a quelque mérite. Dans Q. Plaminus on admire l'intelligence à préparer ce qui peut produire les succès, la justesse & la précision à saisir les momens, plus d'art que de génie & même de bravoure, l'adresse à n'avoir d'ennemis qu'autant qu'il en peut vaincre, un amour de la gloire très-vif, mais non de la gloire acquise aux dépens du sang & de la liberté des peuples qui persécutent.

ment n'entrent pour rien dans les querelles des chefs. Quel est l'homme qui peut ne pas la préférer à celle de destructeur du genre humain lorsque Plutarque lui représente ce vainqueur des Grecs rendant à ces peuples, pendant les jeux olympiques, leur ancien gouvernement, proclamé protecteur & libérateur de la Grèce. Lorsqu'il entend pour ainsi dire les acclamations joyeuses qui se répandent *jusque sur le rivage de la mer*; qu'il voit les acteurs de ces jeux si célèbres obligés de discontinuer pour se mêler à la foule qui entoure son bienfaiteur, se précipite à ses pieds, se répand ensuite dans la plaine, & au milieu de repas sans apprêts célèbre cet événement, & répète le nom de Flaminius dans des chansons où l'irrégularité même est un mérite. Que l'on mette en opposition un vainqueur sanguinaire assemblant les principaux citoyens d'une ville pour leur dicter des lois de servitude, le silence de l'assemblée, l'air pâle & consterné des uns, l'air irrité des autres cédant à la force, ces regards lancés comme à la dérobée & qui ne peuvent s'arrêter sur le vainqueur dont les mains sont encore teintes de sang; que l'on entende les murmures, les noms donnés à voix basse à ce guerrier forcené; qu'on entre dans les maisons & qu'on y voie le malheureux enterrant son or pour assurer une subsistance à sa famille défolée, & s'il est quelqu'un qui ose préférer la funeste gloire de conquérant; qu'après avoir éprouvé lui-même tous les malheurs de la servitude, sa mémoire périsse à jamais de peur de deshonorer l'humanité. On est indigné quand on lit dans Gracian, dans Machiavel * *que la guerre*

* Machiavel est un forcené pire cent fois que

est le seul métier qu'il importe au Prince d'apprendre ; mais quand on a cité Machiavel, on n'est plus tenu de réfuter. Le jeune Militaire doit lire souvent la vie de Philopoemen ; mais le premier ministre d'un état très-opulent se pénétrera de celle de Périclès, s'il croit que la protection accordée aux beaux arts & à ceux d'agrément par préférence à tout, le luxe le plus immodéré, la prodigalité, l'encouragement des inventions propres à toutes les commodités qui minent les facultés physiques & morales, constituent le bonheur de l'état ; S'il croit qu'un dehors de richesses prodigieux accompagné de l'indigence de tous les particuliers dont les travaux ont arraché du sein de la terre les matières premières de cette richesse,

ces malheureux que le libertinage & la misère conduisent au gibet. Les Cartouches ne font à craindre que dans un espace de pays peu étendu, & une fois sur la roue le mal cesse. Machiavel s'étant persuadé apparemment que la scélératesse devoit le tirer de la misère dans un siècle où quelques exemples pouvoient autoriser ce système de fortune, & se voyant trompé dans son espérance, voulut dans la rage se venger de tous ceux qui lui survivroient, en formant des Princes sur ses principes, & que son dernier soupir fut un poison pour la postérité : *Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor*, semble-t-il avoir dit en mourant. Son Prince renferme pourtant de bonnes choses dans les chap. 16 sur la libéralité & l'économie ; 19, qu'il faut éviter d'être haï ; 21, 22, 23, sur l'estime, les secrétaires, la fuite des flatteurs ; mais ces morceaux font voir seulement qu'il joignoit l'inconséquence à la noirceur du cœur.

la réputation de bonheur & de magnificence la plus étendue, & enfin sa considération personnelle au-dedans & au-dehors suffisent pour maintenir les ressorts de la machine du gouvernement. Que l'illustre Périclès soit son modèle. Il aura pour lui le lustre éclatant que la Grèce jeta pendant son siècle & plus de soixante ans encore après sa mort; mais attaquée par un Roi de Macédoine habile, elle tomba tout-à-coup. Si au contraire ce ministre pense que la vraie puissance consiste dans la considération des membres de l'état pour leur chef, dans l'égalité des forces de ces membres à raison de leurs fonctions, dans une aisance générale, dans la réputation de fidélité à ses engagements, il puisera son système dans Lycurgue, Solon, Publicola, Aristide, écartant ce qui peut ne pas convenir à son gouvernement & sur-tout au génie de ses concitoyens. Ce seroit folie que de vouloir le heurter & construire dans son cabinet un gouvernement civil général: Delà vient que l'homme d'état doit être un profond philosophe, & que les gouvernemens qui se sont étendus sur plusieurs nations différentes de langage & de préjugés n'ont eu qu'une durée assez courte depuis cette époque. Il paroît établi chez un grand nombre de politiques, que dans ces sortes d'états le luxe doit être le principal mobile. Il est certain qu'il réussit à asservir tous les hommes. Ce ressort demande une attention continuelle, & il est peut-être semblable aux poisons qui, pris à petites doses, sont un remède. L'habileté consiste à connaître la quantité; mais je reviens à mon auteur.

Lorsqu'il compare les grands hommes dont il a écrit la vie, ses analyses sont courtes & précises. C'est là qu'il paroît rassembler toutes les forces

de son raisonnement, & on en admire la solidité. Souvent, il faut l'avouer, on est étonné des personnages qu'il a choisis pour comparer ensemble. On est prêt de le blâmer; mais on n'ose & on finit par être satisfait. Cette manière de traiter l'histoire est très-intéressante & accoutume l'esprit à penser : comment Plutarque n'a-t-il pas eu d'imitateurs ? Un des hommes les mieux pensans de ce siècle a cru devoir changer un plan assez semblable qu'il avoit formé autrefois. Peut-être n'aimons-nous, en fait de morale, que des comparaisons d'objets éloignés de nous.

Mais l'admiration pour Plutarque ne m'aveugle point ; je ne fais pas son oraison funèbre. Il faut convenir qu'il est quelquefois trop crédule. Il rapporte des discours populaires même dénués de bon sens. A la vérité il ne demande pas qu'on y ajoute foi ; mais quelle nécessité de coudre un haillon à une belle étoffe. Hérodote, Tite-Live & quelques anciens historiens les plus accredités se sont permis la même chose. Ils croioient que leur fonction principale étoit de narrer ce qui étoit reçu, & sur ces objets leur critique ne s'exerçoit qu'avec beaucoup de réserve. S'ils ont fait une faute je ne crois pas que leurs successeurs la fassent jamais. Un autre défaut plus essentiel dans les écrits de Plutarque, c'est ce vice abominable dont les Grecs ni les Romains ne faisoient aucun mystère, & dont il parle trop souvent sans le peindre avec les couleurs qu'il mérite. C'est tout au plus si on croiroit que c'est une foiblesse humaine comme l'amour des femmes. C'est pour cela qu'il est prudent de ne pas mettre l'excellent livre des parallèles entre les mains de la jeunesse qui n'est pas encore formée. Je n'examine point si la connoissance

ce naïve des vices avant l'âge des passions, est plus ou moins pernicieuse qu'une ignorance qui ne peut pas toujours durer, & dispa- roît précisé- ment dans le tems où l'imagination prête à plu- sieurs d'entr'eux beaucoup d'attraits qu'augmente encore la satisfaction de développer un mystère. Montaigne ne croioit point cette ignorance avan- tageuse, lui qui dit si souvent d'excellentes choses en battant toujours la campagne. (1) Mais, il faut avouer que la morale de Montaigne est sou- vent un peu gaie ; quant à moi j'adopte l'idée reçue.

*LETTRE à M. de la Harpe, sur sa
traduction de Sultone.*

Ma façon d'agir vous paroîtra peut-être singu- lière, Monsieur ; je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, mon nom ne l'est pas dans la république des lettres, mais vous avez déclaré avec tant de

(1) Il me semble que le commencement de l'art poétique d'Horace : *Humano capiti cervicem pic- tor equinam—jungere si velit*, &c. donne parfai- tement l'idée de l'ouvrage de Montaigne. C'est bien une tête d'homme, un col de cheval, des plumes de tous les oiseaux, un beau corps de femme, & depuis la ceinture un poisson hideux. Mais la tête d'homme est le morceau d'étude d'un grand peintre, les plumes sont très-bien choisies, le corps de femme est la nature même, & le poisson hideux est extrêmement hideux.

franchise dans un Mercure de cette année que vous verriez avec plaisir qu'on vous indiquât les fautes qui pourroient s'être échappées dans votre traduction de Suetone, que je me crois autorisé à vous faire part de quelques légères observations que la lecture de cet ouvrage a fait naître.

J'ai remarqué que vous traduisez toujours les mots *nepos*, *neptis*, *nepotes* par ceux de neveux & de nièces. Je me souviens qu'on me disoit autrefois pendant mes études, & j'ai lu depuis dans des dictionnaires que ce n'est que dans la basse latinité où cette acception leur a été donnée; & que dans les bons auteurs il faut toujours les entendre par petit-fils ou petite-fille. Il y a quelque chose de plus, c'est que l'histoire nous apprend que tous ceux que vous nommez neveux ou nièces étoient en effet petits-fils ou petites-filles.

Vous direz que cette remarque est frivole, mais je répondrai qu'elle est de plus grande conséquence que vous ne croiez; un ouvrage comme le vôtre doit passer à la postérité. Il ne faut pas mettre un écrivain qui le consultera dans le cas de se tromper & de tromper ses lecteurs. Je suppose, par exemple, qu'un homme travaille à la vie de Jules-César, & qu'il fasse mention de ce passage de Suetone :

« Ad retinendam autem Pompeii necessitudinem ac voluntatem, Octaviam sororis suæ nepotem, quæ Caio Marcello nupta erat, conditione ei detulit, sibi que filiam ejus in matrimonium petiit. »

S'il a recours à votre traduction, voici ce qu'il trouvera :

« Pour s'attacher Pompée sans retour, il lui

142 MERCURE DE FRANCE.

« offrit Octavie, nièce de sa sœur, qui étoit mariée
» à Caius-Marcellus, à condition que Pompée lui
» donneroit sa fille.

En conséquence il écrira qu'Octavie étoit nièce de la sœur de César, ce qui ne seroit pas vrai.

Octavie étoit fille d'Attia, mariée à Octavius, & cette Attia étoit fille de Julie, sœur de César, qui avoit épousé Marcus Attius. Donc Octavie étoit petite-fille & non nièce de la sœur de César.

Je poursuis, & voici ce que je trouve dans la vie de Tibère, pag. 322 & 323.

« Agrippinam Marco Agrippa genitam, neptem
» Pomponii Attici equitis Romani, ad quem sunt
» Ciceronis epistolæ, duxit uxorem.

« Il épousa Agrippine, fille de Marcus Agrippa
» & nièce de Pomponius - Atticus, chevalier Romain, à qui Cicéron a adressé des lettres.»

Agrippine, dont il est ici question, étoit petite-fille & non nièce de Pomponius-Atticus; Agrippa avoit épousé en premières noces Cécilia Attica, fille de ce chevalier Romain; il en eut cette première Agrippine qu'Auguste fit épouser à Tibère. Voyez Bayle, art. Atticus; & Moreri, art. Atticus & Agrippa.

Agrippa se remaria avec Julie, fille d'Auguste, qui le fit père d'un autre Agrippine; c'est celle dont il est question dans le passage suivant, pag. 16 & 17, tom. 2.

« Exat & Augusti epistola, ad Agrippinam neptem, paucos antequam obiret menses, ita scripta de Caio hoc.

» Nous avons une lettre d'Auguste à sa nièce
 » Agrippine peu de mois avant sa mort, au sujet
 » de Caligula. »

Il est clair que puisqu'Agrippine étoit fille de Julie, Auguste étoit son ayeul & non pas son oncle. C'est encore une petite inadvertance qu'il est très-aisé de corriger, ainsi que les premières dans une nouvelle édition.

« Anxio de successore Tiberio, & in verum nepotem proniori.

» Tibere inquiet de son successeur & penchant,
 » vers le jeune Tibere son neveu. *Caligula*, p. 36
 » & 37, tom. 2. »

Ce jeune Tibere n'étoit pas neveu du vieux. Il eût fallu pour cela qu'il eût été fils de Drusus, pere de Germanicus & de Claude; mais il avoit pour pere un autre Drusus que l'Empereur avoit eu de son premier mariage & qui mourut avant lui, empoisonné, à ce qu'on croit, par Sejan. Ainsi Tibere le jeune étoit petit-fils de l'ancien; c'est pour cela que Suétone l'appelle *verum nepotem*, au lieu que Caligula ne l'étoit que par l'adoption que Tibere avoit faite de Germanicus.

Permettez-moi de vous dire que vous n'avez pas fait assez d'attention à ce mot *verum* qui vous auroit tout de suite rappelé cette généalogie que vous savez très-bien, comme il est aisé de le voir par cet endroit du même auteur que je vas citer avec votre traduction.

« Inter quos cum plurimorum clade Ælium Sejanum, quem ad summam potentiam non tam benevolentiam pervexerat, quam ut esset; cujus ministerio ac fraudibus liberos Germanici circumveniret, nepotemque suum ex Druso filio

144 MERCURE DE FRANCE.

» naturali ad successionem imperii confirmaret. »

« Entr'autres Sejan dont la ruine entraîna celle
 » de beaucoup de citoyens. Il l'avoit élevé au plus
 » haut degré de puissance, non pas tant par ami-
 » tié que pour perdre, par ses artifices, les enfans
 » de Germanicus, & assurer l'empire à son petit fils
 » Tibere, fils de Drusus. »

Vous avez très-bien compris en cette occasion, Monsieur, que *nepos* ne pouvoit signifier que petit-fils; ce ne peut donc être qu'une inattention de votre part, en l'appelant ailleurs neveu.

« Ptolemæum regis Jubæ filium consobrinum
 » suum (erat enim & Marci Antonii ex Selena filia
 » nepos.)

« Ptolemée, fils de Juba & son propre cousin,
 » puisqu'il étoit neveu de Marc-Antoine par les
 » femmes. »

Trouvez bon que je vous dise que ce n'est pas ce qu'a voulu dire Suétone, en traduisant littéralement le texte & en supposant que *nepos* dût être rendu par neveu. Il y auroit neveu de Marc-Antoine par sa fille Selene. Or, qu'est-ce que c'est que d'être neveu de quelqu'un par sa fille? J'avoue que je ne connois pas ce degré de parenté. Vous avez cherché à sauver l'obscurité, en mettant neveu par les femmes; mais dans la vérité, Ptolemée étoit petit-fils d'Antoine, & voici comment.

Marc-Antoine avoit été marié quatre fois. Premièrement à Fadia, dont on ne croit pas qu'il ait eu d'enfans; ensuite il épousa Fulvie, Octavie & la Reine Cléopatre, qui, toutes, lui donnerent postérité. C'est de la Reine d'Egypte qu'il eut Selena ou Cléopatre la jeune qu'Auguste donna pour épouse à Juba, en lui rendant le royaume de Mauritanie

ritanie qu'avoit eu son pere. De ce mariage vint Ptolémée que Caligula fit tuer. Mais comment étoit-il cousin de cet Empereur? Cela est encore facile à expliquer.

Marc-Antoine avoit eu d'Octavie une fille nommée Antonia qui épousa Drusus, frere de Tibere, & fut mere de Germanicus dont Caligula étoit fils.

Voilà, Monsieur, à quoi se bornent les remarques qui se sont présentées à mon esprit en lisant votre Suetone: ce sont de légères taches qui n'empêchent pas d'admirer le tableau. Les fautes de costume de Véronese ne diminuent rien de la beauté de son coloris & de la correction de son dessein, mais ne laissent pas d'être des fautes qu'on est fâché d'y voir. Je rends d'ailleurs à votre traduction toute la justice qu'elle mérite, & c'est un des livres de ma bibliothèque dont je fais le plus de cas. Je crois même que vous savez aussi bien & mieux que moi, tout ce que je viens de vous faire observer, mais que vous avez pu l'oublier dans la chaleur de la composition.

Puis-je me flatter que vous voudrez bien faire insérer cette lettre dans un des prochains Mercurès, & m'y répondre, dussiez-vous me prouver que je me suis trompé.

J'ai l'honneur d'être avec toute l'estime qui vous est due & les sentimens les plus distingués, Monsieur, votre très-humble & très-obéissant serviteur,

Le Marquis DE THYARD,
de l'académie des sciences &
belles-lettres de Dijon.

A Semur en Auxois, ce 4 Juillet 1771.

G.

*RÉPONSE de M. de la Harpe
à M. le Marquis de Thyard.*

Vos observations, Monsieur, sont très-justes, & vous deviez être bien sûr que je me ferois un plaisir d'insérer dans le Mercure la lettre dont vous m'avez honoré. Je ne suis point du tout fâché qu'on me montre mes fautes, & je suis très-flatté que ce soit un homme comme vous qui prenne la peine de me corriger. Je vois que vous êtes très-bien-instruit de toute la parenté d'Auguste, & que vous auriez été de la cour. Nous autres poètes ou qui croions l'être, nous avons l'habitude de dire neveux ou nièces pour petits fils & petites-filles, d'autant plus que ces mots de petits-fils & petites-filles ne sont agréables ni en vers ni en prose. Mais il faut qu'un traducteur soit exact comme un généalogiste, & je vous suis fort obligé de m'avoir relevé. J'aurois désiré même que vous eussiez bien voulu étendre plus loin vos recherches & vos remarques. La traduction d'un auteur aussi difficile que Suétone me met dans le cas d'avoir besoin des secours de tous ceux qui ont eu le tems de devenir plus savans que je ne le suis. Malheureusement je n'ai guères été repris que par des critiques encore plus ignorans que moi. Vous êtes bien loin d'être de ce nombre, & je vous mets au rang de mes maîtres & de mes bienfaiteurs.

J'ai l'honneur d'être avec autant de respect que de reconnoissance, &c.

 LETTRE à l'Auteur du Mercure.

Il y a quelques mois, Monsieur, qu'il parut un mémoire anonyme, ayant pour titre : *Considérations intéressantes sur l'importance, l'utilité, & même la nécessité pour la France de faire le commerce des Indes Orientales, principalement par rapport à ses grandes conséquences, &c. &c.*

Ce mémoire, qu'il faut distinguer de celui que les Etats de Bretagne ont adopté, j'apprends qu'on me l'attribue.

L'amour de la vérité, autant que la crainte de nuire à la réputation que l'auteur a voulu s'établir, m'engage à désavouer publiquement cet ouvrage. En me l'envoiant, il a cru sans doute me dédommager du mémoire que je lui avois confié, & dont une copie fut déposée en 1763 aux archives de la Compagnie des Indes. S'il n'a pas suivi l'exemple de quelques autres personnes qui avoient cru pouvoir en faire usage, c'est, comme il le dit lui-même au commencement de son ouvrage, que ce qu'il a lu sur cette matière lui laisse à espérer que les réflexions dont il va s'occuper sont encore neuves & intéressantes ; sinon, toutes, du moins en partie, & qu'en tout tems il est de saison de dire des choses utiles.

Quoiqu'il paroisse que mon mémoire lui a été inutile, je suis tenté de croire qu'il le garde dans l'espérance qu'on lui demandera des éclaircissements & des détails, qu'il est, dit-il, en état de donner sur plusieurs points importants, & que l'é-

148 MERCURE DE FRANCE.

tendue qu'il a donnée à sa production sembloit ne devoir pas laisser à désirer.

Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien insérer cette lettre dans votre prochain Mercure, & d'être persuadé de la sincérité des sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

G O D E N E U.

Paris, ce 12 Juillet 1771.

S P E C T A C L E S.

O P É R A.

L'ACADÉMIE royale de Musique continue avec succès les représentations des *Fragmens* composés du *Prologue de Dardanus*, de l'acte d'*Alphée & Aréthuse*, & celui de la *Fête de Flore*. M. d'Auvergne, surintendant de la musique du Roi & directeur de l'Académie royale, a retiré de l'acte d'*Alphée & Aréthuse*, dont il a fait la musique, la contredanse qui terminoit le divertissement. Il l'a remplacée par une chaconne pour Mlle Heynel qui étoit indisposée lors des premières représentations de cet acte. M. Gardel a très-ingé- nieusement dessiné le ballet. Les entrées

qu'il y exécute avec Mlle Heynel font un plaisir qui tient du ravissement.

Cette célèbre danseuse semble s'être surpassée elle-même dans cet acte. On n'a jamais vu tant de graces, de noblesse & de dignité unies à tant de précision, de force & de perfection.

M. Gardel a partagé les suffrages du Public par la supériorité de son talent, par la fierté & la sûreté de son exécution.

Ce n'est point M. l'Arrivée, mais M. Beauvalet, jeune acteur, âgé de 18 ans, qui a joué, en l'absence de M. l'Arrivée, le rôle d'*Alphée*.

COMÉDIE ITALIENNE.

LES Comédiens Italiens ont joué, pour la première fois, le lundi 15 Juillet, *les Jardiniers*, comédie en deux actes mêlée d'ariettes.

Thibaut, jardinier, se félicite du produit de son petit jardin & de la bonté de la terre qui se prête à ses besoins, & qui pour un peu d'eau lui donne du vin. Colin, son garçon, qui le sert avec zèle, lui

demande pour récompense sa fille Colette en mariage. Mais Thibaut lui objecte sa pauvreté; Colin dit qu'il a de la santé, de la force & du courage, & que dans le ménage chacun apporte ce qu'il a.

Dame Perrette, mere de Colette, est plus indulgente, elle promet à Colin de lui donner sa fille, mais elle lui recommande de travailler. Le Bailli envoie chercher Thibaut pour lui apprendre une bonne nouvelle. Il revient en effet fort joyeux avec une lettre de Nicolas-Bertrand son ancien garçon, qui a fait fortune dans le commerce, & qui lui annonce son retour, avec le dessein de partager sa richesse avec lui; il lui envoie cinquante pistoles d'ayance; & pour que leur union soit plus grande, il offre sa main à Colette. Le pere est très-rejoui de revoir son ami Bertrand, & de quitter le jardinage; mais Colette & Colin qui s'aiment sont fort chagrins de ce retour si nuisible à leurs amours. Thibaut renvoie Colin dont le service lui devient inutile. Cet amant désespéré reproche à Thibaut de lui manquer de parole, & de reconnoître si mal son attachement; Dame Perrette est attendrie de sa peine, mais le jardinier n'est sensible qu'à la joie de devenir riche. Co-

Colin s'engage pour s'éloigner du pays & veut se venger de son rival. Colette gémit de voir son amant l'abandonner. Bertrand arrive, & soutient son caractère de bienfaisance. Il demande quel est le sujet de la tristesse de Colette, la mere lui apprend que c'est l'engagement de Colin; il fait aussitôt acheter son congé; mais soupçonnant que Colin est amant de Colette, il lui fait avouer son secret, & ne cherche plus que les moyens de la rendre heureuse. Thibaut est furieux en apportant le congé de Colin, & le fait arrêter pour l'empêcher de se venger de Bertrand. Celui-ci reconnoît son neveu dans Colin; il dit au père qu'il faut lui donner sa fille en mariage. Colin arrive en se débattant contre les archers. Bertrand le délivre & le console bientôt en lui apprenant qu'il est son oncle, qu'il lui cède sa maîtresse, qu'il va le rétablir dans l'héritage de son père, qu'un autre parent avoit envahi; & lui assure sa fortune; il lui donne son congé; en même tems Thibaut prend sa main & celle de Colette, en disant; & moi je te rengage.

Cette comédie est de M. Davesne, & la musique est de M. Prudent. Les deux auteurs ont fait également preuve de ta-

lent. On a trouvé du naturel, de la finesse & de l'esprit dans les paroles; & de l'expression, du chant & des effets dans la musique.

M. Nainville a joué le rôle de Thibaut avec beaucoup de gaieté & de franchise. Le rôle de Colette a été bien chanté & bien rendu par Mde Trial. On a aussi applaudi M. Fargès dans le rôle de Colin; Mde Berard, dans le rôle de la mère, & M. Suin dans celui de Bertrand.

Concert mécanique de l'invention & exécution du Sr Richard, rue de Richelieu, dans une salle de la bibliothèque du Roi, en entrant à gauche, au rez de chaussée.

Ce concert est exécuté par plusieurs figures automates de grandeur naturelle, faisant chacune leur partie sur un instrument différent.

La première figure représente une Demoiselle assise, touchant du clavecin & de l'orgue ensemble & séparément, & s'accompagnant aussi de tems en tems de la voix.

La seconde représente un jeune homme debout, jouant du violon.

La troisième représente un joueur de basse.

La quatrième est un petit génie debout, placé derrière le pupitre, qui bat la mesure, & tourne le feuillet à tems.

Ces figures imitent le naturel dans tous les mouvemens des bras, des doigts, de tête, des yeux & des paupières.

A ce morceau principal, l'auteur a joint trois autres pièces mécaniques, aussi de son invention & exécution :

La première est un berger jouant de la flûte, dont l'harmonie est soutenue par une basse & accompagnée du chant de plusieurs oiseaux.

La seconde est un orgue en bibliothèque, qui joue, *aussi seul*, plusieurs airs de différens auteurs.

La troisième est un serin artificiel qui imite la nature. Il est dans une cage posée sur un plateau, & joue différens airs, avec ramage.

Il y aura tous les jours deux représentations : la première à cinq heures précises, & la seconde à sept heures.

Tous les billets sont de 3 liv.

Personne n'a porté plus loin que M. Richard le génie de la mécanique, & l'art

de donner de l'ame , & une sorte de vie ,
à des machines avec des moyens simples,
actifs & précis. Ces figures mécaniques
sont d'un modèle agréable , très-bien po-
sées & propres à faire illusion ; ce spec-
tacle ingénieux plaira aux curieux & aux
amateurs des sciences.

C O U P L E T S

Adressés à Mlle Doligny , par M. G...

Sur l'air : Jusque dans la moindre chose , &c.

L'AMOUR te forma pour plaire
Et pour nous dicter ses loix :
Ce dieu ne pouvoit mieux faire ,
Tout applaudit à son choix ;
Mais à l'amitié chérie ,
Si tu bornes nos desirs ,
Tu veux que toute la vie
Nous renoncions aux plaisirs.

Toujours la simple nature
Embellit tous les talens ;
Seule elle fait ta parure
Et te comble d'agrémens.
Ton jeu vrai qui nous enchante
Nous séduit à chaque instant ,

Et ta voix douce & touchante
 Porte au cœur le sentiment.

Juge, hélas! s'il est possible
 De jamais se dégager ;
 Avec une ame sensible
 Peut-on te voir sans danger ?
 Par un penchant plein de charmes,
 L'amour fait nous captiver,
 Et nous lui rendons les armes
 Sans pouvoir lui résister.

Par M. G...

ÉCOLE VÉTÉRINAIRE.

LE lundi, 15 Juillet, quatorze Elèves militaires furent interrogés publiquement & en présence de plusieurs officiers généraux & d'autres personnes de distinction, dans une des salles de l'Ecole royale vétérinaire établie au château d'Alfort près de Charenton. Les questions qui leur furent faites tenoient à la connoissance raisonnée de la beauté du cheval. Ils fixerent les proportions de chacune de ses parties; ils établirent la nécessité de ces mêmes proportions sur les conséquences qui ré-

G vj

156 MERCURE DE FRANCE.

sultoient de leurs omissions ; lorsque la nature , par une dégénération qui n'est que trop commune , s'écartoit elle-même de ses premières lois , ils cherchèrent à approfondir ses vues dans la direction qu'elle a assignée à chaque membre ; ils démontrèrent les vices de l'intervention de cette même direction ; ils développèrent encore les desseins qu'elle a eus dans l'emmanchement des portions des différentes colonnes sur lesquelles est étayé le corps de l'animal , &c. &c.

Les Elèves qui furent entendus sont les Sieurs :

Mouton , maréchal des logis du régiment de Clermont ; *Danin* , cavalier du régiment de Noailles ; *Ducardonnet* , carabinier de Royal - Roussillon ; *Belval* , cavalier du Colonel - Général ; *Chardin* , cavalier de Royal - Étranger ; *Taillard* , cavalier de Royal - Lorraine ; *Sauvage* , cavalier de Royal Piedmond ; *Mauchand* , cavalier de Royal - Champagne ; *Girardin* , maréchal des logis du Mestre-de-Camp - Général - Dragons ; *Mangienné* , dragon d'Orléans ; *Barthelemy* , dragon Dauphin ; *Miquel* , dragon de Beaufrémont ; *Hecquart* , dragon de la Rochefoucault ; *Duperrot* , de la Légion de Flandres.

L'assemblée, peu nombreuse mais choisie, applaudit à leurs efforts. Le prix fut adjugé au Sr Girardin; le premier *accesfit* aux Srs Hecquard & Ducardonnet, & le second aux Srs Marton & Belval.

Tous ces Elèves doivent l'avantage qu'ils ont eû de satisfaire le Public aux soins du Sr Drigon, l'un des Elèves & maréchal des logis du régiment du Colonel-Général-Dragons.

*OBSERVATIONS sur le Météore
du 17 Juillet.*

A Champigni sur Marne, ce 18 Juillet 1771.

MONSIEUR,

C'est bien avec raison que M. de Buffon dit que le Ciel est le pays des grands événemens. Le 17 de ce mois, entre dix heures & demi & onze heures du soir que je me promenois, je fus témoin d'un météore singulier dans son effet s'il n'a rien de particulier dans sa cause. Il faisoit le plus beau tems du monde, le Ciel étoit clair sans nuages, l'air étoit calme mais peu rafraîchi; il n'y avoit point de rosée, & le baromètre, comme je l'ai

158 MERCURE DE FRANCE.

examiné depuis, étoit resté à un demi-degré au-dessus du variable où il s'étoit fixé depuis plusieurs heures. Ma compagnie & moi nous nous entretenions de la blancheur de la voie lactée, lorsque tout-à-coup nous nous trouvâmes d'abord éclairés d'une lumière pâle & très étendue, & aussi-tôt enveloppés d'une très-rouge & ardente au point de nous faire apercevoir que nous étions au milieu de la flamme. Je levai les yeux pour considérer le phénomène; je vis un corps de feu assez volumineux qui étoit à très peu de distance de la terre, & qui suspendu presque perpendiculairement au-dessus de nos têtes, traversoit l'air avec lenteur. La surface inférieure de cette masse flottante représentoit un losange qui, d'un angle à l'autre, me paroissoit avoir environ un pied & demi de diamètre. Au dernier angle, c'est-à-dire à celui qui étoit du côté du nord d'où étoit venu ce feu, une longue queue comme roulée sur elle-même dans sa longueur, y étoit adhérente; elle étoit mêlée de clartés & de ténèbres & s'agitoit fortement. Le centre du losange étoit un foïer ou plutôt un soleil dont la vue soutenoit difficilement l'éclat & qui échauffoit sensiblement le visage. Il s'y faisoit un mouvement de

rotation qui ressembloit à un bouillonnement violent. Les bouillons étoient d'un brillant surprenant & leurs sinuosités obscures. Enfin ce corps qui s'étoit élevé de la terre nous quitta heureusement pour prendre en ligne oblique une ascension rapide & très-haute vers la voie lactée du côté du midi. Je le suivis des yeux jusqu'au moment où ne paroissant plus être qu'une très-petite étoile, il se dissipa avec un tel bruit qu'un grand coup de tonnerre se fit entendre sur le champ.

Mais nous restâmes électrisés ainsi que nos voisins qui, de même que nous, avoient prétendu prendre le frais. Chacun sentit sur les deux temples une compression qui dura quelque tems. Une Demoiselle n'en fut même soulagée que par un saignement de nez qui lui survint le lendemain matin.

La queue ou la longue traînée de lumière de ce météore n'étoit, je pense, formée que par l'épuisement des matieres combustibles dont étoit composé ce corps qui dans le commencement de son embrasement n'avoit du produire que cette pâle clarté que nous vîmes en premier lieu.

On aura sans doute observé ailleurs le

même soir de semblables météores. Ils étoient, pour ainsi dire, annoncés par le coucher du soleil qui étoit entouré de quantité de globes lumineux qui ne sont pas ordinaires.

J'ai l'honneur, &c.

M O S N I E R , abonné au Mercure.

Observations sur le même Météore, par M. l'Abbé Marie, de l'Académie royale des Sciences, professeur de philosophie au collège Mazarin.

A Paris, ce 18 Juillet.

Le phénomène du 17 n'est, à mon avis, autre chose qu'un météore enflammé, dont la détonation doit s'être faite au sud-sud-est de Paris, d'où il m'a paru s'avancer rapidement vers le nord.

Sa lumière étoit fort brillante, mais tranquille; je la compare à celle de ces traînées de feu que les bonnes gens prennent pour des étoiles qui changent de place. La seule différence, c'est qu'il y a eu beaucoup plus de matière enflammée, & que l'inflammation s'est faite plus près de la terre.

Bien s'en faut cependant que ce météore soit tombé à Paris, comme tant de personnes disent l'avoir vu. La preuve qu'il étoit assez élevé dans l'atmosphère, se tire de ce que chacun l'a cru voir sur sa tête.

• Tant qu'il y a eu de matière inflammable, le météore a brillé & avancé vers le Nord. Encore quelques jours, & on saura ce qui a été observé dans le cours de sa direction.

L'éclat de sa lumière ne dura pas une seconde, & ce ne fut que deux minutes après que j'entendis au sud - sud - est un bruit assez semblable à celui d'un médiocre coup de tonnerre. Ce bruit dura uniformément deux ou trois secondes. La lumière avoit paru à 10 h. 36 m. du soir.

Voilà, Monsieur, ce que j'ai vu & entendu. Il avoit fait fort chaud trois jours auparavant, il fit encore chaud le lendemain, puisque le thermomètre de l'observatoire du collège Mazarin étoit à 21° à six heures du soir; mais ce jour-là le Ciel fut tout couvert de nuages, & sur le soir il s'éleva un vent du nord-ouest assez froid, qui a duré deux jours.

Le tems avoit été fort calme le 17, & le ciel étoit fort serein au moment même.

162 MERCURE DE FRANCE.

où j'observai ce météore qui, en vérité, ne valoit pas la peine d'occuper tant de monde & d'imaginer tant de faussetés.

Enfin, pour tout dire, le 18 Juillet à onze heures du matin, il tomba de très-grosses gouttes d'une pluie puante, pendant quatre secondes.

A R T S.

ARCHITECTURE.

I.

Plan du Colisée en deux feuilles. A Paris, chez le Rouge, ingénieur - géographe du Roi, rue des Augustins. Prix, 30 s.

ON nous donne dans une de ces feuilles la coupe du colisée sur différentes longueurs; on nous montre dans l'autre le plan géométral de cet édifice. Ce plan nous fait embrasser d'un coup d'œil le colisée non moins remarquable par sa décoration noble, élégante & variée que par la commodité & les convenances de sa distribution. Après avoir considéré l'ensemble de cet édifice, on prendra sans

doute plaisir à détailler toutes les différentes parties, à examiner le rapport qu'elles ont séparément avec le tout, & l'on n'applaudira pas moins à la sagesse qu'au goût de l'architecte. Les salles découvertes, les unes ovales & les autres octogones, la place du cirque pour les joutes, les portiques, les cafés, les galeries, enfin tous les plans couverts & tous les plans découverts ont une correspondance spacieuse & facile. Chacun de ces plans a les proportions & le caractère de décoration qui lui est propre, & non moins nécessaire pour varier le spectacle que pour faire valoir le salon circulaire ou la salle de bal & de concert, la principale pièce de cet édifice. Ce salon a 73 pieds de diamètre. Son comble est éclairé par une ouverture vitrée qui, indépendamment de la lumière qu'elle procure au salon, offre à ceux qui l'occupent l'aspect varié du ciel. Le soir sur-tout quand le ciel est serein & couvert d'étoiles, cet aspect produit un bon effet & se lie très-bien avec la décoration intérieure de cette espèce de coupole. Au tour de ce salon regne une galerie surmontée par deux autres galeries avec des loges. L'entablement est soutenu par des cariatides colossales.

La vue de cet édifice imposant fait naître des desirs ; mais ces desirs sont que les habitans de la capitale connoissent assez l'intérêt de leurs plaisirs & de leurs amusemens pour favoriser cet établissement qui doit leur procurer des délassemens faciles , peu coûteux & variés. Une assemblée nombreuse de personnes de tous rangs & de tous états réunie dans le colisée & circulant dans toutes les parties de cet édifice devient déjà par elle-même spectacle & même spectacle intéressant. Plus cette multitude est grande , plus les effets dont nous venons de parler sont beaux & variés. C'est ce dont il a été facile de se convaincre le lundi , 15 Juillet dernier , jour que Mlle le Maire a chanté au concert du colisée. Le desir qu'avoit tout Paris d'entendre cette voix la plus belle qui ait jamais rendu les scènes de nos opéra avec tout le sentiment & toute l'énergie que ces scènes exigent , avoit attiré au colisée une foule de spectateurs. Cette assemblée nombreuse & distinguée faisoit elle-même le plus beau spectacle. Elle a pu nous donner une idée de la majesté des fêtes romaines qui n'étoient si dignes d'admiration que parce que ces fêtes étoient celles du peuple entier. Si

nous secondons les efforts des directeurs, nous n'avons rien à envier de ce côté-là aux Grecs & aux Romains. Ces directeurs ont déjà donné des preuves de leur zèle par le soin qu'ils ont pris de varier les plaisirs du public & de lui procurer non-seulement des concerts, mais encore des spectacles de joutes & de feux d'artifice, & l'amusement d'une loterie de bijoux.

Colbert conseilloit à Louis XIV, de donner beaucoup de fêtes pour attirer à Paris les étrangers & augmenter la circulation du commerce. Les fêtes du colifée, portées au point de perfection dont elles sont susceptibles, pourront remplir ce vœu de Colbert; & ces fêtes étant payées volontairement par le Public auront cette durée qu'ont tous les établissemens qui ne sont point onéreux à l'état.

DISSERTATION sur la forme des Temples les plus célèbres tant anciens que modernes.

L'origine des temples se confond avec celle du monde. Il n'y a guères de peuples où l'on n'ait trouvé de toute antiquité des cultes, des prières ou des actions de grace établies, soit pour remercier l'Auteur de la Nature de ses bienfaits, soit pour mériter sa bienveillance, soit enfin pour l'invoquer dans les dangers pressans. Il est à croire que tant que les hommes véquirent dans l'état

d'innocence, ils n'eurent point d'endroits particuliers pour prier. Chacun invoquoit l'Être Suprême, lui témoignoit son respect, lui faisoit ses offrandes ou ses sacrifices de la manière qu'il pensoit devoir lui être la plus agréable. L'effusion du cœur seul dictoit alors les actions de grace, ainsi que les sentimens de reconnoissance par-tout où l'on se trouvoit : l'Univers entier étoit regardé comme un temple.

*Faut-il d'autre demeure à ce Seigneur Auguste
Que les cieux, que la terre & que le cœur du juste.*

Préface de Brebeuf.

Abel faisoit ses offrandes sur une pierre. Moÿse parloit à Dieu sur le Mont Sinai. Ce fut au milieu de la campagne qu'Abraham, pour obéir à l'Être Suprême, se mit en devoir de sacrifier son fils Isaac. Mais la superstition s'étant par la suite mêlée au vrai culte, à mesure que les hommes se sont multipliés, leurs yeux se prostituèrent aux idoles, suivant le langage de l'Écriture. (1) Ils rendirent à différens êtres qu'ils créèrent, des hommages qu'ils ne devoient qu'à Dieu seul. De là tous les différens cultes qui se répandirent par toute la terre.

Dans les premiers tems, les autels furent simples & grossièrement travaillés, ainsi que les statues des dieux. Celles-ci étoient représentées en forme de guaines ou de thermes, & placées originairement à découvert dans quelque endroit apparent, où on leur venoit rendre hommage. Successivement on parvint à faire ces statues de meilleur goût, ou plus approchantes des pro-

(1) Ezech. vi. 9.

portions humaines : Et, de crainte que les injures de l'air ne les endommageassent , on chercha quelques vieux troncs d'arbres où la nature avoit formé une cavité suffisante pour pouvoir les placer à couvert. Pline le dit expressement. *Arbores fuerunt numinum templa : priscoque ritu simplicia rura etiam nunc Deo præcellentem arborem dicant* (1).

Du respect qu'on eut pour ces arbres , on passa à respecter les bois entiers où ils étoient plantés. Le silence qui y régnoit imprimoit facilement , dans l'ame , des idées de crainte & une sorte d'horreur sacrée , qui sembloit leur donner quelque chose de divin. Il paroît que les anciens Romains , jusqu'à Numa , n'eurent point d'autres temples ; & , au rapport de Tacite , les Germains conservoient encore , de son tems , cette manière d'adorer. Ils croient , dit cet Auteur , que ce seroit dégrader la Majesté des Dieux , que de les enfermer dans des temples , & même de les représenter sous une figure humaine : ils donnent le nom de leurs Divinités à des bois qu'ils leur consacrent , & ils adorent ces lieux solitaires , comme étant pleins de leur présence (2).

Après avoir pensé à la conservation des objets de leur culte , les peuples songèrent , par la suite , à se préserver eux-mêmes des injures de l'air , de la pluie & du soleil : en conséquence , ils élevèrent des temples , qu'ils s'attachèrent à rendre de plus en plus magnifiques , croyant par-là honorer davantage la Divinité.

Suivant Hérodote , ce fut en Egypte qu'on éleva les premiers temples , usage qui passa de-là

(1) H. N. XII. I.

(2) *De morib. Germ. c. 9.*

chez les Assyriens ; & de ces derniers peuples, chez les Grecs. Les arts s'étant perfectionnés de préférence en Grèce, on déploya dans ces monumens toutes les richesses de l'architecture, & l'on vit s'élever ces temples si renommés, dont l'histoire ancienne a laissé de si pompeuses descriptions, & qui, jusques dans leurs ruines, font encore aujourd'hui l'admiration des connoisseurs.

La forme des grands temples de l'antiquité étoit, pour l'ordinaire, un carré-long isolé, environné quelquefois d'un ou de deux rangs de colonnes de marbre, élevées sur un piédestal continu. L'entrée étoit placée vers l'un des petits côtés du carré-long, & précédée par un large perron, au-dessus duquel on voyoit un vestibule, dont les colonnes étoient toujours terminées par un fronton, où l'on sculптоit quelque bas-relief relatif à la Divinité que l'on invoquoit dans ce lieu. Souvent on couronnoit aussi ce frontispice, soit par un groupe de figures, soit par une victoire conduisant un quadrigé, soit par la figure du Dieu qui étoit l'objet du culte. Tout cela donnoit au-dehors des temples un air de grandeur & de majesté, qui en imposoit à tous les regards.

C'étoit dans les grands temples que l'on déployoit toutes les beautés de l'architecture : non-seulement leurs portes étoient de bronze ; mais encore les dehors des murailles, quoique revêtus de marbre, étoient ornés, soit de médaillons, soit de figures, soit de bas-reliefs ; & les plafonds des entrecolonnemens, étoient sculptés d'ornemens les plus recherchés.

Il est vrai que l'intérieur de ces monumens ne répondoit pas, en général, à la somptuosité de leur extérieur. Il étoit communément peu spacieux, couvert

couvert d'un toit de charpente, le plus souvent sans voûte, & quelquefois distribué en trois parties, nommées la nef, le sanctuaire & le rond-point : c'étoit dans ce dernier endroit, que l'on plaçoit la statue de la Divinité. Comme le service se faisoit aux bougies ou aux lampes dans le temple, ils n'étoient d'ordinaire point éclairés par des croisées. Ce contraste entre le peu d'importance de l'intérieur & la magnificence de l'extérieur a fait penser que la plupart des sacrifices se faisoient dans le vestibule des temples, ou au pied du grand escalier ; de sorte que tous les spectateurs répandus sous les portiques, pouvoient apercevoir les cérémonies.

Les temples renommés étoient remplis des chefs-d'œuvres des plus grands peintres, des statues des héros & des grands hommes. On y voyoit nombre de présens faits par des Princes : après une victoire, on y envoyoit souvent les dépouilles les plus précieuses prises sur les ennemis : les citoyens y mettoient aussi quelquefois en dépôt leurs effets les plus rares. Les temples de Diane à Ephèse, & d'Apollon à Delphes, entr'autres, renfermoient des richesses immenses en tout genre. On lit dans l'histoire, que Néron, à son retour d'un voyage en Grèce, fit embarquer sur ses vaisseaux environ 300 statues de bronze, de Dieux ou de grands hommes, qu'il avoit enlevées dans les temples de ce pays.

Indépendamment de la forme d'un quarré-long affectée aux temples, on les faisoit aussi quelquefois ronds. Les édifices sacrés des Perses avoient, pour la plupart, cette forme, emblème du soleil, qui étoit l'objet de leur culte ; & même il étoit d'usage de placer toujours leurs autels du

H

170 MERCURE DE FRANCE.

côté du lever de cet astre. Outre qu'on faisoit aussi, en Grèce des temples circulaires, le Pantheon à Rome, le temple de Bacchus, la petite église, connue sous le nom de St Etienne-sur-le-Tybre, que l'on croit avoir été un ancien temple de Vesta, sont de cette forme. Ces sortes de temples n'étoient, à proprement parler, qu'une espèce de tour, terminée par une voûte hémisphérique, ouverte le plus souvent dans le milieu, pour procurer du jour à l'intérieur, avec un portique du côté de l'entrée. Le Pantheon, le seul des temples de l'ancienne Rome qui se soit bien conservé, a 133 pieds de diamètre en dedans œuvre, avec une ouverture dans le milieu de sa calotte de 27 pieds; & il y a, depuis le pavé, jusqu'au sommet de la voûte, autant de hauteur que de diamètre. En général, ces rotondes étoient écrasées en-dehors & bien éloignées de l'élégance des dômes modernes.

La plupart des grands temples du Paganisme étoient précédés d'une place où les Marchands vendoient ce qui étoit nécessaire pour les offrandes, & où l'on voyoit une fontaine destinée à purifier les sacrificateurs, ainsi que les victimes. Après cette place, on entroit dans une vaste cour, ornée de colonades décorées, soit de niches, soit de bustes, soit de figures, soit de bas-reliefs. Au bout de cette cour, on appercevoit le vestibule du temple, dont le frontispice élevé majestueusement sur un grand perron, dominoit sur tout le reste. C'est ainsi qu'étoient accompagnés les temples de Diane, à Ephèse, d'Apollon à Delphes, de Balbec dans la Cœlo-Syrie, du Soleil à Palmyre, &c.

On parle de temples en Egypte, où il falloit traverser 4 ou cinq cours, avant d'y arriver. Dans

La Grèce, il y avoit de ces édifices auxquels étoient joints des piscines, des bibliothèques, des gymnases, des bains, & d'autres bâtimens semblables. Si le temple de la Fortune à Preneste a existé suivant les dessins que l'on voit dans l'*Antiquité Expliquée* du P. Montfaucon, aucun édifice ne pouvoit s'annoncer avec plus de magnificence. C'étoient des terrasses élevées l'une sur l'autre, & des galeries en amphithéâtre, communiquant à une colonade demi-circulaire, au milieu de laquelle étoit élevée sur un trône la statue de la Fortune.

Le fameux temple de Jérusalem étoit véritablement une espèce de ville sacrée par toutes les cours, les logemens des Prêtres & des Lévites, qui y étoient joints.

Le temple de Bel à Babylone, une des merveilles du monde, étoit d'un genre tout particulier. C'étoit un composé de 8 tours placées les unes au-dessus des autres, lesquelles alloient toujours en diminuant, jusqu'à 600 pieds d'élévation. (1)

Il est à observer que les temples d'une certaine étendue, tels que ceux dont nous venons de

(1) Les grandes pagodes, ou les grands temples de la Chine & des Indes, sont aussi des édifices immenses. Indépendamment des chapelles particulières pour des idoles, il y a des appartemens pour leurs Bonzes, des hôpitaux; quelquefois on y trouve joint un potager spacieux, & un cimetière où les Prêtres & les animaux sont enterrés pêle-mêle, & également honorés par des monumens & des épitaphes.

parler, étoient en petit nombre dans l'antiquité : il s'en falloit beaucoup qu'ils fussent tous environnés de colonades. La plupart, au contraire, étoient peu spacieux, précédés seulement d'un portique de 2, 4 ou 6 colonnes ; & il y en avoit beaucoup où il n'étoit permis qu'aux prêtres & à la prêtresse d'entrer. Dans Rome même, vers le tems de sa plus grande splendeur, on ne comptoit guères que trois temples de quelque étendue ; savoir, le temple de Jupiter Capitolin, celui de la Paix, & le Pantheon dont il a été question ci-devant, tandis qu'il y avoit près de 2000 petits temples ou chapelles.

La Religion Chrétienne étant devenue dominante dans l'Empire, comme elle admet tous les fidèles à la participation des sacrés mystères, on changea la forme des temples ; & , afin qu'ils pussent contenir un grand nombre de peuples, on sacrifia la majesté de leur dehors, tant pour donner plus d'étendue au-dedans, que pour parvenir à les éclairer plus aisément. Dans les commencemens, les Eglises Chrétiennes furent construites à l'imitation des anciennes basiliques, (lieux où l'on rendoit la justice au peuple, dont elles retinrent long-tems le nom), & ne consistèrent qu'en une longue galerie, composée d'une nef couverte de charpente avec des bas côtés, dont le bout opposé à l'entrée étoit terminé en demi-cercle, où l'on plaçoit l'autel. (1) Successivement on parvint à donner aux plans de ces édifices la forme d'une croix, qui est le symbole de notre

(1) Les anciennes basiliques de St Pierre & de St Paul, les premières Eglises Chrétiennes exécutées à Rome sous Constantin, furent ainsi distribuées.

croissance. Tantôt on adopta la forme d'une croix grecque, qui a ses quatre bras égaux ; tantôt on adopta celle d'une croix latine, qui a un de ses bras plus long que les autres. Jusqu'au tems de Justinien, les Eglises n'eurent rien de remarquable dans leur construction ; mais cet Empereur ayant résolu de faire rebâtir vers l'an 532, l'Eglise de Ste Sophie à Constantinople, qui venoit d'être consumée par un incendie, & ayant ordonné de la reconstruire sans charpente, l'architecte *Anthemius* imagina, pour donner plus de magnificence à l'intérieur du nouveau temple, d'unir la forme ronde avec la quarrée à la rencontre des bras de la croix, c'est-à-dire, d'élever un dôme circulaire, soutenu uniquement par quatre points au milieu des grands côtés du quarré, & rattaché dans les angles par des encorbemens ou pendentifs ; invention sublime, qui a procuré depuis à nos édifices sacrés un couronnement en rapport avec leur destination, d'une légèreté & d'une élégance dont les anciens n'avoient jamais eu d'idée. Cette nouveauté souffrit, comme l'on sait, les plus grandes difficultés dans l'exécution. L'histoire rapporte qu'on eut beaucoup de peine à conduire ce dôme à sa fin. Pendant qu'on achevoit de bâtir un côté, l'autre crouloit ou s'entroutroit. Quelques années après son exécution, ce dôme tomba, soit par l'effet d'un tremblement de terre, soit à cause du vice de la construction, & il écroula par sa chute, le sanctuaire, où étoient les sièges du Patriarche & de l'Empereur. Justinien l'ayant fait rétablir, on diminua la hauteur du dôme qu'on avoit tenu d'abord beaucoup plus considérable ; on y multiplia les arc-boutans, &, dans l'intention d'ald-

174 MERCURE DE FRANCE.

ger le poids de la voûte, on la construisit en pierre de ponce.

Le plan de cette église est une croix grecque qui a 42 toises de long, sur 38 toises de large. Son dôme a 18 toises de diamètre, & n'est précisément qu'une calotte ou cul-de-four, éclairé par 24 petites fenêtres ou œils de bœuf, séparés par des arc-doubleaux. La magnificence de l'intérieur de cet édifice seroit à peine croyable, si elle ne subsistoit encore en grande partie. Les colones sont, soit de porphyre, soit de granit oriental, soit de verd de Lacédemone: toutes ses murailles furent revêtues de marbres précieux incrustés d'agathes, de nacre, de perles, & ses voûtes furent décorées de mosaïques. On dit que lorsque ce temple fut achevé, Justinien le trouva si beau, qu'il s'écria dans un transport d'admiration; *je l'ai surpassé, ô Salomon!*

Les arts ayant dégénéré en occident, tant par les irruptions des Barbares, que par la translation du trône Impérial à Constantinople, les principes de la bonne architecture furent insensiblement oubliés, & l'on ne fit aucun usage de cette invention. Les Goths, en ravageant l'Empire, y répandirent leur goût bizarre: ils conservèrent, à la vérité, aux plans des temples qu'ils érigèrent, la forme d'une croix; mais à la place des colones bien proportionnées qui décoroient les édifices anciens avec tant de grace, ils y substituèrent des faisceaux de petites colones d'une élévation prodigieuse, qui se ramifioient jusques dans les voûtes; & au lieu des ornemens antiques, on ne vit plus sculpter que des harpies, des chimères, des guimberges, &c. On distingue deux âges dans le gothique: l'ancien, qui est pesant & matériel,

le moderne, qui est, au contraire, léger & délicat : on remarque, sur-tout dans ce dernier genre, nombre d'églises d'une majestueuse élévation, & d'une hardiesse de construction qui fait encore de nos jours l'admiration des gens de l'art. Un des derniers ouvrages gothiques, & à-la-fois le plus considérable qui ait été entrepris, est la cathédrale de Milan, commencée dans le quatorzième siècle, & qui n'est pas même entièrement achevée. C'est un édifice presque comparable pour la dépense à St Pierre de Rome, exécuté tout en marbre blanc de Carare, & décoré, tant en dedans, qu'en dehors, de plusieurs milliers de statues de marbre.

Lorsque par une heureuse révolution, le goût des beaux arts & des lettres eut repris faveur en Italie, par la protection que leur accordèrent les Médicis, l'architecture reprit la vraie route dont elle s'étoit écartée, & l'on abandonna le gothique. L'Eglise de Ste Marie-des-Fleurs à Florence, fut un des premiers ouvrages où l'on vit renaître le bon goût. C'est un dôme octogone régulier montant de fond, ayant 140 pieds de diamètre d'un angle à l'autre ; lequel est terminé par une double voûte, que tous les architectes d'alors désespérèrent pendant long-tems de pouvoir construire, & que le *Burnelleschi* seul, eut enfin la gloire d'exécuter avec le plus grand succès.

On ne tarda pas, après la renaissance des arts, à se rappeler le grand effet de la composition du dôme de Constantinople. La plupart des architectes qui présentèrent des projets, en concours pour la reconstruction de l'ancienne basilique de St Pierre, qui menaçoit ruines sous le pontificat de Jules II, au commencement du seizième siècle, adop-

rèrent l'idée d'élever un dôme sur pendentifs au centre des bras de la croix : & même , pour rendre cette construction encore plus hardie & plus magnifique , ils proposèrent , au lieu d'une calotte comme à Ste Sophie , de faire porter la voûte du dôme sur un tambour , ou une tour décorée de colonades. Tout le monde est instruit des difficultés qu'éprouva l'exécution de cet édifice. C'étoit assurément une témérité pour ces tems-là , d'oser entreprendre de faire porter en l'air sur quatre points , un dôme avec la tour , presque aussi considérable que celui du Pantheon. En effet , l'exécution d'un pareil morceau paroissoit supposer une multitude d'études pour procéder avec sûreté , dont tous les architectes d'alors ne pouvoient guères se flatter d'être pourvus. Il eût fallu avoir suffisamment de connoissance dans les mathématiques pour parvenir à se rendre compte de toutes les combinaisons d'une semblable construction , & des résistances qu'il convenoit d'opposer aux efforts d'un fardeau aussi considérable , & placé dans une situation si extraordinaire : or , comme l'on fait , les sciences étoient alors bien éloignées des progrès qu'elles ont faits depuis. On se conduisit donc en tâtonnant , ainsi qu'on avoit fait à Ste Sophie , & en commettant au hasard l'événement. Aussi peut on remarquer que ce ne fut que l'expérience qui redressa ceux qui eurent d'abord la conduite de ce monument. A peine l'architecte Bramante , dont le projet avoit obtenu la préférence , eut-il élevé les piliers destinés à porter la coupole de St Pierre & eut-il ceintré les arcs des nefs , que ceux-ci , par leur seule poussée , menacèrent de renverser leurs supports ; ce qui fit comprendre qu'ils étoient beaucoup trop foibles pour remplir l'objet proposé. En conséquence, on

s'attacha à fortifier les piliers, à les augmenter, & il y avoit déjà près de 40 ans que ce dôme étoit commencé, sans qu'il y eût encore de plan véritablement arrêté pour sa construction. Chaque architecte, qui succédoit, ne s'attachoit, en quelque sorte, qu'à rectifier ce qu'avoient fait les prédécesseurs. Ce fut enfin le célèbre Michel-Ange *Buonaroti*, qui, plus éclairé que ses contemporains, & en mettant à profit les réflexions ou les tentatives que l'on avoit faites jusques-là, parvint à proportionner les supports à l'effort du dôme & à fixer les rapports des diverses parties de sa construction, de manière à lui donner la solidité requise. (1)

L'église de St Pierre de Rome a, par son plan, la forme d'une croix latine, ayant 110 toises de longueur totale, & 80 toises de largeur à la rencontre des bras de la croix. Son dôme, qui a 125 pieds de diamètre, est porté sur 4 piliers, de chacun 29 pieds de largeur, sur 56 pieds d'épaisseur. Du pavé de cette église, jusqu'à l'extrémité de la croix qui couronne la lanterne, il y a 410 pieds de hauteur. Ce monument est précédé d'une vaste place, entourée de 4 rangs de colonnes

(1) Cependant, malgré toutes les précautions que l'on a prises pour assurer ce monument, personne n'ignore que la coupole est aujourd'hui dans un mauvais état, & qu'elle s'est tellement lézardé, qu'en 1743, le Pape Benoît XIV. fit assembler les plus savans mathématiciens & constructeurs d'Italie, pour aviser aux moyens de prévenir une ruine prochaine; lesquels ne trouvèrent d'autre expédient, que d'entourer la coupole de plusieurs nouveaux cercles de fer. Foible ressource, qui ne paroît pas devoir être de longue durée.

H v

avec deux fontaines & une grande obélisque Egyptienne au milieu. Jamais les Anciens n'ont exécuté de temples qui approchent de ce superbe édifice pour la grandeur , pour la magnificence , & pour la dépense.

Depuis son exécution , on n'a presque plus élevé d'Eglise importante , sans la décorer d'une coupole , & il n'y a guères de ville d'Italie où l'on n'en remarque ; les plus grandes , après St Pierre , n'excèdent pas 9 à 10 toises de diamètre. Dans la seule ville de Rome , on compte plus de 20 coupoles , dont la plupart ne sont rien moins qu'en bon état (1) suivant un examen

(1) Dans les dissertations italiennes des P. le *Seur*, *Jaquier*, *Boscovich* & de *M. Cozati*, imprimées par ordre de Benoît XIV. Il est dit, pag. 9 & 20.

1°. Que la coupole de St André *della Valle* a les quatre arcs des nefs rompus ;

2°. Que la coupole de St Charles du Cours a ses quatre arcs absolument rompus , avec une lezarde remarquable qui , en s'élevant d'un des pendentifs , traverse la tour du dôme , la voûte , la lanterne & va répondre en descendant sur le pendentif opposé ; & qu'outre que les croisées sont fracturées , on observe encore d'autres lezardes considérables tant en-dedans qu'en-dehors de cet édifice ;

3°. Que la coupole de St Charles à *Catinari* a ses quatre arcs tout à fait rompus ;

4°. Que la coupole du Jesus a deux de ses arcs endommagés ;

5°. Que la coupole de St Agnès de la place *Navyone* a l'arc du côté du portail rompu ;

6°. Que la coupole de St Jean des Florentins a trois de ses arcs rompus ;

authentique qui en a été publié par les savans , à l'occasion des lezardes du dôme de St Pierre : ce qui sert à prouver combien ces sortes d'ouvrages demandent d'attention , & que ce n'est qu'autant que les rapports de leur construction sont raisonnés , qu'on peut espérer de les rendre durables. On lit dans le *premier tome du Voyage d'Italie* de M. Delalande , page 138 , que le dôme de St Philippe de Nery à Turin , de l'architecture du *Guarini* , tomba au commencement de ce siècle peu après son exécution , & entraîna par sa chute celle de toute l'Eglise qui étoit un édifice très-considérable. On fut contraint , le siècle dernier , de renoncer à une coupole en pierre qu'on avoit entrepris d'élever dans l'Eglise de St Louis , rue St Antoine à Paris , & l'on fut obligé de la continuer en bois , faute d'avoir donné à ses supports les proportions nécessaires.

Le dôme de St Paul à Londres est , après celui de St Pierre , le plus grand édifice en ce genre. Il fut :

7°. Que la coupole de St Sauveur a deux de ses arcs rompus , dont les lezardes passent à travers la corniche des pendentifs ;

8°. Que la coupole de l'Eglise neuve a ses quatre arcs rompus ;

9°. Que la coupole *della Madona de' Monti* a ses quatre arcs rompus , avec des lezardes larges & remarquables ;

10°. Que la coupole de St Roch a ses quatre arcs rompus ;

11°. Que la coupole de St Luc a trois de ses arcs endommagés ;

12°. Que la coupole *della Madona del Popolo* a tous ses arcs rompus.

180 MERCURE DE FRANCE.

entrepris après le fameux incendie de 1666, qui réduisit presque toute la capitale de l'Angleterre en cendres. Il fut exécuté à la place d'un ancien temple du même nom, dans l'espace de 35 ans, sous la direction du même architecte, pendant le siège d'un même évêque, & par un même entrepreneur, avec le secours d'une taxe sur le charbon de terre. Le plan de ce temple est une croix latine, ayant 80 toises de longueur sur 48 toises de largeur : le dôme placé à la rencontre des bras de la croix, a 17 toises de diamètre avec des piliers de 26 pieds de largeur ; & il a de hauteur 54 toises depuis le pavé jusqu'à la croix de la lanterne. Son tambour est orné d'une colonnade du plus grand effet, & soutient une double voûte, l'une sphéroïde & l'autre conique, disposée avec beaucoup d'industrie. On peut dire, sans crainte d'exagérer, que ce morceau d'architecture est un vrai chef-d'œuvre pour la solidité & la perfection de l'exécution.

Il fut semblablement construit en France, le siècle dernier, plusieurs coupoles sur pendentifs, telles que celles qui couronnent les églises de la Sorbonne, du Val-de-Grace & des Invalides à Paris. On connoît la magnificence de la dernière qui a 73 pieds de diamètre, & qui n'est pas moins recommandable par les beaux ouvrages de peinture & de sculpture qu'elle renferme, que par l'élégance de son architecture & la supériorité de son exécution. Comme notre but n'est que de décrire en général la forme des principaux temples anciens & modernes, nous croyons inutile d'entrer dans un plus grand détail ; & il nous suffit d'avoir expliqué leurs différences les plus remarquables, ainsi que les difficultés qui se rencontrent dans l'exécution des derniers.

G R A V U R E.

I.

Douze Portraits des Rois de Dannemarck de la Maison d'Oldenbourg ; prix , 3 l. chaque portrait. A Paris , chez Lacombe , libraire , rue Christine.

CES estampes sont de format *in - folio*. Les portraits qu'elles nous offrent sont renfermés dans des espèces de médaillons. Ils ont été gravés d'un burin pur & soigné par les Srs de Lode & Preisles , qui se sont appliqués à bien saisir la ressemblance. Cette suite de portraits de la maison d'Oldenbourg est d'autant plus intéressante que cette Maison occupe actuellement le trône de Dannemarck.

I I.

Portrait d'E. C. Fiéron , dessiné par Ch. N. Cochin & gravé par Ch. E. Gaucher. A Paris , chez le Graveur , rue St Jacques , maison des Dames de la Visitation.

Ce Portrait est vu de profil , & il est

182 MERCURE DE FRANC E.
du format de ceux qu'a déjà gravés M. Cochin.

Le même graveur termine actuellement un Portrait de M. le Comte de Provence d'après un tableau de C. Vanloo, appartenant au Roi : cette estampe paroîtra incessamment.

I I I.

Perspective du château & jardins de Versailles, avec la représentation du feu d'artifice & des illuminations données le 15 Mai 1771, lors du mariage de Mgr le Comte de Provence ; prix, 3 l. en blanc, & 9 liv. lavé.

Cette perspective est exécutée proprement. Elle a environ 26 pouces de long sur 14 de haut.

M U S I Q U E.

DOUZE Sonates très-faciles pour le clavecin, ou le *piano forte*, par *Valentin Roeser* ; prix, 6 liv. chez *Sieber & Compagnie*, successeur de M. Huberty, rue des Deux-Ecus, au Pigeon blanc, où l'on trouve un grand magasin de musique. A

A O U S T. 1771. 183.

Lyon, chez *Castaud*, place de la Comédie.

Premier Recueil d'airs choisis pour la Harpe, ou le *Piano-forte* arrangés, par *Ph. Jacques Meyer*; prix 3 liv. 12 s. A Paris, au bureau d'abonnement musical, cour de l'ancien grand-cerf, rues Saint Denis, & des Deux-Portes S. Sauveur; & aux adresses ordinaires de musique.

G É O G R A P H I E.

Théâtre de la Guerre, en deux feuilles, par L. Denis; prix, 3 liv. les deux feuilles lavées & collées. A Paris, chez l'auteur, & Pasquier, rue St Jacques, vis-à-vis le collège de Louis le Grand.

CES deux feuilles du Théâtre de la Guerre entre les Russes, les Turcs & les Polonois comprennent la Pologne, la Russie, la Hongrie & la Transylvanie, la Turquie d'Europe, l'Archipel, &c. Le Sr Denis n'a tardé à publier ce théâtre que pour y mettre l'exactitude & les détails que

lui ont fourni plusieurs manuscrits & les cartes particulieres de chaque Etat.

A N E C D O T E S.

I.

LES lettres anonymes aux maris ne sont que trop fréquentes. Un homme en avoit reçu plusieurs sur le compte de sa femme qui étoit très-galante : Il en avoit intercepté d'elle à ses amans. Il jugea à propos de ne lui rien dire , connoissant apparemment l'inutilité de cette démarche ; il la traitoit fort bien & lui laissoit même espérer une partie fort considérable dans sa succession. Il étoit vieux & dans un pays où les loix permettent de donner à sa femme. Il tomba malade , elle ne le quitta pas un moment & se désespéroit, comme elle savoit bien faire. Aussi tôt qu'il fut mort , un ami de son mari lui remit un paquet cacheté & dont l'adresse étoit pour elle seule ; c'étoient les lettres d'avis qu'il avoit reçues & celles qu'il avoit interceptées avec ces mots au-dessus : *Tu vois , ma chere femme , que je n'ai pû faire davantage pour toi.*

I I.

Lorsque le Père Séraphin , capucin & grand prédicateur , commença à avoir quelque réputation , le Roi en parla au Père Bourdaloue & lui demanda ce que c'étoit que cet homme dont on parloit tant & qui prêchoit , disoit - on , d'une façon si attendrissante. Le Père Bourdaloue dit au Roi : *Sire , ce que j'en puis dire à V. M. est que les filoux , après avoir entendu ses sermons , rendent ce qu'ils ont volé pendant les miens.*

I I I.

Madame de M*** , ayant un jour donné ordre à son suisse de dire qu'elle n'y étoit pas ; il renvoya Mde de V** sa sœur. Mde de M*** l'en gronda le soir , en lui disant qu'elle y étoit toujours pour elle. Quelques jours après Mde de M... étant sortie , Mde de V... vint pour la voir & le suisse la laissa monter. Cette dernière n'ayant trouvé personne dans l'appartement de sa sœur , descendit & demanda au suisse pourquoi il l'avoit laissée entrer , Mde de M... n'y étant point. *Madame* , répondit - il , *c'est que*

ma maîtresse m'a dit qu'elle y étoit toujours pour vous.

I V.

Un jeune Officier alloit dîner tous les jours chez le Général de l'armée. Ce général, ennuyé de le voir si souvent, lui demanda s'il favoit l'exercice; le jeune homme lui répondit qu'il s'en piquoit. Alors le général se mit en devoir de lui commander & lui dit demi-tour à droite, marche. L'Officier lui répondit : *Vous vous trompez, mon Général, avant marche, il y a remettez-vous*; en conséquence il se remit à table & fut toujours depuis l'ami du Général.

V.

Un Gascon qui étoit au service, obtint du Roi une gratification de 1500 liv. Il partit sur le champ pour se la faire payer par M. Colbert qui, dans le moment qu'il arriva, étoit à table. Il entra malgré cela & demanda qui étoit Colbert? *C'est moi, Monsieur*, dit M. Colbert, *que voulez vous?* Eh! pas grand'chose, dit l'autre, un petit ordre du Roi, pour me compter 1500 liv. M. Colbert, qui étoit en

gâité, le fit mettre à table, & après le renvoya à un commis qui lui donna 1000 liv. Le Gascon dit qu'il lui revenoit encore 500 liv. Il est vrai, dit le commis, mais on les retient pour votre dîner. *Cadedis*, dit le Gascon, 500 liv. pour un dîner! je ne donne que vingt sols à mon auberge. Je le crois, dit le commis, mais vous n'avez pas l'honneur de manger avec M. Colbert, & c'est cet honneur qu'on vous fait payer. *Oh! bien*, répondit le Gascon, *puisque cela est ainsi, gardez tout, ce n'est pas la peine que je prenne 1000 liv. J'amenerai demain un de mes amis avec moi dîner ici, & cela sera fini.* M. Colbert admira la gasconade, fit payer l'officier & lui rendit dans la suite plusieurs bons offices.



A V I S.

I.

DÉFENSE du Lithotome caché, par une lettre du Frere Cosme à M. Cambon, chirurgien du Corps de Son Altesse R. Madame la Princesse de Lorraine, dans les Pays Bas.

Monsieur, je commence d'abord par vous demander grace sur la longueur de mon recit ; mais comme vous êtes un des premiers partisans du lithotome caché, & entre les mains duquel les succès se sont le plus multipliés, je ne puis douter de l'intérêt que vous prendrez à la défense :

Vous auriez peut-être cru que les adversaires de cet instrument ne reparoîtroient plus depuis la perte de leur formidable chef, mais je vais vous apprendre qu'il en est encore qui perpétuent les mêmes erreurs dans l'esprit des élèves qui suivent leurs leçons publiques dans cette capitale.

Il y a déjà quelques années qu'il me revenoit par des élèves qui assistent aux leçons de chirurgie qui se font tous les ans dans plusieurs établissemens à cet effet dans Paris, que certains Professeurs dénigroient les effets de mon lithotome lorsqu'ils démontroient l'opération de la taille, & cela gratuitement sans y rien opposer de mieux qui fut garanti par des faits incontestables ; mon éloignement que vous connoissez pour tout ce

qui porte la moindre apparence de contestation, me faisoit dissimuler ces sortes d'attaques par l'espérance que des professeurs, dont le choix suppose toujours la capacité, rentreroient en eux-mêmes, & s'assureroient de bonne foi par des examens réfléchis, tant anatomiquement sur des sujets morts, que par la vue des succès bons ou mauvais sur les vivans; si ce qu'ils enseignoient sur cet article leur paroïssoit suffisamment discuté ou non pour l'établir par des principes invariables, &c.

Mes dissimulations n'ont au contraire abouti qu'à les rendre plus hardis, & au lieu de ces discussions lumineuses vainement attendues, il m'est revenu que l'un d'eux a déclamé encore plus fortement ce printems dernier que par le passé; on m'a rapporté qu'en démontrant les instrumens dont la chirurgie se sert pour la taille, qu'il avoit pris celui dont il s'agit pour le faire remarquer singulièrement, & qu'il avoit élevé la voix en même-tems pour le mieux imprimer; qu'il en avoit d'abord approuvé médiocrement les trois moindres degrés d'ouverture, mais qu'aussi-tôt après il en avoit hautement condamné les autres trois degrés plus considérables, les numéros 11, 13 & 15, comme très-dangereux & pernicieux, assurant qu'à ces degrés il ouvroit le bas fond de la vessie, qu'il ouvroit de même le rectum, & qu'il caufoit des hémorragies mortelles; qu'en conséquence de ces dangers il le prohiboit absolument de cette opération autant qu'il étoit en son pouvoir, &c.

Comme je tiens pour maxime en général de ne point soupçonner la droiture d'autrui sans preuves manifestes, j'aime mieux attribuer cette conduite

à des opinions erronées qu'à d'autres desseins ; il se peut très-bien que ces professeurs aient négligé de lire mes défenses contre les agressions de feu M. le Cat sur l'ouverture du col de la vessie, & qu'ils estiment comme lui de préférer la prétendue dilatation graduée du col de la vessie faite dans un instant, soi disant, sans déchirement, à la section réelle de ce col faite par une lame bien tranchante dont l'assertion a toujours formé ma défense contre toutes les raisons qui pouvoient donner le change.

Quel pourroit être en effet l'homme de bon sens qui auroit une éducation quelconque, sans avoir celle de la chirurgie, qui ne comprendroit pas qu'avant de parvenir à forcer le déchirement de l'empeigne d'un soulier neuf avec une forme brisée, tout le corps du cuir qui composeroit cette empeigne ne seroit pas forcé dans toutes ses parties avant que l'endroit le plus foible de son étendue cédât aux coups redoublés d'un marteau sur le coin qui écarte cette forme ? Qu'en conséquence de ces efforts multipliés sur cette forme qui conduiroient jusqu'au déchirement, cet homme éduqué ne comprendroit parfaitement que toutes les parties de cette empeigne auroient dû supporter une violence extraordinaire avant d'arriver au déchirement de quelqu'une d'entr'elles, &c.

Cette première démonstration bien comprise, il devient très-facile, & à la portée de tout le monde, d'estimer, qu'outre l'effort général d'extension qu'ont dû éprouver toutes les parties du cuir, celle qui a cédé à l'effort de cette forme ne devra présenter qu'une ouverture très-irrégulière par lambours de diverses figures, qui seront même gauz & frangés.

Mais si au contraire par opposition à ces efforts de rupture par la forme brisée, quelqu'un mieux avisé désireroit d'ouvrir ladite empeigne pour y faire un passage avec un canif, ou tel autre instrument bien tranchant, la totalité du cuir en général ne seroit-elle pas préservée de tous ces efforts, & l'ouverture ne seroit elle pas uniforme & régulière, sans franges ni lambeaux quelconque, &c.

Je me flatte, Monsieur, que vous trouverez dans cette démonstration, quelque triviale qu'elle puisse paroître par l'inégalité du sujet, ainsi que tous les hommes impartiaux, la différence exacte qui résulte de la prétendue dilatation graduée du col de la vessie faite dans un instant par le grand appareil, lateralisé ou non, lequel représente exactement l'effet de la forme brisée comparé avec l'effet salutaire de l'incision faite avec le lithotome caché qui représente le canif, &c.

Au surplus une dilatation graduée de ce genre faite dans un instant a-t-elle jamais pû ni dû se supporter sans efforts violens, contusion ni déchirement, par aucuns gens de l'art dont les lumieres & la bonne foï garantissent la probité?

Comme la susdite conduite paroît prouver qu'effectivement ce professeur n'a point lu mes défenses contre feu M. le Cat, & qu'il s'est peut-être borné sur cette controverse à un rapport inséré dans les mémoires de l'académie royale de chirurgie imprimés en 1757, il devient indispensable de lui apprendre ici que l'auteur de ce rapport a si peu respecté la vérité qu'il n'a rencontré dans toute son histoire sur le compte de cet instrument, déjà alors en vogue, que des morts & des estropiés, pas un seul malade bien

guéri ; qu'il y porte le desir de nuire jusqu'à citer , sans âge , pays de naissance , de résidence , pas même de nom propre ni de batême, un Ecclésiastique mort en Juin 1755 , & par conséquent un être de raison qui n'a jamais existé (que dans son rapport) duquel j'ai déjà eu occasion de défier publiquement les preuves en 1763. *Mercur de France , Avril , pag. 138.*

Or, si c'est d'après ce rapport que le professeur est parti pour établir l'assertion des accidens pernicieux ci-dessus , il peut tenir pour fait certain que si tout n'y est pas faux , il est au moins tronqué , dégradé , défiguré & cité sans preuves valables , excepté un fait d'hémorragie prétendue sur un malade de Compiègne , qu'il cite d'après une lettre d'un chirurgien. Mais il sera peut-être très-utile pour notre professeur , & également avantageux pour la société , qu'il apprenne , lui & tout autre , que cette lettre du chirurgien & le rapport qui en fait mention , pour mieux dénigrer mon instrument & ma conduite , ont eu un très-grand soin de laisser à l'écart que ce malade , âgé de 73 ans , étoit épuisé par trois années de sonde gardée dans la vessie paralysée avec des douleurs aiguës & continuelles que lui causoit une pierre , que la violence de cet état , qui le privoit totalement de sommeil & de repos , le força de tout risquer , n'y pouvant plus résister. Son dépérissement me parut si considérable par la relation de son médecin , que je ne consentis de m'en charger qu'il ne fut préalablement administré , tant du St Viatique que de l'Extrême-Onction. Or , d'après une dégradation si entière dans laquelle il y avoit cent à perdre contre un à gagner , l'Académie & le susdit chirurgien auroient pu avec moins de partialité faire
grace

grâce de cette mort au lithotome caché sans appeler une hémorragie à leur secours. Le même professeur a, dit-on, comparé aussi le lithotome caché à l'atrape-lourdeau, afin d'en confondre le mérite & le réduire à l'égalité, &c.

Quant à l'égalité de mérite, s'il l'a entendu pour la taille, si cet atrape-lourdeau ou bistouri caché jadis proposé & inventé pour le bubonocelle, l'avoit eu, ce mérite, je ne me serois sûrement pas donné la peine de l'y approprier; car je n'en prétends pas davantage que cette appropriation sur l'époque de son invention, ainsi que je l'ai exposé dans la description même que j'en ai publiée en 1751 dans le recueil des pièces importantes, qui se débite chez d'Houry, libraire, rue de la Vieille Bouclerie à Paris. C'est ce que ledit professeur pourra y lire pour s'éviter, & tous autres, à l'avenir de me contester une invention que je ne me suis jamais attribuée au-delà d'un simple appropriateur de cet atrape-lourdeau pour la susdite opération. On assure qu'il a aussi ajouté qu'on avoit fait remarquer au Sieur Caqué, partisan de cet instrument & chirurgien à Reims, que la pointe de sa lame blessoit le fond de la vessie, &c.

Ce professeur ignore peut-être que ce chirurgien de Reims me doit tout ce qu'il sait sur cet article, ainsi qu'une sorte de fortune à mon lithotome, lui ayant donné des leçons suffisantes sur un cadavre, à Paris, dans les premiers tems, à la recommandation d'amis communs qui me l'adresserent, &c.

Mais, de mon côté, je n'ignore point que l'académie de chirurgie lui a donné une médaille pour avoir émoussé deux lignes de tranchant du

côté de la pointe à un lithotome, qu'il lui a sans doute montré, ce qu'il n'a fait vraisemblablement que pour obtenir d'elle, à titre de prix d'émulation, cette médaille d'or dont il fait parade; car je fais, à n'en pouvoir douter, que des gens de l'art qui l'ont presque toujours vu opérer, assurent que cette prétendue correction, ou à plus juste titre corruption, ne paroît point à l'instrument dont il a toujours continué de se servir long-tems après, depuis l'impression du rapport académique, comme il le faisoit avant, pour obtenir des succès & de la pratique.

Il arriva jadis à feu M. Garangeor, membre de St Côme, de même qu'à notre professeur, cette année, de faire aussi une sortie contre mon lithotome dans une de ses leçons publiques à St Côme, dans le commencement de l'apparition de cet instrument; mais ce célèbre chirurgien, aussi judicieux qu'il étoit habile dans son art, ayant sollicité dans la suite des tems un ami commun que j'avois taillé & guéri, de me le présenter, m'assura, en présence de cet ami, sur les reproches que je lui en faisois, qu'il s'étoit retracté & qu'il en avoit parlé favorablement dans une de ses leçons sur la même matière dans la suite, depuis que cet instrument avoit été corrigé, &c.

A ce mot de correction je l'interrompis & posai en même-tems sur une table, devant lui, deux lithotomes sans le prévenir par aucune remarque, & je lui dis de les bien examiner pour en décider le goût à son choix; ce qu'il fit très-scrupuleusement pendant plus d'un quart-d'heure que notre ami & moi nous éloignâmes pour ne le point distraire, l'un de ces deux lithotomes étoit le premier qui a

été fabriqué sur mon modèle , lequel j'ai toujours conservé , & l'autre sortoit dans le moment des mains de l'ouvrier , ce qui supposoit alors douze années écoulées au moins entre les deux. Lorsque M. Garangeot se fut bien assuré , je lui demandai son suffrage de choix , il le donna sans hésiter au premier qui fût jamais fabriqué ; il étoit compétent pour ce jugement. * Dans ce moment je lui dis qu'il voioit le premier & le dernier que l'ouvrier que j'avois instruit & indiqué dans mes écrits avoit fabriqué pendant les douze années ci-dessus ou environ ; que cet événement le mettoit à même d'apprécier la prétendue correction qu'il citoit , &c.

Il me répondit avec la candeur d'un savant très-modeste , qu'il avoit été trompé l'une & l'autre fois , mais qu'il se réservoit ce que sa probité lui inspiroit. En effet , cet homme incomparable qui connoissoit les conséquences des préceptes d'un professeur public , peu de jours après fit une leçon à St Côme sur les instrumens , il commença par ce lithotome ; il y protesta contre tout ce que la surprise lui en avoit fait dire , tant en défaut , en premier lieu , qu'en correction dans le second ; qu'ayant été trompé de bonne foi de son côté par gens qui lui avoient fourni cet instrument , il avoit eu l'occasion d'aller à la source qui l'avoit pleinement détrompé. Enfin tiré de son erreur il s'étendit amplement sur les avantages qu'il y connoissoit , il le proposa à ses élèves comme celui qui , à son jugement , méritoit la préférence sur

* Ayant composé un très-excellent traité d'instrumens de chirurgie.

tous les autres qui étoient parvenus à la connoissance. Il fut si persuadé lui-même de ces vérités, qu'il en fit l'opération sur le cadavre dans le premier cours d'opérations qu'il fit à la suite de cette mémorable rétractation.

Ce même professeur pouloit encore ses vues au-delà des actes qu'on vient de lire, il se proposoit de perpétuer ses leçons publiques dans une nouvelle édition de son excellent traité d'opérations, si la mort, qui ne fait pas plus de grace aux sçavans qu'aux ignorans, ne l'avoit prévenu; il devoit enrichir ce dernier ouvrage de quantité d'observations très-intéressantes que son état militaire l'avoit mis à portée de faire en connoisseur pénétrant & des plus zélés pour son art.

D'après tout ce que je viens de vous exposer, Monsieur, je pense qu'il vous paroitra qu'on a d'autant plus de tort de s'excrimer contre ce que je crois avoir proposé de bonne foi pour délivrer avec moins de danger des malheureux cruellement tourmentés, que vous m'êtes témoin vous-même, ainsi que le monde entier, que je n'ai jamais attaqué ni dénigré les productions d'autrui, excepté celles que le puissant agresseur, feu M. le Cat, proposoit, & qu'il soutenoit être de son invention, antérieure d'un grand nombre d'années à celle qu'il prétendoit anéantir par ses comparaisons. Les agressions opiniâtres & soutenues de cet implacable adverfaire du lithotome caché redoublèrent à proportion de la résistance que j'y opposois, elles me forcerent, après des discussions sans fin sur la théorie de part & d'autre pour terminer ces débats, d'en appeler à la supériorité des succès qui résultoient déjà de mon instrument,

comparés à tous ceux qu'il avoit obtenus & rapportés par les opérations faites par lui-même pendant près de vingt années consécutives sans interruption, & qui précédoient ses agrèsions; je dis par lui-même, parce qu'il est indubitable que les succès d'un inventeur quelconque doivent, sans contredit, l'emporter sur ceux des imitateurs.

Dans ce tribunal des succès que la théorie réclame dans tous les cas, & dont les jugemens ne furent jamais douteux, cet adversaire y perdit son procès. Je prouvai que dans le nombre des sujets qu'il avoit opérés, & cités dans ses propres listes qu'il avoit publiées, il en étoit mort de quatre un, & que de mon côté, quoiqu'opérés par huit différens opérateurs, il n'en étoit mort que de treize un, sans égard de part ni d'autre à des complications étrangères. Je lui défiai toutes preuves contraires.

Cet adversaire cependant alors se vançoit qu'il avoit prouvé plusieurs fois, en diverses circonstances, que ses instrumens & ses manœuvres réussissoient beaucoup mieux que tout ce qui se pratiquoit avant lui, & même encore de son tems, sans ses découvertes, par tous les autres lithotomistes qui tailloient dans la France.

Que nous reste-t-il donc à désirer dans la circonstance présente à vous & à moi, qui souscrivions avec tant de satisfaction à des découvertes plus favorables que celle que nous préconisons si elles pouvoient nous préserver, & les malades, de tout ce qui peut nous inquiéter encore, tant pour l'état commun & ordinaire des pierreux que pour celui des complications toujours formidables? Ce seroit de ce que ce professeur, en blâmant

nos découvertes, a manqué de citer ses propres expériences & les instrumens dont il se sert dans sa pratique, lesquels sont ou doivent être exempts des défauts & des accidens que la sagacité lui a fait remarquer dans le mien; car il est du bon ordre, dans tous les cas, que le pire ne puisse se détruire que par le mieux, & le moindre que par le plus.

Plaise au Ciel qu'animé du bien public, à l'exemple de feu M. Garangeot, déjà cité, & rempli de talens comme lui, ce professeur ait le courage de l'imiter! Cette conduite lui fera le même honneur; elle inspirera le même avantage dans cette nuée d'élèves que la capitale attire pour s'y venir instruire des vrais principes de cet art dont ils sont privés ailleurs, lesquels pourroient rester, sans ce délaveu, dans une erreur très-préjudiciable au bien général.

Au reste, mettre en question présentement la validité & la supériorité du lithotome caché sur tous les autres connus dans cette espèce, après plusieurs centaines d'expériences favorables sur des sujets vivans, complications étrangères à part, ce seroit contester la chûte des rivieres du côté de la mer.

Espérons donc de son équité cette rétractation si désirable pour la délivrance & le bonheur des malheureux pierreux, elle ne peut faire qu'ajouter un lustre de plus à la réalité des talens & à une éducation distinguée du commun dans un art si honorable pour soi & en même-tems si utile à l'humanité.

... J'ai l'honneur d'être, &c.

I I.

Le Sr Roussel. demeurant à Paris rue Jean-de-l'Epine, chez l'épicier en gros, à côté d'un tailleur, donne avis qu'il a trouvé un remède efficace pour les cors des pieds. Un morceau de toile noire ou de soie, enduit du médicament dont il s'agit, a la vertu d'ôter-prômptement la douleur des cors, de les amollir, & de les faire mourir par succession de tems. On en forme une emplâtre un peu plus large que le mal, que l'on enveloppe d'une bandelette après avoir coupé le cors. Au bout de huit jours, on peut lever ce premier appareil & remettre une autre emplâtre pour autant de tems.

Un grand nombre de personnes ont été parfaitement guéris par l'usage de ce topique.

On le trouve tous les jours, excepté les fêtes & dimanches. On prie les personnes-d'affranchir leurs lettres.

Le prix des boîtes à douze mouches est de 3 l.

Celui des boîtes à six mouches est de 1 l. 10 s.

Le même débite avec permission des bagues, dont la propriété est de guérir la goutte. Ces bagues, qu'il faut porter au doigt annulaire, guérissent les personnes qui ont la goutte aux pieds & aux mains, & en peu de tems celles qui en sont moyennement attaquées. Quant à celles qui en sont fort affligées, elles doivent les porter avant ou après l'attaque de la goutte, & pour lors elle ne revient plus. En les portant toujours au doigt, elles préservent d'apoplexie & de paralysie. Le prix de ces bagues, montées en or, est de 36 liv. & celles en argent, de 24 livres.

EDITS, ARRÊTS, &c.**I.**

LE Roi ayant rendu, le 26 du mois dernier, une ordonnance par laquelle Sa Majesté accorde des hautes payes & des marques de distinction aux anciens soldats de son régiment des Gardes-Françoises, le maréchal de Biron a fait en conséquence assembler ce régiment, au champ de Mars, le 9 & le 11 de ce mois, & a donné lui-même aux soldats qui étoient dans le cas de l'ordonnance, & qui se sont trouvés en très-grand nombre, les marques distinctives accordées par Sa Majesté; ce qui a produit l'effet le plus touchant parmi ces soldats, lesquels ont marqué la plus grande satisfaction.

II.

On a publié un édit du Roi, donné à Versailles au mois de Juillet 1771, & enregistré en parlement, le 13 du même mois, portant suppression, remboursement & création d'offices au bailliage & présidial de Blois.

III.

Il paroît aussi un arrêt de la cour des Monnoies, du 10 de ce mois, faisant défenses à toutes personnes quelconques de donner ni de recevoir, pour aucune valeur, les pièces dites *de quatre sols*, décriées par l'édit du mois de Janvier

1716, ni aucunes autres pièces de monnoie, dont l'empreinte seroit totalement effacée, à peine d'être poursuivies extraordinairement & punies comme *Billonneurs*.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Constantinople, le 3 Juin 1771.

MALGRÉ les conférences que les Envoyés des Cours de Vienne & de Berlin ont avec les Ministres de la Porte, on continue les préparatifs nécessaires pour pousser la guerre avec vigueur. Les recrues se succèdent dans cette capitale & en partent journellement pour se rendre à l'armée. Depuis trois jours que le vent est favorable, la nouvelle escadre, à bord de laquelle se trouvent quinze mille hommes de troupes, a mis à la voile pour Varne où ces troupes débarqueront. Il est encore arrivé ici un corps considérable de troupes asiatiques, qui s'embarqueront aussi, dans huit jours, pour la même destination.

De Warsovie, le 26 Juin 1771.

On mande d'Yassi, capitale de la Moldavie, que la ville de Túrne, où il se trouve une garnison de six mille hommes, est actuellement assiégée par le prince Repnin.

Suivant les lettres reçues nouvellement de la grande armée Russe, le feld - maréchal comte de Romanzow a établi son quartier général à Falczin, & tous les hôpitaux ont été transportés de la Podolie à Choczin.

202 MERCURE DE FRANCE.

L'ambassadeur de Russie a publié, aujourd'hui, une nouvelle déclaration, portant en substance que, puisque les gens connus sous le nom de Confédérés se livrent encore à toutes sortes de brigandages & d'excès, & augmentent les troubles du royaume, sans égard aux bons offices de la Russie, & aux moyens pacifiques que Sa Majesté Impériale a employés jusqu'à présent pour y faire cesser l'anarchie & pour y rétablir la tranquillité, les chefs & commandans des troupes de la nation vont recevoir l'ordre positif de ne plus épargner ces perturbateurs du repos public : ceux qu'on arrêtera seront conduits en prison & jugés selon la rigueur des loix :

De Stockholm, le 21 Juin 1771.

Le Roi voulant que les emplois qui sont à sa disposition ne soient donnés qu'au mérite & aux services, a défendu, par une ordonnance particulière, toute espèce de recommandation & de sollicitation en faveur de ceux qui prétendent aux places vacantes.

Du 25 Juin.

Le discours que le Roi a adressé, aujourd'hui, aux Etats du royaume, à l'ouverture de la diète, est conçu en ces termes :

« Très Nobles, Très-Révérends, Amés & Féaux
» les Gens composant les quatre Ordres du
» Peuple Suédois.

» Tout, dans ce moment, jusqu'à la place que
» j'occupe, me rappelle notre grande & commune
» perte. Lorsque les états du royaume termineront

» leur dernière assemblée, ils virent dans ce palais
 » un Roi également respecté & chéri, environné
 » de sujets fidèles & de trois fils qui leur dispu-
 » toient l'avantage de lui donner les plus fortes
 » preuves de leur vénération & de leur amour. Au
 » lieu d'un spectacle si imposant, vous ne voyez
 » aujourd'hui que trois fils privés d'un père chéri
 » & plongés dans la douleur, qui mêlent leurs lar-
 » mes aux vôtres, & qui sentent leurs plaies se
 » r'ouvrir à la vue de celles dont vos cœurs paroif-
 » sent déchirés.

» Les larmes des sujets sont le monument le plus
 » glorieux qui puisse être élevé à la mémoire d'un
 » bon Roi : celles que vous répandez aujourd'hui
 » sont pour moi un aiguillon qui m'anime encore
 » à la vertu, & un encouragement pour mériter,
 » à l'exemple d'un père si sincèrement regretté,
 » votre attachement & votre confiance, par la clé-
 » mence & par la bonté.

» Je ne vous parlerai pas ici de ce qui s'est passé
 » dans le gouvernement depuis votre dernière as-
 » semblée : vous en serez informé par les pièces
 » qui vous seront communiquées. Mon absence
 » ne m'a pas permis de rien effectuer pour le bien
 » public. Si nous avons le bonheur de voir aujour-
 » d'hui la paix régner au-dedans & au-dehors, de
 » voir l'amitié & la confiance bien établies avec
 » les voisins & les plus anciens alliés de ce royau-
 » me, ce sont les fruits de la prudence & de la sa-
 » gesse d'une administration, pour laquelle je
 » suis bien aise de témoigner ici publiquement ma
 » reconnoissance.

» Quant à l'objet de votre présente assemblée, je
 » ne crois pas qu'il soit besoin de vous en parler.

204 MERCURE DE FRANCE.

» Vous savez ce qu'exige de vous le grand chan-
» gement arrivé dans cet état ; vous connoissez
» vos droits , & c'est pour les exercer que vous
» avez été convoqués. Je vous souhaite pour cela
» la bénédiction du Ciel, afin que la paix & l'union
» président à tous vos conseils , & leur préparent
» un heureux succès.

» Né & élevé au milieu de vous , j'ai appris dès
» ma plus tendre jeunesse à aimer la patrie , à re-
» garder comme le plus grand bonheur d'être
» Suédois , & comme la plus grande gloire d'être
» le premier citoyen au milieu d'un peuple libre.
» Tous mes desirs seront remplis , si la résolution
» que vous allez prendre contribue à affermir la
» félicité , la gloire & l'indépendance de cette Na-
» tion. La voir heureuse est le premier objet de
» mes vœux : la gouverner libre & indépendante
» est le dernier terme de mon ambition. Ne croyez
» pas , mes chers Suédois , que ce soient là de vai-
» nes paroles , démenties peut-être par les secrets
» mouvemens de mon cœur : c'est l'expression
» fidèle de ce que sent ce cœur , trop vrai pour
» n'être pas de bonne foi dans ses promesses , &
» trop fier pour manquer jamais à ses engage-
» mens.

» J'ai vu plusieurs pays : j'ai tâché d'en connoi-
» tre les mœurs , le gouvernement & la condition
» plus ou moins heureuse de leurs peuples. J'ai
» trouvé que ce n'est ni le pouvoir absolu dans la
» main du Prince , ni le luxe , ni la magnificence ,
» ni les trésors amassés par l'économie qui peu-
» vent rendre les sujets heureux : qu'ils ne le de-
» viennent que par l'amour de la patrie & par la
» concorde. Il ne dépend donc que de nous seuls

» d'être la Nation la plus heureuse de la terre.
 » Que cette diète soit à jamais distinguée dans nos
 » annales par le sacrifice de toute vue particulière,
 » de toute haine & de toute jalousie personnelle,
 » au grand intérêt du bien public. Je contribue-
 » rai, de mon côté, autant qu'il dépendra de moi,
 » à rapprocher les esprits divisés, à réunir les
 » cœurs aliénés les uns des autres, afin que cette
 » assemblée devienne, sous les auspices du Très-
 » Haut, l'époque d'une félicité durable pour ce
 » royaume.

» Je vous assure tous, & chacun en particu-
 » lier, de ma bienveillance royale & de ma pro-
 » tection. »

De Vienne, le 3 Juillet 1771.

L'Impératrice-Reine avoit rendu, l'année der-
 nière, une ordonnance qui fixoit à vingt-quatre
 ans l'âge pour l'émission des vœux monastiques,
 & qui déclaroit nuls ceux qui auroient été pronon-
 cés avant cet âge. Cette clause a occasionné des
 plaintes de la part de la Cour de Rome. Le Pape a
 écrit, à ce sujet, à Sa Majesté Impériale, une let-
 tre où il fait envisager cette loi comme portant
 atteinte aux droits les plus anciens & les plus sa-
 crés de la Jurisdiction Apostolique qui, de tout
 tems, a seule prononcé sur la légitimité des vœux.
 Il s'est tenu plusieurs conseils, dans lesquels on a
 examiné la loi qui a donné lieu à la lettre du St
 Père. On assure que les principaux membres du
 conseil ont été d'avis de défendre aux maisons
 religieuses de recevoir des jeunes gens avant l'âge
 prescrit pour l'émission des vœux, laquelle se
 trouvera encore retardée par l'année du noviciat.

206 MERCURE DE FRANCE.

Au reste, il n'y a encore rien d'arrêté relativement à cet objet.

Les Pères Dominicains de Raguse avoient, depuis près de deux cens ans, dans leur église, une main de St Etienne, Roi de Hongrie. Cette main avoit été conservée sans se corrompre, pendant plusieurs siècles, au comté de Bibar, dans une église fondée par le Roi Ladislas; ensuite elle avoit été transportée à Raguse, où elle a été de même conservée pendant près de deux cens ans. La République de Raguse, pour satisfaire Sa Majesté Impériale & Royale, qui lui a fait demander cette relique, la lui a renvoyée par des députés. Après l'examen fait par le cardinal Miggazi, archevêque de Vienne, elle a été exposée solennellement le 30 du mois dernier, dans la chapelle du château royal de Schonbrun, en présence de Leurs Majestés Impériales & Royale, de toute la Cour, des grands-croix, commandeurs & chevaliers de l'ordre apostolique de St Etienne; elle restera pendant neuf jours dans cette chapelle d'où elle sera transférée dans l'église du château royal de Bude.

De Naples, le 29 Juin 1771.

Le Roi, voulant remédier aux abus fréquens qui naissoient d'une trop grande liberté dans les mariages, & aux inconvéniens qui résultoient des réglemens faits antérieurement sur cet objet, a fait publier, ces jours derniers, une ordonnance, par laquelle Sa Majesté défend à tous ses Sujets, de quelque qualité qu'ils soient, de contracter des mariages sans le consentement de leurs pere & mere, à moins qu'ils n'aient atteint l'âge d'émancipation légale, fixée, pour les hommes,

à 30 ans, & pour les filles, à 25. Elle défend en même-tems aux curés & autres ecclésiastiques de prêter, en aucune façon, leur ministère aux mariages qui leur seront proposés sans cette formalité, à peine de punition corporelle.

De Rome, le 5 Juillet 1771.

Dans le Consistoire secret qui se tint, le 17 du mois dernier, le St Pere fit part au Sacré Collège de la lettre d'obédiance qui lui a été écrite par le Patriarche des Nestoriens, & présentée, le jour de la Trinité, par le Prélat Etienne Borgia, secrétaire de la Propagande.

De Londres, le 12 Juillet 1771.

Le 10, à deux heures après-midi, le lord-maire, cinq aldermans, les deux sherifs en charge, le greffier, & un certain nombre de députés de la bourgeoisie de Londres se rendirent, en cérémonie, à Saint-James, au milieu des acclamations redoublées d'une foule prodigieuse, pour présenter au Roi l'adresse & remontrance de la Cité. Le comte d'Hertford, grand-chambellan, avoit écrit, la veille, au lord-maire pour le prévenir que le Roi n'admettroit en sa présence que le nombre des députés de la bourgeoisie, limité par les loix, attendu l'impossibilité de recevoir, dans le palais, toute la bourgeoisie en corps; ce qui fut ponctuellement observé. Le Roi étoit environné d'une partie de la noblesse, des ministres d'état, de plusieurs ministres étrangers, &c. Lorsque le lord-maire fut admis en sa présence, ce magistrat présenta à Sa Majesté l'adresse qui

roule sur les points suivans : on y rappelle les différens griefs allégués dans les remontrances précédentes, sur lesquelles on n'a pas obtenu justice ; on s'y plaint de ce qu'on a admis dans la chambre des Communes un représentant illégalement élu ; de l'injustice faite au premier magistrat de la Cité & à un autre alderman, lesquels ont été emprisonnés pour n'avoir pas violé leurs sermens ; des suggestions artificieuses de la chambre des Communes, par lesquelles Sa Majesté a été portée à rendre une ordonnance illégale contre deux imprimeurs ; de la démarche illégale de cette même assemblée, laquelle a fait biffer des registres de la cité un acte judiciaire, violence qui tend à priver les sujets du droit de recourir aux lois du pays ; des démarches ultérieures de cette même chambre qui, pendant la détention des magistrats, a passé un bill pour ôter à la cité de Londres ses droits sur le sol de la Tamise, droits qu'elle a possédés depuis la conquête de Guillaume de Normandie ; enfin on supplie Sa Majesté de rendre à la cité ses privilèges, & à la nation la tranquillité dont elle a besoin, en dissolvant un parlement corrompu, & en éloignant de sa personne & de ses conseils les ministres, &c. La réponse du Roi à cette adresse portoit en substance qu'on lui avoit déjà présenté deux requêtes sur le même sujet, auxquelles il avoit donné des réponses assez connues ; que les nouveaux sujets de plainte allégués dans celle-ci ne pouvoient le déterminer à changer de sentiment, & moins encore à condamner la conduite du parlement qu'il avoit approuvée dans son dernier discours émané du Trône, & qu'ayant toujours une confiance

entière dans les lumières & l'attachement de cette assemblée, ainsi que dans la droiture & la fidélité de ses ministres, Sa Majesté ne pouvoit adhérer aux vœux & aux demandes de la cité. Malgré la foule prodigieuse du Peuple assemblé, la journée se passa sans tumulte & sans désordre.

Le lord-maire se propose, dit-on, de convoquer toute la bourgeoisie à la maison-de-ville & d'y faire rapport de la réponse du Roi à la remontrance présentée, le 10, à Sa Majesté. Malgré le peu de succès des différentes remontrances, on assure que la communauté est résolue de faire une nouvelle tentative avant la rentrée du parlement, & de présenter au Roi une nouvelle adresse, dans une forme & conçue en des termes qui pourront mériter plus d'attention de la part de Sa Majesté.

D'Ostende, le 28 Juin 1771.

Nos Pilotes Côtiers, dont le nombre vient d'être augmenté, seront désormais divisés en deux brigades, dont l'une occupera, dès le 1^{er} Juillet prochain, une corvette qui tiendra constamment la mer, afin d'être toujours à portée d'aller au-devant des vaisseaux qui se présenteront, & de leur donner les secours & les indications nécessaires. L'autre brigade sera destinée au service du port & à la sortie des vaisseaux. Ces deux brigades se releveront de dix en dix jours : on a pris les mesures convenables pour que le service du Public ne souffre jamais d'interruption & pour écarter de la navigation le danger, auquel la négligence ou l'ignorance des pilotes-côtiers pour-

roient l'exposer. On parle encore de plusieurs autres arrangemens qui ont pour objet la sûreté & la facilité de la navigation & du commerce dans ce port.

De Marseille, le 12 Juillet 1771.

Les chebecs du Roi *le Caméléon & le Singe*, aux ordres des Srs de Boades & de Gantés, destinés à protéger, contre les corsaires barbaresques, la navigation des bâtimens étrangers qui viennent à la foire de Beaucaire, ont fait voile de Toulon, vers la fin du mois dernier, & ils ont, suivant l'usage, commencé leur croisière par la partie de l'Est de la côte de Provence.

Le capitaine Daumas, venu de Salonique d'où il est parti le 15 Mai, se trouvant, le 25, dans l'Archipel, entre les Isles de Zia & de Thermie, a été chassé, pendant quatre heures, par un bâtiment portant pavillon Russe & armé de soixante-dix hommes. Ce bâtiment l'ayant approché, le commandant l'a obligé de lui envoyer son capitaine en second avec trois hommes, qu'il a retenus à son bord, tandis que treize des siens, bien armés, sont passés sur le bord du capitaine Daumas. Après avoir examiné sa cargaison, ils lui ont demandé du tabac à fumer, & peu contents de l'offre que leur ont fait le capitaine & son équipage, ils s'en sont fait donner six balles. Après quoi s'étant retirés, ils ont renvoyé au capitaine Daumas ses gens, qui ont rapporté que, pendant qu'ils étoient à bord du corsaire, ils avoient entendu délibérer si on s'empareroit du bâtiment,

& que la seule difficulté de tirer parti de sa cargaison, qui consistoit, en grande partie en coton & en laine, avoit déterminé ces pirates à le relâcher.

PRÉSENTATIONS.

Le 9 Juillet, les Etats de Languedoc eurent audience du Roi, à qui ils furent présentés par le comte d'Eu, gouverneur de la province, & par le duc de la Vrilliere, ministre & secrétaire d'état, ayant le département de cette province; ils furent conduits à cette audience par le marquis de Dreux, grand-maître, & par le Sr de Watonville, aide des cérémonies : la députation étoit composée, pour la Noblesse, du comte de Merinville, qui porta la parole, en l'absence de l'évêque de Mirepoix; qui devoit représenter le Clergé; pour le tiers-état, du Sr Pierrier, capitoul de Toulouse, du Sr Querel, député de Clermont, & du marquis de Montferrier, syndic général de la province. Ces Etats furent ensuite présentés à la Famille Royale.

Ce même jour, la comtesse Dubois de la Motte eut l'honneur d'être présentée à Sa Majesté & à la Famille Royale, par la duchesse d'Aiguillon, ainsi que la marquise de Vauban, par la princesse de Liffenois; la comtesse des Escotais, par la comtesse de Chantilly, & la vicomtesse de Tavan-nes, par la comtesse de Roüault.

N O M I N A T I O N .

Le Sr de Pradines ayant été nommé intendant de l'Isle de Corse, a pris congé du Roi pour se rendre à sa destination.

M A R I A G E .

Le 2 Juillet 1771, Claude-François, marquis de Monnier, premier président en la chambre des comptes, cour des aides & des finances du Comté de Bourgogne, seigneur de Nans, Courviere & Marmirole, épousa Demoiselle Marie-Thérèse-Sophie Richard, fille mineure de Messiro Gilles-Germain Richard, président honoraire à la chambre des Comptes de Bourgogne & Bresse, seigneur de Ruffey, Trouhans, Vervroffe, la Crilloire, & de Dame Anne-Claude de la Forest. Ce mariage a été célébré dans la chapelle du château de Trouhans en Bourgogne, diocèse de Châlons-sur-Sône, & la bénédiction nuptiale a été donnée aux époux par M. l'Abbé de Ruffey, frere de la Demoiselle.

N A I S S A N C E .

La Duchesse de Montmorency est accouchée d'une fille, dans la nuit du 7 au 8 de Juillet.

M O R T S.

Sylvie-Angelique Andrault de Langerot, veuve de Claude Thiard comte de Bissy, est morte, à l'abbaye royale de Panthemont, le 11 Juillet, âgée de quatre-vingt-sept ans.

Catherine Cailhol, de la paroisse de St Julien, aux environs de Marseille, veuve du nommé Chevron, qu'elle avoit épousé en seconde nôces, est morte en cette ville, le 30 du mois de Juin, âgée de cent huit ans. Elle avoit eu de son premier mari onze enfans qui moururent tous en 1720, de la peste dont elle fut attaquée elle-même. Elle n'avoit jamais eu d'autre maladie, & n'avoit été sujette à aucune des infirmités de la vieillesse.

Le Baron de Copley, maréchal des camps & armées du Roi, ancien gouverneur de la Guadeloupe, grand-croix de l'ordre de St Lazare, est mort à Brives, le 15 Juillet, âgé de soixante-quatre ans.

Egide de Bertránd Pibrac, écuyer, chevalier de l'Ordre du Roi, ancien premier chirurgien de la feuë Reine Douairiere d'Espagne, chirurgien major de l'Ecole royale-militaire & directeur de l'académie royale de chirurgie de Paris, est mort en cette ville, le 14 Juillet, âgé d'environ soixante-dix-huit ans.

T A B L E.

P IECES FUGITIVES en vers & en prose, page	5
Epître à Finette,	<i>ibid.</i>
Caprice,	12
Le Rossignol & la Pivoine, fable,	<i>ibid.</i>
L'heureuse persévérance, conte,	13
Vers à Mademoiselle de * * *,	34
Le Dervis Voyageur, fable,	37
Traduction libre de l'Ode d'Horace, <i>Eheu!</i> <i>fugaces, Posthume, &c.</i>	39
Epître à M. l'Abbé de l'Isle,	41
L'Imprudence, conte moral,	43
Narcisse, imitation de la IV ^e . Nuit d'Young,	51
A l'Auteur de l'Homme Moral,	55
Madrigal à Mlle le Chantre,	57
La Vengeance inutile,	58
Le Plaisir d'aimer, romance,	59
Conte,	60
Explication des Enigmes & Logogryphes,	61
ENIGMES,	<i>ibid.</i>
LOGOGRYPHES,	65

NOUVELLES LITTÉRAIRES,	71
Observations sur la physique de l'histoire naturelle,	<i>ibid.</i>
Précis national,	77
Observations sur les maladies des armées,	78
Bibliothèque de Société,	80
Vers à Mademoiselle de St C***;	87
Recueil des pièces qui ont remporté le prix de l'Académie royale des Sciences,	<i>ibid.</i>
Agriculture complète,	89
Traité complet de chirurgie,	90
Code des Seigneurs,	91
Les Economiques,	93
Essai d'une nouv. Minéralogie;	94
Antonii de Haen, <i>tomus septimus</i> ,	95
Nouveau traité du jeu des Echecs,	96
Les Soliloques,	101
Recueil des Œuvres de Mde du Boccage,	<i>ibid.</i>
Géographie de Virgile,	<i>ibid.</i>
Début poétique,	116
Mémoires d'un Américain,	118
Almanach général des Marchands & Négocians de la France,	128
Expérience sur la bonification des vins,	131
Avis sur les Voyages <i>in-4°</i> . & la collect. acad.	132
Réflexions sur Plutarque,	<i>ibid.</i>
Lettre à M. de la Harpe,	140
Réponse de M. de la Harpe,	146

216 MERCURE DE FRANCE.

Lettre à l'Auteur du Mercure,	147
SPECTACLES, Opéra,	148
Comédie italienne,	149
Concert mécanique,	152
Couplets adressés à Mlle Doligny,	154
Ecole vétérinaire,	155
Observat. sur le Météore, par M. Monier,	157
<i>Idem</i> , par M l'Abbé Marie,	160
ARTS, Architecture,	162
Plan du Colisée,	<i>ibid.</i>
Dissertations sur la forme des Temples tant anciens que modernes,	165
Gravure,	181
Musique,	182
Géographie,	183
Anecdotes,	184
Avis,	188
Edits, Arrêts,	200
Nouvelles politiques,	201
Présentations,	211
Nomination, Mariage & Naissance,	212
Morts,	213

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Chancelier, le volume du Mercure du mois d'Août 1771, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, le 31 Juillet 1771.

LOUVEL.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe.

MERCURE

DE FRANCE,

DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

SEPTEMBRE, 1771.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, Rue
Christine, près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT.

C'EST au Sieur LACOMBE libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 livres que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, libraire, à Paris, rue Christine.

*On trouve aussi chez le même Libraire
les Journaux suivans.*

- JOURNAL DES SÇAVANS**, in-4^o ou in-12, 14 vol.
par an à Paris. 16 liv.
Franc de port en Province, 20 l. 4 s.
- L'AVANTCOUREUR**, feuille qui paroît le Lundi
de chaque semaine, & qui donne la notice
des nouveautés des Sciences, des Arts, &c.
L'abonnement, soit à Paris, soit pour la Pro-
vince, port franc par la poste, est de 12 liv.
- JOURNAL ECCLESIASTIQUE**, par M. l'Abbé Dic-
nouart; de 14 vol. par an, à Paris, 9 liv. 16 s.
En Province, port franc par la poste, 14 liv.
- GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE**; il en
paroît deux feuilles par semaine, port franc
par la poste; aux DEUX-PONTS; ou à PARIS,
chez Lacombe, libraire, & aux BUREAUX DE
CORRESPONDANCE. Prix, 18 liv.
- GAZETTE POLITIQUE des DEUX-PONTS**, dont il
paroît deux feuilles par semaine; on souscrit
à PARIS, au bureau général des gazettes étran-
geres, rue de la Jussienne. 36 liv.
- L'OBSERVATEUR FRANÇOIS A LONDRES**, com-
posé de 24 parties ou cahiers de 6 feuilles cha-
cun; ou huit vol. par an. Il en paroît un cahier
le 1^r, & le 15 de chaque mois. Franc de
port à Paris, 30 liv.
Et franc de port par la poste en province, 36 liv.
- EPHÉMÉRIDES DU CITOYEN** ou Bibliothèque rai-
sonnée des Sciences morales & politiques. in-12
12 vol. par an port franc, à Paris, 18 liv.
En Province, 24 liv.
- LE SPECTATEUR FRANÇOIS**, 15 cahiers par an,
à Paris, 9 liv.
En Province, 12 liv.

Nouveautés chez le même Libraire.

- HISTOIRE** de l'Ordre du St Esprit, par
M. de St Foix, le 2^e. vol. br. 2 l.
- Les douze Césars* de Suétone, traduits par
M. de la Harpe, 2 vol. in-8^o. brochés 8 l.
- L'Ecole Dramatique de l'Homme*, in-8^o.
broch. 3 l. 10 s.
- Histoire des Philosophes anciens*, avec leurs
Portraits, 2 vol. in-12. br. 5 liv.
- Dict. Lyrique*, 2 vol br. 15 l.
- Supplément du Dict. Lyrique*, 2 vol. br. 15 l.
- Recueil lyrique d'airs italiens*, 3 l.
- Tomes III & IVe. du Recueil philosophique*
de Bouillon, in-12. br. 3 l. 12 s.
- Tome Ve.* 1 l. 16 s.
- Dictionnaire portatif de commerce*, 1770,
4 vol. in-8^o. gr. format rel. 20 l.
- Essai sur les erreurs & superstitions anciennes*
& modernes, 2 vol. in-8^o. br. 4 l.
- Mémoire sur les Haras*, 1 l. 4 s.
- Les Caracteres modernes*, 2 vol. br. 3 l.
- Maximes de guerre* du C. de Kevenhuller, 1 l. 10 s.
- Système du Monde*, 30 s.
- Satyres de Juvenal* ; par M. Dufaulx,
in-8^o. rel. 7 l.
- Dict. de Morale*, 2 in-8^o. rel. 9 l.

G R A V U R E S.

- Sept Estampes de St Gregoire*, d'après Van-
loo, 24 l.
- Deux grands Paysages*, d'après Diétrici, 12 l.
- Le Roi de la Fève*, d'après Jordans, 4 l.
- Le Jugement de Paris*, d'après le Trevi-
sain, 1 l. 16 s.



M E R C U R E

D E F R A N C E .

SEPTEMBRE , 1771.

P I È C E S F U G I T I V E S

EN VERS ET EN PROSE.

L'INHUMANITÉ. Ode.

HOMMES vils & puissans , oppresseurs de la
terre ,

Vos crimes , vos plaisirs dureront-ils toujours ?

Tremblez. Un Dieu vengeur tient en main le ton-
nerre

Qui menace vos jours.

Vous avez , en naissant , usurpé sa puissance ;

Vous eûtes de l'orgueil au sortir du néant.

A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

Barbares ! vous voyez d'un œil d'indifférence
Ecraser l'innocent.

Le pauvre & l'orphelin que votre orgueil rebute,
Courbés sur la poussière & presqu'anéantis,
Implorent un vengeur, demandent votre châte
Par leurs pleurs & leurs cris.

Votre faste superbe insulte à leur misère ;
Votre oreille se ferme à leurs gémissemens.
Cœurs d'airain, savez-vous qu'au Ciel ils ont un
père
Qui venge ses enfans ?

Je vois de leurs malheurs enfin tarir la source ;
Une puissante main vous dérobe leur sort.
Mais vous, plus malheureux, n'aurez point de
ressource,
Pas même dans la mort.

Vos palais, vos trésors sont un verre fragile.
Adorés maintenant, vous serez oubliés.
Un moment, & la terre est pour vous sans asyle
Et manque sous vos pieds.

Pareils au ver-luisant durant la nuit obscure,
Vous brillez ici-bas, vous rampez comme lui ;
Hier insectes brillans, fiers de votre dorure,
Et poussière aujourd'hui.

Ô sainte Humanité, si long-tems outragée ;

SEPTEMBRE. 1771. 7

Sèche tes pleurs & vois tes tyrans confondus ;
L'ordre va reparoître, oui tu seras vengé,
Tes droits seront connus.

La terre offrit aux grands des plaisirs & des char-
mes ;

Ses trésors, comme un fleuve, ont coulé dans leur
sein.

Tout change; le bonheur vient essuyer nos larmes;
Les pleurs sont leur destin.

Ah ! prévoyez ce jour, hommes durs & coupab-
bles,

Et de l'Humanité relevez les autels.

L'Eternel vous remet le sort des misérables ;

Et vous êtes mortels.

Par M. l'Abbé Rolland, de Gap.

LE CHEVAL & L'ANE.

Fable.

EN flairant sa botte de foin,
Un Cheval hennissoit pour avoir l'ordinaire.
Dans la même écurie, un Ane, dans un coin,
Sur sa paille se mit à braire.
Le bel écho, dit le coursier !
Si je veux qu'on m'entende, il faut m'égoûiller ;

A iv

8 MERCURE DE FRANCE.

Je voudrois bien savoir pourquoi ce maraut braillé
le.

Attends-toi qu'on mettra néant à ton placet.

Que te faut-il, maître Baudet ?

Dis-moi, n'as-tu pas de la paille ?

Le rouffin répondit : Chacun sent son besoin :

Ou cesse de crier, ou ne dis point d'injures.

Ton ratelier est plein ; cependant tu murmures :

Tu voudrois de l'avoine ?.. Et moi je veux du
foin.

Par M. Brisard.

LA COLOMBE & LA PIE.

Fable.

UN jour la Colombe & la Pie
S'en allerent de compagnie
Rendre visite au Paon, visite de devoir ;
Et de pure cérémonie.
Quand l'Agasse à jaser eut montré son savoir ;
Elle leva le siège, ainsi que son amie.
A grand'peine elle étoit sortie :
Que pensez-vous de Monseigneur,
Lui dit-elle ? Avez-vous admiré sa prestance ;

S E P T E M B R E. 1771.

Sa fausse politesse & son air d'importance ?

Mais j'ai su le réduire à sa juste valeur.

Quoiqu'il ait de lui-même opinion fort bonne ;

Je l'ai jugé d'abord tel qu'on me l'avoit dit ,

Assez épais de corps & fort mince d'esprit.

C'est dommage ; à tout prendre , il est bonne per-
sonne ;

Mais comme il est maussade ! Et ses pieds ? quelle
horreur ! . .

Avez-vous remarqué que sa voix m'a fait peur ?

Mes yeux apparemment sont différents des vôtres ;

Répondit la Colombe ; il m'a paru civil ;

Et j'ai l'esprit si peu subtil

Que je juge toujours en bien celui des autres :

Par son aigrette d'or mes regards détournés

N'ont point vu si ses pieds sont bien ou mal tour-
nés ;

Et j'ai tant remarqué l'éclat de son plumage ,

Que je n'ai point prêté l'oreille à son ramage.

Par le même.

A ▼

LES PRÉTENDUS.

Conte moral.

QUE vous êtes heureuse, disoit Bélise à Lucinde ! vous n'avez point contracté d'engagement. Vous jouissez de tous les hommages que vous méritez, & maîtresse de partager les sentimens que vous inspirez ou de les rejeter, vous ne dépendez ni des caprices d'un mari, ni des sottises opinions du Public. Il me semble, répondit Lucinde, que vous vous êtes mariée vous-même, & je croyois que le bonheur suivoit toujours de pareilles unions où le cœur se donne sans contrainte ni complaisance. A l'égard du Public, quand on n'a rien à se reprocher, on ne doit s'inquiéter ni de ses faux jugemens ni de ses injustices. — Quand on n'a rien à se reprocher ! Comment entendez-vous ce mot ? A Dieu ne plaise que je veuille justifier ces écarts auxquels ne se livre jamais une femme qui se respecte un peu ; mais, raisonnons : qu'un amant vous déplaît à vous ; qu'il se permette certains airs, vos dédains vous ont bientôt vengée : vous

SEPTÈMBRE. 1771.

avez le plaisir de voir à vos pieds le superbe personnage bien confus, bien humilié, dont les yeux pleins de tendresse & de repentir vous demandent grace. Accordez ou refusez, personne n'a le droit d'en murmurer. Croyez-vous qu'il en soit de même avec les maris? Toujours haineux, impérieux, ils n'ont que des chaînes à vous offrir: leurs mains enveniment tout, & la moindre négligence est un crime aux yeux de ces animaux-là. Montrez de la sensibilité, ils partent de là pour faire mille sottises: l'humeur gagne, on se plaint: des consolateurs se présentent de toutes parts: le moyen d'empêcher cela? Eh! bien, vous voilà notée, & d'être malheureuse & de le dire est encore un crime aux yeux de ce Public qui ne vous quitte non plus que votre ombre, & qui se trouve toujours je ne sais comment sur votre chemin.

Bélise, sans être jolie, avoir une de ces physionomies qui plaisent; beaucoup de vivacité & de ces saillies qui passent toujours pour de l'esprit dans une jeune femme. Elle avait épousé, contre le gré de ses parens, un de ces hommes à qui le caractère ne promet jamais de repos. Toujours agité, toujours inquiet, Alceste étoit

A vj

12. MERCURE DE FRANCE.

dur & bizarre, jaloux à l'excès ; pour cacher à tous les yeux cette passion funeste, il affectoit une indifférence faite pour désespérer une ame sensible. D'ailleurs, de l'esprit, de la générosité, & beaucoup de goût pour la dépense. Ces dehors imposans avoient séduit sa jeune épouse ; les difficultés avoient irrité l'ame fière d'Alceste, & croyant s'aimer l'un & l'autre, après plusieurs années de contrariétés & d'obstacles, ils s'étoient liés.

Cette dernière épreuve fut la plus forte ; ils s'apperçurent trop tard qu'ils s'étoient abusés. L'amour-propre change en fleurs les épines d'une longue passion ; mais souvent elle expire dans l'ombre des ménages, & l'hymen est le creuset des amours.

Alceste interrompit la conversation. Eh ! bien, Madame, dit-il, en finissant la partie qu'il jouoit, on vous attend au marais. — Je suis à vos ordres, Monsieur, — Mais mon Dieu quelle belle toilette ! — Il est tems de vous en appercevoir, vous ne m'avez point vue d'aujourd'hui. — Et je ne vous verrai pas davantage. Ne passez - vous pas la soirée ensemble, dit Lucinde ? Non pas que je sçache, reprit Alceste. J'ai promis de mener Madame,

& je tiens ma parole ; mais ce n'est pas pour mes menus plaisirs que je l'acquitte : Madame sera fêtée , adorée ; moi , pendant ce tems - là , j'irai d'un autre côté. Venez - vous , dit Bélise en levant les épaules ? Comment, vous n'êtes pas contente ! reprit son époux. Je connois peu de maris capables d'un aussi honnête procédé , & peu de femmes assez difficiles pour ne pas s'en accommoder.

Dès qu'ils furent sortis , Lucinde se mit à réfléchir sur ce qu'elle venoit d'entendre. Voilà donc , disoit-elle , le fruit de cette grande constance ! voilà des gens qui se sont mariés de leur choix ; j'aurois parié qu'ils étoient heureux. Une femme coquette , un mari pour qui sa femme est une étrangere ! encore , est - on poli avec une femme qu'on ne connoît pas ! j'aime-rois mieux qu'il fût jaloux. Oh ! si j'en ai jamais un qui ressemble à celui - là , je mourrai.

Tout en disant cela , ses yeux se tournoient involontairement sur Valmont , & les regards de Valmont la dissuadoient. On se défend rarement d'une première impression : une femme que l'on croit malheureuse inspire un intérêt d'autant plus vif , qu'on craint pour soi-même un pareil sort : notre premier mouvement est

14 MERCURE DE FRANCE.

contre les hommes ; mais que notre cœur ne soit pas de moitié dans les réflexions de notre esprit, la crainte a bientôt fait place à la confiance, & cette confiance nous assure que nous ne devons pas éprouver les chagrins que nous plaignons dans les autres.

Valmont n'avoit pas vingt-cinq ans. Un air ouvert, un regard doux faisoient tout le mérite de sa physionomie : on aimoit à lui croire de bonnes qualités, & on ne les lui cherchoit pas long-tems. Quelque fois vif jusqu'à l'étourderie, il rioit, il sautoit, on le trouvoit charmant. Quelquefois triste, sérieux, il gardoit un morne silence. Estimable, aimable, s'il n'étoit pas toujours le même, il ne se déguisoit jamais, & son visage étoit un miroir où les affections de son ame étoient toujours peintes.

Le fond du caractère de Lucinde étoit une grande douceur & une extrême sensibilité. Elle avoit de l'esprit, des connoissances, des talens & beaucoup de modestie. Son ame honnête ne soupçonnoit pas même le mal, & sa figure n'étoit pas de celles qui vous disent, me voulez-vous ? elle ne rebutoit pas non plus par trop de fierté ceux qui pouvoient aspirer à elle.

SEPTEMBRE 1771. 17

La maison de Lucinde étoit ouverte, & ses talens y attiroient beaucoup de monde. Ménalque son pere jouissoit d'une fortune peu brillante, mais suffisante au sage, & il ne négligeoit rien pour satisfaire les desirs de sa fille à qui il laissoit à peine le soin de les former : une société de quelques amis choisis parmi toutes ses connoissances, goûtoit chez lui les douceurs de la confiance & de la familiarité. Valmont étoit de ce nombre, & il fut retenu à souper. Lucinde en fut ravie : ils s'aimoient, ils se l'étoient dit, & pleine encore des idées dont elle s'étoit frappée à la vue de Bélise & d'Alceste, elle projettoit de faire à Valmont de petites méchancetés, & ne s'appercevoit pas que son cœur avoit besoin de s'épancher.

Elle fut sérieuse, elle ne mangea point. Qu'as-tu, lui dit son pere ? il me semble que cette compagnie t'a laissée triste : je souhaite qu'elle soit plus satisfaite de toi que tu me parois l'être d'elle ! Je ne crois pas qu'on puisse désirer quelque chose, dit Valmont, quand on a le bonheur de voir Mademoiselle. Fort bien, interrompit Lucinde, un compliment est toujours de saison. C'est avec cette fausse monnoie qu'on se tire d'affaire. En vérité, quand je songe à l'abus que les hommes font de

leur esprit, & au peu d'art qu'il faut pour les pénétrer, je suis toujours étonnée de leur assurance, & je vois certaines gens se présenter effrontément qui, après les traitemens qu'ils font éprouver à leurs épouses, ne devraient jamais paroître : c'est une impudence insoutenable & qui révolte.

Ah ! voici ce que c'est, reprit Valmont en souriant. Belise a parlé, Alceste a paru, & Mademoiselle est entrée dans cette furieuse colere. Vous riez, Monsieur ; cela n'est point plaisant. Au surplus, dit Ménalque, elle l'a voulu. Tu vois, ma fille, ces liens formés en dépit des parens ! . . . On fait mourir un père & une mère de chagrin, & il faut qu'ils voient de loin celui de leur fille qu'ils ne peuvent partager. Enfans dénaturés, si nous ne caressons pas toutes vos fantaisies, c'est pour vous rendre heureux malgré vous-mêmes. Vous nous prêtez des intentions barbares : vous portez sans pitié la mort dans le sein de ceux qui vous ont donné le jour. Au moins le perdrieroient-ils sans regret, si votre bonheur en dépendoit. Ah ! mon père, s'écria Lucinde en baissant la main de Ménalque & la mouillant de larmes ! Belise, continua-t-il, n'a point eu d'égards, elle ne mérite aucune grâce ;

c'est à elle de boire l'amertume du calice, & elle devoit connoître le caractère auquel elle s'est unie. Mais les bords de ce calice, dit Lucinde, étoient séduifans, & tous les hommes ne se ressemblent-ils pas quand ils sont amans? On les dit aimables; moi, je les trouve odieux. Ah! Mademoiselle, un peu moins de sévérité, dit Valmont, & que les torts d'un extravagant ne vous fassent pas juger si désavantageusement de notre sexe: je sçais respecter le vôtre & l'adorer, quoiqu'il y ait beaucoup de femmes méprisables.

La conversation changea. Lucinde reprit sa gaîté, son appétit: Valmont agité perdit à son tour l'un & l'autre: il fixoit en tremblant son amante, & lorsque leurs yeux se rencontroient, ils les baïsoient aussi-tôt.

Après le souper, Ménalque étant occupé à donner quelques ordres, Lucinde, sous prétexte de prendre l'air, s'approcha d'une croisée: Valmont l'y suivit. Ils restèrent un instant sans se rien dire, Valmont enfin rompit le silence. Apprenez-moi, je vous prie, dit-il avec émotion, pourquoi cette sortie à laquelle on ne pouvoit s'attendre; vous vous faites un jeu de mortifier les gens, & il faut toute la douceur & toute la patience imagina-

18 MERCURE DE FRANCE.

bles pour ne pas vous répondre avec un peu d'aigreur. J'ai donc bien tort, à votre avis, répondit Lucinde ; mais en quoi vous ai-je donc tant mortifié ? J'ai parlé des hommes en général. Pourquoi prenez-vous ces choses là pour vous ? Ce n'étoit peut-être pas mon dessein. — Au moins n'y a-t-il pas paru ! & puis, d'où vient ce si grand intérêt pour Bélise que vous n'aimez point ? (Car je n'ai pas pu encore vous convertir sur son compte.) — Bélise ! ce n'est pas tant la cause de Bélise que j'ai plaidée que celle de mon sexe. — Ah ! que vous le défendez bien mieux quand vous n'en parlez pas ! — C'est-à-dire que mon éloquence ne vous touche guères. — Celle de vos yeux est bien plus persuasive. — Eh ! bien, encore de la galanterie ? Défaites-vous donc une fois de cette mauvaise habitude, & ne me débitez pas toutes ces jolies bagatelles que les femmes prient, dit-on, & dont je vous quitte. — A ce compte-là vous me battez, si je me hasarde à vous répéter que je vous aime. — Non assurément, mais il faudroit pouvoir y compter jusqu'à un certain point. — Ah ! ma chère Lucinde, daignez me voir tel que je suis : plus de ces doutes injurieux, je vous en conjure. — Si je vous témoigne de l'inquiétude, n'est-

S É P T E M B R E. 1771. 19

ce pas la crainte que votre cœur ne soit pas tel que je le desire? Je trouve tant de raisons pour justifier mon penchant qu'il ne m'effraie plus; mais pardonnez-moi ces petits nuages qui, après tout, tournent toujours dans mon cœur à votre profit. —Je n'ai pas la manie de me croire meilleur qu'un autre, ni vous plus aveugle; mais encore faut-il quelquefois s'en rapporter aux gens? —Vous avez raison, il faut de la foi. Allons j'en ai beaucoup. —Et je vous promets qu'il ne tiendra pas à moi qu'elle ne soit toujours bien fervente. —Je vous promets: ils promettent tous cela. Et je n'aurai jamais de vous aucun mécontentement? —Non jamais. —Je m'en étois doutée. Ah! qu'il est aisé de rendre un amant parjure. —Sans doute il ne tient qu'à la personne qu'il aime. Si toutes vous ressembloient, tous les hommes seroient aussi sincères que je le suis. Ah! Lucinde. —Ah! Valmont!... Voici mon père; il vient fort à propos; car nous discuterions toujours & ne nous accorderions jamais.

Ménalque se couchoit de bonne heure, parce qu'il se levoit matin. Vous avez vos affaires, & moi j'ai les miennes, dit-il en rentrant. Adieu, mon bon ami, ne nous verrons-nous pas demain; ajouta-t-il, en

20 MERCURE DE FRANCE:

lui serrant la main ? Valmont regarda Lucinde , & il promit.

Valmont , quoiqu'avec des espérances avantageuses , n'avoit pas encore de fortune à lui. Il dépendoit de ses parens , & son état n'étoit pas assez décidé pour lui permettre de songer à un établissement. Dans ces momens rares de tranquillité que les passions nous laissent , il se reprochoit la sienne. Eh ! que me servira , se disoit-il à lui-même , ce bel amour ? qu'à me donner des chagrins. Sans quelque événement favorable , je ne puis espérer jamais que Lucinde soit à moi. Mes assiduités éloigneront d'elle des partis sortables , & sans pouvoir aspirer au bonheur , j'aurai à me reprocher de l'avoir privée du sien. . . Cependant elle m'aime. Lorsque je suis chez elle , elle n'y voit que moi. Je m'apperçois que les témoins l'importunent. . . Je suis jeune , elle aussi ; peut-être le hasard , l'occasion feront autant que l'amour ; elle couronnera mes feux , & alors je la forcerai par un serment. . . Cette idée le révoltoit à l'instant : que je rende méprisable ce que j'aime !. . . Que l'objet de la tendresse la plus pure soit la victime de mon libertinage ! non jamais je ne me souillerai d'un pareil crime. Malheur à ceux qui n'en sentent pas toute

l'horreur ! Et son père ! cet honnête homme qui me comble de caresses & qui ignore mes liaisons avec sa fille. J'abuserois aussi indignement de sa confiance ; je lui ravirois ce qu'il a de plus cher , & la perte de sa fille seroit le prix de son amitié. Ah ! plutôt renoncer à elle pour toujours ! plutôt ne la voir jamais ! . . . Et il se rendoit chez Lucinde. Elle n'étoit pas moins agitée , mais le premier regard détruisoit tout ; ils se voyoient , & ils ne réfléchissoient plus.

Leurs cœurs satisfaits paroissoient ne rien desirer ; ils étoient souvent ensemble aux promenades, dans les sociétés. De tous côtés le plaisir cherchoit Lucinde , il n'en étoit point sans Valmont ; mais cette félicité apparente devoit être bientôt troublée. Les affaires de Valmont l'appelerent en province.

Ce départ fut annoncé de loin par des soupirs. Valmont n'avoit plus auprès de Lucinde cet air de joie , symbole d'une ame tranquille : sa situation inquiéta ; il fut interrogé. Il fallut tout dire, & quand il prononça ces mots : Lucinde , je vais vous quitter , ce fut un coup de foudre. Dès ce moment il n'y eut plus de repos pour eux. Lucinde oublia ses instrumens , négligea ses crayons ; la présence de Val-

22 MERCURE DE FRANCE.

mont, qu'elle avoit tant chérie, ne lui causoit plus que de la tristesse ; à cette émotion douce qui agitoit si délicieusement son cœur , avoit succédé une palpitation forte, un mal-aise continuel ; leur conversation ne rouloit que sur les moyens de se conserver l'un à l'autre : après s'être jurés cent fois de s'aimer toujours, ils se persuadoient qu'ils ne se verroient plus, & ne se séparoient jamais sans répandre des larmes.

L'époque fatale arriva. Valmont partit. Vous jugez bien que Lucinde étoit inconsolable : plus de société , plus de plaisirs. Toute entière à son amant, elle passoit les nuits à gémir de son absence & les jours à lui écrire. Il avoit fallu intéresser une amie qui pût protéger ce commerce , & la difficulté de l'entretenir le rendoit plus cher. C'étoit des protestations continuelles , on vouloit tout quitter pour s'unir à lui , on juroit de l'aimer jusqu'à la mort. Pourquoi les amans sont-ils si prodigues de sermens qu'il ne dépend pas d'eux de tenir ? Il y auroit, ce me semble, plus de bonne foi à ne promettre que ses efforts , & on pourroit cesser de s'aimer , sans avoir pour cela des reproches solides à se faire.

L'absence du jeune homme fut plus

longue qu'elle ne devoit l'être : à la fin on s'y accoutuma. Les missions devinrent moins fréquentes; il y eut d'abord de tendres reproches qui ne produisirent aucun effet; soit qu'il voulût punir son amante d'une coupable négligence, soit qu'il se persuadât que ces lettres ne faisoient plus de plaisir, il n'écrivit plus lui-même, & la correspondance cessa entièrement peu de temps avant qu'il revînt.

Cependant il aimoit toujours, & il aimoit tendrement. Il vit avec transport, mais en même temps avec quelqu'inquiétude, le moment de son retour : il craignoit d'être oublié, & toujours prompt à justifier son amante, il n'accusoit que les circonstances qui l'avoient retenu trop long-temps éloigné. En arrivant il courut chez Lucinde. Elle étoit au spectacle. Il y vole & la cherche parmi tous les spectateurs. Ses yeux l'eurent bientôt rencontrée; & déjà troublé, il alla se placer auprès d'elle avec l'empressement d'un amour inquiet.

Le bon Ménalque l'embrassa avec la plus grande joie. Le cœur de cet honnête père s'épanouit à la vue de son jeune ami, mais l'accueil de sa fille fut réservé. A travers des politesses affectueuses, Val-

24 MERCURE DE FRANCE.

mont crut entrevoir un embarras , une contrainte qui le surprirent. Le spectacle fini , il les accompagna. Il s'aperçut chemin faisant , que Lucinde fuyoit tout entretien particulier , & il pressentit son sort. En lui donnant la main pour monter l'escalier , il essaya plusieurs fois de la serrer tendrement. Cette main sévère ne lui répondoit plus , & son malheur fut confirmé. Dans l'état où le mit l'affligeante découverte qu'il venoit de faire , il ne pouvoit rester long-tems , ni montrer cette liberté d'esprit qu'on attend d'un jeune homme aimable. La fatigue de la route lui fournit un prétexte honnête pour se retirer , & il sortit , n'ayant plus d'autre ressource que celle de faire naître l'occasion de s'expliquer.

Si l'on s'est trouvé quelquefois dans cette incertitude affreuse où l'ame flottant entre la crainte & l'espoir , n'ose se fixer sur aucun objet , où l'on se rappelle avec effort toutes les particularités qui peuvent avoir un aspect satisfaisant , & où les pensées se tournant toujours malgré nous vers l'événement qu'on redoute , détruisent à tous momens le fantôme consolateur de l'imagination , & n'offrent au cœur agité qu'un tableau de tristesse

tesse & de peines, on aura quelque idée de la situation de Valmont. Plusieurs jours s'écoulerent pendant lesquels il vit Lucinde ; mais ce ne fut que pour aggraver sa douleur, & il connut son heureux rival.

Selcourt (c'étoit son nom) avoit de l'éclat & de l'agrément : jeune & d'une figure charmante, il joignoit à ces avantages beaucoup de talens ; mais il avoit un fond de suffisance insupportable. Répandu de bonne heure dans le monde, & caressé dans un âge où sa figure étoit son seul mérite, il avoit pris de lui-même une haute opinion qui lui permettoit à peine des'occuper des autres. Avec moins de prétentions, il auroit eu beaucoup plus d'esprit ; ses discours étoient étudiés, sa parure recherchée, ses manieres affectées : il régnoit sur toute sa personne un mélange grotesque d'élégance & de pédanterie ; en un mot avec tout ce qu'il falloit pour être aimable, il avoit trouvé le secret de se rendre ridicule.

Comment un être de cette espèce avoit-il pu toucher une personne aussi essentielle que j'ai dit qu'étoit Lucinde ? Je l'ignore. Elle croyoit avoir à se plaindre de Valmont, ou elle ne l'aimoit pas comme elle avoit cru l'aimer. Les assiduités de Sel-

B

26 MERCURE DE FRANCE.

court qui se présenta alors firent une diversion nécessaire. Il parla avec rapidité ; sa figure peut-être intéressa , & les démonstrations d'un amour violent acheverent de séduire un cœur pour qui un attachement étoit un besoin.

Le caractère de Ménalque étoit trop uni , trop franc , pour qu'il pût sympathiser avec celui de Selcourt ; mais ce jeune homme paroïssoit plaire à sa fille , & il n'en falloit pas davantage pour que sa maison lui fût ouverte. Il avoit parlé de ses desseins , & il étoit reçu comme quelqu'un dont les prétentions sont connues. Quel supplice pour Valmont qui étoit témoin de ses visites , & qui s'assuroit tous les jours d'une vérité funeste dont il n'avoit pû encore deviner le principe !

Un jour cependant que Selcourt n'y étoit point , & que Lucinde avoit avec elle une compagne de son âge , Ménalque proposa la promenade , & Valmont fut chargé d'accompagner sa fille. Il se promit bien de mettre à profit cette circonstance ; & quand ils furent en chemin ; je ne suis que trop éclairci sur mon infortune , dit-il ; Lucinde , j'ai perdu votre cœur. Au moins le mien ne me fait-il aucun reproche , & c'est une satisfaction

pour moi d'avoir à gémir de votre inconstance sans l'avoir provoquée. Pourquoi avez-vous cessé de m'écrire, dit Lucinde? Je vous aimois, & vous me laissiez dans la plus terrible anxiété. — Vos lettres elles-mêmes ont été retardées; les miennes n'ont-elles pû l'être? — Je veux bien que vous ayez écrit, mais comment? — Dernièrement encore une lettre pleine des expressions de la plus vive tendresse. — J'étois piquée: je l'ai brûlée sans la lire. — Ah! voilà ce qui m'a perdu! Pouviez-vous vous permettre cette vivacité? Et n'aviez-vous plus seulement de curiosité pour ce qui venoit de moi?.. Pour moi, à votre place, prêt à faire une pareille action, j'aurois senti ma main trembler, j'aurois éprouvé un déchirement intérieur; & une fièvre brûlante m'auroit averti que je commettois une injustice. — Je crois que vous me persuaderez que j'en ai commis une en effet... Que je suis à plaindre, hélas!.. Selcourt fait pour moi des sacrifices. Il a vaincu la répugnance de mon père qui, comme vous savez, ne l'aime pas; le sien a des vues sur lui & n'approuve point ses projets. Il a essuyé tous les dégouts, surmonté tous les obstacles; ses procédés sont extrêmement honnêtes,

28 MERCURE DE FRANCE.

Jugez-moi vous-même, & décidez quel parti je dois prendre. — Son père, dites-vous, s'opposeroit à ses desirs ! — Du moins il montre de l'éloignement ; mais n'en espérez rien, je ne puis vous le taire. Selcourt est résolu à tout, & quand son père lui refuseroit un consentement que les lois ne regardent pas comme indispensable à vingt-cinq ans, & qu'il useroit à son égard de sévérité, n'a-t-il pas le bien de sa mère qui est assez considérable, & qu'il partage avec moi ?.. Mais ce père l'aime ; c'est son seul fils ; il ne me donnera pas le déplaisir de lui appartenir malgré lui. Valmont ne put répondre : des larmes s'échappèrent de ses yeux, & Lucinde, qui les vit couler avec peine, lui parla d'autre chose. Plusieurs fois depuis ils traitèrent ensemble le même sujet ; mais comme il en coûtoit toujours quelques pleurs à Valmont, ils promirent de n'en plus parler, & se jurèrent réciproquement une amitié éternelle.

Qu'on ne dise point que les femmes soient incapables d'une amitié durable. Valmont démentira les téméraires qui oseroient l'avancer. Depuis plusieurs années il est attaché à Lucinde, & le sentiment pur qui les unit durera autant que

leur vie. Jamais cette femme estimable n'oubliera qu'il est son ami. Elle ne se souvient plus qu'il eût un autre titre. L'innocence & la paix font dans son ame, & elle est faite pour servir de modèle à tout son sexe. Amitié ! incorruptible essence ! doux épanchement de deux ames honnêtes & sensibles ; sublime émanation de la Divinité, reçois mon hommage. Ces superbes grandeurs , idoles fragiles qu'encensent tour-à-tour la bassesse & la vanité, n'ont rien qui m'attache. Toi seule, feras toujours l'objet chéri de mon culte. Tu m'as seule consolé dans mes peines, tu partageras mes plaisirs. Tu feras tant que je vivrai mes plus cheres délices, & lorsque j'aurai rempli ma carrière, lorsqu'il plaira à l'Eternel de m'appeler aux pieds de son trône auguste, je mourrai contente si mon dernier soupir est recueilli par l'amitié.

Le père de Selcourt prévoyant qu'il pourroit s'engager sans son aveu, essaya, pour le distraire, de l'emmener à la campagne ; & comme les absens ont toujours tort, il étoit écrit qu'il devoit l'avoir à son tour. Ménalque avoit un ami intime sur lequel il avoit jetté les yeux depuis long-tems pour sa fille. Les fréquens &

Longs voyages de cet ami ne leur avoient pas permis à l'un & à l'autre d'y penser réellement ; mais celui-ci se trouvant fixé à Paris pour un assez long terme , Ménalque crut pouvoir s'en occuper. Dorceil avoit vu Lucinde avec cet intérêt qu'inspire un arbrisseau qu'on voit s'élever rapidement , & qui donne les plus belles espérances. Toute formée , elle devoit lui paroître bien plus intéressante , & on pouvoit croire qu'il réussiroit aisément à gagner son cœur , d'autant plus qu'elle avoit paru le cultiver avec plaisir avant qu'elle aimât ; mais ce cœur alors étoit rempli. N'importe ; Selcourt parti , Ménalque ne désespéra pas de l'en bannir & d'y substituer Dorceil.

Il l'attira chez lui plus qu'il n'avoit jamais fait. Quoiqu'il eût douze ans environ de plus qu'elle , il étoit enjoué & caressant. D'ailleurs la conformité de goûts & de talens établissoit entr'eux des rapports suffisans. Selcourt , trop accoutumé à s'occuper de lui exclusivement , négligea Lucinde sans scrupule , quand il ne fut plus auprès d'elle : c'est ainsi que finissent ordinairement ces passions si vives dans leur principe. Semblables à ces météores qui ,

brillant au milieu des sphères, semblent en obscurcir l'éclat, mais qui disparoissent pour ainsi dire avant que l'œil ait pu les saisir; elles n'ont qu'une chaleur instantanée, & s'éteignent avec la même facilité qu'elles se sont allumées. Tous ces motifs se joignant à l'habitude ébranlerent la jeune personne: un événement funeste qui arriva alors acheva de la déterminer en faveur de Dorceil.

Bélise, cette jeune femme si légère & si à plaindre, n'avoit pu regagner la tendresse de son père irrité contre l'époux qu'elle s'étoit donné malgré lui; & elle avoit eu le chagrin de voir que son mécontentement ne pouvoit être adouci. Il étoit mort: ses dernières paroles avoient été des reproches à Bélise du mépris qu'elle avoit marqué pour ses desirs, & sa dernière volonté un don universel de tout son bien à une cadette qui vivoit dans sa maison. Qui pourra jamais, sans frémir, entendre à son dernier moment la bouche d'un père renier son enfant! & quel sera l'enfant assez malheureux pour ne pas expirer soudain étouffé par ses remords? Dieu puissant! si tu m'avois fait naître au jour de ta colère pour éprouver un sort aussi terrible, je m'écrierois dans l'amer-

B iv

tume de ma douleur : daignes reprendre la vie que tu m'as donnée, & je gagnerai encore en la perdant.

Depuis quelque tems Alceste qui avoit rassemblé sur sa tête tous les déplaisirs, les reprochoit à sa femme. Son humeur devenoit de jour en jour plus féroce. Il avoit un ami, quoiqu'il ne méritât pas d'en avoir, & se livrant aux transports de la plus injuste jalousie, il avoit osé le soupçonner d'une criminelle intelligencé avec Bélise. D'autre part des créanciers avides le poursuivoient avec acharnement. Honteux de son inconduite, & de ne pouvoir en réparer les désordres; désespéré de se voir privé par le testament de son beau-père d'une ressource qu'il avoit toujours regardée comme infaillible, il accusoit sa femme de l'avoir plongé dans l'abîme. Plusieurs fois il eut la bassesse de vouloir l'engager à mettre un prix à ses charmes, & quand son cœur s'indignoit à la seule idée de ce trafic honteux, il entroit dans une fureur inconcevable. Enfin un matin il se leve plutôt qu'à l'ordinaire : il sort dans un silence farouche, & après avoir roulé toute la matinée dans sa tête des pensées sinistres, il rentre l'œil fixe & les traits renversés. Il

avoit laissé son épouse au lit ; il la trouve baignée dans ses larmes , tenant dans ses bras son enfant , qui avoit à peine six mois. Son ami assis près de son chevet lui apportoit une pension modique que son zèle avoit arrachée secrettement à la tendresse paternelle ; ils formoient un projet qui devoit les rendre tous heureux. On voioit à leurs gestes , à l'intérêt répandu sur leurs visages qu'ils parloient l'un pour un ami & l'autre pour un époux. Ce spectacle attendrissant ne fit qu'aigrir la jalousie d'Alceste. Furieux , il s'élançe sur son ami : Traître, dit-il , tu vas payer cher ta perfide séduction. Mon malheur est affreux , tu veux le combler : il faut que j'immole deux victimes , tu feras la première. Aussi-tôt il lui plonge son épée dans le cœur , & tournant contre lui-même sa rage forcenée , il se frappe du même fer dont il avoit percé le sein de l'amitié.

Bélise , revenue d'un long évanouissement , abandonna ce théâtre d'horreurs ; & après avoir satisfait au dernier de ses devoirs , se retira dans une province éloignée. Cette infortunée y vit avec sa pension & le produit de quelques effets qu'a respecté l'avidité ; & elle y expiera tant

B v

54. MERCURE DE FRANCE.

qu'elle vivra la faute qu'elle avoit commise, de sacrifier le repos de sa famille à un penchant indiscret.

Cette aventure fit du bruit, Lucinde en fut profondément touchée. Ah ! mon père, s'écria-t-elle, quand Ménéalque lui en parla ; peut-être qu'une pareille destinée m'attend, si je m'écarte jamais de vos volontés respectables, Ne me jugez-vous pas déjà indigne de les écouter ? Ah ! ne me retirez pas des sentimens qui ont fait jusqu'ici mon bonheur. Ordonnez de votre fille ; elle vous sera toujours soumise, & vous seul pouvez disposer de son cœur & de sa main.

L'hymen de Lucinde avec Dorceil fut bientôt arrêté : il ne s'agissoit plus que de convenir du jour où la célébration se feroit. Quel instant pour Ménéalque, que celui où il verroit lever l'aurore de ce beau jour ! son ami alloit devenir son gendre. Hommes foibles ! vous vous agitez inutilement dans la vanité de vos projets insensés. L'œil de la Providence les regarde en pitié : elle leur oppose quand il lui plaît sa main toute-puissante, & ils sont confondus.

Tout le bien de Dorceil étoit situé sous un autre hémisphère ; les hasards de

la guerre ne lui avoient pas permis depuis long-tems de courir les mers infestées de Pirates. Tout-à-coup il apprend par une lettre que ses négres se sont révoltés ; que le trouble est dans son habitation ; qu'on n'y reconnoît plus la voix de l'autorité , & que le maître seul, armé d'une sévérité imposante , peut les faire rentrer dans l'obéissance & y rétablir l'ordre. Il ne balance pas , & se détermine à passer dans nos Colonies. Quand Ménalque lut cette lettre fatale , son amitié lui donna le premier conseil : il vouloit que Dorceil se liât avec sa fille aux pieds des autels par un nœud indissoluble. Celui-ci, non moins généreux , refusa constamment d'y consentir. Sachez résister , lui disoit-il , aux inspirations de votre cœur bienfaisant ; n'exposez pas une fille unique & qui vous est chere , à partager ma ruine peut être inévitable, & que je n'aie pas la douleur de m'être uni à elle pour la rendre malheureuse. Je partirai seul , & lorsque j'aurai connu ma situation , s'il m'est possible de la rétablir , & que vous & l'aimable Lucinde ne changiez pas à mon égard , je reviendrai alors vous rappeler que vous avez un ami véritable. Ménalque se laissa vaincre avec beaucoup

36 MERCURE DE FRANCE:

de peine : il promit à Dorceil que rien ne pourroit rompre l'engagement qu'il prenoit avec lui, & Dorceil fit ses adieux, non sans exciter des regrets aussi vifs que ceux qu'il ressentoit lui-même.

Bientôt on apprit qu'il étoit arrivé trop tard à l'Amérique ; qu'un de ses serviteurs fidèles avoit été massacré par les Noirs ; qu'un autre, pour éviter un pareil sort, avoit pris le parti de se mettre à leur tête ; qu'ils avoient vendu & pillé tout ce qu'ils avoient pû, & s'étoient réfugiés dans une autre Colonie ; emportant avec eux les débris de la fortune de Dorceil. Il écrivit lui-même à Ménalque pour lui rendre sa parole. Il lui marquoit qu'il se fixoit dans ce pays fatal où on lui procuroit des facilités pour s'ouvrir une nouvelle carrière ; & peu de tems après on sçut qu'une veuve l'avoit associé à son commerce, & qu'il devoit incessamment l'épouser.

Cette nouvelle affecta vivement Ménalque. Ma fille, disoit-il à Lucinde, j'ai cru un instant toucher au bonheur ; il a fui de mes mains comme une vapeur légère qu'un souffle fait évanouir. Je donnois ma fille à mon ami : mes dernières années se seroient écoulées avec eux dans l'intimité de la plus sincère confiance ; &

j'espérois qu'un jour leurs enfans fermeroient mes yeux. Le Ciel n'a pas voulu que je goûtasse une joie si pure. En suivant ta propre inclination, l'idée d'avoir pour ainsi dire forcé la main de ton père auroit empoisonné continuellement ta félicité. En te sacrifiant à un homme que je chériffois & que peut-être tu n'aimois pas, j'aurois eu à me reprocher ton obéissance qui auroit fait ton malheur. Adorons les décrets de l'immuable Providence... L'âge vient cependant, la fraîcheur de la beauté passe comme celle du matin. Je ne me verrai point revivre dans tes enfans ; je ne les rassemblerai point autour de moi, & j'emporterai dans la tombe le regret cruel de laisser ma fille sans protecteur & sans appui. Cette perspective me tue. Lucinde essayoit de le consoler, & elle-même avoit besoin de consolation.

C'étoit sans doute une occasion pour Valmont de reproduire ses anciens sentimens, & vingt fois il eut la pensée de s'offrir pour soutenir la vieillesse de Ménéalque ; mais il la rejetta avec courage. Sa position n'avoit pas changé, & il ne lui étoit pas encore permis de songer à un engagement sérieux. Satisfait d'ailleurs des sentimens de Lucinde à son égard,

18 MERCURE DE FRANCE.

attaché à ses intérêts par l'union la plus pure, il trouvoit mille délices dans l'accord de leurs ames. Eh! quel cœur formé pour le bien ne préfère aux orages d'une passion violente le calme si flatteur d'une touchante amitié? Ses desirs se bernoient à lui souhaiter avec ardeur une félicité qu'il n'étoit pas en son pouvoir de lui procurer.

Peu-à-peu la trace de Dorceil s'affoiblit dans l'esprit de Ménalque. Des distractions multipliées le rendirent à la société: il vit du monde & il en reçut. Plusieurs jeunes gens qui venoient chez lui trouverent Lucinde charmante. Parmi eux Pagès & Blagny parurent la voir avec plus de plaisir & avoir des vues d'établissement. Le premier, d'un naturel féroce & d'une humeur insupportable, n'étoit propre qu'à inspirer de l'aversion. L'autre ne manquoit pas de qualités sans doute pour se faire aimer; mais ce n'étoit pas encore à celui-là qu'elle étoit destinée.

Enfin Linieres parut. Un air ouvert; une maniere de parler aisée annonçoient la franchise de son caractère. Bouillant jusqu'à l'impétuosité, il ne perdoit rien de cette ardeur quand il s'agissoit d'obliger, & ne l'oublioit que dans la contestation où il mettoit la plus grande poli-

resse. Il ne se passoit rien à lui-même ; mais autant il étoit sévère sur ses propres défauts , autant il étoit clairvoyant sur ceux d'autrui , & quand il trouvoit d'injustes prétentions à rabattre , aucune considération ne pouvoit le forcer à se taire. Ces ames enflammées sont ordinairement sensibles ; l'attrait de la beauté ne les effleure pas seulement , il semble y tracer un sillon profond. Linieres ne tarda pas à voir Lucinde avec émotion. Amateur éclairé des talens , il fut enchanté des siens. La décence de son maintien , je ne fais quel charme intéressant répandu sur toute sa personne le frappa , & il s'aperçut de son trouble quand il ne lui fut plus possible d'en arrêter les progrès.

Les belies ames se devinent , & les personnes franches sont bientôt d'accord. Il fallut peu de tems à Ménalque pour connoître Linieres & pour s'attacher à lui. Il vit avec plaisir que Lucinde paroïsoit répondre à l'intérêt qu'elle lui avoit inspiré , & il se flatta à la fin d'avoir rencontré l'homme qu'il cherchoit & qui pût remplacer dans son cœur & dans sa famille celui qu'il avoit perdu. La fortune de Linieres , déjà raisonnable , ne pouvoit être susceptible que d'augmentation. Il avoit passé l'âge des étourderies ; il fixa

40 MERCURE DE FRANCE.

l'attention de celle qu'il avoit choisie, & après s'être étudiés l'un & l'autre, ils prononcèrent avec joie, en face des autels, le serment de s'aimer toujours.

Leur mariage a été vu avec un applaudissement général; & pouvoit-il produire une autre sensation? Tel est le sort de ces unions délicieuses qui ne sont le fruit ni de l'aveugle inexpérience des jeunes personnes, ni du pouvoir tyrannique des parens. Si Lucinde n'eût point été connue de Linieres, il est à croire qu'il auroit fui tout engagement, & tout autre que Linieres peut-être ne convenoit pas à Lucinde. L'honnête liberté que donne le mariage a fait naître en elle de nouveaux charmes, & découvert de nouvelles perfections. Son excessive douceur tempère tous les jours la fougue habituelle du caractère de son mari. Puisse-t-elle bientôt joindre à tous les titres quelle a déjà, le titre sacré de mère! elle en remplira tous les devoirs. Tendres époux, père respectable! ils jouiront d'une tranquillité sans mélange, & j'ose le prédire, inaltérable. Ils ont presque autant d'amis que de connoissances; & Valmont, parmi eux, se flatte de n'être pas le dernier. Il a mérité la confiance de tous trois, il les voit souvent; mais ce n'est jamais trop

SEPTEMBRE. 1771: 41
ni pour eux ni pour lui. Si quelquefois
les regards de la beauté parlent à ses sens,
aussi-tôt la voix puissante de l'honnêteté
se fait entendre à son cœur, & c'est la
seule qu'il veuille écouter. Heureux du
bonheur de ses amis, il n'aspire qu'à le
voir se prolonger une infinité d'années, &
à en être toujours le témoin.

Par Madame B... d'Arras.

N A R C I S S E.

*Traduction libre du commencement de la
quatrième Nuit d'Young.*

Ignoscenda quidem, scirent si ignoscere manet;
Virg. géor. 4 liv.

REVENU des erreurs dont la foule insensée,
En séduisant mon ame, égaroit ma pensée;
Je m'éveille... tout dort : la nuit du haut des
Cieux
Etend sur la nature un voile ténébreux ;
Et la seule raison, de sa divine flamme
Eclaire mon esprit & pénètre mon ame...
Hélas ! c'est pour gémir, c'est pour verser des
pleurs,
Qu'elle m'accorde encor ses cruelles faveurs... ,

40 MERCURE DE FRANCE.

l'attention de celle qu'il avoit choisie, & après s'être étudiés l'un & l'autre, ils prononcèrent avec joie, en face des autels, le serment de s'aimer toujours.

Leur mariage a été vu avec un applaudissement général; & pouvoit-il produire une autre sensation? Tel est le sort de ces unions délicieuses qui ne sont le fruit ni de l'aveugle inexpérience des jeunes personnes, ni du pouvoir tyrannique des parens. Si Lucinde n'eût point été connue de Linieres, il est à croire qu'il auroit fui tout engagement, & tout autre que Linieres peut-être ne convenoit pas à Lucinde. L'honnête liberté que donne le mariage a fait naître en elle de nouveaux charmes, & découvert de nouvelles perfections. Son excessive douceur tempère tous les jours la fougue habituelle du caractère de son mari. Puisse-t-elle bientôt joindre à tous les titres quelle a déjà, le titre sacré de mère! elle en remplira tous les devoirs. Tendres époux, père respectable! ils jouiront d'une tranquillité sans mélange, & j'ose le prédire, inaltérable. Ils ont presque autant d'amis que de connoissances; & Valmont, parmi eux, se flatte de n'être pas le dernier. Il a mérité la confiance de tous trois, il les voit souvent; mais ce n'est jamais trop.

O ma chere Narcisse ! en quel état horrible
 Viens-tu t'offrir encore à mon ame sensible ? ..
 Qu'est devenu ce teint de roses & de lys ? ..
 Où sont ces agrémens ? .. Ils sont évanouis ..
 Il est éteint ce feu ; .. Pâle & défigurée ,
 De mes embrassemens pour jamais séparée ,
 Ton ombre ne présente à mes yeux éperdus
 Que le phantôme vain d'un objet qui n'est plus .
 Il me semble l'entendre . . « Il est nuit , me dit-

» elle ,

» Il est nuit pour ta fille ; une mort éternelle
 » Ferme ces yeux , pour toi pleins d'une vive ar-

» deur ,

» Qui de tes derniers ans assuroient le bonheur . . .

» Tu ne la verras plus cette chere Narcisse .

» Le destin l'avoit dit : je veux qu'elle périsse .

» L'arrêt étoit dicté ; ton amour , ses appas ,

» Rien ; non rien ne pouvoit l'arracher au trépas .»

Les pleurs dont je baignai la tombe de Philandre

N'égaloient point les pleurs qu'elle me fait répandre . . .

Non , la nuit de la mort qui désunit nos cœurs

Ne m'entoura jamais de si noires vapeurs .

Vainement j'ai lutté contre sa barbarie ,

Elle ne m'a frappé qu'avec plus de furie ,

Et sourde à ma priere , insensible à mes pleurs

Elle attire sur moi tout l'effain des malheurs ! . .

Je venois de fermer la tombe de Philandre .

44 MERCURE DE FRANCE.

Content dans ma douleur de gémir sur sa cen-
dre ;

Mais Narcisse, après lui, descendant au tom-
beau ,

Vient jeter dans mon ame un désespoir nouveau.

La nature y versant de plus vives allarmes ,

A la tendre amitié vient disputer mes larmes. . .

Cher Philandre, le coup qui confondit tes vœux

Me menaçoit d'un coup mille fois plus affreux.

La mort en déchaînant sur toi toute la rage ,

D'une seconde mort n'étoit que le présage.

Elle a frappé Narcisse au printems de ses jours ,

Lorsque l'hymen alloit couronner ses amours ;

Au moment où déjà sa jeune ame ravie

Commençoit à goûter les plaisirs de la vie ,

Où le bonheur enfin pour elle ouvroit ses bras ,

Le bonheur. . . Qu'ai-je dit ? en est-il ici bas. . .

Non. . Ce n'est qu'un phantôme , une ombre ima-
ginaire

Qui fuit devant les pas de l'avengle vulgaire.

Quelle chaste innocence habitoit en son cœur !

Quel feu ! quel enjouement ! quelle noble dou-
ceur !

Le beauté de ses yeux , les traits de son visage

Présentoient des amours le riant assemblage.
 La vertu sur son front éclatoit sans fierté,
 Tout sembloit conspirer à sa félicité.
 Prodigue de ses dons, la fortune près d'elle
 Epanchoit de ses biens une source éternelle.
 Pour en jouir hélas ! il lui falloit des jours. . .
 Mais l'implacable mort, de ses sombres séjours
 Jette un regard jaloux, où le bonheur l'attire;
 Elle a vu sa victime. . . & sa victime expire.
 Tel'on voit au printems, atteint d'un plomb fa-
 tal,
 Tomber de nos forêts le chantre matinal,
 Lorsque des doux accens de son brillant ramage
 Il faisoit retentir les airs & le bocage,
 L'écho repéte au loin ses chants interrompus.
 Il redit tour-à-tour, il n'est plus, il n'est plus ;
 Et dans les bois muets, les faunes en silence
 Regrettent les accords dont il charmoit leur
 danse.
 Ainsi périt Narcisse, ainsi, de ses beaux jours,
 Le ciseau de la Parque a terminé le cours.

P R O L O G U E
 A L L É G O R I Q U E.
 S C È N E P R E M I È R E.

A C T E U R S :

LE PLAISIR,
 L'AMITIÉ,
 L'AMOUR,
 LE GOUT.

LE PLAISIR, *d'un ton & d'un air animé.*

JE suis *anéanti, furieux, excédé*
 Du prétendu bon ton, éternel *perflage*,
 De ce monde du bel usage
 Qui, sur des riens toujours grotesquement guin-
 dé,
 Traite à fonds, d'un air de mystère,
 Quelque bizarre ajustement,
 Un conte ridicule, une fade *misère* ;
 Et distrait, égaré, fronde en *pirouettant*
 La plus importante matière.
 Je me lasse morbleu ! du métier de flatteur...
 Et puisque telle est la manie
 De ceux qui sont titrés *la bonne compagnie* ,
 Je suis son humble serviteur.

J'irai loin du fracas de la fière opulence ,
 Loin du faste orgueilleux , & des lambris dorés
 Qu'habite la magnificence ;
 J'irai dans des lieux ignorés ,
 Gardant l'*incognito* , charmer par ma présence
 Un peuple,* où le *jargon* , les *airs* , la *pétulance* ,
 Les *mines* , les *distractions* ,
 Les mots vides de sens & pleins de suffisance ;
 Ne font point encor l'art des conversations,
 Où. . mais. . ah ! qui va là ?

SCÈNE II.

LE PLAISIR & L'AMITIÉ.

L'AMITIÉ, *en riant.*

Quelle étrange folie !
 Depuis quand le Plaisir prenant un front chagrin
 Vient-il, en sa mysanthropie,
 Chercher querelle au genre humain ?

LE PLAISIR.

Par fois j'aime à gronder , & remplir son envie
 Est toujours le plus doux destin
 Qu'on puisse goûter dans la vie.
 Adieu. ,

* L'Amitié entre & écoute sans que le Plaisir l'aperçoive.

L' A M I T I É.

Que son air est mutin !

Allons, mon petit libertin,
Quittez ce noir fouci, cet air triste & sauvage.

L E P L A I S I R.

Adieu, vous dis-je, adieu.

L' A M I T I É.

Comment donc sans pitié,

Cruel, de la rendre Amitié

Tu voudrais rejeter l'hommage !

L E P L A I S I R.

Oui, je veux fuir une volage
Que l'intérêt charme & détruit,
Que la frivolité séduit,
Que le vide du cœur engage,
Que le faux-dehors ébloïit,
Que le moindre revers outrage:
Qui se livre sans sentiment,
Se prodigue sans convenance,
S'agit sans l'attrait du penchant,
S'épanouït sans agrément,
Et se flétrit sans conséquence:
Qui, de la simple vérité,
Méconnoît la douce éloquence ;
Qui préfère la défiance

A

A l'aimable sincérité ;
 Et le clinquant de l'apparence
 A l'or de la réalité.

L' A M I T I É.

Ton humeur un peu trop caustique
 Se plaît à charger ses portraits ;
 Cependant, tu le fais, je puis, non moins criti-
 que,

Crayonner à mon tour quelques-uns de tes traits.

Par-tout on connoît tes caprices ,
 Et ton inconstance & tes jeux ;
 Souvent tu t'envoles des lieux
 Dont tu dois faire les délices ;
 On t'élève envain des autels ;
 Envain les crédules mortels
 T'invoquent par des sacrifices ;
 Ingrat , léger , inconséquent
 Tu ris de quiconque t'adore ,
 Tu t'échapes lorsqu'on t'implore ;
 Tu ne viens point lorsqu'on t'attend :
 Tu ne parois que rarement
 Aux soupers fins où l'on t'honore ;
 Sans toi le nectar pétillant
 Coule dans un cercle brillant
 Où l'on t'invite , où l'on t'ignore ;
 Tandis que tu *fais rouges-bords*.
 Avec une troupe grossière
 Qui, dans sa rustique chaumière ,

50 **MERCURE DE FRANCE.**

Jouit de tes plus vifs transports ;
Et qui , sans chercher l'art de plaire ,
Sait te retenir sans efforts. . .

Mais le Plaisir est libre , & toujours excusable.
S'il m'échappe souvent (je le dis sans détour)
C'est moi seule qui suis coupable.

Daignes, ô ! dieu charmant, de ta présence aimable
Embellir encor en ce jour

Ces lieux où quelquefois tu fixes ton séjour ;
Daignes à mes desirs te montrer favorable ,
Et présent à nos jeux seconder tour-à-tour
L'Amitié , le Goût & l'Amour.

S C È N E I I I.

**LE PLAISIR , L'AMITIÉ ,
L'AMOUR.**

L'AMOUR , au Plaisir.

Moi-même ici je t'en convie ;
De tes adorateurs nombreux ,
Amour le plus religieux ,
Sans cesse Amour te sacrifie ,
Pourrois-tu rejeter ses vœux !
Je ne suis point ce dieu volage
Conçu dans l'ivresse des sens ,
De qui le perfide langage ,
Sous des dehors séduisans ,
Cache aux yeux des foibles amans

L'abyme du libertinage ,
 Et les soucis dévorans :
 Dieu plus constant & plus sage ,
 Je condamne du bel âge
 Les feux & les égaremens ;
 Et sous mes lois je n'engage
 Que les cœurs qui font serment
 De rendre un pur & libre hommage
 Aux vertus , aux sentimens.

L E P L A I S I R .

C'en est fait ; j'accepte la fête.
 Que chacun de vous , en ce jour ,
 Me consacre & m'apprête ;
 Partagé tour-à-tour
 Je suivrai , favori des Graces ,
 Les drapeaux de l'Amour :
 Un peuple d'amans , sur mes traces ,
 De la rendre félicité
 Goûtera sous mes lois l'heureuse volupté :
 Et *grand-maître très-vénérable* ,
 J'animerai les Francs-Maçons ,
 Tous *frères & bons compagnons* ,
 A bâtir un temple durable
 A l'Amitié , déesse affable ,
 Qui sur eux prodigue ses dons.

52 MERCURE DE FRANCE.

SCÈNE IV^e. & DERNIERE.

LE PLAISIR, LE GOUT, ARTISTES.

LE GOUT, *au Plaisir.*

SUR L'AIR : *Il est une Sophie.*

Ame de l'Univers,
Charme de tous les âges,
Sous mille traits divers
Tu reçois nos hommages :

Ton doux coloris,
A nos yeux épris,

Rend Iris plus piquante.

Heureux sous tes aimables loix,

Le simple Berger & les Rois

Chantent d'une commune voix :

Plaisir, tu nous enchantes,

Plaisir, tu nous enchantes.

Tu soulages nos maux ;

Tu viens, par ta présence

Au sein de nos travaux,

Combler notre espérance.

Tes tendres faveurs

Portent dans nos cœurs

Une ardeur ravissante,

Tu te déguises sous nos sens ;

Tu te peins dans nos sentimens,

Tu te produis par nos talens ;

SEPTEMBRE. 1771. 53

Plaisir, tu nous enchantes,

Plaisir, tu nous enchantes.

LE PLAISIR, *aux Gens à talens.*

Favoris des neuf sœurs

Consultez la nature ;

Simple dans sa parure ;

Elle fuit les traits suborneurs

De l'aveugle imposture ;

Montrez-vous ses imitateurs.

Avec les dons les plus flatteurs,

Joignez l'affable complaisance ;

Unissez l'humble défiance

Avec des talens enchanteurs ;

Et la simplicité des mœurs,

Avec la divine excellence

De vos arts créateurs.

Par-là vous charmerez les esprits & les écours.

*Par M. L**.*



C iij

ADELAÏDE ou la force du sang.

IL est donc vrai, qu'indépendamment de la nature & de l'éducation, un sang illustre semble porter dans nos vaines des esprits plus épurés, source d'une délicatesse de sentiment, d'une finesse de tact inconnues au commun des hommes. L'amour propre a suscité envain contre cette maxime une foule de contradicteurs; l'expérience & la raison l'ont toujours appuyée, & dans le même instant où par leurs accens immortels, ils prouvoient que le feu du génie est de tout état & de toute condition, la bassesse de leurs actions dévoiloit, malgré eux, l'obscurité de leur origine.

La charmante Adelaïde, déplacée par un de ces coups du sort aussi bizarres qu'inévitables, a sçu néanmoins, par la seule nature de ses sentimens & par ce ressort (si je puis ainsi m'exprimer) d'un cœur vraiment digne de sa naissance, se remettre à sa place & se venger de l'injustice de la fortune.

Adelaïde avoit à peine atteint sa quinzième année, elle étoit déjà formée. Une

taille au-dessus de la médiocre , une physionomie noble & imposante, la rendoient la plus belle de son village sans toutefois qu'elle fût la plus jolie. Adelaïde n'étoit cependant qu'une petite paysanne; l'étoffe grossière qui la couvroit l'auroit au moins fait croire ainsi à tous ceux qui la voyoient , si le contraste de sa figure n'eût sur le champ arrêté leur jugement. Un vieux curé de village , qu'elle appelloit son oncle , lui tenoit lieu de père ; elle ne connoissoit aucuns parens. Ce bon-homme , ainsi que la plupart des gens de sa trempe , avoit assez de bon sens , & moins d'ignorance que ses épais paroissiens. Transplanté depuis très-long-tems à une distance considérable de son pays natal , il avoit oublié sa famille & en étoit pareillement oublié ; il s'étoit donc attaché singulièrement à Adélaïde ; sa tendresse & ses soins , en lui donnant pour elle l'amitié d'un père , lui en avoient également donné l'autorité. Il voyoit croître avec complaisance cette charmante fille, mais en même tems il s'apercevoit avec chagrin du changement de son humeur. Adélaïde n'avoit jamais été absolument gaie , & elle devenoit tous les jours de plus en plus mélancolique.

56 MERCURE DE FRANCE.

Elle haïssoit dès sa plus tendre enfance la compagnie des jeunes filles de son âge, elle se déplaçoit à leurs jeux ; si elle s'y trouvoit quelquefois , par ordre de son oncle , c'étoit plutôt pour y présider que pour y prendre part ; l'ascendant qu'elle avoit acquis sur ses compagnes naturellement & sans qu'elles parussent s'en apercevoir , les avoit éloignées les unes & les autres de cette familiarité ordinaire aux enfans du même âge. Le bon prêtre étoit effraïé de ces dispositions ; il attribuoit à une hauteur de caractère peu conforme aux principes de la religion , ce qui n'étoit que l'effet de la force du sang ; il tâchoit de dompter cet orgueil prétendu , & il ne faisoit que multiplier les peines d'Adélaïde. La tristesse & l'ennui s'étoient emparés de son ame , sa mélancolie étoit profonde , elle se plaçoit à s'enfoncer dans un boccage voisin de la maison du curé , pour se livrer à son aise à ses tristes pensées ; c'étoit alors que toute entière à elle - même , un ruisseau de larmes couloit de ses yeux comme d'une source , elle sembloit se surprendre dans cet état , elle se regardoit avec étonnement. Que signifient donc ces larmes , se demandoit - elle en en répandant avec

abondance ? Malheureuse Adélaïde ! que te manque-t il ? Montre-moi une de tes compagnes à qui ton sort ne doive porter envie. Toutes sont obligées de gagner à la sueur de leur front , un pain que tu trouves abondamment & sans peine ; toutes sont contentes cependant , la joie la plus vive est peinte sur leurs visages... & toi... tu ne cesses de pleurer... de gémir... Ah ! que je suis à plaindre !..

Les attentions du curé ne diminuoient point cependant , sa vigilance ne se démentoit point ; il aimoit Adélaïde avec une vraie tendresse , & non content d'avoir employé ses soins à l'élever , il songeoit encore à assurer son repos par un mariage avantageux ; il prévoyoit la difficulté de cette entreprise. Adélaïde étoit peu faite pour la vie champêtre , ses forces se refusoient au moindre travail , les inclinations y étoient d'ailleurs trop évidemment opposées ; d'un autre côté , le curé n'étoit point riche ; borné au revenu de son bénéfice qui étoit très-médiocre , il lui étoit impossible d'accumuler suffisamment pour faire un sort à son aimable pupille. Adélaïde ne manquoit point d'adorateurs ; les jeunes garçons du village la fêtoient à l'envi ; elle les recevoit avec

58 MERCURE DE FRANCE.

beaucoup de froideur ; plusieurs, rebutés du peu de succès de leurs soins, l'avoient déjà abandonnée ; elle voioit tous les jours désertter quelqu'un de ses courtisans & le voioit avec plaisir. Elle n'avoit de goût que pour la solitude, de plaisir qu'à s'entretenir avec elle-même. Le bocage dont j'ai parlé étoit sa promenade favorite ; comme il étoit peu fréquenté, elle n'y craignoit point les importunes distractions de ses compagnes.

Un soir qu'elle s'y promenoit à son ordinaire, elle fut tirée tout-à-coup de sa rêverie par un cliquetis d'épées qui se fit entendre à quelques pas d'elle. Elle tourna la tête, & sur le champ elle apperçut un jeune homme étendu sur la poussière. Ses adversaires, ou plutôt ses assassins, avoient pris la fuite & le laissoient dans un déplorable état. Adelaïde effraïée jetta un grand cri en s'approchant du malheureux jeune homme ; elle vit qu'il respiroit encore. Le coup qu'il avoit reçu étoit des plus violens ; le sang qui sortoit de la blessure avec abondance l'avoit presqu'entièrement couvert. Ce funeste spectacle fit beaucoup d'effet sur la sensible Adelaïde. Son saisissement fut grand ; elle rassembla cependant ce qui lui restoit de forces, &

en eut assez pour étancher le sang de cette effrayante plaie & en arrêter le cours ; le blessé n'étoit qu'affoibli par la perte considérable qu'il en avoit faite ; ce secours lui rappela ses sens, il ouvrit les yeux. Sa figure étoit extrêmement intéressante. Que de charmes dans ce premier regard qu'il attachâ sur Adélaïde pour ne plus l'en détourner ! Puis-je me croire malheureux , dit-il d'un ton qui exprimoit tout ce que l'amour & la reconnoissance ont de plus doux ? Ne dois-je pas chérir mon infortune , puisqu'elle me procure la connoissance, & les soins d'une personne telle que vous ? Remettez-vous , répondit Adélaïde avec émotion, votre état ne vous permet pas de parler beaucoup , & l'aidant à se relever , Appuyez - vous sur moi , continua-t-elle , je vais vous conduire à la maison de mon oncle ; elle est peu éloignée , on y aura beaucoup de soin de vous. Personne ne pourra se défendre du plus grand intérêt. . . en apprenant votre infortune. Dorval recueillit ses forces pour se relever , & ils tournerent leurs pas l'un & l'autre vers la maison du curé. Leur entretien fut extrêmement tendre. Dorval concevoit difficilement comment un misérable village avoit pu produire une

60 MERCURE DE FRANCE.

personne aussi accomplie ; & Adélaïde , qui n'avoit vu jusqu'alors que ses rustiques compatriotes , se laissoit aller au doux penchant qui l'entraînoit vers un homme qu'elle reconnoissoit enfin digne de captiver son cœur. On arrive cependant. Le bon curé, vivement touché du malheur de Dorval , le reçut avec bonté , lui prodigua ses soins. Sa blessure n'étoit point dangereuse ; en peu de tems elle fut entièrement guérie ; mais Dorval ne se pressoit point de quitter ses hôtes ; les charmes d'Adélaïde le retenoient malgré lui ; il oublioit tout , & ne songeoit aucunement à retourner chez lui.

La ville où Dorval faisoit son séjour ordinaire étoit à une journée de distance de l'endroit de sa catastrophe. Comme il tenoit un rang distingué dans cette ville, sa disparition fit beaucoup de bruit ; on en raisonna diversement. Dorimène sa mère , qui l'aimoit tendrement , étoit inconsolable ; & après avoir fait faire des recherches inutiles , elle se résolut de ne point prendre de repos qu'elle n'eût retrouvé elle-même un fils qui faisoit toute sa consolation. Une de ses amies les plus intimes s'offrit de l'accompagner dans ce voyage ; elle vivoit fort triste & extrême-

ment retirée; une fille unique qu'elle avoit eu la foiblesse de confier à une éducation étrangere aussi-tôt après sa naissance & qu'elle avoit depuis perdue de vue, lui caufoit un remords qui déchiroit son ame & lui rendoit la vie insupportable. Doriméne accepta ces offres avec joie; ces deux amies se mirent donc en route. Le tems & leur foible santé les faisoient aller à petites journées, & le hasard conduisit leurs pas, le second jour de leur marche, vers la maison du curé. Qu'on se peigne la surprise de ces deux personnes lorsqu'en entrant, le premier objet qui se présenta à leurs yeux fut Dorval lui-même. Il ne s'attendoit de son côté à rien moins qu'à cette apparition. Son premier mouvement fut néanmoins de se jeter au col de sa mère. Pardonnez-moi, lui disoit-il en l'arrosant de ses larmes, pardonnez-moi les inquiétudes que je vous ai causées. Ma faute est grande, mais voilà mon excuse (en montrant Adélaïde.) Otez-moi une vie importune ou laissez-moi la couler auprès de cette adorable personne qui est devenue nécessaire à mon bonheur. — Ah mon fils! s'écria avec transport cette tendre mère, mes allarmes sont passées... Depuis que je vous revois, je jouis d'une nouvelle vie..

62 MERCURE DE FRANCE.

Votre bonheur est le mien , je donnerai les mains à tout ce qui pourra l'assurer. . . Le monde me blâmera , mon fils ; mais... vous serez heureux. A ces mots , Dorval & Adélaïde , muets de reconnoissance , embrassoient les genoux de cette respectable mère. Ils se taisoient. Mais que leurs gestes , que leurs regards étoient éloquens ! Céliante , c'étoit le nom de l'amie de Doriméne , attendrie de ce touchant spectacle , fondeit en larmes. Le bon curé étoit comme en extase ; son cœur étoit peu fait à de pareils mouvemens. Hélas ! la pauvre enfant ! disoit-il , je le sçavois bien , moi , qu'elle n'étoit faite que pour un gentilhomme ; aussi la bonté du Ciel lui a-t-elle envoyé cet honnête cavalier. Dieu soit loué de tout ; mais voici une aventure aussi étrange que celle de sa naissance. Ces derniers mots réveillèrent l'attention des deux Dames. Que voulez-vous dire , interrompit la mère de Dorval , Mademoiselle ne seroit point votre nièce ? Hélas , non , répondit le Curé ; les barbares à qui elle appartient l'ont apportée ici à l'instant de sa naissance ; ils l'ont abandonnée aux soins d'une pauvre femme qui m'a chargé en mourant de ce dépôt. Ah , mon Dieu ! s'écria Céliante , si mes conjectures sont vraies , que ce jour est

SEPTEMBRE. 1771. 63

heureux ! en s'adressant au curé. Vous souvenez vous des circonstances de cet événement ? — Comme s'il fut arrivé d'aujourd'hui , dit le bon homme. Il y a environ quinze ans qu'un magnifique carosse à six chevaux , rempli de gens masqués, apporta ici cette belle enfant ; elle fut abandonnée à la merci de la pauvre femme dont j'ai parlé , en lui donnant de l'argent pour l'aider à la nourrir , & on lui promit qu'incessamment on viendrait la reconnoître ; mais depuis on n'en a point entendu parler. — Ah les monstres ! c'est ma fille qu'ils m'ont enlevée. . . Tu sçais que j'ai toujours soupçonné l'avatice de cette horreur. . . Ils l'ont bien payée ces scélérats ! une mort prématurée les a privés l'un & l'autre d'une fortune pour laquelle ils n'ont point épargné les crimes. Ah, ma fille ! cette marque que tu portes au cou confirme mes doutes. . . Adélaïde & sa mère se tenoient étroitement embrassées. Une pâleur mortelle qui couvrit tout à-coup le visage de cette aimable enfant , interrompit un instant la joie de cette double reconnoissance & en modéra les transports. Cet accident n'eut toutefois aucune suite ; la violence de tant de sentimens nouveaux avoit suffoqué la trop sensible

Adélaïde; elle reprit bientôt sa première santé.

Le mariage fut célébré quelques jours après avec une pompe & une joie extraordinaires; & le bon curé, témoin de toutes ces choses, ne cessoit d'élever les mains au Ciel & de s'écrier : *Que c'étoit avec juste raison qu'un sang illustre étoit considéré; qu'on lui devoit des sentimens épurés que la nature & l'éducation ne sauroient donner au commun des hommes.*

Par Mlle Raigner de Malfontaine.

*ÉPITRE libre d'un Convalescent
à son Médecin.*

GRACE à ta sage prévoyance,
A ta prudente activité,
Qui m'ont, contre toute apparence,
Rendu l'espoir & la santé:
Grace à ta savante ordonnance
Qui révoqua l'arrêt que l'inexpérience
Contre mes jours avoit porté:
Grace à ton heureuse assistance,
Je vis enfin; je suis resuscité!

Toi, qui, pour la vertu, comme pour la science,

SEPTEMBRE. 1771. 65

Ne saurois être assez vanté ;
Esculape nouveau , qu'Epidaure (1) eût fêté ,
Reçois ces vers , reçois sans répugnance
Ces enfans de la liberté ,
Qui pour toi coulent d'abondance ;
Ce doux amusement de ma convalescence... (2)
Ce tribut par mon cœur dicté.
Oui , je le fais ; qui te flatte t'offense...
Mais en louant ton savoir , ta bonté ,
Je t'ai peint & non pas flatté.
Quand je dois à ta bienfaisance
Le jour que m'alloit être ôté ,
Cet hommage naïf de ma reconnoissance
Par mon libérateur seroit-il rejeté ? (3)

Songe au moins que souvent la sombre obscurité
Du mérite à nos yeux dérobe l'excellence ;
Et qu'il ne brille à ceux de la postérité
Qu'autant qu'Apollon lui dispense
L'éclat de la célébrité ..

(1) Ville où Esculape étoit adoré.

(2) Ces vers ne sont qu'un délassement de l'ouvrage auquel l'auteur travaille , sur la révolution qu'a éprouvé de nos jours l'esprit militaire & national.

(3) Ce médecin s'opposoit à ce que je publiasse cette pièce , qui lui fait tant d'honneur ; il ne vouloit pas même , par un excès de modestie , que l'auteur la lui dédiât.

66 MERCURE DE FRANCE.

Eh bien ! du Dieu j'éprouve l'influence ;
Et cet éclat , tu l'as trop mérité ,
Pour que je t'admire en silence.

Quelle seroit , ami , ta récompense ,
Si du Ciel j'étois écouté !
Au delà du tems limité
Il te donneroit l'existence ,
Pour le bien de l'humanité.

Bilés par les plaisirs & la prospérité ,
Tes beaux jours couleroient dans la paix , l'abon-
dance ;

Et malgré les clameurs de la malignité ,
Malgré sa jalouse impuissance ,
Il ne manqueroit rien à ta félicité.

Que dis-je ? En vain la volupté
T'offriroit du bonheur la pleine jouissance ,
Si ton nom ne voloit à l'immortalité :
Mais y parviendrait-il , s'il n'étoit pas chanté ?

Enfin , forcé par l'évidence ,
Je ne puis plus taire la vérité :
J'abjure devant toi mon ancienne croyance ,
Et tiens pour sûr ton art , que j'ai peu respecté.
Car , comment , s'il étoit par la fraude inventé ,
Aurois-tu donc par sa puissance
Suspendu le coup redouté ?

Non moins aveugle que Molière ,
Pour moi l'art de guérir n'étoit qu'une chimère ,

SEPTEMBRE. 1771. 67

Tout médecin un faux docteur,
Un empirique, un adepte, un souffleur...
Ainsi je confondois l'ombre avec la lumière... (1)
Mais depuis que cet art, qu'en mon erreur grossière

J'osois nommer le fléau des humains,
Est devenu mon salut dans tes mains;
Depuis que tes secours m'ont rendu la lumière,
A genoux, cher Mercier, j'honore & je révère
La robe du grand Rabelais,
La docte faculté, ses dieux & ses décrets:
Et d'une estime singulière
J'honore également Hyppocrate & Galien,
Qui pourtant, près de toi, ne se croiroient plus
rien.

Sans toi, je périssois, ô l'ami le plus tendre!
Et par ton zèle ardent (2) je renaiss de ma cendre:
Mais tes vils détracteurs ne le comprendront pas
Que le pur sentiment t'ait fait tout entreprendre
Pour me sauver: l'or seul pour eux a des appas.
Contre ta gloire en vain leur noir dépit s'exhale;

(1) Allusion au Soleil, qui est aussi regardé comme le dieu de la médecine.

(2) Ce médecin, véritablement attaché à l'auteur, le fit transporter dans sa propre maison, pour l'avoir sous ses yeux, & le traiter avec plus de soin.

68 MERCURE DE FRANCE.

Ma guérison dément & confond leur cabale ;
C'est par de tels succès que tu t'en vengeras...
De l'un d'eux , aposté par la Parque fatale ,
Déjà l'ignorance brutale
M'avoit réduit aux horreurs du trépas ;
Mais tu fermas bientôt la tombe sous mes pas. (1)

Tandis qu'ainsi pour moi ton talent se signale ,
Que ne puis-je à mon tour te servir de mon bras ?
Pour te défendre , ami , quels travaux , quels combats

Rebuteroient jamais mon ardeur sans égale ?
Je braverois le Sphinx , la chimère infernale ;
Je souffrirois la faim de l'avare Midas

Et la soif du pauvre Tantale ;
Je fuirois , comme Ulysse , & ma terre natale ;
Et d'hymen & d'amour les plus tendres ébats...
Le bien que tu m'as fait a-t-il rien qui l'égalé ?
Un nouvel Univers semble éclore pour moi !...
Quoique la pâle mort m'inspirât peu d'effroi ,
Mon retour à la vie a pourtant bien des charmes.
Je renais pour chérir , pour honorer mon Roi ,

(1) Cette cure, qu'on appelle, à la cour & à la ville, le miracle de la médecine, y fait tant d'honneur à ce médecin, qu'il en reçoit chaque jour les témoignages les plus flatteurs. Le Roi, qui daignoit s'informer de l'état du malade, a été étonné de son rétablissement.

Pour me vouer encore à la gloire des armes ,
 Pour être utile aux miens & m'attacher à toi.
 Mes amis sur mon sort ont répandu des larmes ;
 Je renais pour les voir & calmer leurs alarmes :

Mon cœur , flatté des preuves de leur foi ,
 Redoublera pour eux de zèle & de tendresse.

L'amitié désormais , les arts & la sagesse ,

Seront les dieux qui me feront la loi :

Je renais pour goûter leur douce & sainte ivresse ;

Pour méditer au sein d'une aimable paresse :

Pour distinguer toujours l'or fin de l'oripeau ;

Car pour moi désormais le vrai seul sera beau) ;

Pour bénir mon auter en dépit de Lucrece (1) ;

Pour être enfin un homme tout nouveau.

J'apprendrai , si je puis , d'Horace & de Boileau

A choisir quelques fleurs sur les bords du Per-
 messe ,

Dignes de couronner Nivernois & Beauvau ,

Buffon & Saint-Lambert , Voltaire & Mirabeau :

Puisse le dieu , qui les caresse ,

Me faire un sort si beau !

Du vieux Anacréon partageant la foiblesse ,

Je pourrois même encore enfler le chalumeau ,

Pour célébrer , hélas ! un ingrate maîtresse . . .

(1) L'esprit n'est que matière , selon Lucrece ,
 & la Providence qu'un hasard.

70 MERCURE DE FRANCE.

Oui, je le vois ; l'amour de son flambeau
Embrase la jeunesse ;
Et c'est pour la veillesse
Qu'il garde son bandeau.

Mais je renais sur-tout pour chanter la Prin-
cesse (1)

Dont la bonté touchante à mon sort s'intéresse ;
Qui, par un doux sourire, un regard enchan-
teur,

De ce qui vers elle s'empresse
Sait d'abord subjuguier le cœur ;

Qui joint à l'air affable, à la tendre candeur,
Cette heureuse délicatesse

Qui tempère l'esprit, qui réprime l'humeur ;
Et cette piquante finesse

Qui donne un prix à la douceur,
Sans nuire au sentiment, sans nuire à la no-
blesse,

Dont l'ensemble confond par un charme flatteur
Et la bergère & la déesse :

A son aspect fuit la tristesse ;

Sur ses traces naît le bonheur.

Oui, je renais pour mériter la gloire
De célébrer les graces, les attrait ;

(1) Madame Victoire daignoit aussi faire de-
mander de ses nouvelles pendant sa maladie.

De faire enfin adorer à jamais
 Les vertus, la mémoire,
 Le nom & les bienfaits
 De l'auguste VICTOIRE.

*Par M. le Chevalier de Th. brigadier
 des gardes - du - corps du Roi.*

*ÉPITRE à mon Ami sur les anciennes
 vertus & les modernes.*

Des sombres préjugés évitons l'esclavage,
 Soions justes, ami, voilà notre partage;
 Et de la vérité ralumant le flambeau,
 De l'erreur en ce jour déchirons le bandeau.
 Ennemi déclaré de la mysanthropie,
 J'aime l'humanité, c'est ma philosophie.
 Oui : l'Auteur des humains les créa vertueux,
 Les tems, n'en doutons pas, sont égaux à ses
 yeux!

Cher ami, d'âge en âge on voit briller l'aurore
 Des sublimes vertus que ce Dieu fait éclore,
 Et sur tous les mortels, devenus ses enfans,
 Ses paternelles mains répandent ses présens.
 A des dogmes nouveaux l'on vit l'homme souf-
 crire,
 Du Maître du tonnerre il méprisa l'empire,

72 MERCURE DE FRANCE.

Et ce monde égaré, par de subtils poisons,
Du Dieu qu'il oublia corrompit tous les dons.
Le mensonge aussi-tôt levant sa tête altière,
Vint faire succéder la nuit à la lumière.
Victimes de l'erreur, les malheureux mortels
A des crimes honteux bâtirent des autels ;
Un Mars par ses fureurs épouvançoit la terre ;
On le choisit bientôt pour le dieu de la guerre :
Par ses sales amours un Jupiter fameux ,
Pour prix de ses forfaits fut placé dans les Cieux ;
Les jalouses Junons, les Vénus impudiques
Partagerent aussi les offrandes publiques.
Ridicule avorton, monstre luxurieux,
Priape vint grossir le groupe de ces dieux ;
Et trompant par degrés l'innocence de l'homme,
Eur des adorateurs & dans Sparte & dans Rome,
Et voilà donc les dieux de ces premiers humains ?
Les dieux que révéroient les Grecs & les Ro-

mans,
Ces Sages éclairés par la philosophie,
Dont le divin Socrate épura le génie ?
Mais quels sont leurs héros ? des monstres des-

tructeurs.
Ils ont des conquérans consacré les fureurs.
Héros, qu'a signalés une vertu farouche :
Vos détestables noms iront de bouche en bouche,
On les prononcera... Mais ils feront fremir ;
On parlera de vous, mais c'est pour vous haïr.

L₄

Le monde environné de ces ténèbres sombres
 N'auroit pu s'échapper du milieu de ces ombres :
 Il falloit donc que Dieu dissipant ce chaos ,
 Vînt rendre à l'Univers le calme & le repos.
 Il eut pitié de l'homme , & ses divins prodiges ,
 D'un culte monstrueux rompirent les prestiges.
 Aussi-tôt un rayon de sa divinité
 Répandit parmi nous une auguste clarté.
 En vain de l'Univers les armes menaçantes
 Veulent braver du Christ les enseignes flottantes ;
 En vain du monde entier les peuples éperdus
 Se soulevent encor ; Dieu parle , ils ne sont plus.
 Alors on vit briller la vertu sans nuage ;
 A la Religion tout courut rendre hommage.
 L'on vit de l'âge d'or revivre les beaux jours,
 Et la vertu chez nous s'établit pour toujours.
 Telle est du Tout - Puissant la clémence admirable ,

Il fait tendre aux mortels une main secourable ,
 Il écarte loin d'eux les remords , les soupirs ,
 Il les fait vivre en paix dans le sein des plaisirs ;
 Et toi de notre tems le modèle & la gloire ,
 Toi , que l'honneur appelle au temple de mémoire ,

Laisse-là tes Catons , tes Césars , res Brutus ;
 A Paris comme à Rome on trouve des vertus.
 Les Romains les aimoient , il faut aimer les nôtres ;

D

74 **MERCURE DE FRANCE.**

La France a des héros, je n'en cherche point d'autres.

**A leurs grandes vertus donnant un foible prix ,
Je pourrois de leurs noms enrichir ces écrits :
Vous y seriez sans doute , ô vertueux d'Estée ;
Vous , qui renouvez le doux siècle d'Astée.
Mais que vois-je ? La mort insensible à nos vœux
D'une éternelle nuit environne ses yeux.**

**Le héros r'ouvre encor sa tremblante prunelle :
Grand Dieu , dit-il , du haut de la voûte éternelle,
Grand Dieu , sur un mourant daigne arrêter tes
yeux ;**

**A la France , à mon Roi je dois mes derniers
vœux.**

**Mon bras pendant trente ans défendit ma patrie ,
Que d'autres après moi lui consacrent leur vie.
Déjà Lausun , Collé , remplissent mes souhaits...
Mais la mort à ces mots le frappe pour jamais.
Ni les regrets du Roi , ni la France plaintive
Ne purent arrêter son ame fugitive.
De tels hommes hélas ! devoient être immortels.
Ah ! cessons d'accuser les décrets éternels.
Quelle gloire pour toi ! respectable d'Estée ,
Par tes cendres déjà la terre fécondée
Enfante de héros mille & mille moissons.
Allons de ces guerriers pratiquer les leçons ,
Une soudaine ardeur & m'échauffe & m'inspire ,
A mon zèle , à mes vœux le Ciel semble sourire.**

Qu'il est doux de penser que l'homme est vertueux !

Si c'est un songe , ami , que ce songe est heureux !
 Aimable vérité , flatueuse rêverie ,
 Tout fait également le bonheur de ma vie.
 Ah ! si je me trompois . . . laisse-moi mon erreur ;
 Me l'ôter , cher ami , c'est m'ôter mon bonheur.

Par M. A. . . , écolier de rhétorique & pensionnaire au collège d'Harcourt.

C O N T E .

Le conseil d'une Religieuse à son Confesseur qui quelquefois versifioit.

UNE jeune Nonette
 D'une galante humeur
 Fit un crime à son Confesseur
 De ce qu'il se méloit du métier de poëte ;
 Les poëtes , dit-elle , ont l'esprit de travers
 Et l'on traite de fous tous ceux qui font des vers ;
 « Mon père , je vous en supplie ,
 » Si vous voulez que parmi nous
 » L'on ait de l'estime pour vous ,
 » Renoncez à cette manie. »
 Bon , reprit le Pater , St Pavin , St Gelais ;

D ij

Si Amant en ont fait : faut-il trouver mauvais
Que j'en fasse comme eux ? .. Ah ! repartit la mère :

« Pardonnez-moi ce cas ;

» Je ne le savois pas :

« Si des Saints en ont fait , vous en pouvez bien
» faire. »

Par M. Ph. , chanoine à Beauvais.

L'EXPLICATION du mot de la première énigme du Mercure du mois d'Août est *Plume* ; celui de la seconde est *Vaisseau* de guerre ; celui de la troisième est *Enclume* ; celui de la quatrième est le *Guy* qui croît dans les arbres. Le mot du premier logogryphe est *Orpin* (*auripigmentum*) minéral jaune & plante médicinale où l'on trouve *pin*, (bois de navire) *pinus*, poéticè, (navis) & *or*. Celui du second est *Troupeau*, où l'on trouve *trou*, *peau*. Celui du troisième est *Forgeron*, où l'on trouve *or*, *orge*, *ronger*, *rogne*, *on*, (particule) *re*, (note de musique.) Celui du quatrième est *Miel*, qui offre l'anagramme juste de *lime*.

NB. L'explication du second logogryphe du second Mercure de Juillet est *Parchemin*, où l'on trouve *par* & *chemin*.

É N I G M E

J'ai deux , trois , quatre , cinq , jamais plus de
six pieds ;

Sans aucun instrument tout mortel me mesure ,
Et j'ai , petit ou grand , une longue figure ;
Mais les plus grands de nous , lecteur , vous les
voyez.

Ils portent deux surnoms , dont l'un vient d'Alexandre ,

Et l'autre plus connu dérive des héros :

Nos pères ont pour nous l'amitié la plus tendre :

Que de fois cependant nous troublons leur repos !

Nous les pouffons à bout & lassons leur patience.

Que de pénibles soins ! d'inutiles efforts !

A peine quelquefois avons-nous l'existence

Qu'on nous fait repasser des vivans chez les
morts ;

Et c'est toujours pourtant la faute de nos pères ;

S'ils ne nous ont pas fait aussi bons que nos frères.

Jusqu'ici mesurés sur la même grandeur ,

L'on nous voit cependant inégaux en longueur.

Mais maintenant vous desirez peut-être

Le nom du lieu qui nous voit naître.

Ce n'est pas le moyen de nous connoître mieux.

Nous naissons en tous lieux.

Notre espèce par-tout se multiplie

D iij

78 MERCURE DE FRANCE.

Selon le plus ou le moins de génie.

Il en est d'Allemands , & de Grecs , & d'Anglois ;
Pour nous , cher lecteur , nous sommes tous Fran-
çois.

Je n'en dirai pas davantage ;

J'ai satisfait , je gage,

Votre esprit curieux ,

En mettant les petits & les grands sous vos yeux :

Par un Anonyme militaire.

A U T R E.

LECTEUR , sans la main de mon guide

Je ne serois utile à rien ;

Rarement on me laisse vuide ,

Suis - je en repos ? mes pieds me servent de sou-
tien :

Quand on me mène par la ville

Je fais du bruit & je vacille ;

Mais sur un terrain plus liant

J'obéirois à cet enfant.

A qui bâtit je suis utile ,

Et dans Paris la grande ville ,

Vingt mille bras me font mouvoir ;
 Peut-être plus ; qui fait ? Mais.. lecteur , exa-
 mine ,

Ouvre les yeux ; si rien ne les fascine ,
 Chemin faisant , tu peux m'appercevoir.

Par M. Aviffé.

A U T R E.

A DEVINER je dois être facile ;

Car , dans l'exacte vérité ,

Je fus toujours , aux champs comme à la ville ,

De la plus grande utilité.

C'est par dehors , je t'en préviens , lecteur ,

Qu'il faut me voir , si le noir te fait peur.

Un mot encore : en certaine saison

Je suis presque toujours d'un très-fréquent usage ;

Aussi voit-on chacun m'accorder l'avantage ;

D'occuper une place au moins dans sa maison.

Par M. B. L. , de Tours.

A U T R E.

Après une lecture ou deux,
 Écoute, nomme-moi de grace ;
 Mon corps est haut ou tortueux ;
 Souvent on en parcourt l'espace ;
 Mon propre est d'élever quiconque est abaissé ;
 Comme aussi d'abaisser quiconque est exhaussé ;
 Afin que point tu ne me rates ,
 J'habite où sont tes dieux pénates :
 Caché, je masque tes plaisirs ;
 Visible , à tes moindres desirs
 Je donne un secours favorable :
 Si le mot ne s'offre à ton gré ,
 De ce qui t'est si serviable ,
 Cherche à le savoir par degré .

Par M. Martin de Savigny.

L O G O G R Y P H E.

Mon corps en son entier de grossière structure
 Fut de tout tems , lecteur , propre à l'architec-
 ture :
 Es-tu pauvre ? Tu m'as tout nu ,
 Mais de blanc pour le riche on me voit revêtu .

En me décomposant j'offre à qui m'examine
 Un acide commun & propre à la cuisine ,
 Un poisson, un oiseau, tous les deux excellens ;
 Un jeune quadrupède, un des quatre élémens :
 J'offre bientôt après, selon que je varie,
 L'assiette d'un champ vaste ou bien d'une prairie ;
 Combiné de nouveau, par un terme usité
 J'exprime le dégoût & la satiété ;
 Mais si l'on m'apperçoit d'une façon nouvelle ;
 D'un habitant des bois je deviens la femelle.

Les cinq voyelles pour certain
 S'arrangent toutes dans mon sein.

Avec un fruit qui croît dans la Provence
 Et qu'on recherche assez en France.

En moi tu dois trouver, en m'examinant mieux ;
 Une matière combustible ;

Le poil d'un animal terrible ;

D'un insecte rampant l'ouvrage industrieux :

Dans ta bourse par fois j'offre, nouveau Prothée,

La pièce la plus rare & la plus usitée :

Je suis un article, un pronom ;

Un cri de joie, une question :

Ici, simplement disjonctive,

Là, particule affirmative.

Chez les Juifs un prophète, un de leurs bains fa-
 meux :

En un mot, lecteur, sous tes yeux

Je mets trois notes de musique ;

D v

82 MERCURE DE FRANCE.

Un instrument de mécanique,
Puis ce qui reste en un tonneau
Quand la liqueur en est tarie,
Et dans ce cas je rime en *ie* ;

Remis en mon entier je dois rimer en *eau* ;
Et presque comme rien quoiqu'on me considère ;
Je suis tellement nécessaire
Qu'un Roi même sans moi n'auroit pas un *château*.

Par M. Ayiffe.

A U T R E.

LECTEUR, je te le donne beau,
Cherche mon nom dans les voyelles :
Ma sœur & moi sommes jumelles,
Et n'eumes qu'un même berceau.
Entre nous est un monticule
Qui nous laisse séparément :
Faisons-nous quelque mouvement ;
L'une avançant, l'autre recule.
Ecoutez encor un moment :
J'offre dans ma moitié ville de Normandie
Un quart de plus je désennuie ;
Mon tout contient la faculté
Que fait perdre la surdité.

Par M. Mustel, étudiant à Rouen,

A U T R E.

DANS un poste éminent où ma science est re-
quise,

Jé remplis un emploi très-connu dans l'Eglise.
C'est un poste éminent, je le répète encor,
Lisez jusques au bout & nous serons d'accord.
Voyez les treize piés qui forment mon essence,
Si vous les dérangez, bon soir à l'éminence.
Item, pour commencer, j'avance sans façon,
Que je fais, le dirai-je? un averé fripon!
Pour un homme d'église, on me dira peut-être:
Ah le vilain métier! vous n'êtes donc pas prêtre
C'est ce qu'il faut chercher. J'ai du mot inhu-
main,

Un terme équivalent; ce qui ferre un chemin;
Un féroce animal d'une fière encolure;
Plus, un autre braillard, têtu de sa nature,
Ainsi que son cher fils; j'ai de quoi faire peur
Aux bêtes des forêts, comme au navigateur;
Je fais un fier-à-bras qui se flatte & se pique
De vous sapper un roc, de lui faire la nique;
J'enfante enfin, lecteur, un péché capital.

D vj

84 MERCURE DE FRANCE.

Voulez-vous maintenant me connoître en total ?
Rassemblez tous mes piés , & combinaison faite ,
Vous me verrez un homme à vous casser la tête.

Par M. Bouvet , à Gisors.

A U T R E .

LECTEUR , j'amuse , chaque jour ,
Le berger Colin & Lifette.
Je rends bien mieux que leur musette
Les doux transports de leur amour.
Aussi , je plais à la bergere ;
J'enchanté le sujet , le Roi.
Bacchus & l'enfant de Cythère ;
Seroient-ils des Dieux sans moi.
Si c'est trop peu pour me connoître ,
Mes sept piés vont vous mettre au fait.
Il faut décomposer mon être.
J'offre d'abord pour premier trait ,
Un mot , sans quoi bon soir à l'harmonie ;
Un autre d'admiration ;
Plus , de la messe une partie.
C'est assez pour trouver mon nom :

Par le même :

8
V
H
V

Pag. 8^f
de Flore.



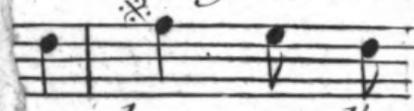
perfide a - mant



velle offence, Les



nd Font la gloi.....



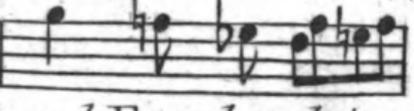
es pleurs que l'a -



es que l'amour ré -



de l'inconstance, Les



prend Font la gloi....



stance. Les pleurs & c ce.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Lettre de Brutus sur les chars anciens & modernes ; vol. in-8°. A Londres ; & se trouve à Paris, chez Saillant & Nyon, libraires, rue St Jean-de-Beauvais.

Vengeons l'humble vertu de la richesse altière,
Et l'honnête homme à pied, du faquin en litière.

Boileau, art. poët. ch. 2.

C'EST l'épigraphe placée à la tête de cette lettre ou de cette espèce de diatribe contre les voitures. L'auteur paroît l'avoir écrite le cœur encore ému du désastre public arrivé à Paris, le 30 Mai, 1770, jour que la ville fit tirer son feu d'artifice. Il disserte sur l'origine & les formes des différens chars anciens & modernes ; il nous instruit même de la police des Chinois pour les voitures ; mais afin de donner aux Parisiens un objet de comparaison & leur faire mieux sentir l'abus des voitures, des cabriolets sur-tout qui se multiplient de plus en plus dans la capitale, & menacent à chaque moment la famille de l'honnête citadin qui va à pied. « Je

86 MERCURE DE FRANCE.

» méne , dit l'auteur de cette lettre , une
» vie très-sédentaire que je partage entre
» les morts célèbres que j'étudie & un
» petit nombre d'amis que je fréquente ;
» cependant moi seul j'ai vu dans l'espa-
» ce de neuf mois un homme , deux fem-
» mes & un enfant écrasés sous les roues
» des carosses. La dernière de ces scènes
» tragiques se passa , le 6 de Juillet , dans
» la rue Saint - Séverin. Le malheureux
» qui y périt étoit fils d'un artisan obs-
» cur , mais honnête , l'idole de sa famil-
» le & l'objet des soins d'un ami géné-
» reux qui , frappé de ses talens naissans ,
» travailloit à l'élever moins pour lui que
» pour la patrie. Cet enfant fut partagé
» en deux par la roue ; & lorsque les cris
» du peuple firent arrêter les chevaux ,
» déjà la victime n'étoit plus. » Mais il
ne faut pas croire que Paris soit le seul
théâtre de ces scènes sanglantes , elles se
répètent quelquefois dans les provinces ,
& les villes inférieures y sont d'autant
plus exposées , que les habitans se disent
plus polis , qu'ils sont plus inhumains ,
qu'ils imitent plus le luxe effréné de la
capitale. Les grands désastres mêmes ser-
vent de tems en tems d'époques à leurs
annales. Lyon n'oubliera jamais un événe-

ment atroce en ce genre, qu'elle a pleuré long-tems avec des larmes de sang. Elle a une fête solennelle dans un de ses faux-bourgs qu'elle célèbre tous les ans au commencement d'Octobre; on se rend pour cet effet dans une plaine immense qui est de l'autre côté du Rhône, & qui communique à la ville par un pont, monument de la magnificence & de l'industrie des Romains; le peuple libre ce jour-là, parce qu'on lui dit qu'il l'est, s'abandonne à la double ivresse de la joie & du vin; & quand la nuit a mis fin à ses saturnales, il repasse en désordre le pont unique qui le sépare de son habitation. L'année du désastre, il s'éleva quelque querelle entre de jeunes personnes du sexe & les commis de la barrière, qui, sous prétexte d'examiner si elles n'emportoient aucun effet de contrebande, prirent avec elles des libertés dont rougissent en public même des courtisannes. Leurs pères ou leurs maris, qui n'étoient pas assez ivres pour être infâmes, s'emportèrent; & quand le tumulte commença à devenir dangereux, les commis firent fermer les portes de la ville; la multitude se trouva alors resserrée dans l'enceinte du pont; & comme on ne cessoit d'avancer du côté de la plaine,

38 MERCURE DE FRANCE.

le désordre monta à son dernier période, & l'enceinte de la porte ne se trouva bientôt peuplée que de cadavres & d'hommes mutilés qui craignoient de ne pouvoir mourir. Ce furent encore les équipages & les chevaux qui amenerent la catastrophe : le peuple se vit en un instant enfermé entre les carosses qui avançoient & l'airain impénétrable d'une porte de ville; il s'effraia, & sa terreur faisant cabrer les chevaux, ne servit qu'à augmenter le nombre des victimes. Il y vit dans ce désastre de Lyon une circonstance effrayante de plus que dans celui de Paris : un grand nombre de citoyens voulant se dérober à la mort, monterent sur les parapets du pont & se précipiterent dans le Rhône ; mais comme le lit du fleuve, sous les arches, est couvert de rochers à fleur d'eau, tous ceux qui tombèrent furent brisés dans leur chute, & leur mort, sans être plus prompte, n'en fut que plus cruelle. « On m'a rapporté dans Lyon, » ajoute l'auteur, une scène tragique qui » se passa dans cette nuit mémorable, & » dont le souvenir affreux s'est perpétué » parmi les habitans ; un jeune homme » qui idolâtroit sa mère, en avoit été séparé au commencement du tumulte par

» le flux & le reflux de la multitude.
 » Quand les cris lamentables des citoyens
 » qu'on écrasoit commencerent à se faire
 » entendre , il courut , la fureur dans les
 » yeux & la mort dans le sein, vers le lieu
 » de la scène; le premier objet qui frap-
 » pa ses regards fut cette mère adorée ,
 » étendue sur des cadavres & des corps
 » palpitans dont l'œil glacé s'entr'ouvroit
 » pour le reconnoître , & qui de ses bras
 » mutilés tentoit encore de l'embrasser :
 » sa pensée embrassa dans un instant in-
 » divisible tout cet affreux spectacle , car
 » à peine étoit-il aux pieds de sa mère ,
 » que les flots de la multitude le portè-
 » rent avec rapidité hors du lieu du dé-
 » sastre : il marcha alors sur le sein de la
 » victime qu'il étoit venu sauver : &
 » quoique son intrépidité eût fait de lui
 » un héros , cette femme emporta peut-
 » être au tombeau le regret d'avoir cru
 » son fils parricide. »

L'auteur s'élève dans cette même let-
 tre contre la grossière brutalité des cochers
 qu'il nous peint comme étant pour la plû-
 part des ames de boue & de sang accoutu-
 mées à regarder Paris comme un champ
 de bataille , & préférant le salut des che-
 vaux qui les nourrissent à celui de l'hom-
 me du peuple qui les dédaigne. Il cite à

ce sujet la réponse naïvement féroce qui fut faite par un homme de cette trempe au maître d'un carosse fracassé. « Un Seigneur étranger traversoit avec rapidité, à l'entrée de la nuit, une rue étroite de la capitale ; sa voiture légère rencontra une borne & se brisa en éclats ; pour comble de malheurs, un carosse qui le suivait dédaigna de s'arrêter, & ses roues passèrent sur le corps d'un cheval de grand prix attelé au carosse fracassé, & que l'accident avait jetté par terre : le Seigneur indigné de tant de négligence, & plus sensible à la perte de son cheval qu'au désespoir de son meurtrier, s'élança sur lui l'épée à la main, & lui demande avec fureur pourquoi il ne s'est point arrêté en voyant un cheval par terre. *Ah ! Monsieur, s'écria le cocher, il fait nuit & je l'ai pris pour un homme.* »

L'auteur ne rapporte ces faits & autres semblables dans sa lettre que pour mieux faire sentir la nécessité de réprimer les abus du luxe dans l'usage des voitures. Il nous décrit avec l'enthousiasme d'un cœur sensible & avec cette noble hardiesse qu'inspire la vertu & lui fera confirmer le surnom de *Brutus* qu'il s'est donné, le crime ou le malheur d'Ya, prince Chi-

SEPTEMBRE. 1771. 91

nois, & la réponse généreuse de ce prince au mémoire d'une victime de sa puissance. Si on demande à l'auteur où il a puisé ce trait, il répondra qu'il est consigné dans un des cent volumes de manuscrits orientaux qu'on voit à la bibliothèque royale de Berlin. Mais qu'importe aux hommes puissans qui le liront que ce récit soit ou ne soit point une pure fiction, s'ils y trouvent des maximes de conduite & des exemples de leur premier devoir, celui d'être humain, de l'être pour tous les états, pour tous les âges, pour tout ce qui n'est point étranger à l'homme.

Galerie Française, ou Portraits des Hommes & des Femmes illustres qui ont paru en France; in-fol. A Paris, chez Hérislant fils, rue des Fossés de M. le Prince.

L'éditeur de cette suite de portraits a redoublé ses soins pour la rendre de plus en plus agréable aux amateurs & aux gens de lettres. Le second numéro de cette galerie vient d'être publié. On y verra avec satisfaction les portraits de Stanislas Leszczinski; de Joly de Fleury, de François de Chevert, du Comte de Caylus & de l'Abbé Noller. Ces portraits ont été gravés

92 MERCURE DE FRANCE:

d'un burin pur & soigné par les Srs Moitte, Voyez, Polernich, de Lorraine & Molès. Des notices très-bien faites nous peignent le cœur & l'esprit des personnages dont la gravure nous rappelle les traits extérieurs. Quoique l'article de Stanislas soit le plus long de ceux contenus dans cette suite, on regrette néanmoins que les bornes que s'est prescrites l'éditeur ne lui aient pas permis de s'étendre davantage sur les actions d'un Prince dont la vie fut pleine & laborieuse, qui avoit coutume de dire qu'une seule vertu vaut mieux qu'un siècle d'ayeux, & ne se rappela jamais son pouvoir que pour l'employer à faire le bonheur de ses sujets.

Guillaume - François Joly de Fleury, procureur-général du parlement de Paris, mort en 1756, à l'âge de 80 ans, nous offre l'exemple d'un magistrat qui, après avoir rempli pendant trente ans avec gloire les fonctions les plus pénibles de la magistrature, ne cessa encore dans sa retraite de se rendre utile à tous ceux qui avoient besoin de ses conseils. Son cabinet, ouvert tous les jours après-midi, étoit devenu un tribunal privé où le pauvre venoit comme le riche; tribunal d'autant plus honorable pour celui qui y présidoit, que ses arrêts furent toujours

sans appel , & que la soumission étoit volontaire. Les magistrats , les savans s'empressoient aussi de le consulter , principalement sur le droit public de la nation ; car personne ne le connoissoit mieux que lui. Le continuateur du Traité de la Police , l'Auteur de l'histoire de la Jurisprudence Romaine , celui de la vie de Pierre Pithou ont été à cet égard les interprètes de la reconnoissance publique.

M. de Chevert , mort en 1769, qui de simple officier parvint au grade de lieutenant-général des armées du Roi , eut la gloire peu commune de s'être créé un nom , & il put s'applaudir de ne devoir rien qu'à lui même. En 1742 le maréchal de Belleisle , obligé de quitter la ville de Prague dont il s'étoit rendu maître , y avoit laissé M. de Chevert avec 1800 hommes. Il ne s'agissoit plus de conserver cette ville , pressée de se rendre par sa faiblesse , par la famine & par une armée nombreuse , mais moins redoutable au-dehors que par ses intelligences avec les habitans ; le point important étoit d'en sortir avec des conditions honorables : M. de Chevert osa seul l'espérer. Il prend des ôtages de la ville , les enferme dans sa propre maison , & met dans les caves des tonneaux de poudre , résolu de se fai-

re sauter avec eux si les bourgeois veulent lui faire violence. Le Prince Lobkowitz, qui le tenoit assiégé, sentit qu'il ne pouvoit refuser les honneurs de la guerre à un homme qui la faisoit avec tant d'intrépidité; il lui accorda même deux canons aux armes de l'Empereur.

L'intrépidité de cet officier dans les plus grands dangers se communiquoit aux moindres soldats; il savoit leur inspirer une confiance aveugle qui les rendoit dignes de servir sous lui. Chargé d'attaquer un fort pendant la nuit, il appelle un grenadier: « Va droit aux rem-
» parts, lui dit-il, monte sans hésiter.
» On te dira *qui va-là*; ne réponds rien.
» On te le dira encore; avance toujours.
» sans répondre; à la troisième demande
» on fera feu sur toi; on te manquera,
» tu fondras sur la garde, & je suis là
» pour te soutenir. » Le grenadier obéit avec joie, & tout arriva comme M. de Chevert l'avoit prévu.

Cet officier avoit entrepris de chasser l'ennemi des sommités d'une montagne couverte de bois. En y pénétrant il fixe sur le marquis de Brehant des regards enflammés, & le saisissant par la main:
» Jurez-moi, lui dit-il, foi de chevalier,
» que vous & votre régiment, vous vous

» ferez tuer jusqu'au dernier plutôt que
 » de reculer. » Jamais serment ne fut
 moins nécessaire & plus religieusement
 observé. Au moment de l'attaque, les
 officiers du même corps le firent prêter de
 prendre sa cuirasse; mais leur montrant
 les grenadiers : *Et ces braves gens, en ont-ils ?* L'action fut très-vive, & le feu des
 brigades qu'il commandoit épuisa leurs
 munitions. On lui apprend qu'on man-
 que de poudre : *Nous avons des bayon-
 nettes.*

Sa taille étoit avantageuse & bien prise ; l'air martial qui le rendoit si terrible dans les combats, se mêloit, dans sa vie privée, aux traits & au caractère de la bonté. Sa bravoure alloit jusqu'à l'audace, & son impétuosité ne souffroit point d'obstacles. Elevé loin des cours & formé dans les camps, il joignoit aux talens d'un général la droiture & la franchise d'un Chevalier François, & les vertus d'un citoyen. Il idolâtroit sa patrie & son Prince. Il ne se rappeloit jamais, sans en être attendri, ce que Sa Majesté eut la bonté de lui dire, après une longue maladie qui avoit retardé son départ pour l'armée : *Je voudrois vous donner des ailes.* Ce mot seul auroit fait sacrifier cent fois sa vie.

96 MERCURE DE FRANCE.

Les écrits du Comte de Caylus, mort au mois de Septembre 1765, & les gravures qu'il a faites d'après les dessins des plus grands maîtres, ont suffisamment fait connoître le sçavant antiquaire, l'amatteur éclairé & l'homme de goût. Quelques traits répandus dans la notice qu'on nous donne ici de cet homme illustre, peignent particulièrement son caractère & ses vertus. Il lui arrivoit souvent de se promener à pied & seul. Il s'amusoit quelquefois dans ses promenades à demander la monnoie d'un ecu aux pauvres qu'il rencontroit. Quand ils étoient allés la chercher, il se cachoit pour jouir de l'embarras où ils seroient à leur retour : peu après il se monroit, prenoit plaisir à louer le pauvre de son exactitude, & le récompensoit en doublant la somme. On lui a entendu dire plusieurs fois : *Il m'est arrivé de perdre mon ecu, mais j'étois fâché de n'avoir pas été dans le cas d'en donner un second.*

Dans une de ses promenades il vit sur le bord d'un fossé un rustre qui dormoit d'un profond sommeil. Près de cet homme étoit un enfant de onze ans qui, d'un œil attentif considéroit son caractère de tête & son habillement pittoresque. Le
Comte

Comte s'approche avec affabilité & lui demande à quoi il pense. « Monsieur, dit l'enfant, si je sçavois bien dessiner je voudrois tracer la figure de cet homme. — Fais toujours, voilà des tablettes & du crayon. » L'enfant encouragé esquissa l'objet de son mieux, & à peine a-t-il achevé la tête, que le Comte l'embrasse, & s'informe de sa demeure pour lui procurer de quoi continuer ses études.

Ce fut un trait de Bouchardon qui confirma le Comte de Caylus dans l'opinion où il étoit qu'Homère pouvoit devenir classique, même pour les artistes. Bouchardon lisoit l'Iliade devant lui. C'étoit dans une traduction fort ancienne & très-mauvaise; mais le génie du poëte parloit encore assez pour être entendu de l'artiste. Bientôt il quitte le livre, & les yeux pleins de feu, il dit au Comte : *Quand j'ai lu cet auteur, les hommes ont quinze pieds, & la nature s'est accrue pour moi.* Le Comte saisit cette expression de génie, & quelques années après, il publia ses *Tableaux tirés de l'Iliade & de l'Odissée*, auxquels il joignit les sujets que Virgile pouvoit lui fournir.

Le tombeau du Comte de Caylus qui est placé dans une des chapelles de saint

E

28 MERCURE DE FRANCE.

Germain - l'Auxerrois, mérite d'être remarqué ; c'est le tombeau d'un antiquaire. Ce monument est un ancien cénotaphe , du plus beau porphyre , avec quelques ornemens dans le goût égyptien. Depuis le moment où le Comte l'avoit acquis , il l'avoit destiné à orner le lieu de sa sépulture. En attendant l'heure fatale , il l'avoit fait dresser dans son jardin , où il le considéroit souvent d'un œil tranquille , & le montrait à ses amis. Il en a même donné une description dans le tome septième de ses antiquités , qui a paru après sa mort.

L'article de l'Abbé Nollet, mort au mois d'Avril 1770 , termine cette seconde suite de la Galerie Françoisse. Cet Abbé est un des sçavans auxquels la physique expérimentale doit le plus de progrès. On nous donne ici la notice de ses travaux & on nous trace le caractère de son esprit & de son cœur. Ce portrait est un éloge dicté par la vérité , & cet éloge est également celui de la science que l'Abbé Nollet cultiva. Cette science lui avoit inspiré des mœurs douces , & ce désintéressement ordinaire aux personnes qui ont goûté les charmes de l'étude. Mais quoique l'Abbé Nollet montra toujours

beaucoup de modestie dans sa conduite & dans ses écrits, il sçut néanmoins quelquefois venger la science du dédain de l'homme ignorant. Un Prince qui lui vouloit du bien l'avoit engagé à faire sa cour à un homme en place, dont la protection pouvoit lui être utile; il le fit & lui présenta ses ouvrages. Le protecteur lui dit froidement, en jettant les yeux sur ses *Leçons de Physique*, qu'il ne lisoit pas ces sortes de livres; Monsieur, lui répondit l'Abbé Noller, *voulez-vous me permettre que je les laisse dans votre antichambre, il s'y trouvera peut-être des gens d'esprit qui les liront avec plaisir.*

Les différentes notices de cette suite de portraits se font lire avec intérêt; elles sont tirées, pour la plûpart, des éloges historiques lus dans diverses Académies.

Annales de la ville de Toulouse, dédiées à Mgr le Dauphin; ouvrage proposé par souscription; quatre vol. in 4°. A Paris, chez la V. Duchesne, rue St Jacques, au Temple du Goût.

L'histoire particulière d'une ville, si on la compare à l'histoire générale de la nation, n'est en quelque sorte que l'his-

toire d'une famille. Mais si cette famille a joué un grand rôle, si l'historien, en nous donnant ses annales, s'est appliqué à nous peindre des mœurs & usages, ces détails pourront ajouter un trait de plus au tableau de la nation. Ils intéresseront du moins les parens ou amis de la famille. Deux grandes époques partagent naturellement les annales de Toulouse. Sous la première, l'historien, M. de Rozoi, a placé tout ce qui regarde la ville de Toulouse avant qu'elle fût réunie à la Couronne. La seconde époque comprend tous les faits arrivés depuis cette réunion. Chaque époque a aussi ses subdivisions.

Dans les siècles les plus reculés, longtemps avant la fondation de Rome, Toulouse étoit regardée comme une des plus grandes & des plus florissantes villes des Gaules. Ce beau pays, que nous nommons le Languedoc, étoit la patrie d'un peuple conquérant formant deux grandes familles, l'une de Volques Tectosages & l'autre de Volques Arécomiques. Les premiers habitoient le haut pays; ils s'étendoient du côté du midi, jusqu'à la Mer Méditerranée, & Toulouse étoit leur capitale. Les seconds habitoient le bas pays, & leur capitale étoit Nîmes. L'his-

torien les suit rapidement dans leurs conquêtes. La Thrace, l'Illyrie, la Germanie, la Grèce & une grande partie de l'Asie Mineure subirent la loi de ces conquérans. Les Gaules, indépendantes alors, étoient divisées en plusieurs états ou cités dont le gouvernement étoit aristocratique. Les commentaires de César font mention de plusieurs Rois de ces cités, mais ces Rois n'étoient que des capitaines ou des généraux auxquels les cités confioient le commandement de leurs armées, mais sans leur laisser qu'une autorité précaire, toujours & en tout subordonnée à l'autorité souveraine, qu'elles retenoient pour elles-mêmes. César, dans quelques endroits de ses commentaires, fait mention de plusieurs particuliers dont les pères avoient été Rois. Que pouvoit être donc une royauté dont le titre ne passoit point aux enfans ?

Lorsque les Gaules eurent été réduites par les armes romaines, le sort de la province changea, ainsi que son gouvernement. On nous donne ici une idée de l'administration du Sénat Romain & des privilèges accordés aux villes soumises. La province fut alors nommée *Gaule Narbonnoise*, & gouvernée d'abord par

des proconsuls, ensuite par des présidens de provinces. Un de ces proconsuls fut Jules-César qui eut toujours pour la Gaule Norbonnoise une prédilection singulière ; il honora plusieurs de ses citoyens de la dignité de sénateur. Cette faveur déplut aux Romains. On afficha dans les rues de Rome un placard où il étoit écrit : *Veut on bien faire ? on n'indiquera pas le chemin du palais à ces nouveaux sénateurs.* Des magistrats, qui ne connoissoient pas le lieu où s'assembloit leur compagnie, prêtoient assez à la malignité de l'épigramme. « Rome, c'est la réflexion de l'histoire » rien, qui s'indignoit de voir les Gaulois s'asseoir au rang de ceux qui la gouvernoient, ne prévoyoit point alors que les descendans de ces mêmes hommes qu'elle dédaignoit, seroient plus d'une fois ses vengeurs, & que l'Italie un jour leur devoit le patrimoine qui lui donneroit une place au nombre des états de l'Europe. Telle est la vaine ostentation des hommes & des empires. Ni les uns ni les autres ne se gouvernent, comme étant exposés aux révolutions des siècles, & comme ayant tout à craindre de ces revers trop fréquens, par lesquels la fortune écrase sous sa roue ceux qui

» étoient ses favoris, pour leur sub-
 » tituer les successeurs de ceux-mêmes
 » qu'elle avoit écrasés.» On rencontrera
 beaucoup de ces sortes de réflexions dans
 ces annales, & l'historien nous en a lui-
 même prévenu en disant que son but est
 de trouver toujours dans les faits histori-
 ques quelques vérités morales qui en ré-
 sultent.

Après la chute de l'Empire Romain,
 les Rois Visigots regnèrent dans Tou-
 louse pendant quatre-vingt sept ans. « Eu-
 » ric, le plus célèbre de tous, avoit dé-
 » ployé le génie le plus vaste & les talens
 » les plus rares. Une colombe timide
 » succéda à cet aigle altier, qui avoit pla-
 » né sur la tête des Rois ses contempo-
 » rains. Il étoit naturel que l'ouvrage de la
 » bravoure fût détruit par un lâche. Alaric
 » succéda à son père Euric, n'ayant encore
 » que vingt ans. Sans vigueur, sans ex-
 » périence, il éprouva bientôt qu'il n'ap-
 » partient qu'au vrai génie de fixer la for-
 » tune, & que quelque puissance que l'on
 » reçoive en naissant, le fardeau d'un
 » grand nom est bientôt une raison d'op-
 » probre.»

En 507, Clovis, vainqueur à la bataille
 de Vouillé, enleve les provinces qu'oc-

104 MERCURE DE FRANCE.

cupoit Alaric, Roi des Visigots. Le conquérant réunit ces provinces à son empire; & Toulouse le reconnut pour son souverain. Elle obtint des comtes particuliers vassaux de son Roi. Ces comtes devinrent par la suite héréditaires jusqu'à ce que le comté de Toulouse fût réuni à la couronne. L'histoire de Raymond de St Gille, un de ces comtes, est un des morceaux les plus intéressans de ces annales. Comme ce comte fut un des principaux chefs des Croisés, l'historien en prend occasion de nous faire le tableau des Croisades. Il nous donne aussi un précis de l'histoire du Languedoc, & l'on sera moins étonné après cela, que les annales d'une simple ville contiennent plusieurs volumes *in* 4^o.

Raymond de St Gille contribua le plus par sa valeur & par son courage à la prise de la ville de Jérusalem en 1099. « Il est
» un des premiers qui, du côté du midi,
» monte sur la muraille. Tout fuit devant
» lui, ou tombe sous ses coups. Jérusalem
» est prise. Le temple de Salomon sert
» d'asyle aux femmes & aux enfans; on
» les en arrache & on les égorge. Les sol-
» dats dégoutans de sang, ivres de fu-
» reur & de lubricité, arrivent à l'endroit

» où le Sauveur expira. Ces lions terri-
 » bles deviennent des pénitens contrits.
 » Les larmes & les sanglots succèdent aux
 » horreurs du carnage & de l'impudicité.
 » Contraste singulier, qui prouve bien le
 » pouvoir de l'imagination, & le peu
 » d'estime que méritent ces machines or-
 » ganisées que les circonstances décident ;
 » & qui ne sont rapides dans le crime ou
 » dans la vertu, que suivant l'impulsion
 » qui les maîtrise, comme une flèche vole
 » plus ou moins vite, selon la force du
 » bras qui l'a lancée.»

Ces simples notices suffisent pour faire connoître la marche & le style que l'historien de ces annales a cru devoir adopter. Si ce style se ressent de l'effervescence de l'imagination, ce défaut est bien racheté par un amour vrai de l'humanité qui respire dans ces annales, & par cette haine que l'historien témoigne à chaque moment contre ceux qui abusent de la superstition du peuple ou de sa crédulité pour favoriser leurs passions.

L'auteur a fait imprimer à la fin de ce premier volume, divers titres & actes relatifs aux annales; des recherches sur l'antiquité des murs de la ville de Toulouse, & sur son Château Narbonnois; une dis-

sertation sur ce qu'on appeloit anciennement l'or de Toulouse. L'auteur nous prévient, en donnant cette dissertation, « que son plus cher desir a été d'y joindre » des réflexions sur les intérêts particuliers des peuples, bien plus importantes que les découvertes les plus précieuses d'une érudition profonde. » Voici une de ces réflexions. « Il est fort étonnant qu'il » ne se soit jamais trouvé un seul peuple » qui ait préféré le commerce des papiers publics à l'échange des métaux, contre les productions du sol ou des arts. » Tout signe représentatif est irrécusable, » dès que la foi publique le consacre. Les » métaux fussent restés ensevelis : des milliers d'hommes eussent été conservés ; » la richesse eût été la même, quant aux » calculs. » La richesse auroit pu être la même quant aux calculs, mais non quant à la sûreté du citoyen. Le papier qu'on lui donneroit en échange de ses marchandises n'ayant qu'une valeur fictive seroit facile à être détruite en un moment. Il n'en est pas de même de l'or & de l'argent. Indépendamment de la valeur imaginaire que leur donne le coin du Prince, ils ont encore comme métaux précieux & propres à différens usages une valeur

SEPTEMBRE. 1771. 107
réelle qui les rend capables de remplir la
fonction de gages.

Les quatre Poétiques d'Aristote, d'Horace, de Vida & de Despréaux, avec les traductions & les remarques de M. le Batteux, professeur royal, de l'académie françoise & de celle des inscriptions & belles lettres; 2 vol. in-8°. A Paris, chez Saillant & Nyon, libraires, rue St Jean-de-Beauvais; & la V. Desfaint, libraire, rue du Foin.

Lorsque le goût commence à dégénérer, lorsque chaque poëte se croit en droit de nous donner à la tête de son drame ou de sa pièce de vers les nouvelles règles que son imagination a créées ou plutôt qu'elle a tracées d'après ses prétendus chef-d'œuvres, il est sans doute utile, nécessaire même de rappeler alors les sentimens & les judicieuses réflexions faites d'après les modèles des plus grands maîtres, & c'est ce que M. le Batteux entreprend aujourd'hui. Les quatre poétiques qu'il a rassemblées sont des guides d'autant plus sûrs pour l'élève des muses que ces poétiques sont moins les remarques d'un seul homme que le résultat de celles

E vj

faites dans les quatre plus beaux siècles de la littérature, celui d'Alexandre, d'Auguste, de Léon X & de Louis XIV. Comme la poétique d'Aristote est la plus ancienne, & que d'ailleurs les remarques du philosophe ont souvent guidé Horace, Vida & Despréaux, elle est la première qui nous est ici offerte. Lorsqu'Aristote, nous dit M. le B., entreprit d'écrire une poétique, toutes les idées relatives à la poésie étoient préparées : il y avoit des modèles dans tous les genres, en très-grand nombre, exécutés par les plus grands maîtres. D'un autre côté, toute la Grèce, passionnée pour les ouvrages de poésie, de peinture, de sculpture, dont elle s'occupoit depuis plusieurs siècles, avoit un goût aussi exercé que délicat. Il ne s'agissoit presque, pour faire une poétique, que de recueillir ses jugemens, & de les rappeler aux principes sur lesquels ils étoient fondés. Enfin la philosophie, parvenue alors à son plus haut degré de perfection chez les Grecs, étoit assez forte, sur-tout entre les mains d'Aristote, surnommé *le Génie de la nature*, sur-tout dans une matière dont les élémens étoient à la portée de l'esprit humain, pour analyser ces élémens, pour les combiner, & en faire un

système parfaitement lié. Les ouvrages des poëtes, le goût du public, les observations des philosophes, le génie de l'auteur, tout se réunissoit donc pour faire de la poëtique d'Aristote un chef d'œuvre.

« Le philosophe, en commençant, jette
 » un coup-d'œil général sur les beaux
 » arts, & les voit tous ne faisant qu'une
 » même famille; ayant la même source,
 » qui est le goût naturel que nous avons
 » pour l'imitation; le même fonds, qui
 » est la nature imitée; la même fin, qui
 » est de plaire & d'instruire par la voie la
 » plus courte de toutes, par l'*image*. Il
 » présente ce premier fil aux artistes, &
 » le suivant lui-même dans ses moindres
 » divisions, sans le rompre, il fait voir
 » que l'art doit, comme la nature, être
 » simple & régulier dans ses plans, aisé
 » & libre dans la manière d'opérer; &
 » que, s'il se distingue de son modèle,
 » ce ne peut être que par un certain choix
 » de traits & de couleurs, sans leur rien
 » ôter de leur ressemblance. La poëtique
 » d'Aristote est écrite comme elle est pen-
 » sée, avec un soin, un scrupule qui ne
 » permet pas au lecteur la moindre dis-
 » traction. Tous les mots y sont choisis,
 » pesés, employés dans leur sens propre

110 MERCURE DE FRANCE.

» & précis ; souvent une particule a be-
» soïn d'y être remarquée , méditée , à
» cause de ses rapports essentiels au sens :
» tout y est nerf & substance. » Aussi le
sage traducteur a cru devoir s'attacher à
la lettre , & cette précision fera aisément
distinguer sa version de celle de Dacier ,
souvent diffuse & embarrassée. Mais les
recherches de ce savant ont souvent été
utiles au nouveau traducteur qui nous
trace aussi dans son avant - propos l'idée
que l'on doit se former des trois autres
poétiques.

« Trois siècles après Aristote , Horace
» répandit sur la poétique de nouveaux
» traits de lumière. Il développa quel-
» ques points que le philosophe Grec
» n'avoit fait qu'indiquer. Il découvre les
» sources , il donne des avis , il montre
» des écueils. Mais ce n'est plus un phi-
» losophe qui analyse, ni qui instruit avec
» méthode ; c'est un poète bel esprit , qui
» suit ses idées autant que sa matière , &
» qui ne veut paroître profond qu'à ceux
» qui prendront la peine de le méditer.

» Jérôme Vida forma son plan de poë-
» tique sur celui des institutions oratoires
» de Quintilien. Il prend l'élève de la
» poésie au berceau , & le conduit par la

» main dans tous les bosquets du Pinde,
 » au bord de toutes les fontaines connues
 » des muses. Son ouvrage est d'un bout à
 » l'autre un tissu de fleurs; mais sentant
 » qu'Aristote & Horace suffisoient pour
 » gouverner le génie autant qu'il peut
 » l'être, il s'est borné à éveiller le goût
 » poétique des jeunes gens, & à le for-
 » mer sur les grands modèles.

» Après ces trois grands maîtres, Des-
 » préaux ne pouvoit guères que retracer
 » les mêmes préceptes; mais il le fait en
 » homme inspiré par les muses; chez lui,
 » tous les principes brillent de la plus vi-
 » ve lumière, chacun à leur place; & le
 » génie de chaque genre le saisissant au
 » moment qu'il en traite, du précepte
 » même il trouva souvent le moyen d'en
 » faire l'exemple.»

On reconnoitra, en lisant la traduction
 de Vida que le traducteur s'est moins at-
 taché à la lettre que dans la traduction
 des deux premières poétiques dont le texte
 est plus serré, plus plein. Vida répète
 souvent la même idée sous des termes
 différens. Il abonde en expressions qu'il
 puise presque toujours dans Virgile, &
 semble en quelque sorte vouloir plutôt
 nous apprendre à imiter ce poète latin que

la nature. Il étoit donc nécessaire de referrer quelquefois sa diction. Le traducteur a fait usage des notes latines du Père Oudin, jésuite, pour cette poétique, & des réflexions de Pierre Corneille sur la poésie dramatique pour la poétique de Despréaux. Le traducteur n'ignoroit pas sans doute qu'il auroit pu trouver des éclaircissemens plus satisfaisans, des remarques plus lumineuses dans les ouvrages du grand maître de notre littérature; mais il a peut-être pensé que les écrits de cet homme illustre étant entre les mains de tout le monde, & ses observations sur la versification françoise, la poésie épique, l'art dramatique, &c. ayant été rassemblées en un volume *in-8°*. sous le titre de *Poétique de M. de Voltaire*, il étoit inutile de les remettre ici sous les yeux du lecteur. L'art, suivant la réflexion de M. B., « ne doit pas être trop chargé. C'est » au génie de chaque artiste de l'aggran- » dir selon sa capacité, & d'en trouver » les détails dans les principes, & les va- » riétés dans les sujets. »

Le texte grec & latin de ces différentes poétiques est imprimé à côté de la traduction. Le premier volume est décoré d'une estampe représentant la vérité ou le vrai

orné de fleurs par les génies de l'imagination. Différens attributs l'accompagnent. Quatre philosophes ou poètes, les yeux fixés sur la figure allégorique de la vérité, l'étudient avant d'écrire leurs réflexions. Cette jolie composition est du dessin de M. Cochin, & elle a été gravée avec goût & avec esprit par M. Augustin de St Aubin. On n'applaudira pas moins à la netteté des caractères employés pour cette édition, à la beauté du papier, & à la correction du texte. Cet ouvrage, sorti des presses de Lambert, est un de ceux qui font le plus d'honneur à notre typographie.

L'Honneur François ou Histoire des vertus & des exploits de notre nation, depuis l'établissement de la monarchie jusqu'à nos jours; par M. de Sacy; tomes V & VI. A Paris, chez J. P. Costard, libraire, rue St Jean-de-Beauvais.

La faveur accordée à tous les écrits qui nous rappellent les exploits & les vertus de nos ancêtres, a fait multiplier les histoires de France sous différentes formes; & le plaisir que l'on ressent toujours à lire ces sortes de livres est la cause de ce que

l'on s'apperçoit moins que le dernier historien ne fait souvent que répéter ce qui a déjà été dit par ses devanciers. Les deux volumes que nous venons d'annoncer nous présentent l'histoire des vertus & des exploits de notre nation sous les règnes de Henri II, François II, Charles IX, Henri III, Henri IV & Louis XIII. Tous les faits contenus dans ces deux nouveaux volumes sont connus des lecteurs un peu instruits. Nous rapporterons seulement un trait qui peut servir de leçon aux cœurs généreux & reconnoissans, mais qui, emportés par les devoirs de l'amitié pourroient oublier un moment les droits plus sacrés de l'humanité. Lors du siège de Montpellier en 1622, par Louis XIII, ce Prince eut à regretter la perte de Zamet, homme profond, dit l'historien, dans toutes les sciences analogues à l'art militaire & au gouvernement; qui servoit son Roi du conseil & de l'épée, & que Henri IV avoit quelquefois honoré de sa confiance. Il fut blessé à mort d'un coup de fauconneau. Pontis qui lui étoit attaché par les nœuds inviolables de l'honneur & de l'amitié, Pontis, jusqu'alors le plus vertueux, comme le plus brave officier de l'armée, en perdant son ami, perdit humanité, raison,

vertu ; il devient tout-à-coup furieux , mord ses armes de rage , appelle ses soldats à grands cris , fond sur un parti des assiégés qui s'étoit hasardé à s'approcher du camp , le repousse , l'écrase , égorge tout ce qui se présente , atteint tout ce qui fuit , & ne revient qu'après les avoir tous étendus sur la poussière. *Vous êtes vengé* , dit-il en rentrant dans la tente de Zamet , dont l'ame sembloit s'être arrêtée encore un moment pour attendre son retour & jouir des adieux de l'amitié. Pontis lui détailla l'action qui venoit de se passer , & lui dit que sa vengeance étoit complète & qu'il ne lui étoit pas échappé une seule victime. « Eh ! vous vous dites mon » ami , s'écria Zamet en se soulevant avec » effort ! l'amitié rend-elle l'homme fé- » roce , impitoyable ? Je l'abjurerois avant » de fermer pour jamais les yeux à la lu- » mière , si la révolution qui vient de se » faire dans votre cœur , si le massacre » dont vos mains fument encore , étoient » son ouvrage. Quoi ! parce qu'un hom- » me meurt , il faut égorger ses sembla- » bles , & réparer un malheur inévitable » par des patricides ! Du moins , si satis- » fait de vaincre ces malheureux , vous » leur eussiez accordé la vie , mon ame » auroit pu goûter peut-être les douceurs

» d'une vengeance utile à la patrie ; mais
 » leur refuser quartier , les poignarder
 « lorsqu'ils rendent les armes ! Ah ! Pon-
 » tis , mon cher Pontis ! ne pleurez point
 » Zamet ; pleurez plutôt les infortunés
 » que vous venez d'égorger ; pleurez l'hu-
 » manité outragée , votre nom flétri , les
 » lois de l'honneur violées : voilà des
 » malheurs vraiment dignes de vos lar-
 » mes. » Il mourut peu de tems après.
 C'est ce même Zamet qui , voyant à l'at-
 taque d'un fort ses soldats chanceler ,
 court à eux , le désordre augmente , les
 rangs sont rompus. *Soldats , vous fuyez* ,
 s'écria-t il. « Nous n'avons plus ni pou-
 » dre ni plomb , » répondirent les sol-
 dats. *Eh ! quoi !* reprit Zamet , *n'avez-*
vous pas des épées & des ongles. Il les ra-
 mène à la tranchée où il trouve leurs ca-
 pitaines immobiles à leur poste , & com-
 battant encore. « Monsieur , lui dirent ces
 » braves officiers , vous serez témoin que
 » vous nous avez trouvé à notre devoir. »
 Zamet rappela alors la victoire & resta
 maître du fort qu'il avoit entrepris d'en-
 lever.

*Opuscules de feu M. Rollin , ancien rec-
 teur de l'Université de Paris ; conte-
 nant diverses lettres qu'il a écrites ou*

SEPTEMBRE. 1771. 117

reçues, ses harangues, discours, complimens, mandemens, &c. & ses poësies; avec son éloge historique par M. de Boze, & des notes sur cet éloge; 2 vol. in-12. A Paris, chez les Frères Etienne, libraires, rue St Jacques, à la Vertu.

La lecture du *Traité des Etudes* de Rollin a souvent fait désirer que l'on rassemblât ses discours, ses harangues, ses poësies latines où ce professeur donne en quelque sorte l'exemple des préceptes qu'il a établis dans son traité. Ces opuscules sont d'ailleurs avec ce traité des études, des écrits qui appartiennent plus particulièrement à Rollin que son histoire ancienne & son histoire romaine, & doivent par conséquent contribuer le plus à sa réputation littéraire. On ne peut donc qu'applaudir aux soins des éditeurs, les Frères Etienne, libraires, d'avoir publié ce recueil. Les harangues de Rollin ne feront pas aujourd'hui sans doute la même sensation qu'elles firent lorsqu'elles furent prononcées. On les lira néanmoins avec satisfaction, parce qu'elles sont le portrait le plus satisfaisant d'un cœur vertueux, reconnoissant, attaché à ses devoirs, plein de zèle pour le bien de la

118 MERCURE DE FRANCE.

société & de respect pour la Providence. Rollin faisoit paroître ce respect jusque dans les moindres poësies, comme on en peut juger par cette inscription qu'il fit pour la fontaine de Fleury, terre de M. d'Argouges.

*Dives aquæ , mox pauper , aquis hinc rursus
abundans ,
Sperare adversis didici , metuisse secundis ;
Atque aliam cuncta undè fluunt agnoscere fon-
tem.*

Feu M. Daguesseau l'aîné, conseiller d'état, s'est plu à traduire ou plutôt à imiter en françois cette inscription.

Abondante d'abord, je fus dans l'indigence ;
Je retrouve à présent ma première abondance.
Espérons dans les maux, craignons dans le bon-
heur,
Et des biens d'ici-bas remontons à l'auteur.

L'éloge de Rollin par de Boze, imprimé à la tête de ces Opuscules, est accompagné de plusieurs notes qui contiennent différens traits ou remarques que Crevier élève de Rollin & son légataire, avoit recueillis. L'auteur de l'histoire ancienne, élevé aux premières places de l'Université, long-tems à la tête d'un collège très-

fréquenté, & accueilli chez les grands, auroit pu se procurer une fortune considérable ; mais cet homme vertueux avec un revenu très-modique étoit quelquefois tenté de se regarder comme trop riche. Très honteux un jour d'apercevoir chez lui trois mille livres a nassées, il court aussi tôt les répandre dans le sein des pauvres. Belle leçon pour ces riches avares qui, ayant dans leurs mains la subsistance d'une province, soupirent encore après de nouvelles richesses. On se plaint quelquefois que la vie de l'homme est trop courte ; & si ces modernes Harpavons vivoient des siècles, quel fléau plus à craindre pour la société ?

Rollin, comme on nous l'apprend dans ces mêmes notes, étoit fils d'un coutelier. Mais il eut toujours assez d'estime pour lui-même pour ne pas rougir de son extraction, & c'est peut-être la seule occasion où il se permit un peu d'orgueil. Il étoit à dîner chez un Prince avec un Père de l'Oratoire. On pria celui-ci de découper une pièce de gibier. Rollin voyant que le couteau servoit mal le découpeur, lui dit : « Mon Père, prenez le mien, il » vaut mieux, je m'y connois, je suis fils » de maître. » On a inséré parmi ses poë-

320 MERCURE DE FRANCE.

sies l'épigramme dont il accompagna un couteau qu'il envoyoit pour étrennes à un de ses amis. Il lui marquoit par cette épigramme que si ce présent lui semble venir plutôt de la part de Vulcain que de celle des muses, il ne devoit pas s'en étonner, parce que c'étoit de l'antré des Cyclopes qu'il avoit commencé à diriger ses pas vers le Parnasse.

Ætna hæc, non Pindus tibi mittit munera : morem

Cyclopes musis præripuere suum.

Translatum. Ætnais me Pindi in culmina ab antris,

Hic te, si nescis, culter, amice, docet.

Les places qu'occupa Rollin & son mérite particulier le mirent en correspondance avec plusieurs hommes illustres ; mais les lettres du Prince Royal de Prusse, aujourd'hui sur le trône, forment le morceau le plus intéressant de ce recueil & le monument le plus glorieux à la mémoire de Rollin.

Toilette de Flore ou Essai sur les plantes & les fleurs qui peuvent servir d'ornement aux Dames ; contenant les différentes manières de préparer les essences, pommades, rouges, poudres, fards

SEPTEMBRE. 1771. 221
fards & eaux de senteurs : auquel on a
ajouté différentes recettes , pour enle-
ver toutes sortes de taches sur le linge
& sur les étoffes , &c. Ouvrage utile
aux parfumeurs , baigneurs & aux per-
sonnes chargées de la direction des toi-
lettes ; par M. B. . . . D. en M. vol.
in-12. divisé en deux parties. A Paris ,
chez Valade , libraire , rue St Jacques.

Ce petit ouvrage renferme plusieurs
recettes dont on peut avoir tous les jours
besoin. On doit le regarder pour cette
raison comme un repertoire utile. L'au-
teur a rangé par ordre alphabétique , à la
tête de cet Essai , les plantes & fleurs qui
peuvent convenir à la toilette. C'est une
espèce de cours de botanique à l'usage des
Dames , & que vraisemblablement elles
ne consulteront pas beaucoup. Il seroit
cependant à souhaiter pour elles qu'elles
connussent tous les ingrédiens qui entrent
dans les cosmétiques qu'on leur présente
& dont plusieurs peuvent être nuisibles à
leur santé.

Géographie élémentaire , traitée en forme
d'entretiens ; ouvrage principalement
fait en faveur des mères de famille &
des jeunes Demoiselles ; par M. He-

F

122. MERCURE DE FRANCE.

nault, avocat; *in*-12. A Paris, chez les Frères Etienne, rue St Jacques.

Cette géographie, traitée en forme de conversation, est si succincte, si abrégée qu'on ne doit la regarder que comme une simple introduction. On ne peut donc la comparer à la géographie de Nicole de la Croix qui est entre les mains de tout le monde & qui, par les instructions qu'elle renferme, facilite les recherches, soulage la mémoire & donne des notions suffisantes sur les divers contrées de l'Univers. M. H., dans sa préface, affecte néanmoins de déprimer cette géographie, conduite qui rappelle au moins ce mot de la comédie : *Vous êtes orfèvre, M. Joffe.*

Les Ruses du Braconnage, mises à découvert, ou Mémoires & instructions sur la chasse & le braconnage; avec quelques figures en taille de bois : par L. Labruyere, garde de S. A. S. Mgr le Comte de Clermont Prince du Sang, *in*-12. A Paris, chez Lotrin l'aîné, libraire, rue St Jacques, au Coq & au livre d'or.

L'auteur, qui remplit aujourd'hui une place de garde-de-chasses avec la plus

grande vigilance & le zèle le plus éprouvé, a exercé auparavant le métier de Braconnier, & ce sont en quelque sorte ses mémoires qu'il nous donne aujourd'hui. Il les a écrits pour obéir aux ordres d'un Prince qui pensoit que ces sortes de ruses ne pouvoient être mises dans un trop grand jour pour la conservation des chasses, les intérêts des propriétaires des terres & l'instruction de leurs gardes-chasses. Les ruses des braconniers sont proprement leurs secrets qui cesseront d'être nuisibles aussi-tôt que tout le monde les connoitra. Ces mémoires sont écrits avec une louable franchise que l'on préférera sans doute dans ces sortes de matières à la pureté & à la correction du style. L'auteur donne des instructions sur tous les instrumens de chasse & de braconnage. Il parle d'une chasse aux canards sauvages qui peut être divertissante. « On prend, » dit-il, un grand chaudron de cuivre » tout neuf ou écuré nouvellement. On » porte un briquet, de l'amadou, une » terrine de terre, du suif en suffisante » quantité, & trois méches assez grosses. » On se met deux ou trois ou plus avec » des fusils, on choisit la nuit la plus obs- » cure. On se rend dans les lieux qu'ha-

124 MERCURE DE FRANCE.

» bitent les canards & l'on se précaution-
» ne de chiens qui aillent à l'eau. Celui
» qui porte le reverbère ; se le pend au
» cou & tourne la bouche du chaudron du
» côté de l'eau. On allume les méches
» que l'on met dans la terrine remplie de
» suif , les tireurs suivent le reverbère de
» près & du côté opposé. Les canards qui
» voient cette grande lumière, s'avancent
» près des bords & s'imaginent que c'est
» le blond Phébus qui reparoît sur l'ho-
» rison. Ils se délectent & se conjouissent
» à la venue du grand flambeau qui les
» éclaire ; mais malheureusement ils ne
» voient au lieu du soleil que le flambeau
» qui va éclairer leurs funérailles ; les
» hommes qui ont le tonnerre en main
» leur lancent la foudre qui les fait cul-
» buter les uns sur les autres. La première
» fois que je fus à cette chasse , j'étois
» porte-reverbère. Je logeois chez un
» homme qui ne faisoit que cela avec un
» de ses fils. Nous suivimes la Durance
» qui est une rivière qui passe à Sisteron
» & à Orisse , & se jette dans le Rhône.
» Il en tua quinze dans la nuit que je fus
» avec lui. Cette chasse se pratique beau-
» coup en Bourgogne , & très-souvent
» par les gentilshommes de cette provin-
» ce. »

L'auteur termine cet écrit par faire connoître toutes les menées des gardes qui favorisent les braconniers & par le dégât que font les reptiles parmi le gibier. Ce dégât est quelquefois plus considérable que celui des braconniers-mêmes. Il dit avoir ouvert des vipères en Brie & aux environs de Paris, & avoir compté jusqu'à neuf perdreaux dans les entrailles d'une seule vipère. Il a souvent trouvé dans celles des couleuvres des lapreaux & des levreaux en poil; d'où l'on peut juger que ces reptiles en détruisent beaucoup. C'est à quoi cependant très-peu de gardes font attention.

Dictionnaire de Morale philosophique, par le P. Joseph - Romain Joly, natif de St Claude, Capucin, 2 vol. in 8°. petit format. A Paris, chez Didot l'aîné, libraire & imprimeur, rue Pavée, près du quai des Augustins.

L'Abbé de Longuerue disoit de Balzac qu'il ne pensoit point de son chef, mais qu'il avoit un recueil de *pensieri* qu'il cousoit à-propos. Depuis quelque tems de

Bienheureux écrivains dont la fertile plume,
Peut chaque mois sans peine enfanter un volume,

F iij

semblent avoir voulu épargner à nos prétendus beaux esprits le soin de faire eux-mêmes ces sortes de recueils. Ces compilations ont plû à bien des personnes qui n'aiment point à être long-tems occupées du même objet. D'ailleurs on quitte & on reprend ces sortes de recueils quand on le veut, & c'est une commodité. M. Joly a composé le sien de pensées morales ou philosophiques extraites d'anciens auteurs sacrés ou profanes. Il a cherché à se conformer au goût de son siècle; & pour se rendre plus utile, il a, suivant l'expression de Montaigne, traité la morale à *pièces décousues, qui ne demandent pas l'obligation d'un long travail* dont la plupart des lecteurs sont incapables. Mais en adoptant les pensées des écrivains qu'il a consultés, il s'est permis d'étendre ces pensées, de les abrégier, de les modifier ou de les interpréter relativement à son plan qui étoit de présenter toujours un objet d'instruction. On ne doit donc pas regarder son dictionnaire comme une simple compilation. La morale en est grave, austère, & peut-être l'auteur ne distingue pas toujours assez ce qui est précepte d'avec ce qui est simple conseil.

Le pieux Ecrivain trace aux jeunes personnes un plan d'éducation qui leur dé-

fend d'assister aux festins & aux assemblées, de se trouver dans les concerts & d'entendre des instrumens de musique. Nous lui citerons à ce sujet ce mot de Charillus qu'il rapporte d'après Plutarque dans un article de son dictionnaire. Ce Lacédémonien étant interrogé pourquoi dans sa république les filles fortoient en public le visage découvert, & que les femmes étoient voilées : « La raison, dit-il, est que les filles cherchent un mari, & que les femmes veulent garder celui qu'elles ont épousé, & ne cherchent point à plaire à d'autres hommes ». Suivant cette raison que donne ici le sage Lacédémonien, on doit donc accorder aux jeunes personnes la permission de se trouver dans les assemblées. Les femmes au contraire n'ont aucun motif de s'y rendre à moins que ce ne soit pour accompagner leurs filles & les surveiller.

Théâtre du Princc Clenerzow Russe, traduit en françois par le Baron de Blening, Saxon; 2 vol. in-8°.; prix, 6 l. A Paris, chez Sébastien Jorry, rue de la Comédie Française; Lejay, rue St Jacques, près celle des Mathurins.

Ce théâtre contient huit pièces en pro-

Fiv

128 MERCURE DE FRANCE.

se, cinq dans le premier volume : *les Faux Inconstans* ou *le Mariage à la mode* ; *le Billet perdu* ; *les Acteurs de société* & *les bonnes Amies*. Les pièces du second volume sont *le Mari médecin* ; *les Liaisons du jour* & *les Hommes à la mode*.

« Le Prince Clenerzow, homme de
» beaucoup d'esprit, nous dit le Baron
» de Blening dans une lettre qui précède
» ces drames, avoit causé à Petersbourg
» avec tous les Russes qui revenoient de
» Paris : il avoit lu tout ce qu'on a écrit
» de meilleur sur la France & les Fran-
» çois ; mais il n'étoit pas satisfait des
» reponses qu'on faisoit à toutes les ques-
» tions, ni des lectures qu'il avoit faites.
» Il se détermina à aller en France & il
» partit. Il passa trois ans à Paris, à vivre
» l'après diné dans la meilleure compa-
» gnie.... La manière dont le Prince
» avoit vu la France, étonna même les
» seigneurs Russes qui y avoient été ; ils
» convinrent que ce qu'il disoit étoit
» vrai. J'en fus moins surpris quand je
» lui eû vu rendre tout ce qui se passoit
» dans vos différentes sociétés ; comme
» il prenoit vos manières, comme il
» peignoit vos actions, votre ton & vos
» propos. Je sentis combien il étoit fâ-
» cheux que vos comédies ne rendissent

» pas exactement ce qu'il peignoit avec
 » autant de vérité; car il le faut avouer,
 » il rendoit ce qu'il avoit vu en France
 » supérieurement bien, j'en ai été sou-
 » vent témoin & il m'a toujours amusé.
 » A la suite d'une longue conversation
 » que nous eûmes un jour sur cet objet
 » tête-à-tête, je lui dis qu'il devoit es-
 » sayer de faire des comédies qui pus-
 » sent faire juger des mœurs & du ton
 » de la Nation Françoisse; il me parut sur-
 » pris comme quelqu'un dont on auroit
 » deviné le secret; je poursuivis. Après
 » un moment de silence, il me dit: eh
 » bien, ce que vous desirez, tout diffi-
 » cile qu'il est, est fait, & je veux que
 » vous en jugiez; vous me trouverez
 » bien loin de ce vrai que je desire,
 » n'importe; mais je vous avertis que
 » comme je ne suis point assez accoutu-
 » mé à penser dans la langue Françoisse,
 » tout ce que j'ai écrit est en langue
 » Russe. Il me prêta donc ses ouvrages,
 » & ce qui l'y engagea ce fut le desir
 » que je traduisisse ses Comédies. » C'est
 cette traduction que l'on nous donne ici.
 Mais on aura sans doute de la peine, en
 lisant ces petites Comédies, à se persua-
 der qu'elles aient été réellement tradui-

tes du Russe. On aura encore plus de difficulté à croire que le prince Clenerzow, que l'on nous peint comme un homme de beaucoup d'esprit, & ayant passé trois ans à vivre à Paris dans les meilleures sociétés, ait pu se persuader avoir saisi les mœurs & le ton de la Nation Françoisse, parce qu'il a copié les ridicules de quelques cercles que l'on n'appelle la *bonne compagnie* que par dérision, & qui ne sont que des assemblées de gens oisifs, vuides d'idées, & qui n'ont d'autre ressource pour se débarrasser du tems qui passe si vite que le jeu, la tracasserie & l'intrigue. Ces prétendues bonnes compagnies, telles que nous les dépeint le prince Russe, se trouvent dans toutes les grandes villes, & le jargon des gens riches, ignorants & descœuvrés est à peu près le même à Moscou & à Londres qu'à Paris. Un étranger auroit certainement une bien fausse idée des plaisirs de nos sociétés s'il en jugeoit par la petite Comédie de *la Soirée à la mode* du Théâtre François; il faut dire la même chose de ces Drames du Prince Clenerzow, ou de celui qui emprunte son nom. Il n'a peint que le ridicule de quelques coteries. Comme ce ridicule

est le pivot sur lequel tourne le comique qui fait le fond de ces pièces, ce nouveau Théâtre paroîtra peut-être ni assez varié, ni assez piquant. Il pourra néanmoins remplir le but que l'Editeur de ces pièces semble s'être proposé d'offrir aux personnes qui aiment à jouer la comédie, un recueil de petits Drames propres à leurs amusemens. Le dialogue en est facile, aisé & formé sur celui de la conversation. S'il y a des langueurs dans plusieurs scènes, il y en a d'autres aussi qui par l'espace qu'elles laissent au jeu de l'acteur prêtent à l'action théâtrale. Ces Drames d'ailleurs, n'ayant point été joués en public, semblent pour cette raison là même plus propres à l'être en société. Ils sont du moins plus favorables à l'acteur de société, qui jouant d'original & d'après ce qu'il sent, donnera à son action plus de naturel, plus de graces, plus de vérité. Cet acteur n'aura point à craindre la prévention d'un auditeur qui ne manque jamais de se rappeler le jeu de l'acteur public qu'il connoît pour critiquer son copiste.

La petite pièce intitulée *les Bonnes Amies*, est une critique assez maligne de la prétendue amitié qui regne entre certaines femmes. L'empire de la beauté &

la jalousie des conquêtes rendent ordinairement cette amitié fautive ou peu durable ; & c'est la conclusion que l'on peut tirer de ce Drame.

La comédie du *Billet perdu* nous représente un mari dupe de sa femme, ce qui est assez ordinaire ; mais le lecteur pourra s'amuser de la ruse dont se sert une certaine Marquise, pour retirer le billet de son amant d'entre les mains de son mari, & mettre ce pauvre mari dans son tort.

La comédie des *Hommes à la mode*, rappelle au lecteur celle du *Préjugé à la mode* de la Chaussée ; ce n'est pas qu'il n'y ait bien de la différence dans la texture de ces deux comédies, mais on y trouve le même ridicule attaqué, & peut-être l'auteur auroit-il mieux fait de laisser ce sujet de comédie à la Chaussée ou de l'envisager d'un autre côté.

Dans la comédie des *Liaisons du jour* un certain Marquis, autrefois grand dissipateur, a pris le parti de payer comptant pour avoir meilleur marché. Il blâme un de ses amis qui emprunte de tous côtés. Vous avez quitté ce genre de vie, lui dit-on, « ma foi oui, répond-il, l'on est toujours dans l'inquiétude. » Tant que mon pere a vécu, c'étoit

SEPTEMBRE. 1771. 133

» fon bien que je mangeois ; mais à fa
» mort , quand j'ai vu que c'étoit le
» mien , je me fuis jeté dans ce qu'on
» appelle la bonne compagnie. »

* *OBSERVATIONS sur un ouvrage nouveau, intitulé, Traité du Melo-Drame ou Réflexions sur la musique dramatique. A Paris, chez Vallat la Chapelle, libraire, sur le perron de la Ste Chapelle, 1771 ; in-8°. Prix, 5 liv. relié.*

On a coutume de qualifier de nations rivales celles que des intérêts opposés mettent souvent aux prises & précipitent dans des guerres longues & obstinées ; mais en y regardant de plus près , on s'appercevra aisément que si les Princes combattent pour défendre ou augmenter leurs états , les nations ne connoissent guères de véritable rivalité que dans les choses qui intéressent leur vanité ; ce qui comprend toute espèce de gloire , celle qui vient des talens comme celle qui naît des succès à la guerre. En effet , la vanité comme la lumière peut se distribuer à l'infini sans s'affoiblir par le partage ; elle est toujours active , toujours éclairée sur les intérêts , & c'est ce qui fait que la jalousie nationale peut encore exister lors même

* Ce morceau qui est très-intéressant est l'ouvrage d'un homme aussi distingué par son rang & sa naissance que par ses talens & ses lumières , & nous lui avons beaucoup d'obligation d'avoir bien voulu en enrichir le Mercure.

que l'esprit du Patriotisme est détruit. Une guerre perpétuelle s'est donc allumée dans l'empire de l'opinion ; & comme les plus importantes possessions de l'ennemi sont toujours exposées à la première agression , de même dans les rivalités littéraires les découvertes sont toujours l'objet des plus grands débats. Eh ! quel François animé de cette noble ambition, a pu se contenter de la gloire que nous avons acquise depuis deux siècles, & n'a pas jetté des regards d'envie sur les Galilées , les Bacons , les Newtons ? Nous contemplons notre puissance politique , & en nous rappelant la faiblesse des premiers Capétiens , nous remarquons que c'est à de riches successions que leurs descendants ont dû l'augmentation de leurs domaines : Craignons d'appliquer ces réflexions à notre empire littéraire , ou plutôt , en avouant que nous avons hérité de beaucoup de trésors dont la découverte est due à l'Etranger , cherchons à nous consoler par une considération qui paroît avoir échappé à la philosophie de notre âge ; c'est que les nations qui ont le plus inventé sont peut-être les moins capables , nonseulement de perfectionner , mais de contenir les arts & les talens dans les mesures qu'un goût sage & épuré est en droit de leur prescrire. On s'en convaincra facilement si l'on observe que chez les peuples qui ont le plus de découvertes à vanter , il est arrivé de deux choses l'une ; ou le goût général de la nation a réveillé l'émulation & provoqué les découvertes , ou les inventeurs eux-mêmes ont fait naître le goût des arts qu'ils avoient créés : or dans le premier cas la passion dégénère souvent en manie ; & dans le second la doctrine se change en dogmatisme , &

l'on voit s'élever une secte au lieu d'une école. Ainsi chez les Grecs l'éloquence dégénéra bientôt en une vaine déclamation; ainsi chez les Anglois Melpomène n'est encore que Shakespéar travesti, & ce grand homme semble n'avoir laissé après lui que des barrières au lieu des pierres d'attente qu'il avoit posées. Maintenant qu'un peuple ingénieux, sensible & même appliqué s'empare de ces richesses étrangères; qu'il épure dans le creuset du goût ces minéraux brutes, mais précieux, nés dans les flancs de quelque montagne embrasée; que la lime ou le ciseau leur donnent la forme & l'éclat, & qu'un Public avide, mais difficile & précautionné, vient ensuite à juger; alors & alors seulement, les choses seront appréciées à leur juste valeur, poussées à leur dernière perfection & surtout conservées dans leur intégrité. Tel est le sort de la France; à cette différence seulement que c'est sans renoncer à l'honneur de plusieurs découvertes qu'elle prétend à la palme du goût, & qu'à la fois juge & ouvrière, elle peut être pour les autres peuples ce qu'est l'Académie Française pour elle-même.

Parmi nombre de preuves qui pourroient justifier cette opinion, je me bornerai à un des objets qui lui tiennent de plus près & dont l'examen nous a conduits à ces réflexions, je veux parler de la musique, celui de tous les arts sur lequel nous ayons le moins de droits à réclamer à titre d'inventeurs. Que diroit le reste de l'Europe si, au bout de vingt ans à peine écoulés depuis que la musique italienne, ou pour mieux m'exprimer, la véritable musique a été implantée en France, nous étions tout près d'en atteindre la perfection; si nous étions même parvenus à en connoître & les moyens & les effets; à lui assigner son domaine & à lui pres-

crire les différens emplois ; soit que livrée à elle-même , elle voulût briller de son propre éclat , soit qu'unie à la poésie , elle en développât , elle en exagérât pour ainsi dire les produits ; soit enfin qu'attachée au drame elle en suivît la marche , en multipliât l'action & en fortifiât l'intérêt ? Ce tableau séduisant n'est pourtant point un rêve , si l'on en croit l'auteur d'un livre intitulé , *Traité du Melo-Drame* , ouvrage que nous annonçons au Public avec une confiance à laquelle les productions récentes ne nous ont guères accoutumés. Ce sera sans doute avec plaisir qu'on y verra nos compositeurs comparés , préférés même aux premiers maîtres d'Italie , & nos essais de musique dramatique proposés pour modèle à toutes les Nations. Assertions hardies sans doute , mais flatteuses & encourageantes , & sur-tout intéressantes par les raisons aussi savantes qu'ingénieuses sur lesquelles elle est établie. Pénétré comme notre auteur d'estime & de reconnoissance pour les maîtres qui ont enrichi depuis quelque tems notre scène italienne , devenu le vrai théâtre lyrique , si nous différons d'opinions avec lui sur quelques objets , c'est parce que nous croyons qu'un ouvrage comme le sien étoit encore nécessaire pour développer nombre d'idées abstraites & fugitives qui embarrassoient les routes de l'art ; pour prévenir sur-tout l'inconvénient de l'imitation & de la dégénération du *genre en manière* , en un mot pour mettre les préceptes à la place des exemples. Nous pensons encore que pour conduire la musique à sa dernière perfection , il faut joindre la science qui éclaire au goût qui apprécie ; c'est-à-dire , qu'il faut savoir composer , & cependant avoir plus entendu que composé ; qu'il est encore important de n'être dans aucun parti , ni dans celui des Ita-

liens dont les principes sont peut-être trop exclusifs, ni dans celui des François qui répugnent quelquefois à l'aveu de la supériorité dans autrui; qu'on doit encore connoître le génie des différens peuples & la manière dont ils sont affectés par les sons; qu'à toutes ces connoissances préliminaires il faut joindre l'esprit philosophique qui sert de guide dans la discussion, & sur-tout ce talent sans lequel on n'enseigne, on ne persuade rien, celui d'écrire avec chaleur, intérêt & clarté. Enfin après avoir tout exigé, nous reconnoissons avec non moins de surprise que de plaisir que toutes ces conditions se trouvent remplies par l'auteur dont l'ouvrage va nous occuper, non dans la forme d'un extrait ordinaire, parce que toutes les vérités qui s'y trouvent renfermées perdroient à être déplacées, mais en nous attachant aux idées les plus importantes, c'est-à-dire celles qui méritent le plus d'être discutées & même réfutées. En effet ceux qui voudront voir en quoi l'auteur a eu raison ne peuvent mieux le trouver que dans son livre, tandis que nous concourrons avec lui aux progrès de l'art, si nous parvenons à rectifier celles de ses idées qui nous en paroissent susceptibles.

Il ne s'agira pas ici de reveiller les disputes polémiques qui ont agité la capitale depuis la fameuse mission de 1752, pendant laquelle on vit de pauvres ultramontains simples & sans lettres, prêcher, convertir & faire des miracles; mais il sera nécessaire de se rappeler avec notre auteur quelle fut la marche de nos connoissances en musique; car nos idées ne se sont pas toujours étendues aussi rapidement que notre goût, & la vérité même n'a pu établir son empire sans contracter quelques dettes avec la mode & le préjugé; nous dirons

138 MERCURE DE FRANCE.

donc en peu de mots qu'une lettre sur l'opéra d'*Omphale* avoit déjà donné le signal d'une révolution prochaine à-peu-près comme les météores & les comètes annoncent la chute des Empires, lorsque la musique italienne fit sa première invasion dans la capitale. Il est passé en usage, de nos jours, que les manifestes & les déclarations de guerre suivent les armées au lieu de les précéder ; la même chose arriva dans cette occasion. On reconnut dans un écrit plein de sel, intitulé, *le petit Prophète*, &c. l'auteur de la lettre sur *Omphale*, ou plutôt on reconnut un homme d'esprit qui en savoit plus qu'il n'en avoit dit, & qui ne vouloit parler que par parabole.

Mais déjà les exemples suffisoient aux préceptes & il étoit tems que ceux-là entendissent qui avoient des oreilles pour entendre. C'étoit cependant le plus petit nombre, & M. Rousseau jugea que la vérité avoit encore assez d'ennemis pour qu'il lui convînt de la défendre : mais en lui prêtant sa voix, il lui donna sa livrée : présentée sous la forme du paradoxe, elle eut plus de célébrité que de crédit ; elle convainquit & révolta, & l'affaire fut appointée. M. Rousseau ne se contentoit pas de proscrire notre ancienne musique, il ne vouloit pas nous laisser l'espérance d'en avoir une meilleure ; notre langue même à l'entendre se refusoit absolument aux puissances de la mélodie. Quels cris ne s'élevèrent pas alors ! on ne prévoioit pas sans doute les heureuses restitutions dont cette injustice seroit suivie, autrement ont eût désiré qu'il continuât de nous injurier & de nous enrichir, & on l'eût comparé à ce magistrat si souvent applaudi au théâtre qui répare de ses propres fonds l'erreur qu'il a commise. Quelque tems après un homme de génie, dont tous les ouvrages concou-

rent à prouver cette vérité, que la même précision qui dirige l'esprit dans les calculs les plus sublimes est encore l'instrument caché du goût le plus fin & le plus délicat, ne dédaigna pas de s'occuper de la musique, & ses regards y répandirent la lumière. M. d'Alembert, en condamnant en général la musique françoise, lui laissa deux motifs de consolation en lui enseignant les moyens de s'améliorer & en dévoilant en même tems les erreurs de sa rivale. Insensiblement les esprits se rapprochoient; le goût se perfectionnoit. Des compositeurs, remplis de talens & d'émulation, avoient profité de certains lieux de franchise pour introduire cette contrebande précieuse à laquelle le régime prohibitif de l'opéra étoit si fort opposé. Mais la verve qui nous précipite dans la carrière ne nous pousse pas toujours vers le but; souvent même nous ignorons l'endroit où il se trouve, tandis que la critique assise à l'écart a ses yeux fixés sur lui, & rit de tous les efforts qui en éloignent. Un amateur s'avisa donc un jour d'observer que si les Compositeurs François imitoient le *faire des Compositeurs Italiens*, les poètes lyriques resteroient encore attachés aux anciennes formes; de sorte qu'il s'introduiroit une contradiction marquée entre l'intention du poëte & celle du musicien. C'est que les premiers étudioient Jyomelli & Galuppi, & que les autres n'étudioient pas Métafaste. Il s'apperçut encore que le Public tomboit dans une plus grande erreur lorsqu'il attribuoit aux poëmes modernes tout le dégoût qu'il éprouvoit à l'opéra, & lorsqu'il demandoit qu'on composât des chants nouveaux sur des paroles anciennes; chose absolument impossible! ces observations lui inspirerent l'idée de scruter davantage les effets de la musique & de chercher quel étoit

le caractère distinctif de la bonne musique. Il crut l'avoir trouvé dans la forme périodique qui fait le charme de tout langage en prose, en vers ou en musique, & il fit un rapprochement assez heureux de la période oratoire & de la période musicale. Il reconnut que si la musique étoit essentiellement un chant, ce chant devoit être une vraie période, ayant ses membres assortis, ses repos balancés, sa marche conséquente & son rythme senti. Il observa que l'expression musicale étant beaucoup plus sensible & beaucoup moins rapide que celle du discours, les périodes en musique ne pouvoient pas se suivre & s'enchaîner les unes aux autres, ce qui obligeoit les musiciens à se concentrer pour ainsi dire dans une idée qui feroit à elle seule un petit discours ou un petit poëme dont le chant & les accompagnemens seroient à la fois le sujet & le commentaire, & dont la musique seroit en même-tems l'exposition & le développement. En effet l'expression musicale étant agréable par elle-même & par son concours avec les paroles, l'oreille s'y arrête avec plaisir, & l'esprit qui est d'intelligence avec elle ne se plaint pas de voir sa marche retardée. C'est ainsi qu'une pensée exprimée avec simplicité, développée avec génie, ornée avec goût & répétée avec grace forme un ouvrage qui a reçu le nom d'air, *aria*. Il suivoit de là qu'un poëte qui composoit des vers destinés à être mis en musique devoit assujettir sa marche aux formes indiquées ci-dessus, qu'il ne lui suffisoit plus d'écrire en vers libres des scènes de tragédie, mais qu'il devoit s'occuper encore de réserver une situation, un mouvement, une pensée propres à être renfermés dans une période musicale, & cette période musicale exigeoit qu'on lui donnât pour base une période poétique, ou plutôt une période dont l'en-

semble & les détails fussent soumis aux vrais principes de la rhytmopée ; il falloit donc, s'il étoit possible, écrire comme l'immortel Métastase, ou du moins tâcher de l'imiter. Mais d'un autre côté, les auteurs qui composoient des drames pour la comédie italienne se contentoient en écrivant leurs scènes de quitter le langage de la prose dans les endroits qu'ils croyoient les plus favorables à la musique, & se livroient ensuite à leur facilité, sans craindre d'embarasser le musicien, soit en lui offrant trop d'idées à la fois, soit en les lui présentant au hasard, tantôt d'un façon trop complexe, tantôt avec trop de développement ; d'où il arrivoit que la nouvelle musique portoit un caractère méfif qui la décrédoit souvent aux yeux des amateurs. Toutes ces réflexions jettées sur le papier formèrent une brochure de cent pages au plus, mais qui fut accueillie par les artistes & les gens de lettres, & qui obtint entr'autres le suffrage de M. l'Abbé Mérafastio, de MM. Gyomelli Gritti & Philidor. Elle eut un autre succès non moins flatteur, qui tourna au profit du Public ; c'est que les principes qu'elle renfermoit ayant été adoptés par un homme très-distingué dans la littérature, il voulut bien les justifier par des exemples dont aucun précepte ne peut approcher & auxquels le Public applaudit tous les jours avec transport & reconnoissance.

C'étoit le sort de ce petit ouvrage de produire beaucoup mieux que lui-même, soit qu'il fût approuvé, soit qu'il fût réfuté ; car c'est particulièrement à lui que nous devons le traité du Mélodrame, comme l'auteur a bien voulu nous le dire dans sa préface. Il y a long-tems que ces idées toutes raisonnables sur la musique se trouvoient en contradiction avec les sensations du Public,

142 MERCURE DE FRANCE.

peut-être même avec les siennes, lorsque cet ouvrage-ci lui donna occasion de les publier. Il crut, dit-il, que tout principe de goût étoit détruit, & qu'on étoit retourné à ces tems de barbarie où les arts ne connoissoient d'autres lois que le caprice des artistes. * Sans doute son mécontentement aug-

* Il ne sera peut-être pas hors de propos de rapprocher ici le jugement que M. l'Abbé Métastasio a porté de cet ouvrage dans une lettre qu'il a écrite à l'auteur, & qui a été insérée dans la Gazette Littéraire, tomé vi°. « Je n'ai pû lire votre ouvrage, dit cet illustre lyrique, sans le plus grand étonnement. On peut, par ce seul essai, juger de la finesse de votre esprit, de la solidité de votre goût & de la profondeur de vos connoissances dans les arts: il n'est point d'Italien qui ait porté ses vues & ses réflexions aussi près des premières sources du plaisir vif & délicat que produit, & que pourroit produire encore plus efficacement notre drame musical. L'analyse ingénieuse que vous faites du rythme & du chant périodique de nos airs; la manière adroite & neuve dont vous faites sentir l'obligation de n'ensevelir jamais le motif principal dans les ornemens accessoires; l'heureuse comparaison que vous établissez à ce sujet entre l'art de la musique & celui du dessin, où le nud doit toujours se faire sentir au travers des draperies; vos remarques sur les progressions au moyen desquelles on doit en passant du simple récitatif au récitatif composé; imiter les altérations qui naissent du jeu des passions violentes, & plusieurs autres endroits de votre dissertation que je ne cite pas pour ne pas la transcrire en entier, sont encore moins pré-

menta & son zèle redoubla en voyant paroître le dictionnaire de musique de M. Rousseau, car on ne peut se dissimuler que par une fatalité singulière, il se trouve que cet illustre auteur est tombé dans la même barbarie, & que les principes sur l'unité de la mélodie sont si conformes à ceux de l'essai qu'il les a appuyés sur les mêmes exemples, témoins les articles *duo*, *récitatif*, &c. Ce n'est pas tout, le Journal Etranger & la Gazette Littéraire avoient répandu successivement les germes les plus féconds de tout ce qu'une pratique industrieuse peut apprendre d'une imagination brillante & philosophique; déjà même ces principes étoient autorisés par le succès de plusieurs ouvrages récents: il faut donc en convenir, si tout cela n'étoit qu'erreur, jamais il ne fut plus nécessaire deveiller la critique & de venger le bon goût.

Une chose devoit cependant embarrasser notre auteur; versé comme il l'est dans la musique, connoissant tout le mérite de la musique italienne & toute la défecuosité, ou plutôt toute la nullité

» cieux par la vérité qui leur est propre que par
 » les avantages immenses que pourront y puiser
 » les artistes, &c. » L'auteur du *Traité du Mélodrame* a omis à dessein ce témoignage flatteur pour ne s'occuper que de l'article où M. l'Abbé *Métastasio* se plaint avec les graces qui lui sont naturelles, de la préférence donnée à la musique sur la poésie, mais il n'a pas pris garde que cet article est relatif à un passage où l'auteur de l'essai attribuoit les progrès de la musique chez les Grecs à un effort qu'elle fit pour se séparer des paroles auxquelles elle étoit plutôt enchaînée qu'attachée.

de ce que nous appelons la musique françoise ; indigné sur-tout de la barbarie dans laquelle notre opéra est encore plongé , comment pouvoit-il n'avoir pas beaucoup d'idées communes avec les auteurs qu'il critiquoit ? N'étoit-il pas même assez probable que le plus grand tort qu'ils avoient à ses yeux étoit de l'avoir prévenu ? Il est vrai que c'est celui qu'on pardonne le moins. Pour résoudre toutes ces difficultés , il faut passer tout de suite à son idée favorite ; c'est l'enfant chéri de son imagination , & qu'il préfère à une nombreuse famille dont nous croions cependant qu'il pourroit tirer plus de satisfaction.

Faisons - le parler lui - même , afin de donner plus de force & de concision à ses opinions. Il s'adresse aux *François italianisans* & leur dit : « Je vous félicite d'avoir abandonné vos vieilles psalmodies pour vous faire initier dans la bonne musique dont les Pergolèze , les Galluppi vous ont facilité l'accès , mais je ne puis m'empêcher de vous plaindre d'avoir poussé l'enthousiasme jusqu'à prendre vos maîtres pour des modèles. Oui sans doute , la musique italienne est belle & touchante ; elle connoît seule toute la puissance de l'harmonie & de la mélodie ; sa marche , ses moyens , ses formes habituelles sont très-propres à lui donner tout le charme dont elle est susceptible : simple & précise dans le récit ordinaire , hardie & pittoresque dans le récit obligé ; mélodieuse , périodique , cadencée , une enfin dans l'air , elle nous offre des procédés méthodiques & fondés sur sa propre nature. Mais tout cela , qu'est-ce en dernière analyse ? De la musique , un concert. Que si vous transportez sur un théâtre toutes ces formules nouvelles , si vous voulez les employer

employer pour faire mieux qu'un drame ordinaire, pour exagérer dans votre aine toutes les impressions que la scène, que la déclamation simple ont coutume de lui faire éprouver, vous verrez que votre art sera contradictoire à votre objet & vos moyens à votre fin. J'adopterai avec plaisir tous vos principes sur l'unité de la mélodie & sur la période musicale; mais je m'apercevrai bientôt que tandis que les accens de l'expression théâtrale sont sans liaison, sans méthode, sans ordre encyclique, vous ne cherchez à charmer mes oreilles que par des chants suivis, qui ont leur rhythmée prescrite, leurs membres balancés, leurs retours marqués: J'admire votre instrument, mais plus je l'admire, & moins je trouve qu'il cadre avec son objet. Aussi vous est-il impossible de dissimuler le principe de vos erreurs. La musique, une fois transportée sur le théâtre, vous voulez qu'elle y règne; vous ne craignez pas de lui soumettre la poésie; vous osez même dire à celle-ci, assujettissez-vous à certaines formes; resserrez vos pensées, réduisez vos tropes, vos figures, assortissez vos mètres; enfin ne cessez jamais de prévoir la musique. . . . Erreur monstrueuse! subordonner le fond à la forme & sacrifier l'orateur à l'interprète! Ne soyez donc plus étonnés si de tels principes produisent des fruits dignes d'eux. Vous en jugerez aisément si vous assistez à un de ces opéras que vous admirez le plus. Inutilement le cigne de l'Italie réunissant l'élégance de Racine à la noblesse de Corneille se fera montré l'Emule de Voltaire; inutilement un Jomelli, un Gallupi auront développé toute la magie de leur art; des actrices froides & ridicules, des *castrats* inanimés, de longs récitatifs débités

G

146 MERCURE DE FRANCE.

à l'insçu d'un partetre bruyant, des points d'orgues, des diminutions, des roulades auront bientôt fait disparaître *Caton* & *Regulus*, & vous n'aurez vu qu'un concert grotesque où quelques momens de ravissement sont atherés par cinq heures d'ennui & de mécontentement: . . & n'allez pas dire que c'est la faute du genre en'ni-même, ou de la forme que le Melo - drame a reçue en Italie; car, prenez un *air en duo*, ou tout autre morceau isolé, vous verrez que la passion pour la mélodie vous fait sacrifier à chaque instant la vérité de l'expression au charme de la musique. Souvent les deux premiers vers de votre air vous auront fourni le sujet de votre chant; eh bien! quoiqu'il y ait variété d'expression dans ceux qui suivent, la mélodie conserve son motif & reste conséquente à elle-même. Bien plus, si vous composez un *duo* dialogué, vous ne craignez pas d'appliquer la même mélodie à la demande & à la réponse comme

Nei giorni tuoi felici

Ricorda ti di me.

Perchè così mi dici

Anima mea, perchè?

Ainsi le vice du beau chant, ou de la musique telle que vous la conservez, est un vice inhérent, & que vous ne parviendrez jamais à détruire tant que vous vous occuperez de la musique en elle-même, & que vous ne la considérerez pas comme le simple interprète de la scène. Mais direz vous, comment cette musique si belle & si touchante mériteroit-elle d'être proscrite, & comment ac-

Corder le jugement que vous en portez avec les effets qu'elle a produits tant de fois sur vous? C'est ici le véritable mystère de ma critique, & je vais vous le dévoiler. Il y a deux sortes de musique, une musique simple & une musique composée, une musique qui chante & une musique qui peint, ou si l'on veut une musique de concert & une musique de théâtre. Pour la musique de concert, suivez les principes de M. l'Abbé Arnaud, de l'auteur de l'Essai, de M. Rouilleau, &c. ; choisissez de beaux motifs, suivez bien vos chants, phrases - les exactement & rendés - les périodiques, rien ne fera meilleur. Mais pour la musique de théâtre, n'ayons égard qu'aux paroles & contentons-nous d'en renforcer l'expression par toutes les puissances de notre art. Ici j'oublie tous les principes analogiques, auxquels j'avoue que la musique est redevable de ses plus grands effets. Je ne m'embarasse plus des formes du recit ni de celles que vous donnez à l'air; je néglige enfin toute idée de rythme & de proportion: je ne veux qu'exprimer chaque pensée, que rendre avec exactitude tout ce que je voudrai peindre. Je quitterai mes motifs, je les multiplierai, je les tronquerai, je mêlerai l'air & le recit, je changerai les rythmes, je mutilerai les phrases, mais je saurai bien vous en dédommager; car il ne passera ici tonnerre, ni torrent, ni ramage, ni murmure que je ne sois en état de vous le décrire, *ut pictura poësis, ut pictura musica.* »

Le moment est enfin arrivé d'interrompre notre auteur, & comme c'est à notre tour de parler, nous observerons qu'il vient de décéler la cause de tout ce mal-entendu. Il a cru avec bien d'autres que l'imitation étoit l'objet des beaux arts;

& que c'est d'elle seule qu'ils tiennent l'empire qu'ils exercent sur nos sens, principe que je crois absolument faux. Ceci tient à des idées un peu abstraites & qui demanderoient un ouvrage *ad hoc*; mais qu'importe que ces idées soient développées, pourvû qu'elles soient saisies! D'ailleurs nous vivons dans un tems ou quiconque a quelque chose de bon à dire, doit se presser, de crainte d'être prévenu.

La nature étant le système complet de tous les êtres, & les hommes qui n'ont d'idée que par l'entremise des sens ne pouvant rien imaginer; mais seulement abstraire & cumuler; distribuer & se ressouvenir, il est impossible d'exciter en eux des sensations qui ne soient pas prises dans la nature. Il est une autre acception du mot *nature* qui renferme l'abstraction de tout concours de l'art dans les êtres que nous voulons considérer, mais cette acception est toujours très-vague & ne peut avoir lieu ici; car un arbre enté n'est pas l'ouvrage de la nature, & cependant le tableau qui le représente est appelé une imitation de la nature. Qui est-ce donc qui sera hors de la nature? c'est tout ce qui est contradictoire; comme, par exemple, qu'un tyran déclare son amour dans le même style qu'un berger; qu'un homme passionné disserte & qu'un homme froid s'exprime avec enthousiasme, tout cela est contre nature, non pas en soi-même; car un discours passionné ni un raisonnement suivi ne sont pas contre nature, mais en conséquence de quelques données précédentes. Il suit de là que comme toutes nos sensations, sont dans la nature, tout ce qui ne sera pas contradictoire à des idées antérieures & auxquelles notre esprit aura déjà consenti sera exactement dans la

nature, de sorte qu'il sera impossible d'écrire ou de parler raisonnablement sans imiter la nature, ou plutôt sans être la nature même. Mais les hommes ont bientôt reconnu que l'habitude ou le spectacle de ces actions naturelles & raisonnables ne suffisoit pas à leur bonheur; il leur falloit de nouveaux plaisirs, & ils en ont trouvé deux sources fécondes, 1°. La nature leur offroit quelques sensations plus agréables que les autres; ils ont cherché à les multiplier ou à se les rappeler. 2°. Les organes de leur entendement plus fins, plus déliés que ceux des animaux, sur-tout dans l'état social, exigeoient de tems en tems certaines émotions propres à y renouveler le mouvement & à faciliter la circulation nécessaire à ce confluent mystérieux où aboutissent toutes les sensations: c'est là l'origine de la curiosité & de l'amour des spectacles. La douleur d'une mère éplorée qui croit avoir perdu son fils, la joie au retour inopiné de cet enfant, les révolutions subites d'un amour forcené, les élans de l'ambition ou les saillies de la colère, tout cela parut aux hommes un moyen de sentir, de renouveler pour ainsi dire leur existence. Cela deux ordres de plaisir, les sensations agréables, les sensations fortes. Celles-ci sont suffisamment connues, mais les premières se dérobent absolument à la théorie, parce qu'on ne connoît le rapport des objets avec nous que par l'impression qui en résulte. Il est impossible de dire pourquoi le cristal des eaux, opposé à la tendre verdure des gasons & aux masses plus rembrunies des ombrages produit une sensation agréable: c'est une affaire de mécanisme, & ce mécanisme, ce n'est pas nous qui l'avons inventé. Or, si je ne puis connoître que

comme un fait le plaisir que je goûte en voyant un beau paysage, comment pourrai-je me rendre compte de celui que j'éprouve lorsque j'entends les sons successifs de la mélodie, ou les sons simultanés de l'harmonie ? J'en dirai autant du rythme, soit en musique, soit en poésie : j'en dirai autant de l'éclat d'un marbre uni, de la symétrie d'une colonnade, de la variété des couleurs dans une marqueterie, &c: &c.

Cependant les hommes avoient à peine nommé ces différens effets dont ils ne pouvoient assigner les causes, qu'ils commencèrent à les rapprocher & à les comparer. L'aspect d'un beau visage & celui d'une belle vallée font, quoiqu'à un degré différent, deux sources de volupté pour les yeux qui les considèrent. Mais cette bouche charmante dont j'admirois la fraîcheur va redoubler d'attraits si elle vient à sourire; car qu'est-ce que la beauté si elle ne promet pas les plaisirs ? Rempli de ces douces émotions, je cours contempler la vallée prochaine; le printems vient de naître; elle est émaillée de fleurs & couverte de verdure; mais tandis que je la considère, le soleil qui perce un nuage lui prête un éclat inattendu: ce surcroit de charmes modifiant mon ame d'une façon à-peu-près semblable à celle que je viens d'éprouver quelques momens plutôt; ma nouvelle sensationveille ma première idée, & je salue cette riante vallée où je retournerai avec empressement tant que le sourire de la beauté me fera désirer celui de la nature. Ici la nature imite la nature; un plaisir, un sentiment enveille un autre & les impressions légères acquièrent de l'importance en se joignant à celles qui sont sensibles & profondes. C'est ainsi que les bois, les fleuves, les forêts dont

L'aspect est agréable pour tout le monde, ont un charme particulier pour les amans & pour tous les hommes passionnés.

Ce qu'est la nature aux passions de notre ame; les beaux arts le sont à la nature & aux passions à la fois, c'est-à-dire qu'ils offrent un plaisir positif & un plaisir de relation. N'en doutons pas; de même qu'un beau paysage attire & charme nos regards, de même des accens mélodieux, une suite de mots cadencés portent dans nos sens un plaisir qui leur est inhérent & qui est antérieur à toute imitation. Telle est la véritable origine de la poésie & de la musique, & c'est de leur propre fond que ces arts ont tiré les formules, les lois mêmes qui les retiennent dans de justes proportions commencent déjà à joindre le sentiment réfléchi de la difficulté vaincue au plaisir immédiat de la sensation. Mais plus l'esprit des hommes se perfectionnoit, plus il devenoit avide de sensation: ce ne fut donc pas assez pour les beaux arts de plaire par eux-mêmes, il fallut qu'ils s'animassent pour ainsi dire, & qu'ils s'unissent au système entier de nos perceptions: on exigea qu'ils réveillassent en nous le plus grand nombre d'idées qu'il seroit possible, sans toute fois que l'occupation de notre entendement dégénérait en fatigue. Ici commence leur troisième progrès: d'abord ils ont produit un plaisir simple & immédiat; ensuite ils se sont servis à des formes prises aussi dans leur propre essence, & le plaisir de juger a été ajouté au plaisir de sentir; enfin ils se sont efforcés de réveiller en nous un grand nombre d'idées, & alors l'effet qu'ils ont produit a été composé de l'impression immédiate, du jugement réfléchi & du charme attaché à la variété, ou plutôt à l'exercice doux &

facile de notre entendement. Ce n'est pas tout encore ; il faut examiner attentivement ce dernier principe ; car nous trouverons qu'il peut nous modifier de quatre façons différentes : par la seule variété , par l'intérêt , par la surprise & par l'imagination. Par la variété , parce que la succession seule des idées produit un effet agréable ; par l'intérêt , parce que l'homme étant un être sensible par excellence , toute son existence est liée à ses passions , & que de toutes les idées celles qui le flattent le plus sont celles qui le rappellent plus fortement à lui-même ; par la surprise , parce que moins les sensations sont attendues , plus leur impression est vive & profonde ; par l'imagination , parce que tous les objets s'embellissent par elle , soit que l'abstraction nous permette de les dégager de tout alliage impur , soit que le plaisir de les produire ajoute à leur prix , en intéressant notre amour-propre qui se mêle de tout. Ainsi ne soyez plus surpris de voir notre oreille superbe repousser l'artiste qui nous définit ce que nous voulons concevoir , & qui nous décrit ce que nous voulons imaginer. Tels sont les poètes Allemands qui , pour trop détailler , me donnent la fatigue que j'éprouve en lisant une démonstration géométrique sans être aidé de la figure , & ne m'offrent souvent qu'un plan au lieu d'un tableau. Tels étoient encore les anciens compositeurs François lorsque pour imiter le ramage des oiseaux ils introduisoient dans leur orchestre ces petites flûtes qu'ils nommoient des *tailles* , & dont l'effet disparate faisoit oublier la musique sans rappeler le gazouillement des oiseaux.

Résumons donc , & reconnoissons qu'au lieu d'attribuer l'effet des beaux arts à un seul principe

Comme on l'a tenté dans un ouvrage très-estimable d'ailleurs ; on peut en compter six , savoir , la sensation immédiate , le jugement ou le sentiment de la difficulté vaincue , la variété ou les idées reveillées , l'intérêt ou les passions , enfin la surprise & l'imagination. Il n'est pas besoin de dire que ces principes peuvent se combiner de différentes manières ; que la surprise peut naître aussi de la difficulté vaincue , & que ce sentiment peut encore se répandre sur tous les autres effets. Nous nous sommes contentés de les placer ici dans un ordre synthétique , suivant qu'ils nous ont paru pouvoir exister indépendamment les uns des autres.

Maintenant appliquons ces principes à la musique ; nous nous appercevrons aisément que cet art ne consiste pas seulement dans l'imitation : en effet un musicien qui voudroit nous représenter le point du jour n'auroit rien de mieux à faire que d'employer quelqu'un de ces polissons qui gagnent leur vie à contrefaire sur les boulevards le chant de l'alouette ou celui du rossignol ; de même pour imiter un bruit de guerre ou celui d'une tempête , un organiste fouleroit aux pieds toutes ses pédales & appuieroit le bras entier sur son clavier ; invention ingénieuse d'un musicien François qui est constamment applaudi au même lieu où l'inimitable Pagin fut sifflé. Tous ces vains efforts sont rejettés par le goût avant que d'être condamnés par la critique ; mais si un compositeur habile , en suivant les formes générales , c'est-à-dire , en conservant le rythme de la mélodie , fait par des sons analogiques , par des impressions détournées & fugitives me retracer le bruit des flots agités , ou l'incertitude du pilote

G v

effrayé, mon esprit se reveille, mon imagination s'échauffe, je me transporte au loin sur un promontoire, d'où je considère le vaisseau battu par les vents, je vois briller l'éclair, j'entends les cris des matelots, & déjà le tableau animé n'est plus l'ouvrage du musicien, c'est celui de mon imagination, Que sera-ce si tandis que mon ame est trompée par ce prestige, une petite partie de mon intelligence reste pour ainsi dire en sentinelle; observe l'artiste & s'écrie de tems en tems: *excellent passage du second violon, bravo l'alto, belle modulation, &c* Alors rien ne manquera à mon plaisir, & certainement je ne le dois pas à la seule imitation.

Avançons & tâchons d'atteindre notre auteur. Vous avouez, lui dirai-je, que l'auteur de l'*Essai sur l'union de la Poësie & de la Musique* a bien connu & bien développé les principes de la musique mélodieuse & chantante que vous appelez musique simple & que vous réléguiez dans les concerts, parce qu'elle est bonne; mais s'il est de l'essence de la musique d'être mélodieuse; si les formes de cette musique, qu'il vous plait d'appeler musique de concert, sont les plus belles que l'art puisse vous présenter, comment voulez-vous composer votre prétendue musique dramatique sans cesser de faire de la musique? J'insisterai, & je vous demanderai encore pourquoi cette musique de concert m'arrache des larmes, me ravit, me transporte, m'enchanté? C'est sans doute; parce qu'elle exprime des passions, le tour dans la manière qui lui est propre, c'est-à-dire sans que l'expression mise au chant, sans que la musique cesse d'être de la musique. Sur quoi fondez vous donc la différence des deux genres?.. *Mais ces ritournelles qui refroidissent l'action, mais ces da*

capô fréquens, ces roulades, ces diminutions, ces points d'orgues éternels... Eh ! mon Dieu ! qu'avez-vous le dispute ? Lisez l'Essai, lisez Algaroti, lisez le dictionnaire de M. Rousseau, vous y trouverez tous ces excès relevés & condamnés. Mais vous avez quelque principe caché, quelque chose de mieux à nous dire. Eh ! justement, vous nous avez mis sur la voie, sans vouloir toutefois vous expliquer. Il est, dites-vous quelque part, un chant composé qui est moins mélodieux, moins rythmique, moins agréable que le chant simple, mais plus savant & plus difficile à saisir : ce chant négligeant les formes connues de l'air, des deux récitatifs, &c. s'applique uniquement à rendre les idées du poëte, à suivre ses paroles pas-à-pas. Celui-ci ne sera plus gêné dans la marche, je ne lui ferai pas l'outrage sanglant de vouloir qu'en écrivant la pièce, il se souvienne qu'elle doit être mise en musique, (quoique, à la vérité, j'aie dit ailleurs tout le contraire ; voyez pag. 132, 144, &c.) & je ne ferai que traduire des vers dans le langage d'Euterpe. Pour toute récompense nous nous contenterons d'avertir les Etrangers que la comédie françoise est très-bien placée aux Thuilleries ; qu'on y entre & qu'on en sort très-commodément ; qu'on y joue tous les jours les pièces des trois grands tragiques, le tout à juste prix, & qu'en conséquence, nous pensons, qu'ils feront encore mieux d'aller là qu'à l'opéra. Mais si notre auteur persistoit & s'émancipoit jusqu'à convenir que l'opéra est le théâtre de la musique, on reprendroit ce qui a été dit ci-dessus par rapport aux beaux-arts ; & en se rappelant les moyens qu'ils emploient pour nous plaire, on verroit d'abord que le premier de tous est l'instrument en

lui-même ou la sensation première : or, on a peine à croire que pour en tirer le meilleur parti possible, il faille commencer par le gâter. 2°. On s'apercevra que le second effet, qui est le sentiment de la difficulté vaincue se perd du moment que les moyens sont trop multipliés, & que l'imitation, ou pour mieux dire la copie, s'est assez emparée de notre imagination pour chasser tout-à-fait l'idée de l'art imitateur ; c'est ainsi qu'une effigie colorée & habillée ne fait qu'une illusion désagréable, tandis qu'un tableau de Vaudek me charme sans me tromper. 3°. On observera que si dans le genre proposé, la quantité d'idées suggérées reste la même, ces idées sont plutôt offertes que reveillées, & plutôt déterminées qu'indiquées ; de façon que l'esprit qui connoîtra l'étendue des moyens & qui se verra commandé dans ses perceptions perdra à la fois le plaisir de la surprise & ceux de l'imagination ; d'où je conclus que la musique ne vaudra rien pour avoir voulu trop peindre, & c'est ainsi que le principe *ut pœtura pœsis* a causé de grandes méprises toutes les fois qu'on a voulu l'étendre au-delà de ses limites.

D'un autre côté, il n'est pas moins évident que du moment que nous avons imaginé d'animer la musique pour la mettre sur la scène, c'est une nécessité pour elle de ne point contredire l'illusion du théâtre & de prendre garde qu'un effet n'en détruisse pas un autre : mais apprenez-nous quel est le terme de cette illusion, & définissez-nous ce que doit passer à la vraisemblance lyrique celui qui a passé le vers hexamètre, le rouge & les lampions à la vraisemblance tragique. *Et eris mihi magnus Apollo*. Je crois que sur cet article, l'ex-

pénitence exempté de manie & d'enthousiasme, est le meilleur des maîtres. Quelques réflexions qu'on trouve dans ce petit ouvrage sur l'union de la poésie & de la musique avoient déjà mis sur la voie, & plusieurs essais qui ont paru dans ce genre ont déjà prouvé qu'on peut atteindre le but. Je ne parle pas des drammes charmans de M. de M. parce qu'ils sont mêlés de chant & de prose; mais il me semble que M. Philidor n'en étoit guère éloigné lorsqu'il a donné son opéra d'*Ernelinde*; car, à deux morceaux près, cette musique étoit parfaitement théâtrale, & les défauts du poëme qui en ont empêché le succès auroient été choquans dans tous les tems, & avec quelque musique qu'on y eût adaptée.

Nous ne quitterons pas notre sujet sans nous donner la satisfaction de dire à quel point nous partageons l'estime que notre auteur témoigne pour cet excellent compositeur, qui n'a certainement pas perdu de son prix pour avoir trouvé un émule digne de lui; nous le louerons même avec d'autant plus de plaisir qu'il nous a fait connoître souvent combien il étoit attaché à nos principes, dont il connoissoit bien mieux que nous la justesse & l'étendue. Nous lui avons entendu dire lorsqu'il donna *Tom Jones*: *Pour cette fois ci j'espère avoir réussi. Jamais je n'ai donné plus d'attention à la simplicité de mes motifs & à l'unité de ma mélodie; c'est ce que j'ai fait de mieux; &* il ne changea pas d'avis lorsqu'il vit cet admirable ouvrage si voisin de sa chute. Dans *Ernelinde* il suivit les mêmes principes, & c'est là-dessus qu'il fondeoit ses espérances. Parmi les musiciens, M. Jomelli, Galluppi, Piccini, Grétry, &c. & parmi les gens de lettres M. Rousseau, M. l'Abbé

Arnaud, tous ceux enfin qui se sont occupés de cette matière n'ont eu qu'un avis. Comment se fait-il que des hommes d'esprit, & même des hommes de beaucoup d'esprit, ayent suivi une route toute opposée? C'est que l'esprit ne peut que déraisonner sur les beaux arts toutes les fois qu'il parlera seul. A ce propos je me rappelle une histoire qui m'a été contée par un Marseillois, qui avoit fait du commerce toute son occupation & qui avoit passé sa jeunesse dans les Echelles du Levant.

Le Bacha, qui gouvernoit la Syrie avant la révolte d'Aly-Bey, aimoit beaucoup les femmes, mais il étoit très-difficile, peut-être parce qu'il les avoit trop aimées. Un Eunuque Egyptien, nommé Osmin, grand connoisseur en pareilles denrées, lui servoit de pourvoyeur & fréquentoit tous les marchés de l'Asie, ne ménageant rien, ramenant toujours des esclaves, & ne conténaht jamais son maître, qui ne manquoit pas de s'écrier en le voyant revenir avec ses emplettes, *vous me ruinez, & achetez en pure perte.* Un jour, dit mon Marseillois, je le rencontrai à Smyrne, il étoit dans le plus grand cabarras parce qu'il marchandoit des Circassiennes; parmi lesquelles il vouloit en choisir une qui fût digne de son maître; mais plus il examinoit, moins il pouvoit fixer son choix. Je l'abordai, il daigna me consulter. *Crois-tu, mon cher Osmin, lui répondis-je, ce n'est aucune de celles-là que je choisirois. Vois-tu cette petite brune aux yeux bleux que tu parois négliger? prends-là sur ma parole & conduis-la bien vite à ton bacha.* Il le laissa persuader, & à six mois de là le retrouvant à Alep, il vint à moi les bras ouverts: *Nous avons fait merveille, s'écria-t-il; elle est de présent la favorite; & j'ai reçu une*

bonne récompense. Mais comment diable as-tu fait pour deviner si juste ? Voici plus de trente ans que je ne fais d'autre métier que d'acheter des femmes, & je fais là-dessus tout ce qu'on peut savoir... Écoute, mon ami, lui répliquai-je : lorsque je te rencontrai à Smyrne, il y avoit trois jours que j'avois vu débarquer cette jeune esclave : depuis ce moment-là, je l'avois toujours rêvée, toujours désirée : mon ami, je ne dormois plus ; & sois bien assuré que si j'avois eu 500 sequins, ton bacha n'en auroit jamais été possesseur. Voilà mon secret, voilà toute ma science. J'avois à peine fini de parler que je m'apperçus que l'Eunuque m'avoit déjà tourné le dos, mais je crus l'entendre dire en s'éloignant : Non, je ne m'y connoîtrai jamais.

A C A D É M I E.

De Lyon.

L'ACADÉMIE des Sciences, belles-lettres & arts de Lyon, a fait ci-devant annoncer que le prix, concernant les arts, lequel est triple pour la présente année, seroit distribué par elle, suivant son usage, dans une séance publique après la fête de St. Louis. Néanmoins le nombre des mémoires qui lui ont été adressés, & la diversité des sujets à laquelle a donné lieu la liberté accordée aux auteurs, exigent des examens & un travail trop long pour

qu'il soit possible d'adjuger le prix à cette époque. En conséquence l'Académie a arrêté que la distribution seroit différée, & renvoyée au 3 Décembre prochain, jour de la séance publique qu'elle tiendra après les fêtes; que cependant aucun nouvel ouvrage ne seroit admis au concours, & que la présente délibération seroit incessamment publiée, pour servir d'avis aux auteurs qui, dans le tems requis, ont envoyé leurs mémoires.

S P E C T A C L E S.

O P É R A.

L'Académie Royale de Musique a représenté pour la première fois le mardi 13 Août 1771, la *Cinquantaine*, pastorale en trois actes. Les paroles sont de M. Desfontaines, la musique est de M. de L. B. * *.

Le sujet de cette Pastorale est la fête occasionnée par le renouvellement que Germain, vieux fermier, & Thérèse sa femme, font de leur mariage accompli depuis cinquante ans. A cette action, se lient les amours de Colin & Colette.

SEPTEMBRE. 1771. 161

C O L I N.

Le sommeil me fuit, je soupire ;
Je ne veille que pour souffrir.
Ah quelle peine ! quel martyre !
S'il dure encor, il faut mourir.

Le Bailli me promet une jeune bergere
Qui m'aime autant qu'elle m'est chere ;
Eu jusques à seize ans je dois encor hélas !
Etre privé de ses appas.

L E B A I L L I *lui dit :*

Pour te guérir de ce tourment,
Ta Colette est trop jeune encore ;
Comme elle tu n'es qu'un enfant,
Et je ne puis céder à ton empressement.

Ainsi le double intérêt de cette Pasto-
rale est fondé sur les ardeurs passées de
deux vieillards, & sur les amours pré-
maturés de deux enfans.

C O L I N.

On n'est point enfant quand on aime ;
On ne l'est point, je le sens bien :
Ma Colette pense de même,
Jugez de son cœur par le mien.
Au sentiment qui nous inspire,
Pourquoi voulez-vous résister ?

S'il est des lois à nous prescrire ,
L'Amour seul doit nous les dicter.

.
.

L E B A I L L I .

Pour user des biens qu'il nous donne
Le Ciel a marqué les instans ,
On ne jouit que dans l'automne
Des fruits qui naissent au printemps.
C'est quand elle est épanouie ,
Que la fleur doit se moissonner ;
Une rose trop tôt cueillie
N'est qu'un instant à se faner.

Colin va implorer Germain qu'il espère trouver moins inflexible. Des bucherons se rendent à leur ouvrage. Lubin les invite à venir célébrer le renouvellement du mariage de ses vieux parens. Il chante les plaisirs du Printemps & le bonheur du couple fidele, dont le Bailli doit resserrer les nœuds.

Germain & Thérèse s'intéressent aux jeunes amans, & leur donnent des leçons de conduite. Les époux se félicitent mutuellement de se retrouver après cinquante ans dans le même asyle où ils commencèrent à s'aimer.

SEPTEMBRE. 1771. 163

GERMAIN.

Dans cet asyle solitaire
La vertu forme nos liens,
Et depuis cinquante ans, ma chere,
Tes desirs y réglent les miens;
Toujours t'aimer, toujours te plaire,
Voilà mes trésors & mes biens.

THÉRÈSE.

L'hiver a ses plaisirs, partageons-les ensemble,
Et rendons grace au Ciel du nœud qui nous ras-
semble.

Vivons, pour l'en bénir, & lorsque le trépas
Vieindra marquer ma dernière heure,
Je mourrai, sans regret, si je meurs dans tes bras.

Le Bailli conduit lui même la fête;
Lubin le suit avec les villageois. Le Sei-
gneur & la Dame du village animent
aussi les jeux par leur présence. Colin &
Colette obtiennent enfin le consentement
du Bailli.

LE BAILLI, à Colette.

Vous desiriez cette couronne,
Vous l'obtenez à votre tour.
L'objet chéri qui vous la donne

164 MERCURE DE FRANCE.

La reçut des mains de l'Amour :
Au bout de cinquante ans encore,
Puisse l'époux qui vous adore,
Vous rappeler un si beau jour.

L U B I N , aux quatre Epoux.

Le dieu qui vous unit regne sur tous les cœurs ;
Mais ce n'est qu'au village
Qu'il répand ses faveurs.
Le concert des oiseaux , le tendre émail des
fleurs,
Le frais d'un verd bocage
Inspirent ses ardeurs ,
Et de ses dons augmentent les douceurs ;
La simple innocence
Fait naître nos vœux ,
La douce espérance
Sourit à nos vœux :
Nous goûtons ses charmes ;
Nous rendons les armes ;
Tout est plaisir dans nos forêts ;
Jamais , jamais
On n'y voit couler les larmes.

Telle est la marche de cette Pastorale
mise en musique par un amateur célèbre
qui a le génie , le goût & l'acquit d'un
habile compositeur. Il a fait des chants

très-agréables; & des airs de danse variés avec beaucoup d'art & d'esprit.

Le rôle de *Germain*, vieux Fermier, & celui de *Thérèse* sa femme, ont été chantés par M. & Mde l'Arrivée, & généralement applaudis. Le rôle de *Colin*, jeune garçon, que par des circonstances particulières Mlle Lafond, l'une des danseuses, avoit joué à la première représentation, a été repris par Mlle Rosalie, qui plait autant par la finesse de son jeu que par le goût de son chant. Mlle Dervieux qui chante le rôle de *Collette*, & qui danse dans cette Pastorale, a reçu les applaudissemens dûs à son double talent. Les rôles de *Bailli* par M. Durand, & de *Lubin*, neveu de *Germain*, par M. le Gros ont été très-bien rendus.

Les balets du premier acte sont de la composition de Monsieur d'Auberval, & ceux du second & du troisième acte de Monsieur Vestris; ils sont très-bien dessinés, principalement le balet du second acte, où le Seigneur & la Dame de village viennent couronner *Germain* & sa femme. Le Seigneur, M. Gardel, y exécute deux entrées, l'une de demi caractère, l'autre de chaconne; dans lesquelles il s'est montré, pour ainsi dire,

supérieur à lui-même ; il n'y a d'exemple des applaudissemens qu'il a reçus, que ceux que l'on donne à Mlle Heinel, qui excite par la noblesse & la perfection de sa danse les transports de l'admiration. La Dame & le Seigneur du village sont accompagnés de leurs enfans, représentés par M. Gardel le jeune & par Mlle Julie, tous deux élèves de M. Gardel, qui ont l'un l'autre montré d'heureuses dispositions & beaucoup de talent. M. d'Auberval, Mlles Allard, Guimard & Pesslin exécutent dans le premier & dernier divertissemens des entrées seules & des pas de deux avec le succès dont ils sont toujours assurés.

Le pas de quatre du dernier acte par Mrs Gardel, Simonin, Mlles Guimard & Dervieux, est si agréablement fait, que l'on a regretté que M. Gardel se fût restreint à la composition de ce seul morceau dans les divertissemens.



COMÉDIE FRANÇOISE.

ON doit remettre au théâtre plusieurs pièces anciennes; & y représenter quelques drames nouveaux.

Un jeune Acteur, dont on attend beaucoup, & formé par un célèbre Comédien, debutera incessamment dans la Tragédie.

M. Belcourt a reparu après une absence de plusieurs mois, & le Public a témoigné par ses applaudissemens, le plaisir qu'il avoit de jouir de sa présence & de ses talens.

M. Belmont joue les rôles de paysans avec un talent qui s'est tout-à-coup manifesté; personne ne rend leur simplicité, leur naïveté, leur franchise avec plus de vérité & de naturel.



COMÉDIE ITALIENNE.

ON a joué sur ce théâtre *les deux Militiens*, pièce nouvelle mêlée d'ariettes, dont nous rendrons compte.

On y a donné la *Cavalcade*, farce Italienne. Celio amoureux de la fille de Pantalon, riche négociant, est en qualité de commis dans sa maison; il est aimé de Rosaura, & il a assez de fortune pour espérer de l'épouser; mais son projet est traversé par la demande qu'un capitaine Bomba fait de Rosaura, honneur dont Pantalon est trop flatté pour le refuser. Celio prend le parti, suivant l'avis de Scapin, de se déguiser & de se faire passer lui-même pour le Capitaine attendu. Il vient avec une nombreuse cavalcade devant la maison de Pantalon, qui lui présente sa fille. Au même instant on annonce l'arrivée du vrai Capitaine Bomba. La fourberie de Celio est découverte, & comme il est riche & aimé de Rosaura il obtient le consentement du père. L'exercice & les évolutions que font des chevaux de carton rendent cette farce plaisante. Le jeu de l'Arlequin

SEPTEMBRE. 1771. 169
l'Arlequin qui est si comique & si naïf
y répand aussi beaucoup de gaité.

COMÉDIE DE METZ.

On a représenté sur le Théâtre de Metz
Le Mort Marié, piece nouvelle de M.
Sedaine.

M. Desbarres, homme aisé de la ville
d'Issoudun a deux filles. M. de Sainville;
président du présidial de cette ville est
amoureux de l'aînée & un jeune Officier
nommé Deternois est amoureux de la ca-
dette. M. de Sainville obtint Mlle Des-
barres l'aînée en mariage. M. Deternois
instruit de cette alliance, & trompé par
le nom de Mlle Desbarres, croit que sa
maîtresse le trahit. Né vif & impétueux,
il ne peut contenir sa colère, & écrit au
président une lettre fort vive dans la-
quelle il lui annonce qu'il arrive pour lui
disputer sa conquête les armes à la main.
M. de Sainville fait de violens reproches
à Mlle Desbarres à qui il croit une in-
clination cachée pour l'Officier. Ils ne le
connoissent l'un & l'autre que de nom:
ils ont des doutes sur un intrigue entre lui
& Angélique la sœur cadette, & ils par-
viennent à les éclaircir. Le président sa-
tisfait veut cependant punir le jeune hom-

H

me du peu de ménagement qu'il a gardé envers lui. Il le laisse arriver , accepte le combat qu'il lui propose , mais au lieu de se servir de l'épée il choisit le pistolet , ne charge qu'à poudre ; ils se battent , tirent leur coup de pistolet , & Sainville tombe à la renverse. Deternois croit l'avoir tué ; il veut s'enfuir , mais il est arrêté par des cavaliers de maréchaussée apostés par Sainville. La mere de l'officier nommée Madame d'Entregent , femme fort vive & extrêmement gaie & enjouée , arrive chez M. Desbarres où la scène s'est passée. On l'instruit de tout , Sainville veut pousser la plaisanterie jusqu'au bout & faire le procès au jeune homme. M. Desbarres & Madame d'Entregent y consentent ; ils s'assemblent , se mettent en robe , font comparoître Deternois , parviennent à le convaincre , & à lui faire signer ses dépositions ; mais au lieu de sa condamnation c'est son contrat de mariage qu'il a signé.

Cette pièce a été jouée devant M. le Maréchal d'Armentieres & tous les Officiers qui composent la garnison de Metz , & elle a eu le plus grand succès. M. Sédaine , qui en est l'auteur , ne l'a composée que pour sa société , mais il s'est

S E P T E M B R E. 1771. 171
rendu à la sollicitation de ses amis, & a permis qu'on la jouat.

Quelques personnes de goût ont été révoltées de voir une mere se porter à un jeu aussi cruel envers un fils qu'elle aime tendrement ; mais elles ont eu ensuite moins de répugnance quand elles ont pensé que cette mère est extrêmement étourdie & vive , on peut dire même folle , & qu'elle est sans cesse préparée à tout découvrir si son fils s'affecte trop. D'ailleurs elle veut que la peine du jeune homme touche M. Desbarres qui ne paroît pas donner son consentement de trop bon cœur au mariage de Deternois avec sa fille , & elle sçait que le chagrin qu'éprouve son fils sera bientôt dissipé par le bonheur le plus grand.

On croit généralement que cette pièce mêlée d'ariettes plaitoit, & on pense que la diversité des situations prêteroit beaucoup au musicien.

Il faut aussi rendre justice aux acteurs qui ont exécuté la pièce. Les Srs Dubuifson & Granville qui ont rempli les rôles de Mrs Desbarres & Sainville s'en sont acquittés avec succès. Le sieur Fleury

H.ij

172 MERCURE DE FRANCE.

qui a joué *Deternois* a mérité les applaudissemens du public, sur-tout dans la scène de la procédure où il a exprimé on ne peut pas mieux la douleur dont est déchiré l'ame d'un fils accusé par sa propre mere. Mlles *Dubuisson*, *Simonet* & *Renaud* qui ont joué les rôles de *Mad. d'Entregent* & de *Mlles Desbares* les ont rendus à la satisfaction générale. Ces acteurs ont fait le plus grand plaisir dans cette pièce que l'auteur n'avoit destinée qu'à ses amis.

Lestalens de *M. Sedaine* sont trop généralement reconnus, & sa réputation trop bien établie pour avoir besoin d'y ajouter ce succès, mais nous n'avons pas voulu laisser échapper cette occasion de lui rendre un hommage public.

*VERS à M. Richard, célèbre Mécanicien,
auteur du concert mécanique.**

DE *Prométhée* & de *Pygmalion*
Chacun répète encor la fable.

* Ce spectacle, dont il a été parlé dans le dernier *Mercur*, est ouvert tous les jours, rue de Richelieu, à la bibliothèque du Roi.

Mais ce qu'on prit pour une fiction,
Richard, tu le rends vraisemblable.

Tes automates studieux
 Surpassent en intelligence,
 Plus d'un savant présomptueux

Qui connoît tout, hors son insuffisance;
 Dis-moi, par quel art plus qu'humain,
 Par quelle magique merveille,
 Ces êtres qu'a formés ta main

Agissent à nos yeux & flattent notre oreille?
 Dans ce concert le cœur même est trompé.

J'ai vu de ta Chanteuse ** un *Plutus* occupé
 Attendre, l'œil en feu, que finît sa partie

Pour lui proposer un soupé.

Chacun de tes acteurs, fidèle à l'harmonie,
 L'eût emporté sur ces vieux ménestrels

Qui de Lully, dans des jeux solennels,
 Estropioient la psalmodie.

Ton art eût à-propos secondé son génie.

Il eût redoublé ses efforts,

Et de sa douce mélodie

La basse avec plus d'énergie

Soutiendrait les doctes accords.

Il te devrait beaucoup; mais poursuis ton ou-
 vrage,

** Automate qui chante & qui s'accompagne
 sur le clavecin.

174 MERCURE DE FRANCE.

Et le monde aujourd'hui te devra davantage :

Que ne peux-tu , par des efforts constans ,

Le repeupler de pareils habitans !

La raison ne vaut pas leur mécanisme sage !

Je fais qu'il fut dans tous les tems

Des automates agissans ;

Qu'à la ville , à la cour , l'espèce en est commu-
ne ;

Qu'on pourroit même encore en peupler les dé-
serts.

J'en vois qui , tourmentés de cent projets divers ;

Promenant en cent lieux leur machine impor-
tune.

Mais tout change ici-bas , & ce monde trop vicieux

Attend une refonte , hélas ! trop nécessaire ;

Courage ! artiste ingénieux ,

Epuise les secrets de ton art tutélaire.

Fabrique-nous , par des moyens nouveaux ,

Des amis plus constans , des belles moins perfid-
des ,

Des auteurs plus originaux ,

Des orateurs plus diserts & moins vuides ;

Des docteurs plus instruits , des *dervis* plus rigi-
des ;

SEPTEMBRE. 1771. 175

Des ignares moins orgueilleux ;
Des Agnès, aux yeux plus timides ;
Et des sages moins dédaigneux ,
Et des courtisans moins avides ,
Et des censeurs moins pointilleux ,
Et des élégans moins stupides.

Après un tel effort , après un tel bienfait ,
De tes rivaux jaloux ne redoute aucun trait :
Chacun dira de toi , chez la race future ,
Son art , dans tous les points , sçut vaincre la nature.

Par M. de la Dixmerie.

L'ÉCRIVAIN AUTOMATE.

Le sieur Payen , mécanicien , résident à Paris, a eu l'honneur de présenter au Roi & à la Famille royale , un *Ecrivain automate* de son invention ; Sa Majesté en a paru très-satisfaite. Suivant le rapport des Commissaires nommés par l'Académie royale des Sciences pour l'examen de cet Ouvrage de mécanique , cette compagnie l'a approuvé & a certifié qu'il n'y a aucune supercherie.

H iv

176 MERCURE DE FRANCE.

L'Ecrivain est une jolie figure , de grandeur naturelle , qui représente l'amour , au fond d'un jardin , assis devant une table , sur laquelle sont les attributs qui le caractérisent ; avec une de ses flèches il donne sa loi en lettres initiales , tracées par le célèbre Roland , maître écrivain. Un jeu d'orgue , appelé *Prestant* , exécute deux airs d'opéra analogues au sujet. Tout ce que peut offrir l'art de la mécanique & de la décoration , se trouve rassemblé dans cet objet qui fait illusion.

Ce chef-d'œuvre se voit actuellement vis-à-vis la Comédie Italienne. On explique le mécanisme aux Spectateurs.

A R T S.

G R A V U R E.

I.

Portrait de Nicolas-René Berrier , chevalier , ministre d'état , conseiller d'état & ordinaire aux conseils des dépêches & au conseil royal des finances , ancien lieutenant - général de police ; peint

SEPTEMBRE. 1771. 177
par de Lyen & gravé par Wille, graveur du Roi. Prix, 3 liv. A Paris, chez Bretin, maison du St Ponce, graveur, rue d'Enfer, chez le marchand de tabac; & chez Basan, marchand d'estampes, rue & hôtel Serpente.

CE Portrait, qui est à mi-corps, est vu presque de face. Il n'a point encore été publié quoiqu'il y ait douze ans que M. Wille l'a gravé. On y retrouve le burin pur & brillant de cet artiste. L'estampe a environ 17 pouces de haut sur 12 de large.

F I.

Portrait de M. Paris de Montmartel, Marquis de Brunoy, comte de Sempirgnie, baron d'Agouville, conseiller d'état, &c. dessiné par Pelletier & gravé par René Villain. A Paris, chez Elluin, graveur, rue St Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins. Prix, 2 liv.

Ce Portrait est renfermé dans un oval & vu de face. L'estampe a 12 pouces de haut sur 9 de large.

H V

I I I.

Portrait de Marie-Joseph-Louise de Savoie, Comtesse de Provence, née à Turin le 2 Septembre 1753. A Paris, chez Bonnet, graveur, rue Gallande, place Maubert, vis-à-vis la rue du Fouare; prix, 12 sols.

Ce Portrait est gravé dans la manière du dessin au crayon rouge & noir. Il est vu des trois quarts, & a environ 11 pouces de haut sur 8 de large.

Le même graveur distribue sa troisième, quatrième & cinquième académie de Femme au crayon rouge, d'après M. Lagrenée, peintre du Roi; prix 15 sols chaque académie.

Deux Têtes d'après M. Boucher, dans la manière du dessin au crayon noir & blanc sur papier bleu. Ce sont deux têtes de caractère d'après les figures de la Colonne Trajanne; prix, 12 sols la feuille.

Plus deux petits Sujets, le *Procureur* & le *Tailleur*, d'après les dessins colorés de M. Marillier; prix, 12 f. chaque sujet.

ÉCRITURE.

*Modèles de toutes sortes d'Écritures
gravées.*

M. Affensio , écrivain Espagnol , associé étranger de l'Académie royale d'écriture de Paris , & employé à la Bibliothèque du Roi d'Espagne , vient de publier d'excellens modèles d'écritures en une planche gravée par lui-même , & ornée de dessins de différens caractères , & de beaux traits de plume. L'Académie d'écriture de Paris lui rend par M. Paillasson , son Secrétaire , le témoignage que cet Ecrivain Espagnol surpasse les plus grands Ecrivains de sa Nation , les Yciar , les Lucas , les Perez , les Andaluz , les Lacuesta , les Morante , les Casanova , enfin les Polanto ; cette pièce d'écriture se vend 3 liv. chez M. Molés graveur , quai S. Paul , maison de monsieur Labbé.

H vj

M U S I Q U E.

Recueil lyrique d'Airs choisis des meilleurs Musiciens Italiens avec des paroles Françoises, & la basse chiffrée, premier Recueil; prix 3 liv. broché en carton. A Paris, chez Didot l'aîné, Libraire & Imprimeur, rue Pavée, près du quai des Augustins.

Ce premier Recueil renferme des airs d'Allessandra, de Bencini, Domenico, Galuppi, Guglielmi, Handel, Mancini, Manfredini, Piccini, Serini. C'est un excellent choix des airs des maîtres les plus célèbres d'Italie. Ce Recueil est également utile aux personnes qui chantent, & à celles qui jouent des instrumens. Les maîtres ne peuvent choisir des leçons plus propres à exercer leurs élèves, & les élèves des études plus agréables. Les vers Italiens ont été imités ou remplacés par des vers François qui suivent très-bien les mouvemens, les phrases, & la mesure syllabique du chant; il y a toujours une basse chiffrée, & ordinairement un accompagnement de dessus. La partie

S E P T E M B R E. 1771. 181
du chant à été mise sur la clé de g ré sol
pour la commodité des instrumens, qui,
au défaut de la voix, pourront l'exécu-
ter. Cette collection est véritablement
neuve en son genre, favorable aux pro-
grès de l'art, & intéressante pour les par-
tisans de la bonne musique.

Méthode facile pour la viole d'Amour
où l'on traite de différentes gammes, de
la double corde, des pincés, des sons
harmoniques, &c. avec une suite d'airs
connus arrangés pour cet instrument sur
d'autres airs, avec accompagnement de
basse, deux trio pour une viole d'Amour,
violon & basse, dédiée à M. Ethis Com-
missaire des Guerres, associé de l'Aca-
démie des Sciences de Besançon, par
M. Milandre, Œuvre V^e; prix 7 liv.
4 s. A Paris chez Lemenu, Auteur, Edi-
teur & Marchand de Musique de Ma-
dame la Dauphine, rue du Roule, à la
Clé d'or, & aux adresses ordinaires de
Musique. A Lyon, à Toulouse, à Rouen
& à Dunkerque.

ARCHITECTURE.

M. BRIASSON Libraire, rue S. Jacques, distribue un ouvrage très important, dont il vient de recevoir un nombre d'exemplaires de Londres, intitulé *Antiquités Ioniennes*, publiées avec la permission d'une société d'amateurs, par Messieurs Chandler, Revett & Pars.

L'accueil que le Public a fait à quelques ouvrages dans ce genre, a engagé plusieurs amateurs des arts en Angleterre, de se cotiser pour faire lever, dessiner ou recueillir tout ce qui peut encore subsister de monumens dans l'ancienne Grèce, capables de jeter du jour sur l'histoire de ce pays célèbre. Ils envoyèrent en conséquence un Antiquaire avec deux habiles Dessinateurs, l'un d'architecture & l'autre de figures, pour remplir leurs projets, lesquels après un voyage de plus de deux ans rapportèrent une ample collection de dessins & d'observations à la société des amateurs : les antiquités que l'on remarque en Ionie sont un des fruits de ces travaux. Elles

SEPTEMBRE. 1771. 183
consistent en 28 planches très-bien gravées , représentant les ruines de trois temples , sçavoir du temple de Bacchus à Theos , du temple de Minerve à Priene , & du temple d'Apollon Didymaces près de Milet , lesquelles sont accompagnées de savantes recherches sur l'origine de ces monumens , & sur ce qu'en ont dit les Auteurs anciens : on a joint aux vues qui représentent l'état actuel de ces temples , tous les détails des chapitaux , des bases de colonnes , des entablemens , des bas reliefs & des ornemens que l'on peut encore distinguer ; ce qui rend cet ouvrage à la fois curieux & instructif.

A N E C D O T E S.

I.

EN 1609 il fut enjoint par une Ordonnance de police aux Comédiens de l'hôtel de Bourgogne & du Marais , d'ouvrir leur porte à une heure après midi , & de commencer à deux heures précises leurs représentations , pour que le jeu fût fini avant quatre heures & demie. Ce règlement avoit lieu depuis la

184 MERCURE DE FRANCE.

S. Martin jusqu'au 15 de Février. Il n'y avoit point alors de lanterne dans Paris, très-peu de carrosses, beaucoup de boues & beaucoup de voleurs.

I I.

Palaprat disutoit à table avec M. de Vendôme le grand Prieur, dont il étoit secrétaire. Il s'échappa dans la dispute & dit quelque impertinence à son maître. Palaprat, dit M. de Vendôme, vous me manquez de respect, eh! ventre die. Monseigneur, ce sont mes gages. Mon ami, dit le grand Prieur, t'est-il dû quelque chose? Il y a trois ans que je n'ai rien touché, répondit Palaprat. Je te donne ma parole que tu seras payé demain matin, reprit M. de Vendôme. A ta santé.

I I I.

Erchenbaldus, comte Flamand, aimoit la justice jusqu'à l'extrême, il la rendoit sans faire acception de personne. Un de ses neveux avoit attenté à l'honneur de quelques femmes, il le condamna à mort; mais comme il étoit malade, il ne put veiller à l'exécution. Ceux qui en

S E P T E M B R E. 1771. 186
étoient chargés, firent évader le coupable, qui, quelques jours après, croyant la colère de son oncle apaisée, vint imprudemment lui rendre visite. Erchenbaldus surpris & indigné, dissimula & faisant approcher son neveu de son lit sous prétexte de l'embrasser, il lui passa un de ses bras sur le col & le serrant très-étroitement, il lui enfonça de l'autre main un poignard dans le cœur. Sa maladie augmentant, l'Evêque du lieu vint le confesser, & comme il ne lui parloit pas de son neveu à qui il avoit ôté la vie, l'Evêque l'en avertit. Le malade soutint qu'il n'avoit fait qu'un acte de justice.

L V.

M. le Chevalier de Legal étant devenu sourd, on lui conseilla de quitter le vin. Ce régime lui réussit; on lui attribua même sa guérison qui étoit déjà fort avancée, quand tout-à coup on le vit se remettre au vin. Quelqu'un surpris de lui en voir boire, demanda pourquoy il quittoit l'usage de l'eau qui paroïssoit lui faire tant de bien : *Ma foi*, répondit le Chevalier de Legal, *voulez-vous que je vous dise la vérité, c'est que je trou-*

ve que le vin vaut mieux que ce que j'entends.

USAGES ANCIENS.

Les Filles à marier.

JEAN DE LANGEAC a été un des plus grands hommes de son siècle, & l'un des plus illustres par sa naissance dans l'Eglise & dans l'Etat. On trouve qu'il fut hospitalier de Langeac, curé de Conteuge, doyen du chapitre de Langeac, archidiaque de Riès, protonotaire du St Siège, commandeur de St Antoine de Frugieres & de Billom, prévôt de Brioude, abbé de l'Eglise de Clermont, de St Gildas-des-Bois, de St Lo, de Pébrac, &c. évêque d'Avranches, enfin de Limoges, où il est mort, surnommé le bon évêque : il étoit maître des requêtes & ambassadeur de France à Rome, à Venise, en Portugal, en Suisse, en Pologne, & dans plusieurs autres cours ; avec toutes les dignités on le vit successivement honoré de la confiance de nos Rois en différentes commissions importantes. Dans les Eglises qu'il posséda pendant sa vie, il s'employa à les rétablir & à les décorer ; partout il fut le père des pauvres, le protecteur des affligés ; il pacifia les querelles des grands & des petits : Il eut des foiblesses qui tenoient à l'humanité, mais son esprit & son cœur en furent toujours exempts. Dans les lieux qu'il habita il fut esti-

S E P T E M B R E. 1771. 187

mé généralement de tous les hommes : il protégea les lettres & les aima *. Sans manquer aux devoirs de la profession qu'il avoit embrassée, il sçut concilier les droits de la France dont il étoit le défenseur, avec les principes ultramontains qu'il ne choquoit que lorsqu'ils se trouvoient contraires aux libertés de l'Eglise Gallicane. Sa carrière honorable qu'il termina le 22 Juillet 1542, suffiroit pour faire un volume, où l'on trouveroit des faits glorieux & intéressans pour sa mémoire, dignes de la reconnoissance des bons citoyens.

Par son testament du 22 Mai 1541, il nomma son Frere François de Langeac, abbé de Chiezi & de St Antoine en Viennois, exécuteur de ses intentions ; il lui légua de grandes sommes destinées à des œuvres pies ; le surplus de l'argent employé à remplir ses dernières volontés fut destiné généralement à marier de pauvres filles ou autrement, à la volonté de son frere. En conséquence l'Abbé de Chiezi ordonna les dispositions suivantes, par les actes du 5 Janvier 1544 & du 26 Octobre 1546, avec le consentement de son neveu François Baron de Langeac, qui fut établi le patron comme seigneur temporel de la ville.

Tous les ans les consuls ou échevins de la ville de Langeac choisissoient dans la terre de Langeac douze filles à marier, bien famées & d'âge compétent, & vingt-quatre pauvres ou enfans : le prévôt du chapitre noble de St Julien de Brioude,

* Fabricius bib. infim. latin. edit. italic. Verbo Joannes de Langiaco. Etiene Dolet lui dédia en 1541, son traité *de legatis*.

188 MERCURE DE FRANCE:

& l'abbé ou prieur de Pebrac faisoient chacun la recherche de six filles à marier & de douze pauvres dans leurs mandemens de Brioude & de Pebrac : après en avoir dressé les rôles, ils les envoyoient au château de Langeac, la veille de Ste Marie-Madeleine.

Le seigneur de Langeac, en son absence son épouse ou ses enfans, ou ses procureur ou bailli les recevoient dans la grand'salle, ensuite sur cette quantité de filles à marier & de pauvres, il nommoit les sujets qu'il destinoit à jouir des biens-faits du fondateur. Sçavoir, six filles du mandement de Langeac & douze pauvres; trois filles & six pauvres de chaque mandement de Brioude & de Pebrac. Le soir, les douze filles élues ayant un chapeau de fleurs sur la tête, sortoient du château suivies des 24 pauvres, dans le même ordre. Tous ensemble avoient à la main un cierge où les écussons du fondateur & ceux du seigneur étoient peints; le corps de ville, les officiers de justice de Langeac & le seigneur ou ceux qui les remplaçoient terminoient la marche. Arrivés à l'église ils étoient placés dans la chapelle de Langeac. Les doyen, chanoines & choriers du chapitre de Langeac commençoient les vigiles des morts, & l'office se terminoit par des prières sur les tombeaux des ancêtres du fondateur & des seigneurs de Langeac. Le lendemain matin la marche se faisoit avec le même appareil, & ils assistoient à la messe des morts & aux services mentionnés plus amplement dans les contrats de fondation & sur l'inscription d'airain que l'on trouve dans cette église, à côté de la chapelle de Ste Catherine. L'église

Étoit ce jour-là ornée de ses plus beaux meubles de deuil ; l'office se faisoit avec majesté & avec une décence qu'on a oubliée dans plusieurs églises. La joie publique étoit mêlée à une vénération pleine d'estime pour l'auteur de ces bonnes œuvres. On sortoit après les services pour se rendre au château, où le seigneur, assisté de ses bailli, procureur-fiscal, consuls ou échevins, le trésorier de la fondation, un notaire, faisoient la distribution d'un teston valant 11 sols à chaque pauvre, & de quatre aunes de drap pour les habiller. Les filles avoient chacune deux aunes de drap blanc & 12 liv. 10 sols qui étoient destinés pour leur dot, que le trésorier leur distribuoit le jour de leur mariage. Nous devons observer que celles qui étoient mal famées & reconnues pour telles le jour de la présentation étoient renvoyées honteusement : si elles avoient été présentées par les abbé de Pebrac & prévôt de Brioude, on les remplaçoit par des filles plus vertueuses de Langeac cette année-là. On a exécuté pendant plusieurs années cette fondation dans la ville ; l'exécuteur du bon évêque de Limoges racheta 82 liv. 10 sols de rente en directe seigneurie aux termes de la coutume d'Auvergne, ce qui avoit couté de principal 3300 liv. tournois, lesquelles rapportoient en espèces de cours celle de 260 liv. 16 s. de revenu annuel non compris les lots & ventes des mutations. Cette somme étoit égale à la dépense de la fondation. Il avoit été stipulé dans l'acte, que les consuls de la ville prendroient le maniement des deniers s'il y avoit de la négligence dans l'exécution des intentions du fondateur ; c'est ce qui arriva. Le cha-

pitre de la ville a eu en dépôt les sommes provenant du principal de ces bonnes œuvres, & les ayant confondues avec le gros de son revenu, en a aussi oublié l'exécution. Il seroit à désirer que le seigneur de Langeac, qui est le patron de cette fondation, aux termes des premiers contrats, la fit destiner à un emploi convenable au bien public. Si l'on compare la modicité de la dot des filles, avec ce qui se passe de nos jours, on aura lieu d'être surpris; mais qu'on se ressouviennne que le marc d'argent valoit alors 12 livres, il en vaut 54. Cette somme de 12 liv. 10 s. étoit alors la dot d'une pauvre fille, puisqu'on l'avoit ainsi établi.

EDITS, DÉCLARATIONS,

ARRÊTS, &c.

IL vient de paroître trois Edits du Roi, enregistrés en parlement, le 16 Juillet dernier. Par le premier, Sa Majesté ordonne que ceux de ses sujets qui ont obtenu depuis 1715, les droits & privilèges de la Noblesse, en vertu des charges & offices dont ils ont été revêtus, soient confirmés dans la jouissance des droits, exemptions & privilèges attachés à la Noblesse, en payant pour chacun d'eux, la somme de six mille livres & les deux sols pour livre. Les veuves, enfans & des

SEPTEMBRE. 1771. 191

pendans deſdits ennoblis jouiront également de la même confirmation, moyennant certaines ſommes ſpécifiées dans le préſent édit, dont les diſpoſitions ſont comprises en onze articles. Les deux autres Edits portent, l'un ſuppreſſion, rembourſement & création d'offices dans le bailliage & ſiège préſidial de Troyes; le ſecond, ſuppreſſion de l'élection, grenier à ſel & traites-foraines de Troyes, & création d'un ſiège d'élection en la même ville.

On a publié auſſi un arrêt de la Cour des Monnoies, qui ordonne qu'il ſera informé contre les auteurs du bruit d'une prétendue diminution des pièces de *deux ſols*; & cependant ordonne qu'en exécution de l'édit du mois d'Octobre 1738, elles continueront d'avoir cours pour leur valeur entière; fait défenſes de les reſuſer & de les recevoir pour un moindre prix, ſous les peines y conſignées.

Il paroît des lettres-patentes du Roi, données à Compiègne, le 26 Juillet dernier, & enrégistrées au parlement, le 30 du même mois, qui maintiennent les avocats au conſeil du Roi dans le droit de *Committimus* au grand ſceau.

On vient auſſi de publier un arrêt du conſeil d'état du Roi & lettres-patentes ſur icelui, régistrées en la chambre des Comptes, le 11 Juillet dernier, qui accordent aux contrôleurs payeurs des rentes quatre-vingt-dix livres d'augmentation de taxations pour chaque année de leur exercice, à raiſon de la nouvelle finance qu'ils ſont tenus de payer en exécution de l'édit du mois

de Février dernier ; & un autre arrêt du conseil d'état du Roi , avec lettres-patentes sur icelui , enregistrées en la chambre des Comptes , le 18 Juillet dernier , qui accordent aux contrôleurs des rentes de l'hôtel-de-ville de Paris , la jouissance , à compter du premier Avril 1770 , des nouveaux gages par eux acquis , en exécution de l'édit du mois de Février dernier.

La Cour des Monnoies a rendu un arrêt qui fait défenses à toutes personnes , marchands en gros & en détail , & à tous autres , de quelque état , qualité & condition qu'ils soient , de refuser , dans les paiemens , aucune des pièces d'or , d'argent & de billon , dont l'empreinte sera visible , ou sur lesquelles , de l'une ou de l'autre côté d'icelles , il paroîtra quelques marques de l'empreinte qu'elles ont reçue , à peine , contre les contrevenans , d'emprisonnemens & d'être punis comme billonneurs.

Il paroît deux lettres-patentes du Roi. Par les premières , données à Versailles , le 7 Juillet 1771 & enregistrées au parlement , le premier du mois d'Août , le Roi ordonne qu'il sera sursis à la levée & vente des offices de Jurés Priseurs-Vendeurs de biens meubles , créés par son édit du mois de Février 1771 , jusqu'à ce qu'autrement il ait été ordonné par Sa Majesté. Les secondes , données à Compiègne le 24 Juillet & enregistrées au parlement , le premier de ce mois , concernent les fonctions des avocats au conseil , & l'instruction des causes , instances & procès renvoyés & pendans aux requêtes de l'hôtel. Les autres , données à Compiègne , le 25 Juillet & enregistrées

au

SEPTEMBRE. 1771. 193

au parlement, le premier de ce mois, portent attribution au parlement de Paris & aux requêtes de l'hôtel, de toutes les causes, instances & procès qui étoient pendans en la cour des Aides, au grand conseil, eaux & forêts, & au siège présidial de l'Amirauté.

Le 5 de ce mois, le maréchal duc de Lorges, lieutenant-général-commandant en Franche-Comté, & le Sieur Bastard, conseiller d'état, se sont rendus au parlement de Besançon : ils y ont fait publier & enrégistrer un édit portant suppression & remboursement des offices de ce parlement. Le 8, ils y ont fait publier & enrégistrer un autre édit portant création de quarante & un offices pour ce parlement, sans finance, avec gages & appointemens, à la charge de rendre gratuitement la justice. Le même jour, ils ont reçu le serment des nouveaux officiers qu'ils ont installés, & dont trente & un sont d'anciens magistrats de ce parlement & cinq sont enfans ou proches parens des membres actuels. Cet événement a été reçu avec l'applaudissement du public.

Le 13 de ce mois, le chevalier de Muy & le Sr de Caumartin, intendant de Flandre & d'Artois, ont fait publier & enrégistrer au parlement de Douay un édit portant suppression de cette compagnie, remboursement des offices & réunion du ressort au conseil supérieur d'Arras, en attendant que le Roi ait établi un conseil supérieur pour les provinces de Flandre & de Haynault.

A V I S.

I.

Dictionnaire vétérinaire & des animaux domestiques, &c. quatre volumes in-8°. ornés de figures en taille-douce; chez Costard, libraire, rue St Jean-de-Beauvais.

L'AUTEUR n'avoit pas prévu que sa matière le conduiroit nécessairement jusqu'à un quatrième volume. Comme ce volume a lieu, on tiendra, envers les acquéreurs actuels, pour ce quatrième volume, la même condition d'acquisition, annoncée par le prospectus pour le troisième. Ainsi, en recevant le second volume, qui paroît en feuilles, on payera dix livres dix sols, (comme on a fait, quand on a retiré le premier.) Au moyen de quoi, on recevra ce quatrième volume *gratis*.

On a prévenu le Public, dans ledit prospectus, que ceux qui ne se seront point conformés à cette condition d'acquisition, payeront chaque volume huit livres : ce qui fera 32 liv. au lieu de 21 liv.

Il n'est pas possible de faire relier cet ouvrage à présent, parce que les planches & l'impression maculeroient. Les brochures en carton se payeront, séparément, six sols par volume.

SEPTEMBRE. 1771. 195

I I.

Nouvelles Observations faites dans les hôpitaux militaires de la Marine pour constater la sûreté & l'efficacité des lavemens anti-vénéériens ; par M. Royer , ancien aide - major des armées du Roi. A Londres ; & se trouve à Paris , chez Antoine Boudet , imprimeur du Roi , rue St Jacques 1771.

Ce recueil *in - 8°*. contient des certificats des bons effets de ce remède , des attestations de médecine , & une réfutation de ce qui a été dit ou écrit de contraire.

I I I.

On continue de publier chez J. P. Costard , libraire , rue St Jean-de-Beauvais , *la Nature considérée sous différens aspects* , ou Lettres sur les Animaux , les végétaux & les minéraux : contenant des observations intéressantes sur l'histoire naturelle , les mœurs & le caractère des animaux ; sur la minéralogie , la botanique , &c. & un détail de leurs différens usages dans l'économie domestique & rurale : *Ouvrage périodique*.

Il paroît trois cahiers par mois , un tous les dix jours régulièrement , & un de supplément tous les trois mois ; ce qui forme quarante cahiers par an. Chaque cahier contient trois feuilles d'impression , format *in-12*. On s'abonne pour toute l'année. L'abonnement est de 36 livres pour Paris , & de 45 liv. pour la province , port franc. Il faut s'adresser au Sr Costard , libraire , *rue St Jean-de-*

I ij

196 MERCURE DE FRANCE.

Beauvais, seul chargé de la distribution. C'est aussi chez lui qu'il faut adresser les notices, les remarques & les critiques que l'on voudra y faire insérer, ainsi que les livres nouveaux sur l'histoire naturelle, la botanique, l'agriculture, le jardinage, l'art vétérinaire, & généralement sur tout ce qui concerne l'économie domestique & champêtre, que l'on désirera y faire annoncer.

Les lettres & paquets qui ne seront point affranchis seront mis au rebut à la poste même.

I V.

Remède végétal anti-vénérien du Sr Agirony, botaniste; brochure in-12. imprimée à Paris, chez Quillau, rue du Fouarre; avec approbation & privilège du Roi.

Les cures surprenantes & réitérées qu'il fait tous les jours, l'approbation des plus habiles médecins de cette capitale, qui ont été témoins des bons effets de ce remède, & qui l'ont reconnu supérieur à tout autre, attendu qu'il est doux, balsamique, corroborant & propre à dépurer le sang de toute âcreté, tout dépose en faveur de la bonté & de la supériorité de ce remède, comme s'en explique de même S. M. dans les lettres patentes enregistrées au parlement le 9 Juillet 1770, qu'il lui a plu d'accorder au Sr Agirony, afin de procurer à nos sujets les secours dont ils ont besoin & qu'ils doivent attendre d'un remède vu & reconnu aussi utile par la Faculté de Médecine sur le com-

pte qu'elle s'en est fait rendre. Le Sieur Agirony espère que le Public voudra bien le distinguer de tout autre, étant le seul autorisé par ces lettres-patentes portant privilège exclusif pour la distribution de son remède dans tout le royaume. De plus, sa qualité de M^e en chirurgie, attaché depuis long-tems à plusieurs Princes, honoré des suffrages des plus habiles Médecins de la Faculté, tout parle en faveur de l'efficacité de son remède, pour l'extirpation des maladies vénériennes & de toute âcreté qui peut se trouver dans le sang; ce qui fait que plusieurs personnes sans être attaquées du mal vénérien en font souvent usage pour se maintenir en bonne santé, ou lorsqu'il s'agit de détruire des dartres, des lacs répandus, des fleurs blanches & autres maladies semblables. Il fait des envois en province sur la première lettre d'avis.

Le St. Agirony prie ceux qui lui écriront à Paris d'affranchir le port s'ils veulent avoir réponse.

Il demeure à présent rue du Four St Honoré, la porte cochère à côté de l'hôtel St Pierre.

V.

Institution académique.

Les Instituteurs de la jeune Noblesse, établis à l'hôtel d'Anjou à Angers, ayant omis dans leur *Prospectus* des éclaircissements que souhaite le Public, on a cru devoir y suppléer par le détail suivant sur les maîtres qu'ils donnent à leurs élèves.

Ils ont chez eux des maîtres de *géographie, d'his-*

198 MERCURE DE FRANCE.

soire de France, de calcul numérique & algébrique, de géométrie, de fortifications, de physique expérimentale, de langue françoise & latine, angloise & allemande, sur lesquels les parens sont les maîtres de choisir ceux qu'ils veulent faire suivre à leurs enfans,

La pension pour tous ces objets, pour le logement, la nourriture, le perruquier, le blanchissage, la lumière, le feu, l'encre, le papier, les plumes, le raccommodage du linge, des bas, des habits, &c. est par an de six cent liv., ci. . 600 l.

De quinze francs de plus pour le loyer du lit, ci. 15

Et douze francs une fois payés pour les étrennes des domestiques.

Les maîtres d'agrément sont sur le compte des parens : les Instituteurs en ont douze en tout ; sçavoir, deux maîtres en fait d'armes, brevetés du Roi ; deux pour la danse ; deux pour le dessin ; deux pour le violon ; deux pour le violoncelle ou la musique vocale, & deux pour l'écriture.

Les maîtres en fait d'armes prennent par an pour chaque élève cent cinquante liv, ci. . 150 liv.

Sçavoir, 30 liv. pour le premier mois : 15 liv. pour les deux mois suivans, & 11 liv. 13 s. 4 d. pour chacun des autres mois : ils fournissent *gratis* des fleurets pendant toute l'année ; ils font payer aux élèves ceux qu'ils peuvent casser en tirant contre le mur, &c.

Les maîtres de danse sont abonnés par
 mois à 4 liv.
 Ceux de dessin à 6
 Ceux de musique à 12
 Et ceux d'écriture à 4

Tous ces maîtres sont payés régulièrement tous les mois par les Instituteurs : ainsi Messieurs les Parens sont priés de prendre leurs précautions pour envoyer , avec les quartiers de la pension qui se payent toujours d'avance , des fonds pour satisfaire lesdits maîtres , & pour subvenir à l'entretien de leurs enfans. Ces fonds peuvent être envoyés en argent ou en papier sur Paris , Angers , Bordeaux , Nantes , &c. Si les parens retiennent leurs enfans avant l'expiration du quartier commencé , les Instituteurs , selon l'usage général , retiendront le paiement du quartier , & renverront aux parens l'excédent des fonds qu'ils leur auront confiés.

Les personnes qui desirerent d'autres éclaircissements sont priées de s'adresser à M. Serane , chargé de la correspondance de MM. les Associés pour l'institution de la jeune Noblesse à l'hôtel d'Anjou , à Angers.

NOUVELLES POLITIQUES.

D'Alep, le 11 Juin 1771.

ON assure qu'Osman Pacha est renfermé , avec environ trente mille hommes , dans la ville de Damas , où il est assiégé par les troupes d'Ali-Bey ; mais que vingt mille Druses étant venus à son secours , ont attaqué & battu les assiégeans , dont cinq ou six cens ont été , dit-on , tués ou blessés.

De Smyrne , le 12 Juin 1771.

On vient d'apprendre qu'Ali-Bey a remporté un avantage considérable sur les pachas de Kilis & d'Alep, qu'Osman, pacha de Damas, avoit détachés contre lui. On prétend même que ses troupes, au nombre de six mille hommes, se sont approchées de Damas, & qu'Osman pacha, après avoir laissé dans la place une garnison de trente mille hommes, en est sorti pour se mettre à la tête des différentes divisions de troupes Asiatiques, qui marchent pour s'opposer aux progrès de l'armée d'Egypte.

La flotte Russe continue de gêner la navigation de l'Archipel : elle a établi sa croisière entre l'Isle de Cerigo & celle de Rhodes. Les vaisseaux barbaresques harcellent sans cesse cette flotte, & interceptent souvent les convois de vivres & de munitions, qui lui viennent de Livourne, ainsi que de quelques autres ports de la Méditerranée.

De Constantinople , le 3 Juillet 1771.

Le Capitan Pacha a levé l'embargo qu'il avoit mis sur tous les vaisseaux destinés pour l'Archipel. Ce général se dispose à sortir des Dardanelles avec sa flotte. Le gouvernement a fait signifier, par le directeur de la douane, à tous les capitaines des vaisseaux étrangers qui sont dans ce port, l'ordre de ne passer les Dardanelles & de s'avancer jusqu'aux châteaux, qu'après que la flotte Ottomane aura mis à la voile.

On mande de Syrie qu'Aly-Bey a publié un manifeste dans lequel il prend les titres de Soudan de l'Egypte, de successeur des Pharaons & de libéra-

teur de la Terre Promise ainsi que de la Mecque : on ajoute qu'il s'est emparé de Damas, le 6 du mois dernier, & qu'avant son entrée dans la ville, il s'y étoit élevé une sédition, dans laquelle plus de cinq mille personnes avoient perdu la vie. Les maisons ont été pillées & les mosquées profanées. Dans l'une de ces dernières on a trouvé des trésors immenses que le pacha y avoit rassemblés. Ce pacha, quoique blessé, est parvenu à se sauver avec six personnes de sa suite. Celui d'Alep est revenu dans sa résidence, mais on craint que cette ville ne tombe aussi dans peu au pouvoir d'Ali-Bey dont l'armée, forte de soixante mille hommes, est bien pourvue d'artillerie & de munitions de guerre. La peste, qui s'est manifestée parmi les troupes, ainsi que dans Diarbekir, pourroit bien cependant arrêter les progrès.

Du 4 Juillet.

On vient d'apprendre que la seconde armée Russe a forcé les lignes de Perekop, qu'elle s'est emparée de cette forteresse ; & qu'ensuite elle s'est répandue dans la Crimée. C'est principalement aux vents contraires qu'il faut attribuer cet échec. Ils ont empêché Abaza Pacha de débarquer dans la Crimée un corps de vingt mille hommes qu'on avoit embarqués pour cet effet à Custengia. Une partie de ce convoi a été jettée dans l'embouchure du Nieper & s'est rendue à Oczakow. On apprend en même tems que la garnison de cette dernière place a battu & dispersé un corps de troupes Russes qui s'en étoit approché.

202. MERCURE DE FRANCE.

De Petersbourg, le 12 Juillet 1771.

Les inquiétudes qu'a causées la maladie du Grand-Duc ne sont pas encore entièrement dissipées. La fièvre l'a repris avec assez de violence, mais heureusement elle n'est accompagnée d'aucun symptôme dangereux. L'Impératrice a quitté Pétershof pour se rapprocher de ce prince, & il paroît décidé que la Cour n'y retournera plus.

De Warsovie, le 26 Juillet 1771.

Les débris de l'armée du comte Branicki & des détachemens Russes qui ont partagé sa dernière défaite ont été envoyés à Cracovie pour protéger les salines, qui sont le principal revenu du Roi. Les confédérés étant devenus, par-là, les maîtres de la campagne, ont détaché le général-major Schutz ou Sczicz, avec un corps de huit cens hommes, pour prêter la main à la confédération qui se forme en Lithuanie. Ce détachement a déjà passé la Podlachie, & l'on appréhende fort que son approche ne détermine la Noblesse du Palatinat de Polock à se réunir avec lui. Les troupes Russes se portent depuis la dernière déclaration du baron de Saldern, à de nouvelles exécutions. Elles viennent d'enlever la magnifique bibliothèque de Radziwill, bibliothèque qui, dans les plus funestes crises de la République, a toujours été respectée & qu'on regardoit comme le dépôt le plus précieux de l'histoire Lithuanienne.

De Stockolm, le 21 Juillet 1771.

Le Prince Charles a déclaré au Roi & au Sénat l'intention où il est d'épouser la Princesse Philip-

pine de Brandebourg-Swedt. Cette déclaration a été remise au Comité Secret.

Le Clergé de cette capitale a arrêté qu'on feroit une traduction, en langue finlandoise, du discours que le Roi a prononcé à l'ouverture de la diete : qu'on en enverroit des exemplaires dans toutes les églises du royaume, & qu'on l'inséreroit dans les livres d'églises pour conserver à la postérité un monument si précieux.

De Florence, le 26 Juillet 1771.

Des lettres de Vienne assurent que, depuis les avantages que les Turcs ont eus à Giutgewo, sur les Russes, la liberté de la navigation Ottomane est parfaitement rétablie sur le Danube & jusqu'à la Mer Noire, & que les troupes Russes ont entièrement évacué la Valachie.

De Londres, le 3 Août 1771.

Le 26, le lord-maire de cette ville reçut une lettre d'une teneur fort extraordinaire. L'auteur, après s'être déclaré coupable des crimes les plus atroces contre sa patrie, informe ce magistrat que, moyennant la promesse solennelle de son pardon, il fera les découvertes les plus importantes relativement à l'incendie des magasins de Portsmouth & à d'autres objets. Le lord-maire communiqua, sur le champ la lettre originale aux secrétaires d'état. Cette lettre ayant été examinée au conseil, en présence du Roi, Sa Majesté a fait annoncer publiquement le pardon de celui qui l'a écrite, pour les crimes dont il s'avoue coupable, à condition qu'il mettra les secrétaires d'état à portée de cirer

en justice les auteurs du crime ; mais jusqu'à présent il ne s'est présenté personne. Depuis ce tems-là , les ministres ont été occupés à faire des recherches sur ce sujet.

Du 8 Août.

On vient d'apprendre que le navire Anglois *l'Aurore*, parti de Bristol pour Cadix & pour se rendre delà à Livourne & à Venise , a été pris par des Algériens & conduit à Tunis.

Nous venons de perdre deux hommes de lettres d'un mérite distingué ; l'un est le Sieur Gray, professeur de belles-lettres à l'université de Cambridge, connu par des poésies pleines de sensibilité & d'harmonie ; l'autre est le docteur Robert Wallace, Ecoffois, auteur de plusieurs ouvrages, entr'autres d'un traité très-sçavant sur la population comparée des tems anciens & modernes, lequel a été traduit en plusieurs langues.

De Paris, le 19 Août 1771.

Dans l'assemblée générale du Corps de Ville, tenue le 16 de ce mois, les Srs Bellet, conseiller de ville, & Viel ont été élus échevins,

L'Académie Royale des Sciences, instruite par une lettre du Sr de Boynes, ministre & secrétaire d'état ayant le département de la Marine, que le départ de la frégate *la Flore*, commandée par le Sr de Verdun de la Crenne, pour les épreuves qu'on se propose de faire des différens moyens propres à déterminer les longitudes, avoit été fixé au commencement d'Octobre, elle croit devoir avertir les auteurs des mémoires qui ont été enrégistrés de

SEPTEMBRE. 1771. 209

remettre ou faire remettre leurs machines à Brest , entre les mains du Sr de Verdun , avant le 15 de Septembre prochain.

DESCRIPTION du Mausolée érigé dans l'Eglise du Collège de Limoges pour la Pompe funèbre de Très-Haut , Très-Puissant & Très-Excellent Prince Louis de Bourbon Condé , Comte de Clermont.

De Limoges , le 16 Juillet 1770.

M. le Comte de Boullainvilliers , mestre-de-camp-lieutenant du régiment de cavalerie de Feu S. A. S. Mgr le Comte de Clermont , & MM. les Officiers de ce régiment , aujourd'hui Comte de la Marche , en quartier à Limoges , pénétrés de la vive douleur que leur cause la perte d'un Prince aussi digne de leur amour que de leur profond respect & de leur commune reconnoissance , ont fait ériger , le 13 de ce mois , dans l'église du collège de cette ville un mausolée sur les dessins & par les soins du Sieur Broussaud , célèbre architecte de la province. Le triste appareil qui décoroit cette église commençoit au parvis ; l'étendue du portail étoit couverte d'un drap noir élevé jusqu'au-dessus de l'entablement du premier ordre d'architecture ; un lez d'un drap plus foncé traversoit cette tenture chargée d'écussions & de chiffres aux armes du Prince.

L'Eglise a la figure d'un parallélograme d'environ 120 pieds de long , 60 de large sur autant de

hauteur sous voûte ; elle a sur ses côtés & sur la principale porte d'entrée , des arcades formant des portiques où se trouvent des chapelles au - dessus desquelles régnerent des galeries sur trois côtés qui vont se terminer à deux travées montant de fonds aux deux côtés du Sanctuaire ; le maître-autel est placé dans une niche qui forme le Sanctuaire , de 30 pieds d'ouverture , 12 de profondeur sur 48 de hauteur, terminé par une voûte d'ogive évasée avec nervure , d'une fort belle proportion , aux côtés du Sanctuaire, sous les sacristies avec des tribunes au-dessus , ayant jour sur le maître-autel & sur la nef.

La tenture du dedans de cette église s'élevoit jusqu'à la naissance de la voûte , les arcades fermées en partie par de grands rideaux noirs partagés en bandes égales ; ces rideaux retroussés formant des nœuds attachés au-dessous des impostes. Au milieu des arcades , à la hauteur de la balustrade de la galerie , étoient attachés de grands écussons & chiffres du Prince , garnis de girandoles de lumières ; sur tous les pilliers en avant-corps étoient posés des trophées d'armes soutenus par des têtes de morts ailées , portant au bas des girandoles à la même hauteur des écussons & des chiffres ; la tenture étoit terminée par deux lez de draperie noir avec draperie retroussée formant des festons , servant à couronner les galeries , le tout soutenu par plusieurs têtes de morts ailées portant des ossemens en sautoir , suspendus par des cordons & rubans au bas desquels étoient de nouvelles girandoles chargées de lumières ; ces deux lez couronnés par un cordon de lumières regnant autour des galeries.

Au milieu de la hauteur, entre le pavé de l'église & les trophées placés sur les pilliers, étoient d'autres petits écussons portant de semblables girandoles de lumières. Les trois voûtes d'ogives, celle du Sanctuaire & de ses deux côtés étoient garnies & fermées par de grands rideaux noirs retroussés, formant des nœuds & de grands festons; dans les archivoltés ou évasemens des grandes arcades étoient placés des cartouches qui paroissent soutenir les voûtes ou arcs doubleaux tendus en noir; au milieu de la grande niche de l'autel un grand écusson aux armes du Prince, décoré du cordon & des supports, le fond du maître-autel garni en noir, sur lequel tranchoit une grande croix en blanc, montant de fond & dont la traverse faisoit toute la largeur de la niche; sur les champs de la croix quatre écussons ou chiffres soutenant des girandoles de lumières, les côtés de la niche également ornés de trophées & d'écussons placés aux mêmes hauteurs de ceux du tour de l'église, & de manière que le tout formoit quatre cordons resplendissans de lumières.

Le plan du mausolée, placé au milieu de la nef, étoit formé par un carré long coupé à chacun de ses angles dans lesquels étoient placés les piédestaux de marbre incrusté; les panneaux de marbre blanc veiné, & les chassis en marbre verd terminé dans le bas par une plinthe de marbre noir. Sur les quatre panneaux de marbre blanc étoient écrites en lettres d'or les quatre inscriptions suivantes :

Qui pronus est ad misericordiam benedicetur.

PROV. XXII. V. 9.

Vir bonus, benignus, vespereundus visu, eloquio decorus.

2. Mach. xv. v. 12.

Nomen tuum nominabitur.

Jud. xi. v. 21.

Præcinxit me virtute ad bellum.

Pl. xvii. v. 40.

Les piédestaux portoient des bases de colonnes tronquées servant de support à des consoles qui soutenoient quatre candelabres de 23 pieds de hauteur, formant aux quatre angles du catafalque de grandes pyramides de lumières dont chacune portoit 120 cierges; quatre degrés ou gradins de marbre commun élevoient l'estrade sur laquelle étoit placée la représentation à la hauteur d'un socle ou soubassement de marbre gris veiné, deux piédestaux circulaires ornés de cannelures torse portoient aux deux bouts des piédestaux du sarcophage des lampes sépulchrales; au-dessus de ce socle s'élevoit un grand piédestal de marbre blanc qui portoit dans les encadremens, aux côtés latéraux, en lettres d'or sur des panneaux de marbre noir, les inscriptions suivantes:

Electus nobis in Principem, & Ducem ad bellandum bellum nostrum.

1 Mac. ix. v. 30.

*Non habebat amaritudinem conversatio illius nec
tadium convictus illius.*

Sap. VIII. v. 16.

Un amortissement terminoit ce piédestal & portoit un degré sur lequel posoient quatre griffes de lion qui soutenoient le sarcophage couvert d'un poêle mortuaire bordé d'hermine & surmonté d'une couronne de Prince sous un crêpe noir, posée sur un carreau avec les autres attributs ; l'extérieur du monument étoit éclairé par un grand nombre de cierges portés sur des chandeliers en argent, rangés sur les quatre degrés qui environnoient l'estrade ; un grand & magnifique pavillon, dont le dessus formoit une coupole revêtue de drap noir doublé d'hermine, couronnoit le mausolée. Il étoit orné de festons & de trophées sur les quatre faces, & de ce pavillon sortoient quatre grands rideaux noirs également doublés d'hermine & retroussés par des nœuds liés à des cordons suspendus à la voûte.

En avant du mausolée étoient placées, avec le timbalier, les timbales du régiment, couvertes d'un crêpe noir, de droite & de gauche les trompettes, revêtus des superbes casques que le régiment tenoit de la générosité du Prince, avec leurs trompettes en sourdines ; aux quatre coins les étendards avec leurs cravates en crêpe, tenus par les porte-étendards ; à un pas de chacun d'eux, dans l'angle du quarré, un cavalier portoit le mousqueton ; tous les officiers, le colonel à leur tête, par rang d'ancienneté, tous les bas-officiers à leur suite étoient rangés, sur des bancs par qua-

tre, sur les deux côtés du catafalque, tous les cavaliers en masse, depuis la porte principale de l'église, remplissoient l'intervalle.

M. l'Evêque de Limoges, ce prélat qui réunit par l'accord le plus rare toutes les vertus chrétiennes, morales & sociales, a officié pontificalement, assisté des dignitaires de sa cathédrale & de tout son séminaire au nombre de cent vingt ecclésiastiques, singulièrement recommandables par la décence exemplaire qui les distingue dans toutes les fonctions de leur saint Ministère. M. Turgot, intendant de la province, qu'il soulage en même tems qu'il l'éclaire, s'est rendu, à la tête du présidial, à cette pompe funèbre, ainsi que le corps-de-ville placés à la droite & à la gauche du chœur sur des estrades qui leur étoient destinées, en avant desquelles étoient aussi placés tous les chefs des différens corps ecclésiastiques & ordres religieux; toutes les Dames de la ville, vêtues de noir, remplissoient & ornoient les travées. On a remarqué généralement l'ordre établi dans cette lugubre cérémonie par les dispositions du major du régiment, & maintenu par l'attention & la vigilance des officiers majors, chargés du soin d'en assurer l'exécution.



P R É S E N T A T I O N .

Le Prince de Montbafon, lieutenant-général des armées navales, ayant été nommé par le Roi gouverneur général de toutes les Isles du Vent, en Amérique, il a eu l'honneur d'en faire ses remerciemens à Sa Majesté, à qui il a été présenté, le 16 Août, par le Sieur de Boynes, secrétaire d'état, ayant le département de la Marine.

N O M I N A T I O N S .

Sa Majesté a nommé à l'évêché de Lombes l'Abbé de Fénelon, son aumônier, vicaire-général du diocèse d'Evreux; & à celui de Beziers, l'Abbé de Nicolay, vicaire-général du diocèse de Rheims.

Le Roi a nommé l'Abbé de Montagnac à la place d'aumônier de Sa Majesté, vacante par la démission de l'Abbé de Fénelon.

M A R I A G E S .

Sa Majesté, ainsi que la Famille Royale, a signé, le 4 Août, le contrat de mariage du Duc de Caylus, Grand d'Espagne de la première classe, avec la Marquise du Terrail.

Le 10 Août, le Roi & la Famille Royale ont signé le contrat de mariage du Duc de Villequier, maréchal des camps & armées de Sa Majesté, premier gentilhomme de sa chambre en survivance & gouverneur de Boulogne & du pays Boulonnois, avec Demoiselle de Mazade.

N A I S S A N C E.

La Princesse de Troy est accouchée heureusement d'un fils, le 30 Juillet.

M O R T S.

Etienne Mignor, Docteur en théologie, de l'académie royale des inscriptions & belles-lettres, est mort à Paris, le 25 Juillet, dans la soixante-treizième année de son âge.

Joseph Bruno de Bauslet de Roquefort, Evêque de Beziers, est mort à Beziers, à la fin du mois de Juin dernier, âgé de soixante-neuf ans.

Jacques Richier de Cerisy, Evêque de Lombes, abbé commendataire de l'abbaye de Chaâge, ordre de St Augustin, diocèse de Meaux, est mort à Montpellier, le 14 du mois de Juillet, âgé de 62 ans.

Jean-Victor de Rochechouart, Duc de Mortemart, Pair de France, est mort à Paris, le 31 du mois de Juillet, dans la cinquante-neuvième année de son âge.

Benjamin-Louis-Marie Frottier, Marquis de la Coste-Messelière, lieutenant général des armées du Roi, est mort, le 29 du mois de Juillet, âgé d'environ 72 ans.

Elisabeth-Françoise Thérèse de Rosset de Fleury d'Hanvoille, fille cadette du Duc de Fleury, Pair de France, premier gentilhomme de la chambre

SEPTEMBRE. 1771. 213

du Roi, chevalier de ses Ordres, & d'Anne-Magdeleine-Françoise de Monceaux-d'Auxy, duchesse de Fleury, est morte au château Duplessis-aux-Tournelles le 8 Août, dans la dix-neuvième année de son âge.

LOTERIES.

Le cent vingt-septième tirage de la Loterie de l'hôtel-de-ville s'est fait, le 24 de Juillet, en la manière accoutumée. Le lot de cinquante mille livres est échu au N^o. 98435. Celui de vingt mille livres au N^o. 99594, & les deux de dix mille aux numéros 85742 & 85882.

Le tirage de la loterie de l'école royale militaire s'est fait le 5 d'Août. Les numéros sortis de la roue de fortune sont, 72, 61, 26, 53, 33, Le prochain tirage se fera le 5 Septembre.

T A B L E.

P IECES FUGITIVES en vers & en prose, page 5	
L'Inhumanité, ode,	<i>ibid.</i>
Le Cheval & l'Ane, fable,	7
La Colombe & la Pie, fable,	8
Les Prétendus, conte moral,	10
Narcisse, traduction libre du commencement de la quatrième Nuit d'Young,	41
Prologue allégorique,	46
Adelaïde, ou la force du sang,	54
Epître libre d'une convalescente à son Médecin,	64
Epître à mon ami sur les anciennes vertus & modernes,	71
Le Conseil d'une Religieuse à son Confesseur qui quelquefois versifioit, conte,	75
Explication des Enigmes & Logogryphes,	76
ENIGMES,	77
LOGOGYPHES,	80
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	85
Lettre à Brutus sur les chars anciens & mo- dernes,	<i>ibid.</i>

S E P T E M B R E. 1771. 215

Galerie François,	91
Annales de la ville de Toulouse,	99
Les quatre poétiques d'Aristote, d'Horace, de Vida & de Despréaux,	107
L'Honneur François,	113
Opuscules de feu M. Rollin,	116
Toilette de Flore,	120
Géographie élémentaire,	121
Les Ruses du Braconnage,	122
Diétionnaire de Morale philosophique,	125
Théâtre du Prince Clenczow Russe,	127
Observations sur un ouvrage nouveau, inti- tulé : <i>Traité du Mélo-Drame</i> ,	133
Académie de Lyon,	159
SPECTACLES,	160
Opéra,	<i>ibid.</i>
Comédie françoise,	167
Comédie italienne,	168
Comédie de Metz,	169
Vers à M. Richard, auteur du concert mécha- nique,	174
Ecrivain automate,	175
ARTS, Gravure,	176
Ecriture,	179
Musique,	180

216 MERCURE DE FRANCE:

Architecture,	188
Anecdotes,	183
Usages anciens,	186
Edits, déclarations, Arrêts,	190
Avjs,	194
Nouvelles politiques,	199
Description du Mausolée érigé dans l'Eglise du collège de Limoges pour le Comte de Clermont,	205
Naissance,	212
Morts,	<i>ibid.</i>
Loteries,	213

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Chancelier, le volume du Mercure du mois de Septembre 1771, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, le 30 Août 1771.

LOUVEL.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe.



UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 06573 8208

A

495768

DUPL

Digitized by Google

